



Fantômas

Souvestre, Pierre
Allain, Marcel

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

PIERRE SOUVESTRE & MARCEL ALLAIN

FANTÔMAS



CE VOLUME
EST VENDU

35 CENT.

AU LIEU DE 65 CENT.

EDWARD ÉDITEUR, PARIS

PIERRE SOUVESTRE
ET MARCEL ALLAIN

FANTÔMAS

1

Arthème Fayard
1911

Cercle du Bibliophile
1970-1972

1 – LE GÉNIE DU CRIME

— Fantômas !

— Vous dites ?

— Je dis... Fantômas.

— Cela signifie quoi ?

— Rien... et tout !

— Pourtant, qu'est-ce que c'est ?

— Personne... mais cependant quelqu'un !

— Enfin, que fait-il ce quelqu'un ?

— Il fait peur !

Le dîner venait de s'achever et l'on passait au salon.

Depuis un temps immémorial, pendant le long séjour qu'elle faisait chaque année à son château de Beaulieu, au nord du département du Lot, à la lisière de la Corrèze, dans cette pittoresque région que borde la Dordogne, la marquise de Langrune, pour charmer sa solitude et conserver ses relations, recevait régulièrement à dîner, chaque mercredi, quelques-uns de ses intimes du voisinage :

Le président Bonnet, ancien magistrat retiré aux environs de Brive dans une petite propriété située à la lisière du bourg de Saint-Jaury ; l'abbé Sicot, curé de la commune, qui était également l'un des assidus du château. Il y avait aussi, amie plus intermittente, la baronne de Vibray, jeune veuve, indépendante et riche, qui, adorant les voyages, passait le plus clair de son temps sur les grandes routes, en automobile.

Enfin la jeunesse était représentée par le jeune Charles Rambert, arrivé depuis quarante-huit heures au château, gentil garçon de dix-huit ans environ, que traitait affectueusement la marquise, et par Thérèse Auvernois, la petite-fille de Mme de Langrune à laquelle depuis la mort de ses parents la marquise servait de mère.

Les propos étranges et mystérieux que venait de tenir le président Bonnet au sortir de table et la personnalité de ce « Fantômas », que n'avait point précisée le magistrat, intriguaient son entourage, et tandis que la petite Thérèse Auvernois servait gracieusement le café, les questions se firent plus pressantes.

Le président Bonnet commença :

— Si nous interrogeons, mesdames, la statistique, elle nous apprendra qu'au nombre des morts qu'on enregistre quotidiennement, il s'en trouve au moins un bon tiers qui sont dues à des crimes.

« Vous savez, comme moi, que la police découvre environ la moitié des crimes qui se commettent et que c'est à peine si la justice en punit la moitié ?

— Où voulez-vous donc en venir ? interrogea curieusement la marquise de Langrune.

— À ceci, répondit le magistrat, qui poursuivit :

« Si de multiples attentats demeurent insoupçonnés, il n'en est pas moins évident qu'ils ont été commis ; or, si certains ont pour auteurs de vulgaires criminels, d'autres sont dus à des êtres énigmatiques, difficiles à découvrir, trop habiles ou trop intelligents pour se laisser prendre. Les annales historiques regorgent d'anecdotes sur des personnages mystérieux : le Masque de Fer, Cagliostro...

« Or, faut-il imaginer qu'à notre époque il n'y a plus d'émules de ces puissants malfaiteurs ?

L'abbé Sicot éleva doucement la voix pour observer :

— La police est beaucoup mieux faite de nos jours qu'autrefois...

— Sans doute, reconnut le président, mais son rôle est plus difficile aussi, que jamais ! Les bandits de haute envergure ont, pour exécuter leurs forfaits, beaucoup de moyens à leur disposition ; la science si favorable aux progrès modernes, peut à l'occasion, hélas ! devenir un véritable collaborateur des criminels ! Par conséquent, les chances s'égalisent de part et d'autre !

Le jeune Charles Rambert, qui écoutait avec une attention extrême l'exposé du président, insista d'une voix blanche, légèrement émue :

— Et alors, monsieur, vous nous parliez de Fantômas, tout à l'heure !...

— J'y arrive, en effet, car vous m'avez compris, n'est-ce pas, mesdames ? Désormais, il faut que notre époque, enregistre à son actif l'existence d'un être mystérieux et redoutable, auquel les autorités aux abois et la rumeur publique ont déjà depuis pas mal de temps donné le nom de Fantômas !

« Fantômas ! il est impossible de dire exactement, de savoir avec précision qui est... Fantômas !

« Il s'incarne tantôt dans la personnalité d'un individu déterminé, voire même connu ; tantôt il affecte la forme de deux êtres humains à la fois !... Fantômas ! Il n'est nulle part et il est partout ! Son ombre plane au-dessus des mystères les plus étranges, sa trace se trouve autour des crimes les plus inexpliqués et cependant...

— Mes petits, dit la baronne de Vibray aux enfants, vous devez vous ennuyer au milieu des grandes personnes, reprenez donc votre liberté.

« Thérèse, continua-t-elle en souriant à sa petite-fille qui, très obéissante, s'était déjà levée, il y a un magnifique jeu de puzzle dans la bibliothèque ; tu devrais essayer de le faire avec ton ami Charles...

La baronne de Vibray ramena la conversation sur Fantômas :

— Mais, au fait, président, interrogea-t-elle, pourquoi parlez-vous de cette sinistre incarnation à propos de la disparition de lord Beltham ?

« Hélas ! nous connaissons les hommes, nous autres femmes, et les savons très capables de toutes les fredaines ! Peut-être ne s'agit-il que d'une fugue banale ?

— Pardon, baronne, pardon !... Si la disparition de lord Beltham n'avait été entourée d'aucune circonstance mystérieuse, il est bien évident que je partagerais votre façon de voir, mais il y a un fait qui doit retenir notre attention ; le journal *La Capitale* dont je vous lisais un extrait tout à l'heure, le signale d'ailleurs.

« On dit, en effet, que lady Beltham, lorsqu'elle s'est préoccupée de l'absence de son mari, c'est-à-dire dès le lendemain matin de sa disparition, s'est souvenue avoir vu lord Beltham lire au moment où il allait sortir, une certaine lettre dont le format particulier, format carré, avait étonné lady Beltham.

« Lady Beltham, en outre, avait remarqué que, sur cette lettre, des lignes étaient tracées d'une grosse écriture noire. Or, elle a retrouvé sur le bureau de son mari la lettre en question, mais tout le texte écrit avait disparu ! À peine découvrait-on à l'examen minutieux quelques taches imperceptibles qui montraient que c'était bien là le document qui avait été entre les mains de son époux !

« Lady Beltham n'aurait pas raisonné sur ce fait si le journal *La Capitale* n'avait eu l'idée d'aller à son sujet interviewer le policier Juve, ce fameux inspecteur de la Sûreté qui, à maintes reprises, procéda à l'arrestation de criminels notoires.

« Or, M. Juve s'est montré très ému par la découverte et la nature de ce document. Il n'a pas caché à son interlocuteur qu'il croyait se

trouver en présence d'une manifestation de Fantômas, eu égard au caractère étrange de la bizarre épître.

Désormais le président Bonnet avait convaincu son auditoire et ses dernières paroles jetaient un froid dans l'assistance.

La marquise de Langrune crut devoir faire diversion en demandant :

— Mais qui donc sont ces personnes, lord et lady Beltham ?

Ce fut la baronne de Vibray qui répondit :

— Ah ! ma chère amie, on voit bien que les échos mondains de Paris ne vous parviennent que bien rarement.

« Lord et lady Beltham sont des plus connus.

« Lord Beltham était autrefois attaché à l'ambassade d'Angleterre ; il a quitté Paris pour aller se battre au Transvaal, et sa femme qui l'accompagna, révéla au cours de la guerre ses belles qualités de courage et de pitié en dirigeant les ambulances et le service des blessés. Lord et lady Beltham revenaient ensuite à Londres puis se fixaient enfin de nouveau, à Paris.

« Ils habitaient et habitent encore boulevard Inkermann à Neuilly-sur-Seine, un charmant hôtel où ils reçoivent très souvent et de la façon la plus délicieuse. À maintes reprises j'ai été l'hôte de lady Beltham ; c'est une femme séduisante au possible, distinguée, grande, blonde, animée de ce charme particulier aux femmes du Nord...

Mais dix heures sonnaient.

— Thérèse, s'écria Mme de Langrune à qui ses devoirs de maîtresse de maison ne faisaient pas oublier son rôle de grand-mère, Thérèse, mon enfant, voici l'heure d'aller te coucher... Il se fait tard, ma mignonne.

La fillette quittait le jeu, docilement, souhaitant le bonsoir à la baronne de Vibray, au président Bonnet, puis encore cru vieux curé, qui paternellement interrogea :

— Te verra-t-on, Thérèse, à la messe de sept heures ?

La fillette se tourna vers la marquise.

— Grand-mère, dit-elle, je voudrais que vous me permettiez d'accompagner M. Charles à la gare demain matin ; j'irai à la messe de huit heures en revenant...

La marquise de Langrune se tourna vers Charles Rambert :

— C'est donc bien par le train de 6 heures 55 que votre papa arrive à Verrières, mon petit Charles ?

— Oui, madame...

Mme de Langrune hésitait un instant, puis s'adressant à Thérèse :

— Il me semble, mon enfant, qu'il vaudrait mieux laisser notre ami aller chercher tout seul son papa ?

Mais Charles Rambert protestait :

— Oh ! madame, je suis certain que mon père serait très heureux de trouver Mlle Thérèse avec moi, lorsqu'il descendra du train...

— Dans ce cas, mes enfants, conclut l'excellente femme, arrangez-vous comme vous l'entendrez...

« Thérèse, poursuivit-elle, avant de monter te coucher, préviens notre brave intendant Dollon de donner les ordres nécessaires pour qu'on attelle la voiture, demain matin, à six heures... la gare est encore loin...

— Bien, grand-mère.

Les deux jeunes gens quittaient le salon.

— Mais, interrogea le curé, qui est-ce donc ce jeune Charles Rambert ? Je l'ai justement rencontré avant-hier avec votre vieil intendant Dollon, et je vous avoue que je me suis creusé la tête pour le reconnaître...

— Cela ne m'étonne pas, répondit en riant la marquise, que vous n'ayez pas réussi, mon cher curé, car vous ne le connaissez pas.

« Toutefois, peut-être m'avez-vous déjà entendu prononcer le nom d'un certain M. Étienne Rambert, un vieil ami.

« J'avais complètement perdu de vue Étienne Rambert, lorsque je le rencontrai il y a deux ans à Paris dans une fête de charité ; ce pauvre homme avait eu une existence mouvementée, il épousait, voici vingt ans, une fort charmante personne, me suis-je laissé dire, mais qui est, je crois, très malade, cruellement malade même, je ne sais pas si elle n'est point folle... Étienne Rambert a dû la faire mettre tout récemment dans une maison de santé...

— Cela ne nous dit pas comment son fils est devenu votre hôte ? questionna le président Bonnet.

— Eh bien ! figurez-vous que, tout récemment, le jeune Charles Rambert quittait la pension de famille dans laquelle il se trouvait à Hambourg pour perfectionner son allemand ; je savais par les lettres

de son père que Mme Rambert allait être internée. Étienne Rambert, d'autre part, avait besoin de s'absenter, je me suis offerte à recevoir Charles, ici à Beaulieu, jusqu'à ce que son père soit rentré à Paris ; Charles est ici depuis avant-hier... voilà tout.

— Et M. Étienne Rambert vient le rejoindre demain ?... demanda le curé.

— Précisément, car...

La marquise de Langrune allait continuer à donner d'autres détails sur son jeune protégé, mais celui-ci rentrait au salon.

Les invités firent silence, tandis que Charles Rambert s'approchait du groupe avec une juvénile gaucherie. Le jeune homme, d'instinct, était allé auprès du président Bonnet et, s'enhardissant soudain :

— Alors, monsieur ? interrogea-t-il à mi-voix.

— Alors, quoi, mon jeune ami ? demanda le magistrat...

— Oh ! fit Charles Rambert, ne parlez-vous donc plus de Fantômas ? c'est si amusant !...

Assez sèchement, le président remarquait :

— En vérité, je ne trouve pas, moi, que ces histoires de criminels soient « amusantes » comme vous dites !...

Mais le jeune homme, sans s'apercevoir de la nuance de reproche, poursuivait :

— C'est pourtant bien curieux, bien extraordinaire qu'il puisse y avoir à notre époque des personnages aussi mystérieux que Fantômas ; est-il vraiment possible qu'un seul homme commette autant de forfaits, qu'un être humain soit capable, comme l'est, prétend-on, Fantômas, d'échapper à toutes les recherches et capable de déjouer sans cesse les ruses les plus subtiles de la police ? Moi je trouve que c'est...

De plus en plus froid, le président interrompit :

— Jeune homme, je ne comprends pas votre attitude ! vous paraissez séduit, électrisé.

Et se tournant vers l'abbé Sicot, le président Bonnet ajoutait :

— Voilà bien, monsieur le curé, le produit de ces éducations modernes, de l'état d'esprit que crée la presse !

Mais Charles Rambert insistait :

— Monsieur le président, c'est la vie, c'est l'histoire, c'est

l'activité, c'est la réalité !

L'indulgente marquise de Langrune, elle-même, cessa de sourire.

Charles Rambert comprit qu'il avait été trop loin et s'arrêta net :

— Je vous demande pardon, murmura-t-il, j'ai parlé sans réfléchir.

Charles Rambert avait la mine si dépitée, que le magistrat le rassura :

— Vous avez beaucoup d'imagination, jeune homme, beaucoup trop... mais cela se passera... allons, vous êtes encore à l'âge où l'on parle sans savoir.

La soirée s'était prolongée fort tard et quelques instants après ce petit incident, les hôtes de la marquise de Langrune se retiraient.

Charles Rambert accompagnait la marquise de Langrune jusqu'à la porte de ses appartements et respectueusement il allait la saluer, puis gagner ensuite sa chambre qui était toute voisine, mais la marquise l'invita à entrer :

— Venez donc, Charles, prendre ce livre que je vous ai promis ; il doit être sur mon secrétaire.

Dès qu'elle pénétra dans la pièce, la marquise de Langrune jetait un rapide coup d'œil dans la direction du meuble et se reprenait aussitôt :

— ... Ou du moins dans mon secrétaire, il se peut que je l'aie enfermé à clef !

Le jeune homme s'excusa :

— Je ne veux pas vous déranger, madame...

— Si... si... insista la bonne marquise.

« Je tiens d'ailleurs à ouvrir mon bureau, car il faut que je regarde les billets de loterie dont j'ai fait cadeau à Thérèse, voici quelques semaines.

« Hein ! Charles, poursuivit M^{me} de Langrune en levant les yeux vers le jeune homme, tandis qu'elle repliait le cylindre de son bureau Empire, voilà qui en serait une chance si ma petite Thérèse avait gagné le gros lot !...

— En effet, madame, sourit Charles Rambert. La marquise avait trouvé le livre.

Elle le remettait au jeune garçon d'une main, de l'autre elle déplaît quelques papiers multicolores.

— Les voilà, mes billets ! s'écria-t-elle. Mais s'interrompant :

— Dieu ! que je suis sotté, je n'ai pas retenu le numéro du billet gagnant que donnait *La Capitale*...

Charles Rambert offrait aussitôt :

— Voulez-vous, madame, que j'aille chercher le journal ?

La marquise hochait négativement la tête :

— C'est inutile, il n'y est plus, mon cher enfant ; le curé, chaque mercredi soir, emporte la collection de la semaine... bah ! Il fera jour demain.

Dans sa chambre, lumière éteinte, rideaux clos, Charles Rambert, étrangement agité, ne dormait point.

Le jeune homme se retournait dans son lit, nerveusement.

S'il s'assoupissait par instants, l'image de Fantômas se précisait dans son esprit, variant pourtant sans cesse ; tantôt il voyait un colosse à la face bestiale, aux épaules musclées ; tantôt un être pâle, maigre, aux yeux étranges et brillants ; tantôt encore une forme indécise, un fantôme... Fantômas !...

2 – AUBE TRAGIQUE

Comme son fiacre, à l'extrémité du pont Royal, tournait sur le quai dans la direction de la gare d'Orsay, M. Étienne Rambert tira sa montre et constata que, suivant ses prévisions, il avait devant lui un bon quart d'heure avant le départ du train. Il sauta de voiture et, appelant un homme d'équipe, lui confia la lourde valise et le paquet de couvertures qui constituaient ses bagages.

— Dites-moi, mon ami, questionna-t-il. Le train de Luchon ?

L'homme eut un grognement vague, un geste incompréhensible. Il murmurait le numéro d'une voie, ce qui renseignait d'une manière insuffisante le voyageur.

— Passez devant, fit celui-ci, vous allez me conduire...

Il était à ce moment huit heures et demie et la gare d'Orsay présentait cette animation spéciale inséparable du départ des trains de grandes lignes.

Précédé du facteur qui portait ses bagages, M. Étienne Rambert pressait le pas, lui aussi.

Parvenu sur le quai, à l'endroit où commencent les voies, l'homme d'équipe qui le conduisait se retourna :

— C'est l'express que vous prenez, monsieur ?

— L'omnibus, mon ami...

Le facteur ne fit aucune réflexion.

— Vous voulez être en tête ou en queue du train ?

— De préférence en queue du train...

— Première classe, n'est-ce pas ?

— Oui, première classe.

Le facteur, qui s'était un instant arrêté sur le bord du trottoir, reprenait la pesante valise, en remarquant :

— Alors, il n'y a pas le choix... à l'omnibus, il n'y a que deux wagons de première classe, et ils sont attelés au milieu de la rame...

— Ce sont des wagons à couloir, je suppose ?

— Oui, monsieur, sur les trains de grande ligne, il n'y en a guère d'autres, surtout en première classe...

Étienne Rambert suivait avec peine, dans la cohue qui grandissait, le facteur auquel il avait confié sa valise. La gare d'Orsay n'a point l'allure des autres gares. Elle n'a point de nette séparation entre les lignes qui mènent au loin et les simples voies de banlieue.

C'est ainsi que, sur le même quai, rangé à droite, se trouvait le train qui devait emmener Étienne Rambert au-delà de Brive, jusqu'à Verrières, tandis qu'à gauche stationnait un autre convoi, conduisant à Juvisy.

Peu de monde embarquait dans le train de Luchon ; en revanche, une foule nombreuse se pressait dans les compartiments du convoi de banlieue.

Le facteur qui pilotait M. Étienne Rambert posait sur le marchepied d'un wagon de première classe les bagages qu'il transportait.

— Il n'y a encore personne pour l'omnibus, monsieur, remarqua-t-il ; si vous voulez monter le premier, vous choisirez vous-même votre compartiment...

M. Étienne Rambert suivait le conseil, mais à peine avait-il pénétré dans le couloir que le chef de train, flairant un bon pourboire, se mettait à sa disposition.

— Monsieur veut bien prendre, demanda-t-il tout d'abord, le train de huit heures cinquante ?... Monsieur ne fait pas erreur ?...

— Non, répliqua Étienne Rambert, pourquoi ?

— Parce que, continua l'homme, il y a beaucoup de voyageurs de première classe qui se trompent et qui confondent ce train-ci, le train de huit heures cinquante, avec celui de huit heures quarante-cinq...

— Le train de huit heures quarante-cinq, questionna M. Rambert, c'est bien l'express, n'est-ce pas ?

— Oui, répondit l'employé, il est direct et ne s'arrête pas comme celui-ci à toutes les petites stations... il le précède et arrive avec plus de trois heures d'avance à Luchon... c'est le convoi que vous voyez à côté...

L'homme continua :

— D'ailleurs, si Monsieur veut le prendre, il a encore le temps ; Monsieur a parfaitement le droit de choisir entre les deux trains, puisqu'il a un billet de première classe...

Mais Étienne Rambert déclinait l'offre :

— Non !... je préfère prendre l'omnibus... Avec l'express, il

faudrait que je descende à Brive et j'aurais vingt kilomètres à faire pour atteindre Saint-Jaury, le bourg où je vais...

Il faisait quelques pas dans le couloir, s'assurant que les différents comportements du wagon étaient encore complètement vides et se tournant vers l'employé :

— Dites-moi, mon ami, demanda-t-il, je suis pas mal fatigué et j'ai bien l'intention de dormir cette nuit... par conséquent, je voudrais être seul ; où serai-je le plus tranquille ?

L'homme, à demi-mot, comprenait...

En demandant conseil sur l'endroit à choisir pour être tranquille, M. Étienne Rambert promettait, implicitement, un bon pourboire si nulle personne ne venait le déranger !

— Si Monsieur veut bien s'installer ici, répondit l'employé, il baissera ses rideaux tout de suite et je pense que je pourrai faire placer ailleurs les autres voyageurs ?...

— Parfait ! approuvait M. Rambert en se dirigeant vers le compartiment indiqué, je m'en vais fumer un cigare jusqu'à ce que notre train démarre et tout de suite après je m'arrangerai pour dormir... Ah ! au fait ! mon ami, puisque je vois que vous êtes serviable, chargez-vous donc de m'appeler demain matin en temps voulu pour que je descende à Verrières... j'ai le sommeil dur et je serais capable de ne point m'éveiller.

Au château de Beaulieu, le jeune Charles Rambert terminait tout juste sa toilette, quand on frappa doucement à la porte de sa chambre.

— Il est cinq heures moins le quart, monsieur Charles !... Levez-vous tout de suite !...

Charles Rambert répondait sur un ton de fierté :

— Je suis déjà réveillé, Thérèse ! Je serai prêt dans deux minutes...

La voix de la fillette observait à travers la porte :

— Comment, vous êtes levé ? Mais c'est merveilleux, toutes mes félicitations ! Descendez dès que vous serez habillé...

— Entendu ! répondit le jeune homme.

Il achevait de se vêtir, puis, prenant sa lampe d'une main, il ouvrait avec précaution, pour ne point faire de bruit, la porte de sa chambre et, marchant sur la pointe des pieds, traversait le palier,

gagnait l'escalier et allait rejoindre Thérèse qui l'attendait dans la salle à manger.

La fillette, petite ménagère accomplie, avait disposé, en attendant le jeune homme, une collation.

— Déjeunons vite, proposa-t-elle, ce matin il ne neige pas, nous pourrions peut-être, si vous le voulez, aller à la gare à pied ? Nous sommes en avance, cela nous fera du bien de marcher un peu !

— Cela nous réchauffera, en tout cas, répondit Charles Rambert, qui, à demi éveillé seulement, s'asseyait à côté de Thérèse et faisait honneur à ce qu'elle avait préparé.

— Savez-vous, disait la petite-fille de Mme de Langrune, que c'est admirable de se lever avec autant d'exactitude ? Comment avez-vous fait ? Vous aviez si peur hier soir de dormir comme à l'ordinaire...

— Sans doute, mais je vous avoue, Thérèse, que j'étais très énervé, très inquiet à l'idée que papa arrivait ce matin... J'ai à peine dormi !

Ils avaient tous deux fini de déjeuner. Thérèse se levait.

— Nous partons ? demandait-elle.

— Partons...

Thérèse ouvrait la porte du vestibule, et les deux enfants descendaient le perron qui menait au jardin du château.

En passant devant les écuries, ils croisaient un palefrenier qui s'occupait à sortir un antique coupé de la remise.

— Ne vous pressez pas, Jean ! cria Thérèse en souhaitant le bonjour au domestique ; nous allons aller à pied jusqu'à la gare et tout l'important est que vous soyez arrivé pour nous ramener...

L'homme s'inclinait. Les deux enfants franchissaient la porte du parc et se trouvaient sur la grand-route. La petite-fille de Mme de Langrune questionnait :

— Vous devez être joliment content d'aller au-devant de votre papa ?... Il y a longtemps, n'est-ce pas, que vous ne l'avez vu ?

— Depuis trois ans, répondait Charles Rambert, je l'ai tout juste aperçu quelques minutes... il revient d'Amérique et, avant d'y partir, il avait longtemps voyagé en Espagne...

— Il va vous trouver bien changé ?

— Oh ! répondait le jeune homme, c'est triste à dire, mais, papa et moi, nous nous connaissons si peu !...

— Oui, d'après ce que me disait grand-mère, vous avez été surtout élevé par votre maman ?...

Le jeune Charles Rambert avait un hochement de tête attristé, en répondant à sa compagne :

— Je n'ai été élevé par personne, à vrai dire !... Vous savez, Thérèse, si loin que je remonte dans mes souvenirs, je ne me souviens de mes parents que comme d'étrangers, vus de temps en temps, que j'aimais beaucoup, mais qui m'effrayaient... C'est comme si j'allais faire la connaissance de papa, ce matin.

— Pendant toute votre enfance, il voyageait, n'est-ce pas ?

— Oui, il voyageait, soit en Colombie, pour surveiller les plantations de caoutchouc qu'il possède là-bas, soit en Espagne, où il a aussi de grandes terres... Quand il passait à Paris, il venait à la pension, me demandait, et je le voyais au parloir... un quart d'heure...

— Et votre maman ?

— Oh ! maman, c'était autre chose !... Vous savez, Thérèse, toute mon enfance... du moins l'enfance que je puis me rappeler, s'est écoulée, pour moi, à la pension !

— Vous aimiez bien votre maman, pourtant ?

— Oui, je l'aimais, répondait Charles Rambert, mais elle aussi je ne la connaissais pas, pour ainsi dire...

Et comme Thérèse avait un geste de surprise, le jeune homme poursuivait, donnant le secret de son enfance isolée :

— Voyez-vous, Thérèse, maintenant que je suis un homme, je devine bien des choses que je ne pouvais même pas soupçonner alors. Mon père et ma mère s'entendent mal. Quand j'étais petit, je voyais toujours maman silencieuse, triste, triste, et papa actif, remuant, gai, parlant haut... Je crois presque qu'il effrayait maman ! Quand un domestique me conduisait à la maison, le jeudi, on me menait lui dire bonjour et je la trouvais invariablement étendue sur une chaise longue, dans sa chambre, où les stores baissés maintenaient une demi-obscurité. Elle m'embrassait du bout des lèvres, me posait deux ou trois questions, et puis l'on m'emmenait parce que je la fatiguais...

— Elle était déjà malade ?

— Maman a toujours été malade...

Thérèse restait quelques minutes silencieuses, puis concluait :

— Vous n'avez pas été très heureux...

— Oh ! je n'ai été malheureux que quand je suis devenu grand ; petit, je ne songeais pas à la tristesse qu'il y a à n'avoir, en somme, ni père ni mère...

En causant, Thérèse et Charles avaient marché d'un bon pas et déjà se trouvaient à moitié chemin de la station de Verrières.

Le jour se levait désormais, indécis ; un jour sale, comme il en fait en décembre, tamisé par de gros nuages gris qui couraient à ras de sol.

— Moi, reprenait Thérèse, je n'ai pas été très heureuse non plus, puisque j'ai perdu papa étant toute petite, je ne me souviens même pas de lui... et maman aussi doit être morte...

La tournure ambiguë de la phrase de la jeune fille intriguait Charles Rambert.

— Comment cela se fait-il, Thérèse, vous n'avez pas l'air de savoir si votre maman est morte ?

— Si, oh ! si, grand-mère le dit... mais... chaque fois que j'ai voulu demander des détails sur sa mort, grand-mère a toujours changé de conversation ! Je me demande parfois si l'on ne me cache rien... et s'il est bien vrai que maman ne soit plus de ce monde...

Ils arrivaient aux quelques maisons groupées autour de la gare de Verrières. Les unes après les autres, les fenêtres des chaumières s'entrebâillaient, les portes s'ouvraient...

— Nous sommes très en avance, remarqua Thérèse, en montrant de loin l'horloge de la gare. Le train de votre papa doit être ici à six heures cinquante-cinq et il n'est encore que six heures quarante ; nous avons un quart d'heure à attendre... et cela, s'il n'y a pas de retard !

Ils pénétraient dans la petite gare, où ne stationnait nul voyageur, et Charles Rambert, heureux de trouver un abri contre la fraîcheur du matin, tapait des pieds, ce qui, dans la salle vide, causait un vacarme soudain...

Un homme d'équipe parut.

— Qui c'est-il, bon Dieu ! qui fait ce potin ? commença-t-il d'un air courroucé...

Mais, apercevant Thérèse, il s'interrompit :

— Ah ! mademoiselle Thérèse, vous voilà donc déjà levée, ce matin ?... C'est-y que vous venez chercher quelqu'un au train ? ou bien c'est-y que vous partez ?

Tout en parlant, l'homme d'équipe considérait curieusement Charles Rambert, dont l'arrivée avait d'ailleurs fait sensation deux

jours avant.

— Non, répondait Thérèse, je ne pars pas, j'accompagne M. Rambert, qui vient au-devant de son papa.

— Ah ! vous venez quérir votre papa, monsieur... Il vient de loin ? interrogeait l'homme.

— De Paris, répondait Charles Rambert ; est-ce que le train n'est pas encore signalé ?

Le facteur, tirant sa montre, un gros oignon, et vérifiant l'heure, répondait :

— Vous en avez encore pour vingt bonnes minutes avant qu'il soit là. Oh ! dame oui, les travaux du tunnel l'obligent à faire de la manœuvre, et il arrive toujours en retard maintenant...

Le renseignement donné, l'homme s'excusait :

— Faut que j'aille à mon travail, mademoiselle Thérèse...

Thérèse se tournait vers Charles Rambert :

— Le temps doit vous paraître long ? dit-elle.

— Un peu...

— Voulez-vous que nous allions sur le quai, nous verrons arriver le train ?

Ils quittaient la salle d'attente et passaient sur le trottoir de la station où ils commençaient à se promener de long en large.

Thérèse, suivant la marche saccadée de l'horloge, souriait à Charles Rambert :

— Encore cinq minutes et votre papa sera là !... Encore quatre minutes !... Tenez, voici le train...

Elle pointait l'index vers un coteau lointain, désignait une petite trace de fumée qui montait très blanche sur le bleu de l'horizon, désormais dégagé :

— Vous voyez, n'est-ce pas ? C'est la vapeur de la locomotive qui sort du tunnel...

Elle n'avait point fini de parler qu'une sonnerie grelottante résonnait dans la petite station déserte.

— Ah ! faisait Charles Rambert, cette fois !...

Un homme d'équipe avisait Thérèse en passant :

— Allez au milieu du quai, mademoiselle, c'est là que sont les

wagons de première classe...

Charles et Thérèse avaient à peine eu le temps de profiter de l'obligeant conseil, que le train faisait son apparition. Avec des halètements formidables, la locomotive ralentissait sa marche, et le lourd convoi, suspendant sa course, stoppait enfin.

Juste devant Charles et Thérèse s'était arrêté le wagon de première classe. Sur le marchepied, un grand vieillard, d'aspect distingué, d'allure fière, se tenait, Étienne Rambert.

D'un coup d'oeil, ayant avisé Thérèse et Charles et saisissant ses menus bagages, il avait sauté sur le quai. Il laissa tomber sa valise, jeta à la volée sur un banc son paquet de couvertures, puis, étreignant Charles par les épaules :

— Mon petit ! fit-il, mon brave petit !...

Visiblement, il s'efforçait de rester maître de son émotion...

De son côté, Charles Rambert ne demeurait point indifférent. Il avait étrangement pâli et sa voix tremblait, tandis qu'il s'écriait :

— Ah ! papa ! mon cher papa ! comme je suis content de vous voir !

Discrètement, Thérèse s'était écartée. M. Rambert, tenant toujours son fils aux épaules et s'étant reculé de quelques pas, pour mieux le considérer, remarqua :

— Mais tu es un homme !... que tu as changé, mon garçon !... Tu es tel que je te voulais, grand, fort... Ah ! tu es bien de mon sang !... Tu te portes parfaitement, hein ! Mais tu as l'air fatigué, pourtant ?

Charles avouait en souriant :

— J'ai mal dormi cette nuit, j'avais peur de ne point m'éveiller...

Tournant la tête, M. Rambert apercevait Thérèse ; il lui tendit la main.

— Bonjour, ma petite Thérèse, fit-il... Toi aussi tu as bien changé depuis que je ne t'ai vue... J'ai quitté une gamine, et voilà que je retrouve une jolie jeune fille.

Thérèse, qui avait cordialement serré la main de M. Rambert, le remerciait :

— Grand-mère va très bien, monsieur, elle m'a priée de vous dire qu'il fallait l'excuser si elle ne venait point au-devant de vous, mais le médecin lui interdit de se lever de bonne heure...

— Ta grand-mère est toute pardonnée, mon enfant ; je vais

d'ailleurs avoir à lui faire de grands remerciements pour l'hospitalité qu'elle a donnée à Charles...

Le train, cependant, repartait ; un homme d'équipe s'approchait de M. Rambert :

— Monsieur emmène ses colis ?

Ramené aux préoccupations matérielles, Étienne Rambert considérait sa malle, que les facteurs avaient respectueusement déchargée du fourgon.

— Mon Dieu... commençait-il.

Mais Thérèse le devançait :

— Grand-mère a dit qu'elle ferait prendre dans la matinée les gros bagages et que vous emportiez avec nous, dans le coupé, votre valise et vos petits paquets...

— Comment... ta grand-mère a pris la peine d'envoyer sa voiture ?

— Mais c'est loin, Beaulieu, savez-vous ! ripostait Thérèse... Demandez à Charles !...

Ils arrivaient tous trois dans la cour de la gare. Thérèse s'arrêtait, tout étonnée.

— Tiens ! dit-elle, comment cela se fait ? voilà que la voiture n'est pas là !... Pourtant, Jean commençait à atteler quand nous avons quitté le château...

M. Étienne Rambert, qui s'appuyait d'une main sur l'épaule de son fils et de temps à autre l'enveloppait d'un regard affectueux, sourit à Thérèse :

— Il a peut-être été retardé, mon enfant... Sais-tu ce que nous allons faire ? Puisque ta grand-mère va envoyer prendre les bagages dans la matinée, je n'ai point besoin d'emporter ma valise, nous allons tout laisser à la consigne et nous nous dirigerons à pied vers le château ; si j'ai bon souvenir... et j'ai très bon souvenir... il n'y a qu'une seule route ; par conséquent nous croiserons Jean et nous monterons dans sa voiture au passage.

Ils prenaient tous trois, quelques minutes après, le chemin de Beaulieu.

M. Étienne Rambert reconnaissait, avec une émotion attendrie, tous les tournants de la route, tous les paysages.

— Dire, fit-il en riant, que je reviens ici à soixante ans, avec, près de moi, un grand fils de dix-huit ans ! Et que je me souviens, comme si c'était d'hier, des bonnes parties que je fis au château de Beaulieu... Tiens, Thérèse, n'est-il pas vrai que nous allons apercevoir la façade du château sitôt que nous aurons passé ce bois ?

— C'est très vrai, répondit en riant la jeune fille, vous connaissez très bien le pays, monsieur.

— Oui, confessait Étienne Rambert, quand on est arrivé à mon âge, ma petite Thérèse, on se rappelle les jours heureux de sa jeunesse !

M. Rambert demeurait quelques minutes silencieux, comme absorbé dans des réflexions un peu tristes. Il se reprenait vite cependant :

— Oh ! oh ! remarqua-t-il, on a changé la clôture du parc... Voici un mur qui n'existait pas jadis, il n'y avait là qu'une haie...

Thérèse riait :

— Moi, dit-elle, je n'ai pas connu la haie !

— Allons-nous être obligés, demandait M. Rambert, d'aller jusqu'à la grille principale, où ta grand-mère a-t-elle fait percer une porte ?

— Nous allons entrer par les communs, répondait la jeune fille... Comme cela, nous saurons pourquoi Jean n'est pas venu nous chercher...

Elle ouvrait en effet une petite porte à demi cachée sous la mousse et le lierre et, faisant passer M. Rambert et Charles, s'étonnait tout de suite :

— Mais Jean est bien parti avec le coupé, puisque les chevaux ne sont plus à l'écurie... Comment se fait-il que nous ne l'ayons pas rencontré ?

Et rieuse, soudain amusée :

— Ce pauvre Jean, fit-elle, il est si distrait ! Je parierais volontiers qu'il a été nous attendre à Saint-Jaury, comme il fait tous les matins pour me ramener de l'église !...

Le petit groupe d'Étienne Rambert, de Thérèse et de Charles arrivait au château.

Passant sous les fenêtres de la chambre de Mme de Langrune, Thérèse appelait gaiement :

— Nous voilà, grand-mère !

Mais personne ne répondait.

D'autre part, apparu à la fenêtre d'une pièce voisine, l'intendant Dollon avait un geste incompréhensible, comme pour imposer silence !...

D'ailleurs, Thérèse, précédant ses hôtes, avait à peine fait quelques pas que l'homme de confiance de M^{me} de Langrune, descendant le perron du château en toute hâte, courait à M. Rambert.

Le vieil intendant avait la figure bouleversée; lui, d'ordinaire si respectueux, si déferent, prenait M. Rambert par le bras et, d'un geste presque impératif, écartant Thérèse et Charles, l'entraînait à part :

— C'est épouvantable, monsieur, déclarait-il, c'est horrible, il vient d'arriver un malheur... nous venons de trouver ce matin M^{me} la marquise... morte, assassinée dans sa chambre...

3 – CHASSE À L'HOMME

M. de Presles, juge d'instruction, commis par le Parquet de Brive, venait à peine d'arriver au château de Beaulieu.

— Voyons, monsieur Dollon, demandait-il à l'intendant, voulez-vous me raconter exactement comment vous avez découvert l'assassinat ?

— Monsieur le juge, répondit l'intendant, je suis venu ce matin, comme tous les matins, souhaiter le bonjour à Mme de Langrune et prendre ses ordres. J'ai frappé à sa chambre, comme j'avais l'habitude de le faire, et Mme la marquise ne m'a point répondu... j'ai frappé plus fort... rien encore ! J'en suis à me demander comment j'ai ouvert la porte au lieu de me retirer ?... Probablement un pressentiment ?... Ah ! je n'oublierai jamais, je vous assure, l'impression que j'aie eue, en voyant ma pauvre chère maîtresse gisant au pied du lit, morte, et la gorge si horriblement tailladée, que j'ai cru un instant que la tête était détachée du tronc !...

Le brigadier de gendarmerie confirmait le récit de l'intendant :

— Il est certain, monsieur le juge, remarquait-il, que cet assassinat a été commis avec une brutalité particulièrement effrayante... Les blessures sont horribles...

— Blessures produites à coups de couteau ? interrogea M. de Presles.

Le brigadier avait un geste de doute :

— Je ne sais pas... Monsieur le juge s'en rendra compte lui-même...

Le magistrat, guidé par l'intendant, pénétrait en effet dans l'appartement où, fort intelligemment, Dollon avait veillé à ce qu'on ne dérangeât rien.

La pièce était grande et sobrement garnie de meubles anciens.

Le lit de la marquise occupait tout un côté de la pièce. Il était grand et surélevé par une sorte d'estrade recouverte d'un tapis sombre.

Au milieu de la pièce, un guéridon d'acajou... Dans un angle, au mur, un grand crucifix.

Un petit secrétaire, enfin, placé un peu plus loin, était à demi

ouvert, ses tiroirs bâillaient, des papiers étaient tombés sur le sol...

Il n'y avait point d'autres accès à la chambre que la porte par où le magistrat venait de pénétrer et qui donnait sur le couloir central du premier étage et une autre porte faisant communiquer la pièce avec le cabinet de toilette de la marquise.

Le magistrat, en entrant, vit le cadavre de la marquise. Celle-ci était tombée à la renverse, les deux bras écartés, la tête vers le lit, les pieds vers la fenêtre.

Le cadavre était à demi vêtu. Une plaie, déchirant la gorge sur presque toute sa largeur, mettait les os à nu.

M. de Presles, qui s'était instinctivement découvert en apercevant la morte, se penchait sur elle :

— C'est abominable, murmurait-il, quelle effrayante blessure !

Ayant considéré le cadavre, le magistrat interrogea le vieil intendant Dollon :

— Rien n'a été changé à la disposition de la pièce, n'est-ce pas ? demandait-il.

— Rien, monsieur le juge.

Le magistrat, montrant le secrétaire dont les tiroirs étaient ouverts, précisait :

— On n'a pas touché à ce meuble ?

— Non, monsieur le juge.

— Et c'est probablement là que M^{me} de Langrune enfermait ses valeurs ?

Mais l'intendant avait un geste de doute.

— M^{me} la marquise ne devait pas avoir de grosses sommes au château... quelques milliers de francs peut-être, pour les besoins journaliers ?

— Vous ne croyez donc pas, remarquait M. de Presles, que le vol soit le mobile du crime ?

L'intendant haussa les épaules :

— Peut-être l'assassin, monsieur le juge, a-t-il cru que M^{me} de Langrune avait de l'argent ?... En tout cas, il a été dérangé puisqu'il n'a pas enlevé les bagues que M^{me} la marquise avait posées sur la coiffeuse avant de se mettre au lit.

Le magistrat, sans relever la remarque de l'intendant, faisait

lentement le tour de la pièce.

— Cette fenêtre était ouverte ? observa-t-il.

— Mme la marquise la laissait toujours ainsi ; elle craignait les congestions et voulait avoir le plus d'air possible.

Et comme le magistrat questionnait :

— L'assassin n'aurait-il pu entrer par là ?

L'intendant secouait la tête.

— C'est bien peu probable, monsieur, fit-il ; voyez : extérieurement, les fenêtres sont garnies d'une sorte de grille qui s'avance dans le vide et dont les pointes dirigées vers le sol empêchent toute escalade.

Entrouvrant la fenêtre, M. de Presles se rendait compte que l'intendant disait vrai...

Poursuivant son examen, il s'assurait que rien dans la disposition habituelle des meubles de la chambre ne trahissait le passage de l'assassin... Il arrivait, enfin, près de la porte de la chambre qui donnait sur le corridor.

— Ah ! voici un détail intéressant !

Du doigt, M. de Presles montrait le verrou intérieur de cette porte dont les vis, à moitié arrachées, témoignaient qu'on avait voulu faire sauter la serrure.

— Mme de Langrune, demanda-t-il, fermait-elle sa porte au verrou tous les soirs ?

— Oui, répondit Dollon, assurément !

M. de Presles ne répliquait point. Il faisait encore une fois le tour de la pièce, considérait minutieusement l'emplacement de chaque objet et, appelant le gendarme qui, resté sur le palier, attendait ses ordres :

— Mon ami, lui dit-il, voulez-vous aller chercher mon greffier, que j'ai prié de m'attendre dans la voiture, et lui dire de monter immédiatement ici ?... Monsieur Dollon, vous plairait-il de me mener à un endroit quelconque où je puisse disposer d'une table... d'un encrier... de ce qu'il me faut, enfin, pour procéder aux premiers interrogatoires ?

Tandis que l'intendant, se mettant à la disposition du juge, le conduisait dans une chambre voisine, le gendarme parti à la recherche du greffier revenait précipitamment.

— Monsieur le juge, dit-il en saluant respectueusement le magistrat, M. votre greffier vous attend dans la bibliothèque en bas, où il a tout disposé...

M. de Presles réprimait mal un mouvement d'énervement...

« Bon !... pensait-il, voilà Gigou qui commence déjà à vouloir mener l'instruction à sa façon !... »

Tout haut, il ajoutait, se tournant vers l'intendant :

— Eh bien ! si vous n'y voyez pas d'inconvénient, nous allons le rejoindre !...

M. de Presles, qui avait charge de l'instruction au tribunal de Brive, formait avec son greffier un contraste frappant. C'était un magistrat tout jeune, élégant, distingué, homme du monde...

Gigou, son greffier, était au contraire un gros petit homme, gai de nature et commun de tempérament. Il incarnait à merveille l'esprit traditionaliste de la magistrature de province, avait une prédilection pour les formules longues, la paperasserie administrative, les formalités qui n'en finissent point.

M. de Presles et son greffier étaient cependant animés de sentiments à peu près identiques, lorsqu'ils étaient arrivés au château de Beaulieu.

Réveillés tous deux, le matin même, par les soins du procureur général du tribunal de Brive, le greffier et le juge avaient envisagé d'abord les avantages qu'ils pouvaient, l'un et l'autre, retirer de cet assassinat, de « cette affaire » qui survenait à l'improviste.

En bon greffier, comme en bon provincial, l'excellent Gigou avait vu là une occasion de voyage, d'enquête, de belle procédure et de nombreux procès-verbaux. M. de Presles, en lui-même, avait réfléchi qu'un tel crime allait lui permettre de se mettre en valeur et de parvenir de la sorte, peut-être, à obtenir son changement de poste...

Malheureusement, dès leur arrivée à Beaulieu, le greffier avait vu ruiner une partie de ses espérances par la façon rapide dont M. de Presles avait commencé à mener l'enquête, et le juge d'instruction, de son côté, n'avait point été long à comprendre que si l'assassinat de la marquise de Langrune pouvait un jour lui rapporter la gloire, il commencerait certainement par lui causer bien des soucis... une instruction, une instruction importante n'étant pas si commode à faire qu'il l'avait d'abord supposé !...

Allait-il être heureux dans ses interrogatoires ?... M. de Presles se le demandait avec une réelle anxiété, tandis qu'il gagnait, sous la

conduite de Dollon, la bibliothèque du rez-de-chaussée, où son entreprenant greffier avait déjà établi son provisoire domicile.

Le juge d'instruction s'asseyait derrière une large table et, appelant le brigadier de gendarmerie :

— Dites-moi, brigadier, vous avez bien fait mettre à la poste la dépêche que je vous ai remise en arrivant ?

— Oui, monsieur le juge... la dépêche où vous demandiez l'envoi d'un inspecteur de la Sûreté et qui était adressée à la préfecture de police de Paris ?

— Celle-là, oui !...

— Je l'ai portée moi-même au télégraphe, monsieur le juge...

Tranquillisé sur ce point, le jeune magistrat se tournait vers l'intendant Dollon :

— Voulez-vous vous asseoir, monsieur, proposa-t-il...

Et, négligeant, malgré les regards désapprobateurs de son greffier, les questions d'usage relatives au nom, à l'âge et à la profession des témoins, M. de Presles commençait son instruction, en questionnant le vieil intendant.

— Quel est le plan exact du château ? demanda-t-il.

— Monsieur le juge d'instruction le connaît maintenant aussi bien que moi, répondait l'intendant. La galerie qui part de la porte d'entrée au rez-de-chaussée mène au grand escalier que nous avons monté tout à l'heure et qui conduit au premier étage où se trouve la chambre de M^{me} la marquise. Ce premier étage est d'ailleurs uniquement composé d'une série de chambres séparées par un couloir. À droite, est la chambre de M^{lle} Thérèse, puis, à la suite, viennent les chambres d'amis où ne couche personne... à gauche est la chambre de M^{me} la marquise, qui se continue par le cabinet de toilette, toujours à gauche et à la suite de la chambre de M^{me} la marquise et de son cabinet de toilette, est d'abord un autre cabinet de toilette, puis la chambre de M. Charles Rambert, le jeune homme dont je vous ai parlé.

— Bien. Et l'autre étage, quelle est sa disposition ?

— Le deuxième étage, monsieur le juge, poursuivait l'intendant, est en tout semblable au premier, seulement au lieu de chambres de maîtres, ce sont des chambres de domestiques.

— Quels sont les domestiques qui couchent au château ?

— En temps ordinaire, monsieur le juge, il y a les deux bonnes, Marie, la femme de chambre, Louise, la cuisinière, puis le maître

d'hôtel Hervé... mais Hervé, hier soir, n'a point couché au château ; il avait demandé à M^{me} la marquise la permission d'aller au village et M^{me} la marquise la lui avait donnée, à condition qu'il ne rentrerait pas cette nuit.

— Que voulez-vous dire ? demandait, assez étonné, le magistrat.

— Ceci, monsieur le juge d'instruction : M^{me} la marquise était assez craintive, elle ne voulait pas que quelqu'un puisse entrer la nuit au château et prenait soin, chaque soir, de fermer elle-même à double tour la serrure de sûreté de la porte principale et celle de la porte de la cuisine. Chaque soir, enfin, elle visitait toutes les pièces et s'assurait que les volets de fer étaient bien mis et qu'en conséquence il était impossible de pénétrer dans la maison. Quand Hervé sortait le soir, ou il restait coucher au village et ne revenait que le lendemain matin, ce qu'il a fait aujourd'hui, ou il demandait au cocher de laisser ouverte la porte des communs et il couchait alors dans une chambre habituellement inoccupée et située au-dessus des écuries...

— Où habite le restant du personnel, probablement ?

— Oui, monsieur le juge !

M. de Presles restait quelques instants silencieux, s'absorbant dans ses réflexions. On n'entendait dans la pièce que le bruit énervant de la plume d'oie du greffier.

M. de Presles releva enfin la tête.

— Mais alors, insista-t-il, la nuit du crime, il n'y avait à dormir au château que M^{me} de Langrune, sa petite-fille M^{lle} Thérèse, M. Charles Rambert et les deux bonnes ? C'est bien cela ?

— Oui, monsieur le juge.

— Dans ce cas, continuait le magistrat, il semble invraisemblable que le crime ait été commis par quelqu'un habitant le château ?

— Oui, monsieur le juge, et pourtant...

L'intendant Dollon avait interrompu sa phrase, comme effrayé lui-même de ce qu'il allait dire...

— Et pourtant ? reprit le magistrat.

— Dame, confessa Dollon, deux personnes seulement avaient la clef de la porte d'entrée, moi et M^{me} la marquise...

— En d'autres termes, précisait le magistrat, et étant données les précautions prises, vous ne comprenez pas, monsieur Dollon, comment quelqu'un aurait pu s'introduire au château ?...

— Non, monsieur le juge !... D'ailleurs, je ne crois pas que personne soit entré au château...

Le magistrat était perplexe.

— N'est-il pas possible, dit-il, que quelqu'un soit venu dans la journée, se soit caché, puis, la nuit arrivée, ait commis le crime ? Rappelez-vous, monsieur Dollon, que le verrou intérieur de la chambre de Mme de Langrune a été arraché... l'assassin est donc bien entré par cette porte et entré de force ?...

L'intendant secouait la tête :

— Non, monsieur le juge, personne n'a pu se cacher au château pendant la journée. Il y a toujours du monde à la cuisine et par conséquent l'accès de l'office est surveillé. D'autre part, des jardiniers ont tout l'après-midi d'hier travaillé sur la pelouse qui est devant la grande entrée... si un inconnu s'était présenté par là, il aurait été sûrement vu... enfin. Mme de Langrune avait donné l'ordre, et j'ai toujours exécuté ses ordres, de tenir fermée la communication de l'escalier avec les caves du château. Par conséquent, l'assassin n'a pu se dissimuler dans les sous-sols... où se serait-il caché alors ?... Et puis comment se fait-il que le gros chien de garde qui, toute la journée, est à l'attache au bas de l'escalier, l'ait laissé passer ? Il eût fallu que cette bête connût le visiteur ou en tout cas qu'on lui jetât de la viande... cela aurait laissé des traces... Il n'y a rien de semblable...

Le juge d'instruction demandait à l'intendant :

— Mais alors, monsieur Dollon, ce crime est inexplicable !... D'après la qualité des personnes couchées au château, il est pourtant bien évident que nous ne pouvons pas chercher parmi elles le criminel ?... Vous venez de me dire vous-même qu'il n'y avait au château que Mme de Langrune, les deux enfants Thérèse et Charles, et les deux bonnes ?... Ce n'est assurément pas une de ces personnes qui peut être le coupable... il faut donc bien que celui-ci soit venu du dehors ? Voyons, vous n'avez aucun soupçon ?

L'intendant levait les bras dans un geste d'accablement.

— Non, répondit-il, enfin, je ne soupçonne personne ! je ne peux soupçonner personne !... Mais, voyez-vous, monsieur le juge, pour moi, il est bien certain que si l'assassin n'est pas parmi ceux qui habitaient le château cette nuit, il n'est pas non plus venu du dehors... ça, c'était impossible !... Les portes étaient fermées, les volets étaient mis...

M. de Presles regardait l'intendant, fort étonné de cette conclusion.

— Pourtant, fit-il, il faut bien, puisque quelqu'un a tué, il faut bien que ce quelqu'un ait été dissimulé à l'intérieur du château, quand Mme de Langrune a fermé elle-même la porte d'entrée, ou qu'il se soit introduit pendant la nuit ?

L'intendant hésitait, puis affirmait :

— C'est un mystère !... monsieur le juge ; moi, voyez-vous, je vous certifie que nul n'a pu entrer... et pourtant il est bien évident aussi que l'assassin ce n'est ni M. Charles, ni Mlle Thérèse, ni l'une des bonnes !...

M. de Presles, après quelques minutes de réflexion, pria le vieil intendant d'aller chercher les servantes.

— Vous reviendrez ? demanda-t-il à Dollon, comme celui-ci s'éloignait. Il est possible que j'aie encore besoin de vos renseignements !

4 – NON, JE NE SUIS PAS FOU !

Le surlendemain du crime, le vendredi matin, Louise, la cuisinière, encore toute bouleversée par l'effroyable drame qui s'était produit à Beaulieu, descendit à ses fourneaux.

L'aurore pointait à peine et la brave femme devait allumer, pour y voir clair, la lampe à pétrole. Avec des gestes d'automate, l'esprit ailleurs, elle préparait les déjeuners du personnel et des hôtes du château, lorsqu'un coup sec frappé à la porte qui donnait sur la cour des communs la fit tressaillir.

Louise alla ouvrir et ne put retenir un cri d'émoi en voyant apparaître dans la pénombre, se profilant en noir sur l'horizon pâle, les bicornes des gendarmes.

Ceux-ci encadraient deux individus à l'aspect misérable. Louise eut à peine entrouvert que le brigadier, qui la connaissait depuis longue date, s'avancait d'un pas :

— Ma bonne dame, fit-il en saluant militairement, il faut que vous nous donniez l'hospitalité à nous et à ces gaillards que nous avons cueillis cette nuit, rôdant dans le voisinage.

La vieille Louise interrompit, terrorisée :

— Grand Dieu, monsieur le brigadier, vous amenez ici des bandits ! Où voulez-vous que je les mette ?

Le gendarme Morand souriait. Le brigadier reprit :

— Mais dans votre cuisine !...

Et comme la servante esquissait un geste de dénégation :

— Il le faut, poursuivit-il ; d'ailleurs, n'ayez aucune crainte : ces pirates ont les menottes, ils ne s'échapperont pas et au surplus nous ne les quitterons point ! Nous allons attendre ici l'arrivée du juge d'instruction.

Les gendarmes avaient poussé devant eux leurs lamentables captures.

Louise qui, machinalement, s'en était allée donner de l'air à une bouillotte dont l'eau commençait à chanter, se retournait aux derniers mots.

— Le juge d'instruction, dit-elle. M. de Presles ? mais il est déjà arrivé !

— C'est pas possible ? interrogea le brigadier qui, s'étant assis, se levait aussitôt.

— Il est arrivé, que je vous dis, reprit la vieille femme, et le petit bonhomme qui l'accompagne est là aussi.

— Quel petit bonhomme ? Ah ! c'est M. Gigou, le greffier, que vous voulez dire ?

— Ça se peut, grommela Louise.

Le brigadier faisait ses recommandations au gendarme :

— Je vous confie les prisonniers, Morand, déclara-t-il sur un ton bref, ne les perdez pas de vue !

Il semblait que la tâche du gendarme Morand allait être facile : les deux chemineaux, enfoncés dans un angle de la cuisine à l'opposé du fourneau, ne paraissaient guère désireux de s'enfuir. Tous deux étaient fort différents d'aspect : l'un, grand, solide, les cheveux gras, coiffé d'une petite casquette de jockey, mordillait sa grosse moustache en silence et jetait tout autour de lui, même sur son compagnon d'infortune, des regards sombres et inquiets. Il était chaussé de galoches à clous et tenait dans la main un solide gourdin.

Il avait déclaré au gendarme s'appeler : François Paul.

L'autre individu, rencontré derrière une ferme, pendant la nuit, au moment où il cherchait à se glisser dans une meule de paille, incarnait le type classique des vagabonds de la campagne. Un vieux chapeau mou s'enfonçait sur son crâne, tout autour bouclaient des mèches rousses et grises, absolument rebelles, cependant que les traits du visage se dissimulaient entièrement sous une barbe hirsute. On ne voyait de cette face que deux yeux pétillants qui, sans cesse, allaient, venaient, dans tous les sens ; ce dernier chemineau considérait avec intérêt le lieu dans lequel les gendarmes venaient de le conduire.

Il portait sur le dos une lourde besace où étaient réunis les objets les plus divers. Alors que son compagnon observait un rigoureux silence, lui n'arrêtait pas de parler. Poussant de temps en temps du coude son voisin pour s'en faire écouter, il murmurait à voix basse :

— Alors, d'où c'est que tu viens, toi ? T'es pas de la région, je t'ai jamais vu ?... Moi on me connaît bien par ici : Bouzille ! On m'appelle Bouzille !

Et, se tournant familièrement vers le gendarme :

— Pas vrai, m'sieur Morand, qu'on est tous les deux de vieilles connaissances ? Voilà au moins quatre ou cinq fois que vous m'arrêtez !

Le compagnon de Bouzille daigna le regarder.

— Alors, interrogea-t-il sur le même ton, t'as l'habitude de te faire poisser souvent ?

— Souvent, répliqua le bavard, ça dépend de ce qu'on veut dire ; en hiver, il n'y a pas de mal à rentrer en « tôle » rapport au mauvais temps ; l'été, on préfère se tenir tranquille, et puis, l'été, les délits sont plus rares ; on trouve tout ce qu'on veut sur les routes ; le campagnard n'est pas regardant pendant la saison, tandis qu'en hiver, c'est autre chose. Si cette nuit on m'a « fait », sans doute que c'est rapport au lapin de la mère Chiquart.

Le gendarme, qui écoutait d'une oreille distraite, se mêla à la conversation.

— Ah ! interrompit-il, c'est toi, Bouzille, qui as volé le lapin ?

— Pourquoi c'est-y que vous le demandez, m'sieur Morand ? Probable que si vous n'en étiez pas sûr vous m'auriez ben laissé tranquille !

Le compagnon de Bouzille hocha la tête et, très bas, lui dit :

— Y a eu du plus vilain aussi, l'affaire de la patronne du château ou'sque nous sommes.

— Ça ! répliqua Bouzille, en esquissant un large geste d'indifférence...

Il ne continua pas. Le brigadier revenait dans la cuisine. Sévèrement, il appela :

— Le nommé François Paul, avancez ! M. le juge d'instruction va vous entendre.

Et comme l'interpellé se dirigeait vers le brigadier, les mains liées et se laissant docilement prendre le bras, Bouzille, d'un coup d'oeil d'intelligence, lancé au gendarme – il n'avait plus que lui pour confident – déclara d'un air de satisfaction :

— À la bonne heure, ça va vite aujourd'hui ! On fait pas trop de prévention !

Le gendarme, observant les distances, ne répondait point ; l'incorrigible bavard poursuivait :

— D'ailleurs, moi, ça m'est bien égal de faire de la préventive, du moment qu'on est logé, nourri, couché par le gouvernement ; surtout qu'il y a maintenant à Brive une prison vraiment belle... Fichtre ! continua Bouzille, après un silence et en humant l'air autour de lui, c'est que ça sent bon, ici.

Puis, interpellant sans façon la cuisinière :

— Des fois, madame Louise, n'y aurait pas quelque chose à bouffer pour moi ?

La brave femme se retourna, esquissant un geste scandalisé. Bouzille reprit :

— Faut pas avoir peur, ma bonne dame, vous me connaissez bien ? Souvent je suis venu vous demander des vieilles affaires, vous m'en avez toujours donné ; tenez, m'sieur Dollon, quand il a une paire de souliers usés, eh bien ! c'est pour moi ; un morceau de pain, ça se r'fuse pas...

La cuisinière, hésitante, touchée par les souvenirs qu'évoquait le pauvre chemineau, le regarda puis considéra le gendarme, cherchant un encouragement du côté de celui-ci.

Haussant les épaules et lorgnant Bouzille d'un air protecteur, Morand dit :

— Peuh ! madame Louise, si ça vous chante, donnez-lui quelque chose... après tout, on l'connâit, moi, j'ai dans l'idée qu'il n'a pas dû faire le coup.

— Ah ! m'sieur Morand, interrompit le chemineau, pour ce qui est de prendre ça et là des choses qui traînent, un lapin qui passe, une poule qui s'ennuie toute seule, je ne dis pas non, mais pour ce qui est du reste... Merci bien, ma bonne dame...

Louise avait tendu à Bouzille un gros morceau de pain que celui-ci faisait aussitôt disparaître dans les profondeurs de son énorme besace. Il continua :

— Qu'est-ce qu'il peut bien lui raconter, l'autre, au Curieux ? Il n'a pas l'air d'avoir l'habitude ! Moi quand je suis devant les hommes noirs, pour ne pas les contrarier je réponds toujours : « Oui, monsieur le juge. » Ils sont contents avec ça. Quelquefois, ils rient. Alors, le président me commande :

« — Levez-vous, Bouzille !

« Et puis, il me colle quinze jours, vingt jours, deux mois... Ça dépend !

Le brigadier réapparaissait seul ; s'adressant au gendarme :

— L' « autre » est relâché, déclara-t-il ; quant à Bouzille, M. de Presles estime que ce n'est pas la peine de l'entendre...

— On me fout dehors, alors ? interrogea, navré, le chemineau en jetant un coup d'œil inquiet du côté de la fenêtre sur laquelle il voyait

la pluie frapper.

Le brigadier ne put s'empêcher de sourire :

— Mais non, Bouzille, on va t'emmener au violon, tu sais bien qu'il faut t'expliquer encore sur l'affaire du lapin ? Allez ! en route !

La journée s'était écoulée, triste, morne.

Charles Rambert et son père, qui depuis la veille erraient désespérés dans les grandes pièces silencieuses du château, avaient passé leur après-midi avec Thérèse et la baronne de Vibray, autour d'une table ronde, à copier, sans s'arrêter, sur de grandes enveloppes bordées de noir, les adresses des parents ou amis de la marquise de Langrune. Les obsèques de la malheureuse étaient fixées au surlendemain. M. Rambert avait promis d'y assister.

En vain, la baronne de Vibray avait voulu décider Thérèse à venir avec elle coucher aux Quérelles.

Après avoir parcouru les journaux qui relataient avec force détails et inexactitudes le drame de Beaulieu, M. Étienne Rambert dit à son fils, d'un ton étrangement grave :

— Montons, mon enfant, il en est temps !

M. Étienne Rambert, parvenu à l'entrée de la chambre de Charles, parut hésiter un instant ; puis, comme s'il prenait une résolution soudaine, au lieu de gagner son propre appartement, il entra chez son fils.

Charles Rambert, très fatigué, commençait à se dévêtir, lorsque son père vint à lui ; d'un geste brusque, M. Étienne Rambert mit ses deux mains sur les épaules de son fils et, d'une voix étouffée, lui ordonna sourdement :

— Mais avoue donc, malheureux ! Avoue donc, à moi, ton père !

Charles se recula, horriblement pâle :

— Quoi ? murmura-t-il. Étienne Rambert poursuivait

— C'est toi, toi qui as tué !

La dénégation que le jeune homme voulait rendre aussi vibrante que possible s'étrangla dans sa gorge.

— Tué, moi ?... hurla-t-il enfin, tué qui ?... Son père allait parler...

Devinant sa pensée, Charles Rambert poursuivait :

— Vous m'accusez d'avoir tué la marquise ? Mais c'est infâme, odieux, abominable...

— Hélas !... oui !

— Non ! non ! grand Dieu, non !

— Si ! insista Étienne Rambert.

Les deux hommes haletaient l'un en face de l'autre ; Charles, surmontant l'émotion qui l'étreignait de nouveau, s'écria sur un ton d'angoisse et de reproche :

— Et c'est vous, mon père, vous, qui me dites cela !...

Charles demeura quelques instants inerte, atterré, prostré...

M. Rambert fit deux ou trois pas dans la chambre, puis prenant une chaise, vint s'asseoir devant son fils. Passant la main sur son front, comme s'il avait pu, par un geste, en écarter l'affreux cauchemar qui lui hantait l'esprit, M. Étienne Rambert reprit :

— Soyons calmes et raisonnons, mon pauvre enfant ! Je ne sais comment cela se fait, mais dès hier matin, en te voyant à la gare, j'ai eu presque le pressentiment de quelque chose... tu étais blafard, tu avais l'air fatigué, les yeux tirés...

— Mon père, répliqua Charles d'une voix blanche, je vous l'ai déjà dit, j'avais passé une mauvaise nuit...

— Parbleu ! éclata M. Étienne Rambert, je sais bien ! Précisément, alors, comment expliques-tu que, ne dormant pas, tu n'aies rien entendu ?...

— Thérèse non plus n'a rien entendu...

— Thérèse, répliqua M. Rambert père, habite une chambre éloignée, tandis que la tienne n'est séparée de celle de la malheureuse marquise de Langrune que par un mur très mince ; tu aurais dû entendre...

— Mais, interrogea Charles, vous êtes le seul à me croire l'auteur d'un crime aussi horrible ?

— Hélas ! murmura Étienne Rambert, le seul ?... peut-être !... pour le moment, et encore ! Sais-tu que tu as fait une impression détestable sur les amis de la marquise, notamment au cours de la soirée qui précéda le crime, alors que le président Bonnet vous lisait les détails d'un assassinat commis à Paris, par... je ne sais plus qui...

— Alors, interrogea Charles... ils me soupçonnent aussi ?... Mais,

continua le jeune homme en s'animant, on n'accuse pas de la sorte !... il faut des faits !... des preuves !...

— Des preuves ? Hélas ! il y en a contre toi. Elles sont terribles !... Tiens... Écoute...

M. Étienne Rambert s'était levé, obligeant Charles à faire de même ; les deux hommes se tenaient de nouveau face à face.

— Écoute ! Charles, les magistrats, à l'issue de leur enquête, ont conclu que personne n'était entré au château pendant la nuit fatale ; or, tu es le seul homme qui ait couché ici...

— On est peut-être venu du dehors ?

— On n'est pas venu ! insista Étienne Rambert ; et d'ailleurs comment le prouverais-tu ?...

Charles, atterré, se taisait, les yeux hagards, la pensée vacillante, abasourdi, incapable d'un geste.

Il demeurait au milieu de la pièce, debout, chancelant sur ses jambes ; du regard, il suivit son père ; celui-ci, la tête basse, se dirigeait vers le cabinet de toilette.

— Viens ! fit-il d'une voix imperceptible ; suis-moi !... Charles, incapable d'agir, demeura immobile.

Son père était entré dans le cabinet, soulevant les serviettes qui étaient entassées sans ordre sur un rayon inférieur de la toilette, il en choisit une, toute chiffonnée, la prit et l'apporta dans la pièce :

— Regarde, murmura-t-il soudain, en mettant le linge sous les yeux de son fils.

Et Charles Rambert, sur la serviette placée en pleine lumière, vit des taches rouges, de sang !

Le jeune homme eut un sursaut, il allait protester... D'un geste autoritaire, Étienne Rambert l'interrompit :

— Nieras-tu encore ? malheureux ! misérable ! Hélas ! la voilà la preuve convaincante, irréfutable de ton atroce forfait ! Ces taches sanglantes sont là pour le dire. Expliqueras-tu autrement la présence de ce linge sanglant chez toi ? Pourras-tu nier encore ?

— Mais je nie, je nie... je ne comprends rien !... Charles Rambert s'effondra dans le fauteuil une seconde fois.

Les regards de son père, remplis d'une tendresse infinie, s'appesantirent longuement sur lui :

— Mon pauvre, pauvre enfant ! murmura le malheureux Étienne

Rambert, qui se parlant à lui-même, poursuivait :

— Hélas ! peut-être n'es-tu pas entièrement responsable ? peut-être y a-t-il des circonstances qui plaideront pour toi...

— Ah, ça, mon père, m'accusez-vous encore ?... me prenez-vous vraiment pour l'assassin ?

Étienne Rambert, hocha la tête avec désespoir.

— Ah ! s'écria-t-il, comme je voudrais établir, pour l'honneur de notre nom, par respect pour ceux qui nous aiment, qu'il est dans ton ascendance de fatales hérédités qui te rendirent irresponsable !... Ah ! si la science pouvait établir que l'enfant d'une mère malade...

— Malade ? interrogea anxieusement Charles... Eh bien?

— Malade, continua Étienne Rambert, d'une maladie terrible et mystérieuse, maladie devant laquelle on reste impuissant, désarmé... la... folie...

— Ah ça !... ah ça !... s'écria Charles, de plus en plus épouvanté, que m'apprenez-vous là, mon père ? ma mère serait folle !

Puis, avec accablement, le jeune homme concluait :

— Mon Dieu ! vous devez dire vrai ! combien de fois n'ai-je pas été étonné de ses façons d'être énigmatiques, étranges... mais moi ?... moi ?...

Et le jeune homme se frappait la poitrine, comme s'il voulait se rendre compte qu'il était bien éveillé.

— Moi ? J'ai tout mon bon sens ?...

— Peut-être, suggéra Étienne Rambert... une effroyable hallucination, un moment d'irresponsabilité ?...

Mais Charles, lui coupait la parole :

— Non ! mon père... non !... je ne suis pas fou !...

Le jeune homme, surexcité, ne modérait plus le ton de sa voix, il hurlait sa pensée dans le silence de la nuit, indifférent à tout ce qui n'était pas l'effroyable discussion à laquelle il se livrait avec ce père adoré...

Étienne Rambert ne modérait pas non plus le ton de ses paroles ; la déclaration de son fils lui arracha :

— Alors, Charles, si tu as ta raison, ton crime est impardonnable ! Assassin !... assassin !...

Les deux hommes s'arrêtèrent court, un très léger bruit venant du

couloir attirait leur attention...

Lentement la porte de la chambre qui était restée entrebâillée, s'ouvrit : sur le fond noir du dehors, une silhouette toute blanche se détacha.

Thérèse, vêtue d'une longue chemise de nuit, les cheveux épars, les lèvres exsangues, les yeux dilatés d'horreur, leur apparut : l'enfant était secouée d'un tremblement nerveux ; avec peine, elle leva le bras, et de la main désigna Charles...

— Thérèse ! Thérèse ! murmura Étienne Rambert.

Le malheureux père, à genoux... les mains jointes, dans une attitude suppliante... insista :

— Thérèse, tu étais là ?

Les lèvres de la fillette s'agitèrent, on entendit un souffle qui passait :

— J'étais...

L'enfant ne put continuer, ses yeux se révulsèrent, son corps chancela une seconde ; sans un cri, sans un geste, elle tomba raide, à la renverse, inerte !

5 – ARRÊTEZ-MOI

À vingt kilomètres environ de Souillac, la grande ligne de chemin de fer de Brive à Cahors décrit une courbe assez accentuée et s'engage sous un tunnel.

Or les pluies diluviennes de l'hiver avaient considérablement affecté le remblai, aux abords du tunnel notamment ; de gros orages survenus dans les premiers jours de décembre avaient déterminé un affaissement du ballast, assez inquiétant pour que les principaux ingénieurs de la Compagnie aient été mandés sur le lieu des détériorations.

Les hommes de l'art constataient alors que la voie, à quelques mètres de la sortie du tunnel orientée vers Souillac, nécessitait de sérieuses réfections.

Eu égard à ces incidents, depuis un mois, les trains, sur le parcours de Brive à Cahors, express, omnibus ou marchandises, comptaient régulièrement une demi-heure de retard. Un règlement de sécurité, pris aussitôt, vu les dangers présentés par la voie, prescrivait en effet aux mécaniciens venant de Brive d'arrêter complètement leur train 200 mètres avant la sortie du tunnel et aux mécaniciens venant de Cahors de faire stopper leur convoi 500 mètres avant l'entrée du tunnel.

Le jour pointait à peine par ce matin gris de décembre que l'équipe des ouvriers, sous la direction d'un contremaître, s'occupait à fixer sur les traverses neuves de la voie descendante les nouveaux rails que l'on avait apportés la veille.

Entre eux les hommes discutaient par petits groupes :

— Crois-tu, disait un vieil ouvrier à son compagnon, qu'ils nous font poser maintenant par ici des rails de 12 mètres ! ça n'est pas meilleur que les rails de 8 et c'est beaucoup plus difficile à ajuster !

— Qu'est-ce que tu veux ? répliquait le camarade, si c'est leur idée aux patrons, nous n'y pouvons rien !

Soudain un coup de sifflet strident retentit. Au fond du tunnel qui s'ouvrait béant comme un trou noir, s'apercevait la lueur de deux lanternes ; un train observant la consigne, train se dirigeant vers Cahors, s'était arrêté avant les travaux et demandait à passer.

Le chef d'équipe rangea ses hommes de part et d'autre de la voie

descendante, puis s'en étant allé jusqu'à une petite cahute placée à l'entrée du tunnel, fit manoeuvrer le disque à main et autorisa le convoi à continuer sa route.

À côté de la cabane dans laquelle se tenait un cantonnier de la Compagnie, celui qui était chargé de la quatorzième section, soit quatre kilomètres de voie, y compris les 900 mètres du tunnel, un homme s'était approché ; il interrogea négligemment :

— Ce doit être le train qui arrive à 6 h 55 du matin à la gare de Verrières ?

— En effet, répliqua le cantonnier, mais il a du retard !

Le train était passé ; les trois lanternes rouges qui marquaient la fin du convoi au dos du dernier wagon s'étaient perdues dans la brume matinale...

Le cantonnier reprit son travail de sarclage le long de la voie ; il allait disparaître dans le tunnel, on l'appela ; il se retourna :

François Paul, le chemineau que le juge d'instruction avait fait relâcher la veille, après un court interrogatoire, n'était autre que l'interlocuteur du cantonnier.

— Y a pas lourd de monde, murmura-t-il, dans ce train du matin, surtout « chez » les premières !

— Tiens ! répliqua le cantonnier, posant à terre la pioche qu'il portait sur son épaule, ce n'est pas étonnant ; les gens riches qui se paient des premières, viennent toujours par l'express qui arrive à Brive à 2 h 50 du matin...

— Sans doute, repartit François Paul, je comprends : mais, une supposition, comment font ceux qui descendent à Gourdon, à Souillac, à Verrières, enfin, dans les petites gares où ne s'arrête pas l'express ?

— Ma foi, réfléchit le cantonnier, je n'en sais trop rien ! Mais je suppose qu'ils doivent descendre à Brive ; alors ils viennent par les trains de jour qui sont rapides ou à Cahors et s'y faire chercher par leur voiture ou jusqu'à Brive, et omnibus ensuite ?

François Paul n'insista pas autrement. Il reprit :

— Pas chaud tout de même ce matin !

— Pas chaud, en effet, et voilà la pluie qui s'annonce !

François Paul leva les yeux, étonné de ces paroles, car le ciel était pur ; le cantonnier continua :

— Oui, il souffle du vent d'ouest et par ici ça veut dire de l'eau !

— Comme partout, conclut avec accablement François Paul. Ah ! décidément les temps sont durs !

Apitoyé, le cantonnier suggérait au chemineau :

— Probable que tu n'es pas rentier, mais pourquoi i|ue tu n'essayerais pas de te faire embaucher ? Ici on manque de monde.

— Ah ! vraiment ?

— C'est comme ça !... continua le brave cantonnier, voici justement le chef d'équipe qui vient de ce côté, veux-tu que je lui en cause ?

— Minute ! répliqua François Paul, je ne dis pas non.

bien sûr, mais je vais toujours regarder quel travail on fait ici ; des fois que ça ne me conviendrait pas...

Le chemineau s'éloignait du cantonnier et lentement, les yeux fixés à terre, suivait le remblai.

Le chef d'équipe, après l'avoir croisé, venait au contraire vers le cantonnier qu'il rejoignait à l'entrée du tunnel.

— Eh bien ! père Michu, ça va-t-il, la santé ?

— Heuh ! chef, répondit l'excellent homme, ça va, sans aller, tout en allant ; on se maintient, quoi ! Et vous, les travaux ? ça m'en donne du « boulot », savez-vous, depuis que les trains marquent l'arrêt dans ma section !

— Pourquoi donc ? interrogea le chef d'équipe surpris.

— Je vas vous dire : quand ils s'arrêtent, les mécaniciens en profitent pour faire vider le cendrier ; alors ils me laissent là, dans mon tunnel, un tas de saloperies que je suis bien forcé de déménager de temps en temps !

Le chef d'équipe éclata de rire :

— Faut demander à la Compagnie qu'on vous donne des hommes en supplément !

— Savoir, observa le père Michu, si seulement elle en trouverait, la Compagnie ?... Tenez, ce pauvre bougre qui s'en va par là, je lui ai conseillé de se faire embaucher par vous. « C'est à voir, qu'il m'a dit, faut que je me rende compte d'abord du travail... » Et il est parti... Encore un qui doit avoir un poil dans la main...

— Ah ! père Michu, au jour d'aujourd'hui, c'est joliment difficile de trouver du monde sérieux... D'ailleurs, si ce gaillard-là ne me demande pas à se faire engager dans un instant, je m'en vais le sortir.

Le remblai n'est pas une place publique. Je vais avoir l'œil sur les boulons et le cuivre, surtout qu'en ce moment dans la région on signale des rôdeurs...

— Hé ! hé ! continua le père Michu, même des criminels ! vous avez bien entendu parler de l'assassinat du château de Beaulieu ?

Le chef d'équipe interrompit :

— Je crois bien ! on ne parle que de cette affaire dans l'équipe que j'emploie ; tenez, vous avez raison, père Michu, je vais surveiller de près les inconnus et plus particulièrement votre individu...

Le chef d'équipe s'arrêta de parler...

Ayant regardé au bas du remblai, il demeura immobile. Le cantonnier, suivant son regard, resta aussi interdit.

Tous deux, après quelques secondes de silence, se considérèrent et sourirent : la silhouette majestueuse, facilement reconnaissable d'un gendarme se profilait dans la pénombre de la vallée ; le gendarme venu à pied semblait chercher quelqu'un, sans se dissimuler.

— Bon ! murmura le père Michu, voilà le brigadier Doucet ; probable qu'il est comme vous, chef, et qu'il a des vues sur quelqu'un en ce moment...

— Ça se pourrait bien, approuva le chef d'équipe.

« Les autorités, continua-t-il, sont sur les dents depuis trois jours, rapport au crime de Beaulieu. Ils ont arrêté plus de vingt chemineaux, mais il a fallu les relâcher, tous avaient leurs excuses.

— On dit comme ça, suggéra le père Michu, que l'assassinat n'a pas dû être commis par quelqu'un du pays, on n'est pas mauvais dans la région et la marquise de Langrune était bien aimée de tout le monde...

— Regardez donc, regardez donc ! interrompit le chef d'équipe, désignant du geste le gendarme qui gravissait lentement le remblai de la voie ; on dirait que le brigadier se dirige vers le citoyen de tout à l'heure qui cherche du travail sans vouloir en trouver...

— Ma foi, ça se pourrait, reconnut le père Michu, après un instant d'observation ; du reste ce bonhomme-là a une mauvaise figure. Il n'est pas de chez nous...

Les deux hommes intéressés attendaient ce qui allait se produire.

À cinquante mètres d'eux, descendant dans la direction de la gare de Verrières, François Paul s'en allait, lentement, pensif...

Un bruit de pas, derrière lui, le fit se retourner. François Paul aperçut le brigadier et fronça le sourcil.

Et comme le gendarme, chose curieuse, semblait s'arrêter à quelques pas de lui, dans une attitude déferente et respectueuse, et allait presque esquisser le geste de porter la main à son képi, l'énigmatique chemineau cria d'un ton bref :

— Voyons, brigadier, j'avais pourtant dit qu'on ne vienne pas me déranger !

Le brigadier avança d'un pas :

— Monsieur l'inspecteur de la Sûreté, excusez-moi, mais j'ai quelque chose d'important à vous communiquer...

François Paul que le gendarme avait respectueusement qualifié « d'inspecteur de la Sûreté » n'était autre, en effet, qu'un agent de la police secrète, envoyé depuis la veille, à Beaulieu, par la Préfecture de Paris !

Ce n'était d'ailleurs pas un agent ordinaire, un policier quelconque. Comme si M. Havard s'était douté que l'affaire de Langrune allait être mystérieuse et compliquée, il avait choisi le meilleur de ses limiers, le plus expert de ses inspecteurs : Juve. C'était Juve, qui depuis quarante-huit heures, sous le déguisement d'un chemineau, errait aux alentours du château de Beaulieu, ayant même poussé la précaution jusqu'à se faire arrêter avec Bouzille ; il poursuivait ses méthodiques enquêtes sans éveiller le moindre soupçon sur sa véritable qualité.

Juve eut une grimace de dépit :

— Faites donc attention ! murmura-t-il ; on nous observe, puisque je dois revenir avec vous, ayez l'air de me prendre ; mettez-moi les menottes !

— Je vous demande pardon, monsieur l'inspecteur, je n'osais pas ! répliqua le gendarme.

Juve pour toute réponse, tourna le dos :

— Tenez, dit-il, je vais faire deux ou trois pas, j'aurai l'air de m'enfuir, vous me mettrez la main sur l'épaule, brutalement, je tomberai à genoux... et à ce moment, vous me passerez le cabriolet.

De l'entrée du tunnel, le cantonnier, le chef d'équipe et aussi les ouvriers occupés à la réparation de la voie suivaient des yeux, fort intéressés, l'incompréhensible colloque qui mettait aux prises, à cent mètres d'eux, le gendarme et le chemineau.

Soudain, ils virent l'homme s'échapper, et le brigadier l'appréhender presque aussitôt.

Quelques minutes après, l'individu, les mains jointes sur le devant du corps, descendait docilement à côté du gendarme, la pente abrupte du remblai ; les deux hommes disparaissaient derrière un bouquet d'arbres :

— Encore un, soupira le vieux cantonnier, que Doucet n'a pas eu de peine à chauffer !

Comme ils se dirigeaient à vive allure dans la direction de Beaulieu, Juve interrogea le brigadier :

— Que se passe-t-il donc au château ?

— Monsieur l'inspecteur, répliqua le gendarme, l'assassin est connu. La petite Thérèse...

6 – FANTÔMAS, C'EST LA MORT !

Il était huit heures du matin.

Revenu rapidement dans la direction du château, Juve, qui, en cours de route, s'était fait débarrasser de ses menottes, se heurta devant la grille du parc, à M. de Presles.

— Eh bien ! lui dit Juve, de sa voix tranquille et pondérée, vous connaissez la nouvelle ?

Le magistrat regarda le policier, stupéfait. Celui-ci continua :

— À votre physionomie, je prévois que non, moniteur le juge. Si vous le voulez, préparez un mandat d'arrêt, nous allons nous saisir de la personne de M. Charles Rambert !

M. de Presles recula de quelques pas, puis courant après Juve, qui, fort paisiblement, était entré dans le parc et s'acheminait vers le château.

— Allons donc ! interrogea-t-il, vous avez des soupçons sur sa culpabilité ?

— Mieux que cela ! répondirent ensemble l'inspecteur de la Sûreté et le brigadier de gendarmerie...

En quelques mots, Juve racontait au magistrat les propos que le brigadier était venu lui rapporter. Le juge ne dissimulait pas sa surprise.

— Mais... allait-il demander. Soudain, il s'arrêta.

Les trois personnages étaient à ce moment au pied du perron ; or, à leur approche, la porte du château s'était ouverte, donnant passage à l'intendant Dollon.

La chevelure dépeignée, le visage défait, l'intendant s'écria :

— N'avez-vous pas rencontré les Rambert ? où sont-ils ?... où sont-ils ?...

Et tandis que le juge, abasourdi par les révélations de Juve, en était encore à essayer de coordonner dans son esprit l'enchaînement des divers événements qui se succédaient, l'inspecteur de la Sûreté comprit tout de suite, et se tournant vers le brigadier :

— L'oiseau, murmura-t-il, s'est échappé de sa cage !

Dans le vestibule du château, Juve et M. de Presles demandaient à Dollon de leur préciser les détails de la révélation faite par la petite Thérèse.

— Mon Dieu, messieurs, expliquait le brave homme, lorsque je suis arrivé ce matin de très bonne heure au château, j'ai trouvé les deux vieilles servantes, Louise et Marie, qui, dans la chambre de Mlle Thérèse, prodiguaient leurs soins empressés à notre jeune maîtresse qu'elles avaient trouvée souffrante.

« Au bout d'une vingtaine de minutes – il était donc à ce moment six heures et demie environ – Mlle Thérèse, un peu calmée, parvint à nous faire le récit de ce qu'elle avait entendu dans la nuit et de l'affreuse discussion dont elle avait été témoin, discussion intervenue entre MM. Rambert, père et fils.

— Et alors, interrogea M. de Presles, qu'avez-vous fait?

— Moi-même très ému, monsieur le juge, j'ai envoyé Jean, le cocher, à Saint-Jaury, tant pour chercher le médecin que pour prévenir M. le brigadier Doucet ; celui-ci est arrivé le premier, je l'ai mis au courant de ce que je savais, je l'ai quitté ensuite pour aller avec le docteur voir Mlle Thérèse.

Le magistrat se tournant vers le brigadier de gendarmerie, le questionnait à son tour :

— Monsieur le juge, répliqua celui-ci, sitôt que j'ai eu connaissance des faits signalés par M. Dollon, j'ai jugé nécessaire de m'en aller prévenir M. Juve que je savais être aux alentours du château...

— Sapristi ! interrompit M. de Presles, vous avez fait une formidable gaffe, mon cher brigadier, en ne mettant pas les Rambert dans l'impossibilité de s'enfuir !

Le brigadier objecta vivement :

— Je vous demande pardon, monsieur le juge, j'ai laissé Morand de faction à l'entrée du château : il avait pour mission d'empêcher ces messieurs de sortir, s'ils en avaient manifesté l'intention.

— Et Morand ne les a pas vus s'en aller ?

Ce fut Juve qui répondit pour le brigadier, ayant deviné depuis un instant ce qui s'était passé.

— ... Et le gendarme Morand, dit-il, ne les a pas vus sortir pour cette bonne raison, évidemment, qu'ils étaient partis depuis le milieu de la nuit, depuis leur altercation !

Juve demanda alors :

— Qu'y a-t-il de fait depuis ce moment?

— Rien, monsieur l'inspecteur...

— Eh bien ! brigadier, j'imagine que M. le juge d'instruction va vous donner l'ordre immédiatement de lancer vos hommes à la poursuite des fugitifs ?

— Naturellement ! conclut le magistrat, et faites vite !...

Le brigadier tournait les talons, quittait le hall. L'inspecteur et le juge demeuraient silencieux ; Dollon, à l'écart, avait une attitude embarrassée.

— Où est Mlle Thérèse ? demanda M. de Presles.

Dollon s'avança.

— Elle repose en ce moment, monsieur le juge, elle dort tranquille, le docteur est auprès d'elle et demande qu'on ne l'éveille point...

— C'est bon ! répondit le magistrat, qu'on nous laisse !

Dollon s'éloigna.

— Monsieur de Presles, proposa Juve, voulez-vous que nous montions au premier étage ?

Quelques instants après, installés dans la chambre qui avait été occupée pendant quarante-huit heures par M. Étienne Rambert, Juve et M. de Presles se regardaient, silencieux.

Le magistrat rompit le premier le silence :

— Alors, déclara-t-il, l'affaire est terminée ? Ce Charles Rambert, c'est donc le coupable ?...

Juve hocha la tête :

— Charles Rambert ?... en effet, ce doit être le coupable !

— Pourquoi cette restriction ? interrogea le magistrat. Juve, les yeux baissés, considéra attentivement la pointe de ses souliers, puis releva la tête :

— Je dis « ce doit être », car les circonstances m'obligent à cette conclusion et cependant, en mon for intérieur, je n'y crois pas...

— Les présomptions de sa culpabilité, son pseudo aveu, son silence tout au moins, devant l'accusation formelle de son père, nous en donnent la certitude... déclara M. de Presles.

Juve objectait, avec une légère hésitation cependant :

— Il y a aussi des présomptions en sa faveur. Le magistrat poursuit :

— Vos enquêtes ont démontré, de façon formelle, que le crime a été commis par quelqu'un qui se trouvait dans la maison !...

— C'est possible, fit Juve ; mais ça n'est pas certain !

— Expliquez-vous ?

— Pas si vite ! monsieur le magistrat ! sourit Juve. Et s'étant levé, il proposa :

— Nous n'avons rien à faire ici, monsieur ; voulez-vous que nous passions dans la chambre voisine, dans celle qu'occupait Charles Rambert ?...

M. de Presles suivait l'inspecteur de la Sûreté.

Juve, allant et venant dans la pièce qu'il scrutait de petits coups d'œil vifs et fréquents, cependant que le magistrat ayant allumé un cigare se carrait confortablement dans une bergère, commença :

— ... Pas si vite ! me suis-je permis de dire tout à l'heure, monsieur le juge, et voici pourquoi: j'estime que dans cette affaire, il est deux points préalables, qu'il importe d'élucider : la nature du crime et ensuite le mobile qui a dû déterminer son auteur à le commettre. Reprenons les deux points, si vous le voulez bien, et demandons-nous d'abord comment il convient « d'étiqueter » au sens juridique, l'assassinat de la marquise de Langrune. La première conclusion qui s'impose à tout esprit observateur ayant visité la chambre du crime et examiné le cadavre de la victime, c'est que cet assassinat doit être rangé dans la catégorie des attentats crapuleux. Il semble que l'assassin ait laissé sur sa victime la marque implicite de son caractère ; on l'identifie à la violence même des coups portés, c'est un homme de condition inférieure, un type de la pègre, un professionnel.

— De quels détails déduisez-vous cela ? interrogea M. de Presles.

Juve poursuivit :

— Du seul aspect de la blessure ; vous l'avez vue comme moi ; la gorge de Mme de Langrune a été presque entièrement sectionnée par la lame d'un instrument coupant. Il est inadmissible, étant donné la largeur et la profondeur de la plaie, que celle-ci ait été faite en une seule fois ; l'assassin a dû s'acharner, porter plusieurs coups. Cela montre bien que l'assassin appartient à une catégorie d'individus qui ne répugnent point à ces sinistres besognes, qui tuent sans horreur,

voire même sans émotion ! La blessure témoigne encore par sa nature même, que l'assassin est un homme vigoureux ; vous n'ignorez pas que les gens faibles, à muscles débiles, frappent de préférence « en profondeur », c'est-à-dire avec une arme pointue, tandis qu'au contraire, les assassins vigoureux ont une prédilection pour les coups portés « en surface », les plaies larges, effrayantes...

M. de Presles approuvait :

— Vos déductions sont en effet exactes et je suis porté, comme vous, à croire qu'il s'agit là d'un crime crapuleux ; avez-vous fait d'autres observations ?...

— Il nous reste, dit Juve, à déterminer l'arme avec laquelle on a tué ; nous ne la possédons point, du moins jusqu'à présent ; j'ai déjà donné l'ordre de vider les fosses d'aisances, de draguer la mare du parc, de fouiller les buissons, mais que nos recherches soient ou non couronnées de succès, j'ai la conviction que l'instrument du crime n'est autre qu'un couteau à cran d'arrêt, un de ces vulgaires « surins », comme en possèdent les apaches. La marquise de Langrune n'a pas été tuée avec un poignard, arme noble...

— Qui vous fait penser cela ? demanda M. de Presles.

— Toujours la nature de la blessure. Si l'assassin avait eu une arme dont la pointe constituait le principal danger, il aurait piqué, et piqué au cœur, au lieu de couper, or, il s'est servi du tranchant, ceci est capital, l'assassinat a été fait au couteau, non au poignard, c'est bien un crime crapuleux...

— Et alors, continuait le magistrat, de ce que le crime est crapuleux, que concluez-vous ?

Avec gravité, Juve répliqua :

— Simplement, qu'il ne doit pas avoir pour auteur Charles Rambert, jeune homme bien élevé et assurément, vu son âge, peu susceptible d'être un professionnel du crime !

— Évidemment ! murmura le juge. Juve reprenait :

— Considérons, désormais, si vous le voulez bien, monsieur le juge, le ou les mobiles du crime... : Pourquoi l'assassin a-t-il tué ?

— Peuh ! hésita le juge, pour voler, sans doute...

— Pour voler quoi ? répliqua Juve ; en fait, on a retrouvé sur le guéridon, bien en vue, toutes les bagues de M^{me} de Langrune, sa broche en diamant, son porte-monnaie... dans les tiroirs fracturés et dont j'ai naturellement inventorié minutieusement le contenu, j'ai découvert encore d'autre bijoux : 510 francs de monnaie en or et en

argent, trois billets de banque de 50 francs, dans un porte-carte... Que pensez-vous, monsieur le juge, de ce bandit crapuleux qui voit ces valeurs, à sa portée, et ne s'en empare point ?...

— C'est, en effet, surprenant, reconnut le magistrat. Juve poursuivait :

— C'est surprenant, en effet ! S'agirait-il de quelque chose de plus important qu'un vol d'argent, de bijoux ? Dès lors, je vous avoue que si je pose la question, j'ai quelque peine à la résoudre ?

— Évidemment ! dit encore le juge.

Juve, continuant à développer ses pensées, suggéra :

— ...Mais si nous étions en présence d'un crime commis sans motif, par simple dilettantisme ou à la suite d'une impulsion morbide, phénomène encore assez fréquent, crime de monomane, de déséquilibré ?...

— Dans ce cas ? interrompit M. de Presles.

— Dans ce cas, observa Juve, après avoir, sous prétexte d'un crime crapuleux, écarté la présomption de culpabilité très grave qui pèse sur le jeune Rambert, je ne serais pas opposé à revenir sur mon opinion et à considérer qu'il pourrait bien être le coupable. Sa mère est, je crois, dans un état mental précaire : si nous tenons un instant Charles Rambert pour un hystérique, un malade, il nous est possible de l'incriminer de l'assassinat de la marquise de Langrune, sans pour cela détruire notre échafaudage d'arguments en faveur d'un crime crapuleux, car un être de force moyenne, mais atteint d'aliénation mentale, voit au cours de ses crises, sa vigueur décuplée...

« Au surplus, continua Juve, interrompant du geste le magistrat qui allait lui poser une question, j'aurai bientôt sur la puissance musculaire de l'assassin des détails fort précis : M. Bertillon a inventé tout récemment un merveilleux dynamomètre qui permet de déterminer la vigueur exacte de l'individu qui a employé des instruments d'effraction... J'ai prélevé des échantillons de bois du tiroir fracturé, je serai prochainement documenté...

— Cela, reconnut M. de Presles, aura, en effet, une grosse importance ; si nous ne tenons pas la culpabilité de Charles Rambert pour certaine, en admettant que le crime ait été commis par quelqu'un de la maison, nous pouvons, en effet, nous demander encore s'il n'a pas été commis par quelque autre habitant du château ?...

— À ce propos, interrompit Juve, nous pouvons, procédant toujours par déduction, écarter successivement les personnes qui possèdent un alibi ou une excuse... ce sera autant de déblayé, voulez-

vous que nous le fassions tout de suite ?

Le juge acquiesçait et prenait à son tour la parole :

— Pour moi, déclara-t-il, il est impossible de soupçonner les deux vieilles servantes Louise et Marie, quant aux chemineaux que nous avons fait arrêter et relâcher – vous non compris Juve ! – ce sont des êtres trop frustes, trop simples.

Juve hochait la tête affirmativement, le magistrat continuait :

— Il y a bien Dollon, mais j'estime, probablement comme vous, monsieur Juve, que, eu égard à l'alibi fourni par cet homme, à savoir que, jusqu'à cinq heures du matin, il a eu le médecin auprès de lui pour soigner sa femme souffrante, Dollon n'est pas suspect ?

— Il l'est d'autant moins, conclut Juve, que le médecin légiste déclare que le crime a été commis dans la nuit, entre trois heures et quatre heures. Reste à examiner la situation de M. Étienne Rambert.

— Je vous arrête encore, fit le magistrat ; M. Étienne Rambert s'est embarqué la nuit du crime vers 9 heures du soir à la gare d'Orsay, dans le train omnibus qui louche Verrières à 6 h 55 du matin. Il a passé la nuit en wagon, il est bien arrivé par le train en question ; c'est le meilleur des alibis.

— Le meilleur, en effet, répliqua Juve, qui continua : il ne nous reste donc que Charles Rambert ?

S'animant, le policier faisait alors un réquisitoire écrasant contre le jeune homme :

— Le crime, dit-il, a été commis sans qu'on ait entendu le moindre bruit ; l'assassin était donc dans la maison ; il s'est approché de la chambre de la marquise, a frappé discrètement, la marquise alors est venue lui ouvrir, elle n'a pas été surprise de le voir, car elle le connaissait, il est entré avec elle dans la chambre et...

— Ah ça ! ah ça ! interrompit M. de Presles, mais c'est un roman que vous bâtissez là, monsieur Juve, vous oubliez que la porte de la chambre de la marquise a été enfoncée, le verrou de sûreté a été retrouvé, arraché, pendant littéralement au bout de ses vis...

Juve regarda le magistrat en souriant.

— Je vous attendais là, monsieur le juge... mais avant que je vous réponde... faites-moi donc le plaisir de m'accompagner sur les lieux du crime, je vais vous montrer quelque chose de curieux.

Juve traversait le couloir, se rendait dans la chambre de la marquise de Langrune.

— Regardez bien ce verrou, dit Juve à M. de Presles, que présente-t-il d'anormal ?

— Rien, fit le magistrat...

— Si ! continua Juve, la targette est sortie comme lorsque le verrou est fermé, or, la gâche, dans laquelle doit entrer cette targette de façon à immobiliser la porte au mur, la gâche, dis-je, est intacte. Donc, si on avait réellement forcé le verrou, la gâche aurait sauté avec...

— Le fait est... murmura le magistrat. Juve poursuivit :

— Que voyez-vous sur ces vis ?

Le magistrat en désigna du doigt la tête :

— Elles portent de petites raies et j'en conclus...

— Dites ? dites ? pressa Juve...

— Eh bien ! fit avec timidité le magistrat, je dois conclure en effet que ces vis ont été, non pas arrachées par le fait d'une poussée exercée sur le verrou, mais bien dévissées et, que par conséquent...

— Par conséquent, reprit Juve, c'est là un simple maquillage qui nous permet de conclure à coup sûr que l'assassin, en agissant ainsi a, simplement, voulu donner le change, faire croire qu'on avait enfoncé la porte, alors que celle-ci lui a été tout simplement ouverte sur sa demande par la marquise de Langrune. Donc l'assassin était connu d'elle !

S'interrompant brusquement, Juve, sans façon, attirait le magistrat hors de la pièce et le ramenait dans la chambre de Charles Rambert. Allant au cabinet de toilette, il s'agenouillait et posant le doigt au milieu de la toile cirée qui s'étendait sur le plancher :

— Que voyez-vous là, monsieur le juge ?

Le magistrat ajusta son monocle et considérant l'endroit que lui désignait le policier, remarqua une petite tache noire :

— C'est du sang ? interrogea-t-il.

— C'est du sang ! répéta Juve... d'où je conclus que l'histoire de l'essuie-main ensanglanté, découvert par Rambert père, dans les objets de toilette de son fils, essuie-main dont la vue a considérablement impressionné Mlle Thérèse, n'est pas une invention de cette dernière ; il existait réellement et constitue la charge la plus accablante que l'on puisse trouver contre ce jeune homme.

Le magistrat inclinait la tête :

— Voilà qui est concluant ; la culpabilité de Charles Rambert est indiscutable !...

Après deux secondes de silence, Juve laissa échapper :

— Non !

Le magistrat en resta stupéfait.

— Ah ça ! s'écria-t-il, que vous prend-il donc ?

— Il me prend, répliqua Juve, simplement ceci : c'est que si nous avons, en faveur d'un assassinat commis par quelqu'un de la maison et, dans ce cas, ce ne peut être que Charles Rambert, des arguments absolument formels, nous avons des arguments aussi formels, en faveur d'un crime commis par quelqu'un venu du dehors... rien ne s'oppose à ce qu'on soit entré dans la maison par la porte...

— Celle-ci, déclara le juge, était fermée à clef...

— Oh ! la belle affaire, sourit Juve ; argument sans valeur ! croyez-moi, n'oubliez pas qu'il n'existe aucune serrure de sûreté, dès lors que celle-ci peut s'ouvrir avec une clef de l'extérieur. Ah ! si j'avais trouvé à la porte des simples loquets, de bons vieux loquets, comme on en faisait autrefois, je vous dirais : Personne n'est entré parce qu'il n'y a qu'un seul moyen d'entrer dans un lieu fermé par un loquet, c'est d'enfoncer la porte ! Mais nous sommes en présence de serrures qui s'ouvrent avec une clef ; or, il n'y a pas de clef dont on ne puisse avoir l'empreinte, il n'y a pas d'empreinte qui ne permette de fabriquer une fausse clef. L'assassin a très bien pu entrer dans le château avec un double...

Le magistrat objecta :

— Si l'assassin était venu du dehors, il aurait fatalement laissé des traces aux abords du château, nous n'en avons pas...

— Nous en avons ! rectifia Juve. Tout d'abord... ce morceau déchiré de carte Taride – et Juve le tirait de sa poche – que j'ai retrouvé hier entre le château et le remblai ; la déchirure que nous possédons, représente – coïncidence curieuse – les environs du château de Beaulieu...

— Cela ne prouve rien, interrompit le juge d'instruction : retrouver dans notre région un morceau de carte « de notre région », c'est tout à fait vraisemblable... ah ! si vous découvriez... entre les mains de quelqu'un l'autre morceau de cette carte... alors !

— Soyez assuré, murmura Juve, que je m'y emploierai dans le plus bref délai. Au surplus ce document n'est pas le seul argument que je puisse invoquer en faveur de ma thèse. Ainsi, ce matin, en me

promenant près du remblai, j'ai découvert des traces de pas assez suspectes...

— Heu ! fit le magistrat que la découverte de Juve ne paraissait pas impressionner autrement, quelle est la conclusion qu'il convient d'en tirer d'après vous ?

Juve exprimait tout haut sa pensée :

— ... Et si nous pouvions, disait-il, faire des deux hypothèses, une seule, à savoir que l'assassin était au château avant l'accomplissement du crime et qu'il en est parti une fois l'assassinat effectué ? Que diriez-vous, d'un criminel qui, son forfait accompli, s'en serait allé prendre un train au passage, sur la voie, gravissant le remblai, précisément à l'endroit où j'ai relevé les traces de pas dont je vous parlais voici un instant ?...

— Je dirais, répliqua le magistrat, qu'on ne monte pas dans un train en marche, comme dans le tramway !

— Soit, accéda Juve, je vous ferai simplement remarquer, qu'aux abords du tunnel, eu égard aux réparations, tous les trains marquent l'arrêt, ceci depuis un bon mois !

Le juge d'instruction, un peu ébranlé par les déductions de Juve, lui soumettait une autre objection :

— Nous n'avons pas relevé de traces aux abords du château...

— Précisément, reconnut Juve, toutefois j'ai constaté sur la pelouse en face de la fenêtre de la chambre du crime, un mouvement de terre qui prouve que le sol a été remué à cet endroit : j' imagine que, si je sautais d'un premier étage dans la terre molle d'une pelouse, et que je veuille effacer les empreintes de mes bottines, je pétrirais la terre alentour et l'herbe qui la recouvre de la même façon que semble avoir été pétri ce petit coin de gazon dont je vous parle...

— J'aimerais assez voir cela, suggéra M. de Presles...

— Qu'à cela ne tienne ! consentit Juve.

Les deux hommes descendirent rapidement l'escalier, traversèrent le vestibule, sortirent du château. Tout en «approchant de la pelouse, au magistrat qui s'étonnait qu'aucune trace n'ait été relevée sur le gazon, Juve avait répondu :

— Mais, rien n'est plus simple à comprendre ! Si l'assassin a marché sur le gazon, comme cela est vraisemblable, il l'a fait pendant la nuit, c'est-à-dire avant la rosée ; or, au matin, lorsque la rosée s'évapore, chacun sait que les herbes, foulées par un passage d'homme ou d'animal, se redressent, et, de ce chef, anéantissent tout vestige de

traces !

Mais les deux hommes étaient arrivés devant le carré d'herbe qui, suivant l'expression de l'inspecteur de la Sûreté, avait dû être « maquillé » ; ils s'étaient accroupis sur le sol et considéraient minutieusement celui-ci. À côté du gazon, portant même au-dessus un peu d'ombre, un large plant de rhubarbe épanouissait ses feuilles.

Juve qui, par hasard, venait de jeter un coup d'oeil à Ici feuille la plus rapprochée, ne put retenir un petit cri de surprise et de satisfaction :

— Eh ! s'écria-t-il, voilà qui est amusant...

— Quoi donc ? fit le magistrat.

— Ceci, signala Juve, qui, du doigt, montrait au magistrat de petites boulettes noires dont était saupoudrée la plante.

— Qu'est-ce que c'est ? interrogea M. de Presles.

Juve, de la paume de la main, avait raclé le dessus de la feuille.

— C'est de la terre, dit-il, de la terre ordinaire, comme il s'en trouve à dix centimètres plus bas, tout autour du gazon...

— Eh bien ? fit le magistrat interloqué.

— Eh bien ! sourit Juve, j'imagine que la terre ordinaire, même la terre végétale, n'a pas le privilège de se déplacer à sa volonté et encore moins celui de sauter à dix centimètres en l'air !

Comme le magistrat se taisait, Juve poursuivit :

— J'en conclus donc que cette terre n'étant pas venue là toute seule, y a été apportée ; comment ? c'est bien simple !... Un homme, monsieur de Presles, a sauté là sur ce gazon, il a fait disparaître la trace de ses pieds en arrangeant le sol avec ses mains ; celles-ci étant sales et toutes souillées de terre, il les a, d'un geste machinal, frottées l'une contre l'autre ; la terre, qui adhérerait à ses doigts est tombée en petites boulettes sur la feuille de rhubarbe, elle y est restée, nous venons de la découvrir !... Il est donc bien certain – ceci est une preuve de plus – que le coupable, s'il n'est pas venu de l'extérieur a, du moins, pris la fuite, après avoir assassiné...

— Ce n'est donc pas Charles Rambert ? conclut le juge d'instruction...

Et comme Juve, énigmatiquement, disait :

— Ce « doit » être Charles Rambert...

Il y eut un silence. M. de Presles, de plus en plus contrarié par

l'attitude énigmatique de Juve, réfléchissait en silence, lorsque Juve suggéra :

— Il est une dernière hypothèse que je suis contraint de vous soumettre ; encore qu'elle ne soit guère agréable... Savez-vous, monsieur, que le crime de Beaulieu est un crime étrange, mystérieux, énigmatique ; savez-vous que c'est, somme toute, un véritable crime... à la Fantômas ?

En entendant le policier prononcer ce nom quasi légendaire, M. de Presles haussa les épaules.

— Ah ! par exemple, monsieur Juve, je n'aurais jamais cru que vous alliez appeler Fantômas à l'aide, invoquer Fantômas... Fantômas, parbleu, c'est l'échappatoire trop facile, le banal moyen de classer une affaire ! Entre nous, vous le savez bien, c'est une plaisanterie de Palais et de couloir d'instruction... Fantômas n'existe pas !

Juve eut un sursaut.

Il reprit, très grave, après un silence :

— Monsieur – il parlait d'une voix contenue, mais en insistant sur les mots, ce qui était sa façon de marquer sa conviction -, vous avez tort de rire !... grand tort !... Vous êtes juge d'instruction et je ne suis, moi, qu'un modeste inspecteur de la Sûreté... mais vous avez trois ou quatre ans de pratique, peut-être moins... Il y a, moi, quinze ans que j'exerce... je sais que Fantômas existe ! et je ne ris pas quand je soupçonne son intervention dans une affaire !...

M. de Presles regardait le policier, dissimulant mal son étonnement. Juve poursuivait :

— Nul n'a dit de moi, monsieur de Presles, que j'étais peureux. J'ai vu la mort de près... Il y a des bandes de malfaiteurs entières qui ont juré ma mort... Il y a d'épouvantables vengeancees qui me menacent... Très bien ! cela m'est indifférent ! Mais quand on me parle de Fantômas, quand, dans une affaire, je crois deviner l'intervention de ce génie du crime... eh bien ! monsieur de Presles, j'ai le trac !... je vous avoue que j'ai le trac !... moi !... Juve !... J'ai peur, parce que Fantômas est un être contre lequel on ne lutte pas avec les moyens ordinaires, parce que son audace est sans mesure, parce que sa puissance est incalculable... parce qu'enfin, monsieur de Presles, ceux que j'ai vu s'attaquer à Fantômas, mes amis, mes colloques, mes chefs, tous, vous m'entendez, tous ont été huppés !... Fantômas existe, je le sais, mais qui est-ce ?... Et si l'on brave un danger que l'on peut apprécier, on tremble devant un péril qu'on soupçonne, mais qu'on ne voit pas...

Le juge d'instruction l'interrompit :

— Mais ce n'est pas un diable, ce Fantômas... c'est un homme comme nous !

— Oui ! vous avez raison, monsieur le juge, c'est un homme... un homme comme nous... mais cet homme est, je vous le répète, un génie ! Il semble qu'il tue avec l'étrange privilège de ne laisser aucune trace... On ne le voit pas, on le devine... on ne l'entend pas, on le pressent... Si Fantômas est mêlé à cette affaire, je ne sais pas si jamais nous arriverons à la débrouiller !

M. de Presles, impressionné malgré lui, demanda :

— Vous ne me conseillez pas cependant, mon cher Juve, d'abandonner les recherches ?

Le policier qui se forçait à rire d'un éclat de rire sonnait faux répondit :

— Allons donc, monsieur ! si je vous ai dit en effet que j'avais peur, je ne vous ai point dit que j'étais lâche !... soyez bien persuadé que je ferai mon devoir, jusqu'au bout !...

Un bruit de pas rapide derrière eux fit se retourner les deux hommes ; c'était un facteur qui, tout en sueur, accourait au château de Beaulieu :

— Quelqu'un de vous, messieurs, demanda-t-il, connaît-il M. Juve ?

— C'est moi, déclara le policier, qui prenant la dépêche, d'un geste brusque l'ouvrit.

Juve eut un sursaut, et tendant le télégramme au magistrat :

— Lisez, monsieur, je vous prie, déclara-t-il.

La dépêche venait du service de la Sûreté et était ainsi conçue :

« Revenez d'urgence à Paris, sommes convaincus que disparition lord Beltham dissimule crime extraordinaire. À titre confidentiel, redoutons intervention de Fantômas. »

7 – SERVICE DE LA SÛRETÉ !

— M. Gurn, s'il vous plaît ?...

La concierge du N° 147 de la rue Levert, Mme Doulenques, qui précisément venait de regagner sa loge après avoir hâtivement balayé les escaliers, considéra l'interlocuteur qui lui posait cette question... Elle vit un homme grand, brun, à forte moustache, coiffé d'un chapeau mou et dont le pardessus, boutonné du haut en bas, avait le col relevé jusqu'aux oreilles.

Le visiteur reprit :

— Monsieur Gurn ?...

— Il est absent, monsieur, répondit la concierge. Voici déjà pas mal de temps...

— Je le sais, insista l'inconnu, je voudrais néanmoins, madame, monter à son appartement si vous voulez bien m'y accompagner...

Le personnage esquissait le geste de fouiller dans l'une de ses poches ; sans doute il allait, par la production de quelque lettre ou carte de visite, justifier son indiscrete demande, lorsque la concierge fit, après quelques instants d'hésitation, avec surprise :

— Vous voulez ?... ah ! j'y suis ! sans doute que vous êtes l'employé annoncé pour les bagages ? l'homme de la Compagnie... attendez donc, comment qu'elle s'appelle cette Compagnie ?... c'est un drôle de nom... un nom anglais, je crois...

La concierge, quittant le seuil de sa porte qu'elle avait jusqu'alors maintenue entrebâillée, recula au fond de la loge et cherchant dans les casiers où elle répartissait d'ordinaire le courrier des locataires, y trouva, au nom de M. Gurn, un prospectus imprimé, défraîchi.

La vieille femme assujettissait ses lunettes pour lire, mais le visiteur s'étant approché, par-dessus son épaule, d'un rapide coup d'oeil avait lu le nom qu'elle cherchait. Il recula d'un mouvement imperceptible et, très simplement, déclara :

— Je viens, en effet, de la part de la *South Steamship Co...*

La concierge épelait péniblement...

— Oui, c'est bien cela : la South... comme vous dites... moi je ne sais pas prononcer ces noms-là...

La concierge continua :

— Eh bien ! faut croire qu'on ne se presse pas dans votre maison ; voilà près de trois semaines que je vous attends pour enlever les colis. M. Gurn avait dit que l'on viendrait quelques jours après qu'il serait parti...

Mme Doulenques, machinalement, regarda par la fenêtre de sa loge qui donnait sur la rue :

— Mais, interrogea-t-elle, après qu'elle eut encore examiné des pieds à la tête le visiteur qui sans doute lui paraissait trop bien habillé pour être un commissionnaire... mais vous n'avez ni charrette à bras, ni camion... vous ne pensez pas, je suppose, enlever les malles sur votre dos ?...

L'inconnu répliqua avec calme, prenant un temps avant de répondre :

— En effet, madame, je n'ai pas de camion et je n'emporterai point les colis de M. Gurn. En venant ici, ce matin, j'ai simplement voulu me rendre compte de l'importance de ces bagages. Voulez-vous me les montrer ?...

La concierge poussa un long soupir :

— Puisqu'il le faut ! C'est au « cintième ».

Tout en gravissant l'escalier, elle marmottait :

— Dommage que vous ne soyez pas arrivé plus tôt, pendant que je faisais le ménage, je n'aurais pas eu les cent vingt marches à m'envoyer une seconde fois !

On arriva au cinquième. Tirant de sa poche une clé, la concierge ouvrit l'appartement.

Le logement était modeste, mais assez coquettement décoré.

La première pièce, sorte de salle à manger-salon, et la chambre à coucher avaient de larges fenêtres par lesquelles on découvrait des jardins à perte de vue. L'appartement présentait cet avantage de n'avoir point de vis-à-vis, on y pouvait aller et venir, fenêtres ouvertes au besoin, sans être troublé par l'indiscrétion des voisins.

— Il faudra aérer, murmura la concierge, sans quoi, lorsqu'il reviendra, M. Gurn ne sera pas content !

— Il n'habite donc pas régulièrement ici ? demanda l'inconnu.

— Ah ! mais non, monsieur, répliqua la concierge. M. Gurn est, comme qui dirait employé de commerce pour les voyages, il fait de fréquentes absences qui parfois durent longtemps. Ça ne doit pas toujours être amusant de circuler ainsi, mais il faut croire que cela

rapporte, car M. Gurn n'est point regardant...

— Ah ! ah ! observa l'homme au chapeau mou, il n'est pas regardant ?

— Pour ça non, monsieur.

Et la bavarde concierge s'embarquait dans une histoire confuse de gratifications, lorsque son interlocuteur, ayant avisé sur la cheminée la photographie d'une jeune homme, demanda en la désignant :

— Est-ce que c'est M^{me} Gurn ?

— M. Gurn est célibataire, répliqua M^{me} Doulenques.

L'homme au chapeau mou eut un clignement d'oeil et parlant bas, un sourire significatif sur les lèvres :

— Sa petite amie ?... hein ?...

La concierge secoua la tête :

— Oh ! pas du tout, bien sûr que cette photographie ne lui ressemble pas...

— Vous la connaissez donc ?

— Je la connais sans la connaître ; c'est-à-dire que lorsque M. Gurn est à Paris il reçoit souvent la visite d'une dame, l'après-midi... une dame bien élégante ma foi, comme on n'a pas l'habitude d'en voir dans notre quartier de Belleville ; tenez... ce doit être une femme du monde, celle qui vient... toujours voilée, elle passe vite, vite, devant la loge et ne fait jamais la conversation avec moi... généreuse, par exemple, c'est rare si elle ne me donne pas une pièce de cent sous.

L'inconnu, qui paraissait s'intéresser aux confidences de la concierge, observa :

— Oui, autrement dit, on ne regarde pas à l'argent chez votre locataire ?

— Sûr que non !

On appelait dans l'escalier : une grosse voix criait :

— La concierge !

M^{me} Doulenques courut jusqu'au palier :

— La concierge est au cintième... « quoi-t-est-ce » qu'on lui veut ?...

La voix reprit :

— M. Gurn... ? avez-vous ça dans la maison... ?

— Montez ! je suis justement chez lui...

Rentrant dans l'appartement, la concierge ne pouvait s'empêcher de dire :

— Encore quelqu'un qui demande M. Gurn !... Décidément, il n'y en a que pour lui...

L'inconnu s'enquit aussitôt :

— Comment cela se fait-il, reçoit-il donc beaucoup de visites ?

— Jamais, monsieur, presque jamais, et c'est pour cela même que je suis étonnée.

Deux hommes se présentèrent, leur tenue révélait leur profession.

C'étaient des camionneurs. L'un d'eux allait prendre la parole ; la concierge prévint son intention, et se tournant vers l'homme au chapeau mou qu'elle avait introduit quelques minutes auparavant chez son locataire :

— Ah ! par exemple, comme cela se trouve, voilà sans doute vos employés qui viennent chercher les malles ?...

L'inconnu fit une grimace, hésita un instant à prendre la parole et finalement demeura silencieux.

Ce fut un des camionneurs qui, cette fois, parla :

— Voilà, dit-il brusquement, nous venons de la *South Steamship Co*, pour enlever quatre colis chez M. Gurn, c'est-y ceux-là ?...

Et de la main, l'homme désignait deux grandes malles et deux petites boîtes rangées dans un angle de la première pièce.

— Ah ça ! mais, interrogea M^{me} Doulenques, vous n'êtes donc pas ensemble, tous les trois ?

L'inconnu persistait à ne rien dire. Le premier des camionneurs déclara sans hésitation :

— Mais pas du tout, on n'est pas avec Monsieur... Puis s'adressant à son compagnon :

— Allons ! grouillons-nous !

Prévenant leurs mouvements, la concierge, en même temps que l'homme au chapeau mou, s'était, d'un geste instinctif, interposée entre les camionneurs et les bagages.

— Pardon ! fit l'inconnu sur un ton poli mais autoritaire, veuillez ne rien enlever !

Pour toute réponse, l'un des camionneurs sortit de sa poche un

carnet sale, froissé, dont il feuilleta les pages. Après avoir attentivement lu :

— Y a pourtant pas d'erreur, assura-t-il, on est commandé pour ici... et faisant une seconde fois signe à son camarade :

— Grouillons-nous !...

La méfiance de Mme Doulenques s'accrut. De plus en plus émue la concierge s'échappa de l'appartement, et d'une voix angoissée, elle appela :

— Madame Aurore !... Madame Aurore !... L'homme au chapeau mou s'était précipité derrière elle ; d'un geste persuasif et volontaire, il l'avait prise par le bras, l'avait ramenée dans la pièce.

— Je vous en prie, madame, supplia-t-il à voix basse, ne faites pas de bruit ! ne criez pas !...

Mais la concierge, que l'attitude vraiment étrange de ces hommes affolait, hurla de sa voix perçante :

— Ah ! que je regrette, que je regrette... Je ne comprends rien à vos histoires... ; qui êtes-vous tous les trois... ? D'abord, ne me touchez pas !... personne !... et puis que venez-vous faire ici ?

Le premier camionneur grogna :

— Puisque j'veus dis qu'on est commandé ! Lisez le papier ?... voyez notre livre, il y a l'en-tête de la Compagnie. Si Monsieur, – et le camionneur désignait l'inconnu – prétend qu'il fait partie de la *South Steamship Co*, moi je dis qu'il ment...

L'interpellé ne bronchait pas. La concierge, de plus en plus épouvantée, appela encore :

— Madame Aurore !... Madame Aurore !...

De plus en plus mystérieux, l'individu ayant voulu s'approcher d'elle. Mme Doulenques, terrifiée, haleta :

— Au secours !... au secours !...

Exaspéré, le premier camionneur jura :

— C'est malheureux, nom de Dieu ! d'être pris pour des cambrioleurs ! Allez-y donc la chercher, la police, si vous voulez... nous autres, on s'en fout pas mal !...

L'ouvrier regardait l'inconnu...

— Mais je vois ce que c'est, continua-t-il d'un air soupçonneux, probable que « Mossieu » n'avait pas des intentions très claires ?

Et, brusquement inspiré, se tournant vers son compagnon :

— Tiens, Auguste, pour en finir, descends donc jusqu'au coin de la rue, ramène voir un flic ; comme ça Monsieur s'expliquera avec la concierge devant lui !

Auguste s'empressa d'obéir...

Quelques minutes passèrent, angoissantes, pendant lesquelles aucune parole ne fut échangée entre les personnages qui restaient en présence.

La concierge, toute tremblante, se tenait dans l'antichambre, n'attendant qu'un geste, pour se précipiter dans l'escalier. Le camionneur, son livre en main, considérait d'un air goguenard l'homme au chapeau mou qui, sans paraître le moins du monde préoccupé, regardait, l'œil vague, tout autour de lui.

Des pas lourds se firent entendre. Auguste remontait avec un agent.

D'une voix majestueuse et solennelle, il demanda :

— Pour lorsse que se passe-t-il ?...

La vue du sergent de ville rasséréna tous les visages ; la concierge cessa de trembler ; le camionneur perdit son air soupçonneux. Tous deux allaient expliquer le cas au représentant de l'autorité, lorsque l'homme au chapeau mou, les écartant d'un geste, s'approcha du gardien de la paix, et, face à face, le regardant dans les yeux, lui dit :

— Service de la Sûreté générale !... Inspecteur Juve !

L'agent, qui ne s'attendait point à cette déclaration, recula d'un pas, levant les yeux vers son interlocuteur, puis soudain, portant la main à son képi, et prenant une respectueuse attitude :

— Ah ! pardon ! monsieur l'inspecteur, excusez-moi ! je ne vous avais pas reconnu... monsieur Juve !... et pourtant vous avez été assez longtemps du quartier !...

Puis, se retournant d'un air courroucé vers le chef camionneur dont il remarquait la présence :

— Avancez ici, vous, et pas de rouspétance !...

Juve, l'inspecteur de la Sûreté, qui venait ainsi de révéler sa qualité, eut un sourire, comprenant que l'agent prenait sans doute pour un cambrioleur l'employé de la *South Steamship Co* :

— Ça va bien, déclara-t-il, laissez cet homme tranquille, il n'a rien fait...

— Mais, interrogea le gardien de la paix, je me demande quelle est la personne qu'il faut arrêter ?...

La concierge, de son côté, interrompait : le titre donné à l'inconnu l'avait émue :

— Si Monsieur m'avait dit qu'il était de la police, sûr que je n'aurais pas laissé chercher un agent !...

L'inspecteur Juve répliqua en souriant :

— Si je m'étais nommé tout à l'heure, madame, au moment où vous étiez, à juste titre, fort inquiète, vous ne m'auriez pas cru. Vous auriez continué à appeler...

Puis s'adressant aux deux camionneurs abasourdis :

— Quant à vous, mes braves gens, déclara-t-il, retournez immédiatement à votre bureau...

Et comme les hommes protestaient qu'ils avaient d'autres courses, Juve, d'un geste, leur coupa la parole :

— Toutes affaires cessantes, vous dis-je ! Vous préviendrez votre chef de bureau... Comment s'appelle-t-il ?

— M. Wooland, déclara l'un des camionneurs.

— Bien, fit l'inspecteur de police, vous préviendrez M. Wooland que je l'attends ici, dans le plus bref délai... et qu'il apporte avec lui toutes les pièces relatives à l'expédition de M. Gurn... est-ce compris ?...

— Ma foi, c'est clair ! conclut le camionneur... C'est égal, voilà une matinée loupée...

— Vous en serez dédommagés, promit Juve.

Les camionneurs descendaient ; à mi-voix l'inspecteur de la Sûreté leur recommandait encore :

— Pas un mot de tout cela, surtout dans le voisinage. Faites ma commission à votre chef, et rien de plus.

Un quart d'heure s'était écoulé depuis le moment où les camionneurs étaient repartis dare-dare pour la rue d'Hauteville.

Tout en ouvrant les tiroirs, en fouillant les meubles, en sondant de la main les armoires, les placards, Juve s'était fait décrire par la concierge le locataire, M. Gurn, auquel il paraissait tellement s'intéresser.

— M. Gurn, avait dit la brave femme, c'est un homme plutôt

blond, de taille moyenne, solidement bâti et tout rasé à la mode anglaise, c'est un homme sans signe particulier et qui ressemble à beaucoup de gens puisque rien de spécial ne frappe dans sa physionomie !

Ce vague signalement ne paraissait pas autrement satisfaire le policier, et comme il donnait au gardien de la paix l'ordre de dévisser la serrure d'une malle, fermée à clef, avec un petit tournevis découvert dans la cuisine, Juve, revenant auprès de Mme Doulenques qui, fort interloquée, demeurait immobile, debout, le long du mur :

— Vous m'avez dit qu'il avait une maîtresse, M. Gurn ? Quand voyait-il cette femme ?

— Mon Dieu, monsieur, assez souvent quand M. Gurn était à Paris, et toujours l'après-midi...

— Sortaient-ils ensemble ?

— Non, monsieur...

— Cette dame a-t-elle quelquefois passé la nuit ici ?...

— Pour ça, jamais, monsieur.

— Oui, continua le policier, comme s'il se parlait à lui-même, évidemment une femme mariée...

Mme Doulenques esquissa un geste vague :

— Je ne saurais vous le dire...

— C'est bien, coupa le policier, passez-moi, je vous prie, le vêtement qui est derrière vous.

La concierge, obéissant, tendit à Juve un veston qu'elle avait décroché d'une patère. Le policier, l'ayant rapidement considéré, chercha à l'intérieur, près du col, et lut sur une étiquette cette simple désignation : « Pretoria ».

— Bon ! conclut-il à mi-voix ; voilà qui concorde avec mes prévisions.

Il regarda les boutons. Ceux-ci portaient à l'envers, incrusté dans le bois, ce nom : « Smith ».

Le gardien de la paix, ayant deviné la nature des recherches auxquelles se livrait l'inspecteur, crut bien faire, lui aussi, en examinant les vêtements renfermés dans le premier colis qu'il venait d'ouvrir.

— Monsieur l'inspecteur, déclara-t-il, voici des effets qui n'ont aucune indication d'origine, le nom du fabricant n'y figure pas.

— C'est bien, interrompit M. Juve, ouvrez-moi l'autre malle...

Tandis que l'agent s'employait à forcer la serrure de la malle désignée par son supérieur, celui-ci, momentanément passé dans la cuisine, en revenait, tenant dans la main une masse en cuivre assez lourde, montée sur un manche en fer.

Juve considérait ce maillet avec curiosité ; il le soupesait, lorsqu'un cri d'effroi échappé des lèvres de l'agent attira son regard dans la direction de la malle dont le couvercle venait d'être levé.

Juve, sans se départir de son flegme professionnel, ne put s'empêcher de bondir...

Un triste spectacle s'offrait à sa vue : la malle contenait un cadavre !...

Mme Doulenques, qui, à son tour, découvrait la sinistre apparition, tomba dans un fauteuil à demi évanouie, l'agent se précipita vers elle pour la ranimer...

Très maître de lui, Juve commanda :

— Il n'est pas suffisant que la porte du palier soit fermée ; fermez aussi celle de cette pièce ; je ne veux pas que l'on entende la femme crier, si tout à l'heure, elle a une attaque de nerfs.

L'agent obtempéra et revint près de la malheureuse.

Les femmes du peuple se permettent rarement l'évanouissement : Mme Doulenques, après une passagère défaillance, avait repris ses sens, mais troublée, au point de ne pouvoir bouger du fauteuil, elle demeura assise, le corps penché en avant, les yeux hagards, fixés sur le mort...

Cependant le cadavre n'était pas effrayant à voir. C'était celui d'un homme d'une cinquantaine d'années environ, aux traits très accentués, au front haut, augmenté par une calvitie précoce. Le malheureux était accroupi dans la malle, les genoux repliés, la tête baissée ; évidemment, le poids du couvercle en s'appesantissant sur le haut du crâne avait dû imposer cette position.

Le corps était habillé avec une certaine recherche, on devinait tout de suite qu'il s'agissait d'un homme élégant, distingué ; aucune blessure n'était apparente...

Juve interrogea, se tournant à demi vers la concierge :

— Il y a combien de temps que vous n'avez plus vu M. Gurn ?...

Mme Doulenques balbutia :

— Il y a trois semaines au moins, monsieur... trois semaines... ni plus ni moins ; depuis lors personne n'est venu ici, j'en mettrais ma main au feu...

Juve fit un signe au gardien de la paix ; l'agent comprit l'idée de l'inspecteur.

Palpant le cadavre, se penchant dessus :

— Il est tout raide, tout durci, constata-t-il et cependant aucune odeur ne s'en dégage, peut-être le froid...

Juve hochait la tête :

— Le froid, même très rigoureux, or, ça n'est pas le cas, ne saurait conserver de la sorte un cadavre pendant trois semaines, mais il y a ceci : et Juve, du doigt, désignait à son subordonné une petite tache jaunâtre que l'on apercevait dans l'entrebâillement du faux col, à proximité de la pomme d'Adam, que la victime avait fort apparente, vu sa maigreur.

L'agent allait interroger l'inspecteur, mais Juve à ce moment, prenant le cadavre sous les aisselles, le soulevait avec précaution. Sur la nuque, l'inspecteur remarqua une grosse tache de sang, c'était comme une loupe noire, large comme une pièce de cinq francs, qui se trouvait placée juste au-dessus de la dernière vertèbre de la colonne vertébrale.

— Voilà, murmura le policier, voilà l'explication !

Juve poursuivait ses investigations. D'une main adroite et rapide, il fouilla les habits du mort et trouva la montre à sa place. Une poche du gousset de la victime était pleine d'argent. Toutefois Juve chercha en vain le portefeuille que vraisemblablement, le mort, comme tout homme, devait avoir sur lui, portefeuille contenant, sinon des valeurs, du moins des pièces d'identité...

— Hum !... fit l'inspecteur de police, sans préciser autrement sa pensée.

Il se tourna vers la concierge :

— M. Gurn possédait-il une automobile ?

— Non, monsieur, mais... pourquoi me demandez-vous cela ? interrogea-t-elle à son tour.

— Pour rien, répliqua après une pose l'inspecteur en même temps qu'il considérait sur une étagère une grosse seringue de nickel, semblable à celle dont se servent les chauffeurs pour injecter de l'essence ou en prélever dans leur réservoir, seringue d'une

contenance d'un demi-litre environ.

S'adressant au gardien de la paix qui demeurait accroupi près de la malle :

— Nous avons, lui dit-il, une tache jaune au cou, vous devez en découvrir d'autres, notamment aux poignets, sur les mollets, sur le ventre, regardez donc, mais prudemment, sans déranger le cadavre, si vous ne les apercevez pas ?...

Et tandis que l'agent, avec précaution, se disposait à obéir à son chef :

— Qui donc faisait le ménage ici ? demande l'inspecteur en regardant la concierge.

Celle-ci répliqua, inquiète :

— Mais... c'était moi, monsieur...

— Mes compliments, continua d'un air enjoué Juve, vous êtes très soigneuse et très propre... Mais, dites-moi, poursuivit-il, en désignant le rideau de velours qui dissimulait la porte, séparant l'antichambre du petit salon où ils se trouvaient... dites-moi comment se fait-il que vous ayez laissé cette portière détachée du haut ?

Mme Doulenques regarda et redoutant des reproches de la part de l'inspecteur :

— Mais, monsieur, c'est la première fois que je la vois ainsi ! Il faut vous dire que M. Gurn habitant rarement ici, je ne fais pas très souvent le ménage à fond...

— Et la dernière fois que vous l'avez fait... ?

— Cela remonte à un mois environ.

— C'est-à-dire que M. Gurn est parti huit jours après votre dernier nettoyage ?...

— Oui, monsieur.

Juve changeait le sujet de la conversation.

— Dites-moi, madame, fit-il, en désignant le cadavre, connaissez-vous cette personne ?

La concierge, surmontant son émotion et regardant enfin la malheureuse victime qu'elle n'avait pas encore osé considérer de près, répondit :

— Je n'ai jamais vu ce monsieur...

Doucement, l'inspecteur de police continuait :

— Par conséquent, lorsque ce monsieur est monté ici vous ne l'avez pas remarqué ?

— Je ne l'ai pas remarqué, affirma la concierge.

Puis, comme répondant instinctivement à une pensée qui lui venait à l'esprit :

— Et cela m'étonne, car on vient rarement demander M. Gurn ; bien entendu, lorsque la dame se trouvait avec lui, M. Gurn n'y était pour personne ; il faut que ce... ce mort soit monté directement...

Juve allait poursuivre, il hochait la tête d'un air d'approbation, lorsque la sonnette retentit :

— Voici quelqu'un, je crois, remarqua Mme Doulenques.

Le policier dit :

— Allez ouvrir...

La porte ouverte, Juve aperçut un jeune homme de vingt-cinq ans environ, aux yeux clairs, un Anglais, à coup sûr. Avec un fort accent d'ailleurs, le visiteur s'annonça :

— M. Wooland, directeur de la *South Steamship Co*, on me fait demander, paraît-il, chez M. Gurn, ordre de la police ?...

Juve se montra :

— En vous remerciant de vous être dérangé, monsieur, permettez-moi de me présenter : Juve, inspecteur de la Sûreté. Veuillez entrer, je vous prie.

M. Wooland pénétra dans la pièce, solennel, impassible ; d'un coup d'oeil de côté il vit soudain la malle ouverte et le cadavre. Pas un muscle de son visage ne bougea. M. Wooland était de bonne race et possédait cet admirable flegme qui fait la force de la puissante nation anglo-saxonne.

— Monsieur, demanda Juve, voulez-vous avoir l'obligeance de me communiquer votre dossier relatif à l'expédition des caisses que vous avez voulu faire prendre ce matin même chez M. Gurn ?

— Je suis à vos ordres, monsieur l'inspecteur... Voici quatre jours, c'est-à-dire le 14 décembre, exactement, le courrier de Londres nous apportait une lettre aux termes de laquelle lord Beltham nous invitait à prendre à la date de ce jour, 17 décembre, quatre colis marqués H. W. K., qui se trouvaient chez M. Gurn. Des ordres, disait, notre client, sont donnés à la concierge pour que vous puissiez enlever ces colis.

— Où comptiez-vous expédier ces colis ?

— Notre client, poursuivait M. Wooland, nous précisait dans sa lettre d'embarquer ses malles sur le premier steamer en partance pour le Transvaal et de les faire suivre à Johannesburg, où il les ferait retirer ; nous devons joindre à l'expédition deux connaissements accompagnant la marchandise, suivant l'usage ; le troisième connaissement devait être dirigé sur Londres, poste restante, au bureau 63 de Charing Cross.

Juve nota sur son carnet : bureau 63 Charing Cross ; il demanda :

— À quel nom ou à quelles initiales ?

— Beltham, tout court.

— Bien. Vous n'avez pas d'autres documents dans votre dossier ?

— Je n'en ai pas d'autres, répondit M. Wooland.

Le jeune homme demeurait impassible, Juve le considéra quelques instants en silence, puis, observa :

— Monsieur, vous n'avez pas été sans connaître les Inuits divers qui ont couru à Paris à propos de lord Beltham ; on a remarqué que ce personnage, fort connu clans les milieux mondains, avait soudainement disparu ; comment se fait-il donc que vous n'ayez pas été étonné ou recevant, il y a quatre jours, une lettre de lord Beltham ?

M. Wooland répliquait :

— J'ai en effet entendu parler de la disparition de lord Beltham, mais il ne m'appartenait pas de me former une opinion officielle sur cette disparition. Lord Beltham pouvait avoir disparu involontairement ou volontairement ; je n'avais pas à apprécier. Lorsque sa lettre m'est parvenue, j'ai simplement décidé d'exécuter les ordres qu'elle contenait.

Juve interrogea :

— Êtes-vous certain que l'ordre vous ait été transmis par lord Beltham ?

— Je vous ai déjà dit, monsieur, que lord Beltham était notre client depuis plusieurs années, nous avons à maintes reprises effectué des transports pour son compte. Un dernier ordre qui nous est parvenu de lui n'avait pas à être mis en suspicion, le papier, la formule étaient identiques aux correspondances déjà reçues...

Comme Juve se taisait, réfléchissant, M. Wooland, toujours très distrait, interrogea :

— Ma présence est-elle encore nécessaire ? Juve releva la tête :

— Non, monsieur, je vous remercie.

M. Wooland salua imperceptiblement et, tournant les talons, se dirigeait vers la porte, lorsque Juve le rappela :

— Monsieur Wooland ?... Connaissez-vous lord Beltham ?

— Non, monsieur... Lord Beltham nous a toujours transmis ses ordres par lettre ; il nous a téléphoné deux ou trois fois ; il n'est jamais venu à notre agence...

— Je vous remercie, conclut Juve.

Juve avait minutieusement remis à leurs places respectives les quelques objets qu'il avait dérangés au cours de ses investigations. Avec précautions, il referma le couvercle de la malle, soustrayant ainsi le malheureux mort aux coups d'oeil curieux du gardien de la paix, aux regards atterrés de M^{me} Doulenques.

Juve boutonna sans hâte son pardessus entrouvert et, s'adressant à l'agent :

— Quel est votre commissariat ?

— 46, rue Ramponneau, répliqua le gardien de la paix, j'appartiens au 20^e, le poste est à côté...

— C'est vrai, conclut le policier, restez ici jusqu'à ce que je vous aie fait relever de garde, je descends immédiatement voir votre commissaire.

Le policier s'en allait à petits pas, baissant la tête...

Il n'y avait pas d'erreur : Le cadavre de la malle, la victime, c'était lord Beltham ! Juve l'identifiait, connaissant bien le célèbre Anglais. Mais qui était l'assassin ?

— Certes, pensait-il, tout semble accuser ce Gurn, et pourtant il y a des détails qui l'innocentent !... un assassin ordinaire n'aurait jamais osé un crime d'une audace pareille, il faut que ce soit véritablement un professionnel, pis, un habitué du crime...

Et tout bas, comme accablé, Juve ajoutait :

— Peut-être suis-je fou, peut-être vais-je encore une fois trop loin dans mes suppositions ? mais pourtant il me semble qu'il y a dans cet assassinat, commis en plein Paris, une audace extraordinaire, une certitude d'impunité et puis encore de multiples précautions... qui se rattachent à la manière... de Fantômas !

8 – TERRIBLE AVEU

Tandis qu'avec sa merveilleuse habileté, Juve enquêtait à Paris au sujet de la nouvelle affaire que la Sûreté lui avait signalée par dépêche, les événements se précipitaient aux environs du château de Langrune.

On recherchait toujours Charles Rambert...

Dans un grand tintamarre, dévalant la côte, Bouzille s'arrêtait devant la chaumière de la mère Chiquard. Il arrivait en équipage !

Extraordinaire équipage !

La mère Chiquard avait identifié la cause du bruit. En dépit de ses quatre-vingt-trois ans passés, la vieille femme s'avança sur le pas de sa porte, armée d'un balai, et, menaçante, elle interpella :

— Ah ! c'est toi, bandit ! malfaiteur ! voleur du pauvre monde ! si c'est pas malheureux de te voir passer ton temps à faire le mal ! qu'est-ce que tu veux encore ?

Bouzille, baissant la tête, l'air fort penaud, s'approchait à petits pas :

— Soyez pas fâchée, supplia-t-il, lorsqu'il put placer un mot, je viens m'arranger avec vous, la mère Chiquard, si des fois c'est possible?

La vieille femme regarda le chemineau d'un air de méfiance.

— C'est selon, mais les arrangements avec toi, j'ai pas grande confiance !

La mère Chiquard, que le mauvais temps n'incitait point à rester dehors, rentra dans sa maison.

Bouzille, délibérément, la suivit, et soigneusement referma la porte derrière lui.

— Fichu temps, mère Chiquard, s'écria-t-il.

La mère Chiquard, obstinément, suivait son idée.

— Si c'est pas malheureux de me voler un lapin, le plus beau que j'aie jamais eu !

— Ah ! s'écria le chemineau, vous en faites bien des histoires pour un chat écorché !... surtout que vous allez gagner à la combinaison que je viens vous proposer.

À cette promesse, la mère Chiquard se calma un peu, s'asseyant sur un banc, tandis que Bouzille s'installait carrément sur la table, la vieille dit au chemineau :

— Explique-toi.

— Voilà, dit Bouzille, une supposition que votre lapin se serait vendu au marché une pièce de deux francs cinquante, moi, je vous apporte deux poules qui valent quarante sous chacune, et si vous voulez me donner la soupe à midi, je vais vous abattre du travail pendant toute la matinée.

Avant de répondre, la mère Chiquard voulut voir les poules. Celles-ci furent extraites de la besace ; liées par les pattes, à demi étouffées, les pauvres bêtes n'avaient pas très bonne allure.

— D'où tiens-tu ces poules ? interrogea pour la forme la mère Chiquard, car elle se doutait bien de leur origine frauduleuse.

Bouzille esquissa un geste vague, mystérieux :

— Ça, murmura-t-il, c'est des affaires qui ne regardent que moi et la volaille... Alors, cela va-t-il ? poursuivit le chemineau.

— Ça va ! Faudra me fendre du bois tout à l'heure, et ensuite descendre jusqu'à la rivière, rapport aux joncs que j'ai mis à tremper...

Mais Bouzille, satisfait de sa réconciliation avec la mère Chiquard, déclarait d'un air important :

— Avant de commencer, je m'en vais ranger mes automobiles à côté du bûcher.

— Tes automobiles ? demanda, très intriguée, la vieille femme, tu as donc plusieurs mécaniques, maintenant ?

— Ma foi, oui, répliqua le chemineau avec emphase, ça fait trois.

Quelques instants après, débouchant derrière le mur de la mesure, Bouzille apparaissait, installé dans un équipage si extravagant que la mère Chiquard ne pouvait s'empêcher d'éclater de rire.

Bouzille était monté sur un tricycle, aux formes antédiluviennes, composé de deux grandes roues à l'arrière et d'une toute petite à l'avant, la roue directrice, que commandait une direction à pivot, toute rouillée, surmontée d'un guidon à nickelage intermittent !

Toutefois, ce premier engin n'était rien ; Bouzille en possédait d'autres ; le second véhicule, remorqué par le tricycle au moyen d'une corde robuste, était une sorte de berceau d'osier à quatre roues, comme en ont les mères de famille pour promener leurs bébés. Dans ce wagonnet, Bouzille avait, au cours de ses pérégrinations, entassé

tous les chiffons, toutes les étoffes qu'il avait pu se procurer.

Une troisième voiture achevait cet invraisemblable convoi : c'était un petit chariot fait d'une caisse à savon de Marseille montée sur quatre roulettes de bois plein.

Dans cette charrette, Bouzille mettait à l'ordinaire les comestibles en attente, les provisions de bouche: pain, graisse, bouteilles, légumes y voisinaient !

Bouzille, qui qualifiait son tricycle du nom pompeux de locomotive, prétendait que la seconde voiture était le « sleeping-car » parce qu'elle contenait la literie sommaire du chemineau. Le troisième engin était, naturellement, le wagon-restaurant !

— Mais, dit la mère Chiquard, on m'avait dit, Bouzille, que tu étais en prison pour le vol de mon lapin et aussi l'affaire du château de Beaulieu ?

— Ah ! mère Chiquard, répondit Bouzille, faut pas confondre, s'il vous plaît ; ça fait censément deux histoires ; pour ce qui est de l'affaire du château, j'avais rien sur la conscience, comme de juste !

— Alors, et pour mon lapin ?

— C'est-à-dire, fit Bouzille, en se grattant le front, oui et non ! Mais ça s'est arrangé !

Tout en bavardant, Bouzille avait achevé le travail commandé par la mère Chiquard qui, de son côté, avait épluché quelques pommes de terre et trempé la soupe de midi.

Bouzille, s'essuyant le front, fit claquer sa langue, et proposa :

— J'vas attiser le feu, mère Chiquard, on commence à avoir faim, pas vrai !

— Hé ! répliqua la vieille femme, c'est qu'on doit être bientôt sur les onze heures et demie ; oui, tu as raison, allons préparer le manger, tu sortiras les joncs ensuite.

Bouzille, tout en mangeant, exposait ses projets de printemps à la mère Chiquard.

— Oui, déclarait-il, puisque je fais pas de prison cet hiver, je vais entreprendre un grand voyage.

— Tu iras peut-être à Toulouse ?

— Plus loin encore.

— À Lyon ?

— Plus loin !

— Est-ce que je sais ?... à Avignon, à Bordeaux ?

Bouzille s'arrêta un instant de manger, de parler, puis, pour faire un effet, solennellement il déclara :

— Je vais aller à Paris, mère Chiquard !

Et, comme la bonne femme demeurerait stupéfaite :

— Moi, confia Bouzille en s'accoudant sur la table, j'ai toujours eu un désir, c'est de voir la tour Eiffel, ça me trotte dans la tête voilà près de quinze ans... eh bien ! je m'en vais me passer c't'envie !

— Et combien de temps que tu mettras pour te rendre là-bas ? interrogea la vieille, émerveillée.

— Ça dépend, réfléchit le chemineau, il faut bien compter, avec mes automobiles, une pièce de trois mois. Bien entendu, des fois que je serais poissé en route pour des délits ou du vagabondage, on n'en tiendrait pas compte dans la durée du voyage !...

Le repas était terminé, la vieille nettoyait paisiblement sa vaisselle sommaire, et Bouzille s'en était allé nu bord de la rivière ramasser les joncs, lorsque sa voix retentit aux oreilles de la mère Chiquard.

— Mère Chiquard ! mère Chiquard ! criait Bouzille, venez-vous en donc !... Figurez-vous que j'ai gagné vingt-cinq francs !

L'appel était si pressant, la nouvelle annoncée si invraisemblable, que la mère Chiquard, justement intriguée, s'en vint sur la berge rejoindre le chemineau.

Elle aperçut celui-ci dans l'eau jusqu'à la ceinture. Avec une longue perche, au bout de son bras tendu, Bouzille s'efforçait d'attirer au rivage un objet qui flottait, que paraissait lui disputer le courant.

Quelques instants après, tout ruisselant, Bouzille sortit de l'eau. Il remorquait un gros paquet qu'il échoua en sûreté au ras de la berge.

La mère Chiquard, intriguée, s'approcha ; elle recula brusquement, poussant un cri d'effroi :

Bouzille avait ramené un cadavre !

Il était horrible à voir, c'était le corps d'un homme très jeune, presque d'un enfant ; les membres, longs, étaient grêles ; toutefois, le visage était si horriblement tuméfié, déchiré, que la face n'avait plus de forme... Une jambe était presque entièrement détachée du tronc.

Bouzille, sans se soucier de l'atrocité du spectacle, constatait que

dans certaines blessures s'étaient introduits de gros éclats de bois vermoulus comme les bois qui séjournent longtemps dans l'eau.

Se redressant pour parler à la vieille Chiquard qui, toute blanche, le considérait sans mot dire :

— Je vois ce que c'est, déclara-t-il ; il a dû être pris dans quelque roue de moulin, c'est ça qui l'a abîmé de la sorte.

La mère Chiquard hocha la tête, inquiète :

— Des fois que ce serait encore un crime ! voilà qui ferait bien du vilain !

— J'ai beau le regarder, continuait Bouzille, je ne reconnais pas son signalement, c'est pas un garçon de la campagne...

— Bien sûr que non, observa la vieille, il est habillé comme un monsieur !

Le chemineau et la mère Chiquard se considérèrent en silence. Bouzille était moins satisfait que l'instant précédent ; sans doute l'appât des vingt-cinq francs l'incitait à s'en aller prévenir aussitôt la gendarmerie, mais l'éventualité d'un crime, soulevé par l'avisée bonne femme, le contrariait d'autant plus qu'elle lui paraissait assez fondée ! Si un second assassinat venait d'être commis dans la région, cela ne manquerait pas d'énervier les autorités et de rendre de mauvaise humeur la maréchaussée !

Prenant une décision, il déclara :

— Je vais le refoutre à l'eau !

Et déjà il s'apprêtait à exécuter ce plan ; la mère Chiquard l'en empêcha :

— Il ne le faut pas, déclara-t-elle, des fois qu'on nous aurait déjà vus ; c'est du coup que ça nous causerait des embêtements !

Une demi-heure après, convaincu de son triste devoir, Bouzille enfourchait son tricycle préhistorique et s'acheminait dans la direction de Saint-Jaury.

Pour les gens dont les obligations officielles ou les relations de famille ne font pas du 1^{er} janvier un jour fort absorbant, le début de l'année constitue assurément une date lugubre et pénible. On change de chiffre, ce qui fait songer.

Le policier Juve, confortablement installé dans son cabinet de travail, épiloquait mentalement sur ces choses, cependant que tombait

le crépuscule, dès quatre heures de l'après-midi.

Juve, ce 1^{er} janvier, n'était pas sorti.

Le policier était, depuis un mois, excessivement préoccupé par les mystères successifs dont il voulait découvrir la solution :

L'affaire Beltham.

L'affaire Langrune.

Fantômas !

Que pouvait faire Fantômas en ce moment ? Et, s'il existait réellement, comme le croyait de la façon la plus sincère le subtil inspecteur de la Sûreté, à quoi donc, par exemple, pouvait-il occuper son 1^{er} janvier ?

Juve s'était un peu laissé aller au bien-être, à l'engourdissement que procure la température tiède, née d'un bon feu de bois, dans une pièce bien close...

Suivant distraitement des yeux la fumée bleue de sa cigarette, Juve, à demi somnolent, songeait sans réfléchir, lorsque soudain un coup de sonnette le fit tressaillir ; Juve bondit de son fauteuil et, ne laissant pas le temps à son valet de chambre d'aller ouvrir, reçut des mains du télégraphiste une dépêche dont il déchira avec hâte le pointillé.

Juve, à la lueur de sa lampe, lut :

« Avons découvert dans rivière Dordogne cadavre d'un jeune homme noyé, visage méconnaissable, supposons d'après signalement que c'est Charles Rambert, envisagez situation et télégraphiez décision que prendrez. »

La dépêche datée de Brive, portait en signature le nom du juge d'instruction, M. de Presles.

— ... Cadavre méconnaissable... un noyé dans la Dordogne, serait-ce véritablement Charles Rambert ?

Le policier, tout naturellement depuis la disparition étrange de M. Étienne Rambert et de son fils, avait été amené à formuler dans son esprit diverses hypothèses ; toutefois aucune des conclusions auxquelles provisoirement il s'était arrêté ne lui avait paru suffisamment étayée d'arguments pour qu'il fût rationnel de la considérer comme un fait acquis...

Toutefois, du nouveau se produisait et assurément le policier allait déduire quelque chose du télégramme de M. de Presles, lorsqu'un second coup de sonnette retentit.

Juve ne se dérangea pas ; prêtant l'oreille, il entendit que son valet de chambre répondait énergiquement :

— Monsieur ne reçoit pas !

Juve, en effet, s'était fait un principe absolu de ne jamais recevoir de visites à son domicile particulier. Si l'on désirait le voir pour affaires, on le trouvait à peu près régulièrement chaque jour, vers 11 heures du matin, à la Sûreté.

Cependant, le visiteur insistait tellement que le valet de chambre finit par apporter à son maître une carte de Visite, fort inquiet des suites qu'allait avoir cette aventure, sachant combien M. Juve n'aimait pas que l'on forçât sa porte.

À sa grande surprise, Juve ordonna aussitôt :

— Fais entrer tout de suite, ici même !

Deux secondes après, devant Juve, apparaissait M. Étienne Rambert !

M. Étienne Rambert, les traits tirés, le visage empreint d'une angoisse profonde, tenait à la main un journal du soir que, dans son agitation, il avait tout froissé.

— Monsieur, murmura-t-il d'une voix accablée, dites-moi si c'est vrai... je viens de lire ceci.

Juve, ayant désigné un siège au visiteur, s'emparait du journal et parcourait un récit à peu près analogue à celui que lui avait apporté quelques instants auparavant la dépêche du juge d'instruction de Brive.

Après avoir considéré en silence M. Étienne Rambert, Juve, de sa voix calme, dont la merveilleuse tonalité d'indifférence ne permettait jamais de savoir quel était le fond de sa pensée, demanda :

— Mais pourquoi venez-vous me trouver, monsieur ?

Le vieillard leva les bras au ciel :

— Pour savoir, monsieur !

— Pour savoir quoi ?

Le vieillard continuait, tremblant d'angoisse :

— ... Si ce cadavre, ce noyé, n'est pas... mon fils ? mon pauvre Charles ?...

Toujours impassible, Juve interrompait encore :

— Mais c'est plutôt vous, monsieur, qui pourriez me renseigner...

Il y eut un silence. M. Étienne Rambert, en dépit de non émotion, paraissait réfléchir avec intensité. Soudain, le vieillard, levant les yeux vers le policier, commença, d'une voix lente :

— Ayez pitié, monsieur, d'un père désespéré ! Écoutez-moi ; j'ai une révélation atroce à vous faire...

9 – TOUT POUR L'HONNEUR

Horace Éloy, gardien du Palais de Justice de Cahors était plongé dans une stupéfaction profonde...

Jamais il n'avait vu tant de monde, jamais une aussi grande quantité de voitures et de calèches ne s'étaient donné rendez-vous sur la petite place entourant le monument qui fait, à juste titre d'ailleurs, l'orgueil des habitants de la ville.

Horace Éloy, d'un mot, notait l'importance de la situation.

— Cré bon Dieu ! Quand on pense que toute la société s'est dérangée pour ce procès, ça fait-il voir tout de même ce qu'il est extraordinaire !...

Le brave homme n'avait point tort.

C'était bien, en effet, la « Société » qui s'était donné rendez-vous ce jour-là au Palais de Justice, où s'ouvrait la session des assises.

Toutefois, si, à l'instar de ce qui se passe à Paris, où chaque fois que la justice appesantit sa main sur l'épaule d'une personnalité marquante, le prétoire se garnit d'un public choisi, la salle d'audience du Palais de Justice de Cahors était comble, il n'en demeurerait pas moins évident que ce public n'avait pas les détestables habitudes du public parisien.

On se parlait, on se saluait, mais on se saluait à gestes discrets, on se parlait à voix basse... et les réflexions qu'une oreille attentive eût pu saisir étaient attristées, chagrines...

On se montrait du doigt, avec sympathie, l'une des héroïnes de l'affaire :

— La petite Thérèse Auvernois ! vous voyez là-bas ! au premier banc ?... C'est M. le président du Tribunal qui l'a fait placer là... je le sais par le facteur qui a remis la convocation au château de Quérelles...

— Vous parlez de l'habitation de Mme de Vibray ?

— Oui, la jolie femme en gris... celle qui est assise à côté de la petite Thérèse... Depuis la mort de Mme de Langrune, elle n'a jamais voulu consentir à ce que cette enfant demeurât au château de Beaulieu, trouvant, à juste titre, que c'était trop cruel pour elle...

— Alors, Thérèse habite chez Mme de Vibray ?

— Parfaitement, le conseil de famille a provisoirement donné la tutelle au président Bonnet... Vous le voyez ? Ce grand maigre qui parle à l'intendant Dollon...

— Vous connaissez l'intendant Dollon ?

— Naturellement ! je l'ai vu très souvent chez cette pauvre Mme de Langrune.

— Oui, pauvre marquise !... que d'épouvantables histoires depuis sa mort !

... Petit à petit, pourtant, le silence s'établissait dans la salle.

— Ma petite Thérèse, disait la baronne de Vibray en se penchant affectueusement sur la jeune fille, pâle affreusement dans ses longs voiles de deuil... tu ne te sens pas trop fatiguée ?... Tu ne veux pas que nous sortions quelques minutes ?...

— Mais non, ma chère marraine, répondait Thérèse, ne vous tourmentez pas !... Je serai forte !

La baronne de Vibray, qui ne pouvait rester deux minutes silencieuse, hochait la tête :

— Ah ! si, je me tourmente ! reprenait-elle, affaiblie comme tu l'es, presque malade, c'est une horrible imprudence que tu fais de vouloir à toute force assister à ce malheureux procès !...

Doucement Thérèse secouait la tête :

— C'est mon devoir, répondait-elle, je ne laisserai jamais rien passer, touchant de loin ou de près à l'assassinat de ma pauvre chère grand-maman, sans vouloir en connaître tous les détails !...

Le président Bonnet, assis tout à côté des deux femmes, et jusqu'alors fort occupé à échanger de graves coups de chapeau, intervint.

Il éprouvait le besoin d'étaler sa compétence.

— La Cour, disait-il, c'est-à-dire l'ensemble des magistrats qui vont avoir à siéger, est composée ici, comme dans la majorité des villes de province, d'un conseiller à la cour d'appel... M. le conseiller de Saint-Hérand... Je l'ai beaucoup connu jadis quand il siégeait à Saint-Calais... ; du président du tribunal civil de Cahors, et enfin du plus vieux de nos juges : M. Maujoul. Par conséquent, nous allons avoir un tribunal dont les magistrats porteront deux sortes de robes, la robe rouge pour le président, la robe noire pour les deux assesseurs...

Bien que ni Thérèse ni Mme de Vibray n'aient eu l'air de s'intéresser à ces détails, le président Bonnet continuait :

— Le petit bureau que vous voyez à droite sera occupé par le greffier chargé de la lecture de certains actes et de la création de quelques autres... ; en face se trouvera M. le procureur général, dont l'éloquence vous charmera, je n'en doute point... Sur ces autres bancs, ici, prendront place les jurés qui auront à se prononcer sur les questions de fait, tandis que la Cour décidera de la peine à appliquer...

Le président Bonnet, longuement, continuait ses descriptions. À côté de lui, ses voisins prêtaient l'oreille, intéressés, à l'exception d'un seul personnage tout de noir vêtu, les yeux dissimulés sous d'obscures lunettes. Ce personnage semblait visiblement impatienté par les remarques du magistrat.

Juve – car c'était lui – à vrai dire connaissait assez l'organisation judiciaire pour ne pas avoir besoin des commentaires du président Bonnet !

Soudain, en une minute, comme si une décharge électrique avait galvanisé toutes les personnes réunies dans la petite salle d'audience, les conversations s'arrêtèrent, le silence s'établit rigoureux, cependant qu'un murmure, fait du même mot répété tout bas par cent bouches différentes, s'élevait :

— L'accusé !

C'était Étienne Rambert.

Il venait, en effet, de descendre l'allée du prétoire et de se diriger vers le banc qui lui était réservé, un peu en avant de la barre des témoins, tout contre l'un des vieux avocats du barreau de Cahors, Me Dareuil...

L'assistance avait peu de temps, d'ailleurs, pour regarder l'accusé.

M. Étienne Rambert avait à peine gagné son banc, que la porte faisant communiquer la salle d'audience avec la chambre des délibérations s'ouvrait. Un par un, les membres du jury gagnaient leurs places, puis un huissier en robe noire s'avancait et, d'une voix glapissante, lançait l'invitation traditionnelle en province :

— Silence ! messieurs, debout ! tête nue ! la Cour !

Lents, graves, solennels, marchant à pas comptés, les magistrats gagnaient leur place, puis le président proférait les paroles sacramentelles :

— L'audience est ouverte !

Et, tout de suite, le greffier se leva pour donner lecture de l'acte d'accusation :

— Nous, juge d'instruction...

C'était un excellent homme, le greffier du tribunal de Cahors, et d'un type fort analogue à celui du greffier Gigou, qui jadis avait accompagné M. de Presles, lors de l'instruction de l'affaire Langrune.

Mais, tandis que ce dernier était avant tout préoccupé du désir de paraître, de compliquer les formalités de la justice, cet autre, modeste avant tout, tenait au contraire essentiellement à passer inaperçu !

Les audiences de la Cour d'assises étaient rares à Cahors ; il n'avait point souvent l'occasion de lire des actes d'accusation d'une nature aussi tragique ; aussi s'était-il méfié de son émotion... En greffier modèle, il avait appris par cœur le commencement de l'acte dont il devait donner lecture... Ce fut pourquoi l'on entendit nos premiers mots, pourquoi aussi, dès le moment où sa mémoire ne lui rappela plus rien, il se prit à bredouiller d'une façon inintelligible !

Dans l'auditoire ce fut une déception.

Nul n'entendait, nul ne devinait les paroles du timide officier de justice !

La lecture du greffier terminée, Étienne Rambert, comme écrasé sous le poids des souvenirs que cette lecture venait de réveiller en lui, demeurait immobile, le front appuyé dans ses mains... la voix aigre du conseiller, présidant la Cour, l'arrachait à ses pensées.

— Accusé, disait le magistrat, levez-vous !

Étienne Rambert, pâle comme un mort, se dressait et, croisant les bras sur sa poitrine, semblait pour quelques secondes retrouver une énergie factice.

— Votre nom ? questionnait le président.

— Hervé-Paul-Étienne Rambert.

— Votre profession ?

— Négociant... je possède et j'exploite des plantations de caoutchouc situées dans l'Amérique du Sud.

— Bien ! interrompait le magistrat. Votre âge ?

— Cinquante-neuf ans-

Étienne Rambert, à toutes ces questions, avait répondu d'une voix forte, mais en quelque sorte sans timbre, comme voilée, comme assourdie.

Après une pause, qu'il occupait à assujettir ses lunettes cerclées d'or sur un nez trop aquilin, le président de la Cour reprenait

l'interrogatoire :

— Vous êtes riche... vous êtes instruit... il est donc inutile que je vous demande si vous avez compris la lecture qui vient d'être faite de l'acte d'accusation ?...

— Je l'ai suivie, monsieur, répondait Étienne Rambert, mais je proteste contre certaines des allégations, et je proteste de toute ma force contre les imputations qui me sont faites, d'avoir failli à mon devoir d'homme d'honneur, à mon rôle de père...

Irascible, le président des assises l'interrompt :

— Pardon, disait-il, je n'ai point l'intention de permettre que vous éternisiez les débats. Mon interrogatoire va porter successivement sur les différents chefs de l'accusation. Par conséquent, vous protesterez, si bon vous semble, au fur et à mesure...

Étienne Rambert n'eut aucun mouvement de révolte devant la sèche rudesse du président.

— Interrogez-moi, dit-il sur le même ton d'accablement ; je vous répondrai, monsieur...

De plus en plus cassant, le magistrat releva le mot.

— Eh ! j'y compte bien ! Vous avez déjà bénéficié d'une extrême faveur en restant jusqu'ici accusé libre, au lieu d'être incarcéré ; c'est la moindre des choses que vous parliez avec franchise devant ces messieurs du jury.

Comme l'accusé ne relevait point cette sortie sans tact du magistrat, ce dernier poursuivit :

— Donc, vous avez entendu l'acte d'accusation. Il vous reproche d'abord d'avoir favorisé l'évasion de votre fils – qu'une instruction ouverte d'autre part incrimine du meurtre de Mme la marquise de Langrune –, il vous reproche ensuite d'avoir, pour éviter la déconsidération publique, tué votre fils dont on a retrouvé le corps sur les berges de la Dordogne.

À l'énoncé brutal des faits, Étienne Rambert eut un superbe mouvement d'indignation.

— Monsieur le président, dit-il, il y a façon et façon de présenter les choses ; je ne nie point le but de l'acte d'accusation, mais je m'élève contre la manière dont vous le résumez ! L'acte d'accusation a voulu prétendre et ne pouvait prétendre qu'une seule chose : c'est que j'avais fait justice d'un criminel qui devait me faire horreur, mais que je ne devais pas livrer aux mains du bourreau.

C'était cette fois le président qui semblait hébété de stupéfaction.

— Nous discuterons tout à l'heure, dit-il, si vous pouviez vous croire le droit de vous faire justice vous-même, mais là n'est pas la question ; il y a d'autres points sur lesquels il convient que vous vous expliquiez devant le jury. Pourquoi, d'abord, avez-vous obstinément refusé de parler au magistrat instructeur ?

Étienne Rambert, d'une voix lente, répondit :

— Monsieur le président, je ne devrais point avoir à entendre de semblables questions... mais soit ! Puisque vous avez besoin d'apprendre pourquoi je me suis tu, je vous dirai que je n'avais aucune réponse à faire au magistrat instructeur, parce que j'estime qu'il n'avait aucune demande à m'adresser ! Je me suis assis sur ce banc d'infamie, je me suis levé, quand vous m'avez interpellé de ce mot « accusé », par simple respect pour la justice de mon pays !... Mais je n'admets, ni que je sois accusé, ni qu'on puisse formuler contre moi le moindre grief relevant du code !...

La déclaration de l'accusé s'acheva cette fois par un sanglot.

Dans l'auditoire, des femmes avaient tiré leurs mouchoirs et se tamponnaient les yeux. Sans plus se contraindre, Mme de Vibray sanglotait. La petite Thérèse, très émue, avait de grosses larmes qui lui coulaient le long des joues. Plus braves, s'efforçant d'avoir l'air sceptique, les hommes toussaient... ; au banc du jury, des figures s'efforçaient de rester impassibles, qui grimaçaient cependant sous une intense émotion...

Le président Bonnet se penchait vers Dollon.

— Vous verrez, lui disait-il, j'ai l'habitude des audiences !... c'est une condamnation grave à peu près certaine !...

Après une pause, qu'il occupait à tenter de terroriser l'assistance en promenant sur elle des regards menaçants, le président des assises, se tournant vers l'accusé, essaya l'ironie :

— Voilà donc pourquoi, monsieur, vous êtes obstinément resté muet pendant toute la durée de l'instruction !... C'est vraiment curieux ! J'admire la façon dont vous entendez votre devoir d'honnête homme !... Elle est plaisante !

Étienne Rambert interrompit la diatribe :

— Je suis assuré, dit-il, monsieur le président, qu'il y a beaucoup de gens ici qui m'ont compris et qui m'ont approuvé...

Il y avait quelque chose de si directement personnel, dans la phrase de M. Rambert, que le président de la Cour protesta :

— Les honnêtes gens me comprendront aussi, j'en suis certain, dit-il, quand j'aurai précisé votre rôle, Rambert... Après tout, votre attitude, dans toute cette affaire, est la suivante : au moment où vous avez cru votre fils assassin, au moment où vous avez découvert l'essuie-main sanglant, c'est-à-dire la preuve matérielle de sa culpabilité, vous n'avez pas hésité une seconde, vous, l'honnête homme !... Vous n'avez point songé à livrer le coupable aux mains des gendarmes qui se trouvaient dans la cour du château, mais bien à le faire échapper ! À le faire évader !... Vous ne niez pas cela ?

Étienne Rambert, en tremblant violemment, protestait encore, la voix vibrante :

— Monsieur le président, si vous estimez que j'ai fait là acte de complicité, je ne nie point cette complicité, je la crie de toutes mes forces !... Monsieur le président, le devoir d'un père – et c'est une haute signification que j'attache au mot « devoir »... – le devoir d'un père n'est jamais, ne peut pas être de livrer son enfant !...

Tandis qu'un frisson de sympathie parcourait l'auditoire, le président des assises haussa les épaules :

— Laissons les phrases creuses, dit-il. Rambert, vous avez de grandes tirades pour défendre votre conduite, cela vous regarde... il me semble plus utile de préciser un peu les faits... veuillez donc répondre à mes questions...

— Je vous écoute, monsieur le président.

— Avant tout, précisait le magistrat, votre fils a-t-il avoué avoir assassiné Mme de Langrune, soit dans la nuit où vous l'avez décidé à prendre la fuite, soit postérieurement ? La réponse que vous me donnerez n'établira pas, bien évidemment, la vérité, mais, enfin, elle indiquera la thèse que vous entendez soutenir. Est-ce oui, est-ce non ?

— Monsieur le président, je n'ai pas à vous répondre ! Mon fils était fou !... Aucun motif d'intérêt ne pouvait le pousser... mais sa mère est dans une maison de santé !... Voilà toute l'explication du crime ! S'il a tué, c'est dans un moment d'aberration !...

— Autrement dit, répliqua le président, d'après vous, Charles Rambert a avoué, mais vous ne voulez pas l'affirmer ?...

— Je ne dis point qu'il a avoué...

— Vous le laissez entendre...

Le président fit une petite pause ; Étienne Rambert se gardait de répondre.

— Passons ! continuait le magistrat ; qu'avez-vous fait exactement

à partir du moment où vous avez quitté le château ?...

— Ce que l'on fait, monsieur le président, quand on est en fuite... Nous avons erré à travers les champs, dans les bois, lamentablement... Monsieur le président, nous avons vécu les heures les plus affreuses qu'il soit possible à des hommes de vivre !

— Combien de temps ?

— Notre fuite a duré quatre jours, monsieur le président...

— C'est donc le quatrième jour que vous l'avez tué ?

— Monsieur le président ! Ayez pitié de moi !... Vous me torturez ! Je n'ai pas tué mon fils. C'était un assassin que j'avais avec moi ! Un assassin que la police recherchait ! que la guillotine attendait !...

Le magistrat, insensible aux cris de douleur du malheureux Étienne Rambert, se contentait de hausser les épaules.

— Si vous voulez, dit-il, c'était un assassin ! Mais vous n'aviez pas le droit de vous transformer en bourreau !... Voyons, reconnaissez-vous l'avoir tué ?...

— Je ne le reconnais pas !

— Niez-vous l'avoir tué ?

— J'ai fait ce que mon devoir me commandait de faire !

Le président tapait violemment sur son bureau.

— Toujours la même histoire ! Vous refusez de répondre...

Du geste, le président imposait silence aux auditeurs du prétoire qui, malgré eux, secoués par l'horreur du drame dont ils suivaient les péripéties, avaient mal réprimé, à la dernière réponse d'Étienne Rambert, leurs tressaillements d'émotion :

— Messieurs les jurés apprécieront ! dit-il. Ainsi, vous ne voulez répondre sur aucune des questions principales de la cause ?... Pourriez-vous, par exemple, me citer un seul des conseils que vous donniez à votre fils ?... Qu'est-ce que vous souhaitiez ?

Étienne Rambert, cette fois, répondait d'une voix plus calme :

— Monsieur, je n'avais pas à livrer mon fils, je ne pouvais que souhaiter une chose : l'oubli, et si l'oubli était impossible, la mort... Ce que je lui conseillais surtout, c'était de réfléchir à la vie qui lui était faite désormais, à l'avenir de honte qui l'attendait... Je le suppliais de s'arranger pour disparaître à jamais...

— Ah ! vous avouez lui avoir conseillé le suicide ?...

— Je veux dire que je voulais qu'il partît à l'étranger...

Le président, à dessein, pour laisser aux jurés le temps d'apprécier l'importance de la dernière phrase qu'il venait d'arracher à Étienne Rambert, suspendit quelques minutes son interrogatoire, feignant de s'absorber dans l'examen des papiers, feuilletant les pièces du dossier de cette affaire criminelle.

Sans lever la tête, brusquement, il demanda :

— Vous avez été étonné d'apprendre sa mort ?

— Non !... répondait Rambert, sourdement.

— Comment vous étiez-vous quittés ?

— Une nuit, la dernière, nous nous étions endormis en plein champ, au pied d'une meule, harassés de fatigue... C'était au bord de la Dordogne... Le lendemain matin, quand je m'éveillai, j'étais seul... il... mon fils avait disparu... Je n'ai rien su d'autre...

Mais cette fois, le président avait en main des arguments terribles, pour arracher des contradictions au malheureux.

— Allons donc ? fit-il, dominant encore une fois d'un regard menaçant l'émotion de la salle.

« Allons donc ! si vous n'aviez rien su d'autre à ce moment, comment se fait-il que, quelques jours plus tard, vous soyez monté chez l'inspecteur Juve, et lui ayez immédiatement demandé ce que l'on savait au sujet du cadavre de votre fils ? Vous, Rambert, vous ne doutiez pas !... Vous saviez que ce cadavre était celui de votre fils ! Pourquoi ?... Comment ?...

Le président des assises soulignait là une des charges les plus importantes qui pouvait étayer l'accusation de meurtre portée contre Étienne Rambert.

Étienne Rambert le sentait si bien que, se tournant vers le jury, comme si, soudain, il n'avait plus mis sa confiance qu'en les membres de ce tribunal, il déclara :

— Ah ! messieurs, cet interrogatoire est un supplice, je ne puis plus le supporter... je ne puis y faire les réponses nécessaires... vous en savez assez pour me juger... jugez-moi ! Dites si j'ai failli à l'honneur ! si j'ai failli à mon devoir de père ! Pour moi, je ne saurai point répondre à de nouvelles questions...

Le malheureux s'affaissa sur son banc, vaincu, défaillant...

D'un ton aigre, le président des assises se tourna vers le jury, avec une mimique de satisfaction – celle du chasseur qui a traqué, acculé l'innocent gibier qu'il poursuit – et déclara :

— Cette décision de ne plus répondre à mon interrogatoire, c'est en quelque sorte un aveu de culpabilité !... Enfin, le jury appréciera !...

Tandis que les commentaires naissaient dans le public, que de banc à banc les spectateurs chuchotaient des mots de compassion, le président déclarait, sur le ton ordinaire dont il énonçait les formalités :

— Nous allons procéder à l'audition des témoins... je dois faire remarquer tout de suite que le plus intéressant d'entre eux serait assurément Bouzille, chemineau qui repêcha le cadavre de Charles Rambert ; malheureusement, cet individu est sans domicile fixe, change quotidiennement de canton et, par conséquent, il est pratiquement impossible de le joindre, par une citation à comparaître...

Le président faisait appeler par l'huissier l'interminable série des témoins à charge.

C'étaient des paysans qui avaient rencontré le père et le fils Rambert, alors qu'ils fuyaient le château ; c'étaient les boulangers qui avaient vendu du pain au malheureux Étienne Rambert, lorsqu'il osait se risquer à l'entrée des villages... Puis défilaient encore à la barre, des éclusiers qui avaient aperçu, sans pouvoir le rattraper, le cadavre du jeune Rambert, lorsqu'il était entraîné par la Dordogne...

Ces témoins n'apportaient aucun éclaircissement à l'affaire ; visiblement, l'auditoire se lassait d'écouter, et déjà on prévoyait le verdict.

— Vous verrez, disait un gros homme assis dans les derniers rangs du public, vous verrez que cette affaire changera de face dès l'audition des témoins à décharge... jusqu'à présent le jury n'a encore entendu que des phrases hostiles à ce malheureux Étienne Rambert, mais quand, tout à l'heure, il va avoir à écouter les amis de l'accusé, ceux qui viendront dire quelle fut sa vie d'honneur, de loyauté, il est certain...

— Non, mon cher, ripostait un voisin, vous faites une erreur grossière : je sais, de source certaine, que M. Étienne Rambert, dédaigneux de se défendre, n'a voulu faire citer aucun témoin à décharge...

— Quelle imprudence !

— Non, quel magnifique défi !... cet homme a fait son devoir. Il

n'essaye point d'attendrir ses juges...

— Et la plaidoirie de l'avocat, est-elle bien ?

— On m'a juré que Me Dareuil ne prendrait la parole que pour s'en rapporter, suivant l'ordre formel de son client, à la décision de la justice !...

Le président des assises, tourné vers le jury, expliquait :

— Il serait intéressant pour vous, messieurs, d'entendre le policier Juve, mais vous savez qu'il n'aurait point d'autres détails à vous communiquer que ceux relatés au procès-verbal d'enquête dont je viens de vous donner lecture... c'est pourquoi je ne l'ai point fait citer. En revanche, j'aperçois dans la salle M^{lle} Thérèse Auvernois, petite-fille de M^{me} de Langrune... C'est cette fillette qui, vous le savez, a entendu l'accusé tenter d'obtenir des aveux de son fils pendant la nuit qui précéda leur fuite commune du château de Beaulieu. Cette enfant n'a pas été citée comme témoin en cette affaire, en raison de ce que sa déposition ne saurait que répéter celle qu'elle a faite au cours de l'enquête et qu'il était cruel – puisque sans intérêt – de réveiller en elle des souvenirs pénibles. Toutefois, puisqu'elle assiste à cette audience, en vertu de mon pouvoir discrétionnaire, nous allons, si vous le voulez bien, lui demander de nous confirmer un point important de la cause.

« Mademoiselle Thérèse Auvernois, voulez-vous venir à la barre ?

Un huissier audienier s'avançait vers la fillette : la pauvre petite Thérèse, surprise par cette citation imprévue, gagna le milieu du prétoire, s'accouda à la barre des témoins et, tremblante, attendit les questions du président.

— Je ne vous demande pas, dit celui-ci, si vous reconnaissez M. Rambert. C'est bien lui que vous avez entendu parler avec le jeune Charles Rambert, dans la nuit de samedi, au château de Beaulieu ?

— Oui, monsieur, c'est bien M. Étienne Rambert.

— Voulez-vous nous dire ce que vous savez relativement à l'accusation portée contre l'accusé d'avoir tué son fils ?

Thérèse, faisant un visible effort, se contentait de répondre :

— Je ne puis dire qu'une chose, monsieur le président, c'est que M. Rambert parlait à son fils sur un ton de si terrible émotion, que j'ai bien compris comme il souffrait !

Le président, qui avait escompté de la part de Thérèse un témoignage sévère, comprenait que la jeune fille, elle aussi, ne faisait point retomber le poids de la folie du fils sur le malheureux père.

La déposition allait être favorable, il l'interrompt.

— C'est bien ! mademoiselle, dit-il. Cela suffit, je vous remercie...

Tandis que Thérèse regagnait sa place, le président dit au jury :

— Nous n'avons plus d'autres témoins à entendre ; la parole est à M. le Procureur de la République pour prononcer son réquisitoire.

Le magistrat qui allait avoir la charge de requérir une condamnation contre le malheureux Étienne Rambert se leva et commença son discours, plus étayé en droit que charpenté en fait. Il relevait en phrases rapides les contradictions, les faiblesses de l'argumentation d'Étienne Rambert. Il montrait comment, sous le perpétuel refus de répondre, les faits avaient été cependant prouvés. Ayant ainsi établi ou tenté d'établir la culpabilité de l'accusé, il consacra de longues minutes à démontrer, on citant des textes confus et multiples, qu'Étienne Rambert avait eu tort de se faire lui-même justice, tort de faire échapper son fils, tort de le tuer.

Le discours du procureur général était peut-être fort éloquent ; il n'apportait aucun élément nouveau à l'affaire.

L'avocat de l'accusé se leva à son tour.

— Messieurs, déclarait-il, vous avez entendu l'interrogatoire de M. Étienne Rambert... Vous savez de quoi il est accusé, vous devez savoir s'il est réellement coupable des faits qui lui sont reprochés ; mon client m'a chargé simplement de vous dire qu'il s'en rapportait à votre conscience pour décider si un père, ayant un fils fou et voyant ce fou criminel, il avait trouvé moyen de concilier son devoir d'honnête homme et ses sentiments paternels ? Je ne vous supplierai point, je ne solliciterai pas un verdict qui, semble-t-il, s'impose ; je vous demande de juger sans indulgence, sans sévérité, impartialement, en gens d'honneur !

Ces phrases courtes posaient le débat comme il devait être posé.

C'est au milieu d'un silence absolu que le président, suivi de ses assesseurs, regagna la Chambre du Conseil, que les membres du jury se retirèrent pour aller décider du verdict.

Le tribunal parti, Étienne Rambert emmené entre deux gendarmes, le public soudain se prit à causer.

L'auditoire, en entier, était sympathique à l'accusé.

La douleur de ce père avait remué les plus sceptiques, les plus indifférents. Et chacun prévoyant le verdict, chercha d'avance les termes et les considérants de l'arrêt.

— Il n'est pas douteux qu'il a tué son enfant, déclarait un vigneron à la face rubiconde.

— Oui, répondait une femme, ou s'il ne l'a pas tué, il a dû le pousser fortement au suicide !... mais que pouvait-il faire ? il n'allait pas le livrer, n'est-ce pas ?

Un gros homme intervint.

— C'était une situation sans issue ! Étienne Rambert, quelle que fût l'affection qu'il portait à son fils, ne pouvait avoir évidemment qu'un seul désir ; c'est que l'enfant se tuât ! Moi, j'approuve Étienne Rambert !

Toujours bavard, le président Bonnet expliquait :

— Si le jury veut que la Cour acquitte Étienne Rambert, il n'y a qu'un seul moyen, c'est de déclarer qu'il n'est pas coupable d'avoir tué son fils et, par conséquent, répondre « non » à toutes les questions qui lui sont posées... S'il répond « oui » à une seule de ces questions, étant donné la sévérité connue de M. le Président des Assises, il faut s'attendre à une condamnation exemplaire... peut-être à une condamnation à mort !...

La sonnerie annonçant le retour des jurés l'interrompit : ils regagnèrent leurs bancs, puis les magistrats rentrèrent, solennels et, enfin le Président du jury, au milieu du silence, se leva :

— Devant Dieu et devant les hommes, déclarait-il selon la formule traditionnelle et d'une voix que l'émotion faisait légèrement trembler, sur mon honneur et sur ma conscience, à l'unanimité des voix, la réponse du jury est « non » à toutes les questions.

C'était l'acquittement !...

10 – LE BAIN DE LA PRINCESSE SONIA

Quatre mois s'étaient écoulés depuis l'acquittement sensationnel de M. Étienne Rambert aux assises de Cahors.

L'opinion publique, après avoir suivi avec passion la troublante affaire du château de Beaulieu, commençait déjà à l'oublier, comme elle oubliait presque l'assassinat de lord Beltham, crime demeuré inexpliqué. Seul Juve ne se laissait point distraire par ses habituelles préoccupations.

Juve continuait à surveiller les mystérieux bas-fonds de Paris, à étudier les drames, quotidiens, qui ensanglantent la capitale...

Juve guettait, dans son inactivité apparente, la faute qui lui livrerait les auteurs ou l'auteur des plus troublants assassinats dont il avait jamais eu à s'occuper !

On était à la fin de juin, à l'époque où Paris jusqu'alors peuplé de touristes, commence à devenir désert.

Au Royal-Palace Hôtel, caravansérail dont la façade s'étend sur deux cents mètres, à droite en montant les Champs-Élysées et dont l'angle fait le coin de la place de l'Étoile, la plus grande activité régnait. Tout le personnel de service allait et venait dans les salons du rez-de-chaussée, les vastes halls de l'entrée...

C'était l'heure à laquelle les clients du Royal-Palace rentraient de soirée ou du spectacle, et, dans les vestibules de ce vaste hôtel, c'était un continuel défilé d'hommes en habits noirs, de jeunes gens en smokings, de femmes élégantes en robes décolletées.

Une superbe auto s'arrêta sous le péristyle.

Le chef du personnel de l'hôtel, M. Louis, s'inclina respectueusement, comme il avait l'habitude de faire pour les clientes de marque.

— Madame la princesse est bien rentrée ? interrogea-t-il d'une voix grave et respectueuse.

D'un signe aimable de la tête, la cliente répondait affirmativement, et, aussitôt, le chef du personnel, appelant un valet, commanda :

— L'ascenseur pour Mme la princesse Sonia Danidoff !...

Quelques instants après, l'élégante apparition, qui, bien que

n'ayant que traversé le hall, avait fait sensation, disparaissait dans la cabine de l'ascenseur. Celui-ci aussitôt s'élevait vers les appartements.

La princesse Sonia Danidoff était une cliente importante du Royal-Palace ; elle occupait, à elle seule, tout un appartement composé de quatre grandes pièces, au troisième étage.

À la vérité, la princesse avait, pour ainsi dire à double titre, droit à un semblable luxe. Non seulement sa fortune immense le lui permettait, mais encore elle appartenait à la famille la plus haut placée qui fût au monde, étant, par son mariage avec le prince Danidoff, devenue la cousine germaine de l'empereur de Russie.

Portant une trentaine d'années à peine, la princesse Sonia Danidoff dont les yeux bleus faisaient dans le visage, encadré de lourdes tresses noires, un étrange et seyant contraste avec la chevelure, était, non point jolie, mais belle.

Très mondaine, la princesse, qui passait six mois de l'année au moins à Paris, logeant à la mode américaine du Royal-Palace, était fort connue et très appréciée dans les salons les plus élégants de Paris.

La conduite de la princesse Sonia Danidoff était irréprochable ; les médisants, qui n'avaient pu trouver de critiques à lui faire de ce chef, se rabattaient sur la fréquence de ses séjours à Paris, pour prétendre qu'elle devait jouer un rôle politique mystérieux... Rien toutefois ne pouvait permettre de l'affirmer.

À peine avait-elle traversé le grand salon de son appartement, que la princesse Sonia Danidoff entra dans sa chambre à coucher. Ayant tourné deux commutateurs électriques ; elle fit jaillir aussitôt des gerbes de lumière.

— Nadine ! appela-t-elle de sa voix grave.

D'un divan bas, dissimulé dans l'angle de la pièce, une jeune fille bondit aussitôt, subitement éveillée...

— Nadine ! ordonna la princesse, enlève-moi mon manteau et défais-moi mes cheveux ; je suis fatiguée.

La servante obéit ; tandis qu'elle jetait sur les épaules de sa maîtresse un large peignoir, la jeune fille hasarda :

— Pas bien chaud, ce soir, princesse ?

Nadine était une petite Circassienne, au type nettement accentué, mince, alerte, très brune, avec des yeux profonds dans lesquels pétillait une flamme sombre.

La princesse s'impatientait : Nadine, endormie à l'attendre et sans

doute mal éveillée, se montrait maladroite dans ses gestes. À deux ou trois reprises, la princesse avait crié :

— Fais donc attention !

Une maladresse nouvelle de la servante l'agaça ; d'un geste irréfléchi de sa main longue et sèche, la princesse effleura la joue de l'enfant.

Nadine rougit, et, bondissant en arrière, les yeux pleins de révolte :

— Je ne veux pas être frappée ! cria-t-elle, cependant que la princesse, surprise, la fixait à son tour du regard.

— Nadine ! ordonna-t-elle, à genoux ! demande-moi pardon ou je te chasse !..

Nadine, soumise, repentante, tomba aux pieds de la princesse ; celle-ci, satisfaite, la releva d'un geste affectueux :

— C'est bien ! dit-elle, je ne t'en veux plus ; laisse-moi maintenant.

Mais Nadine, honteuse encore de s'être laissée aller à ce mouvement de rébellion, suppliait :

— Je vais vous déshabiller auparavant...

— Non, dit-elle, remonte dans ta chambre, il se fait tard.

Puis se ravisant et passant la main sur son front comme pour en chasser une névralgie importune :

— Tiens, poursuivit-elle, je crois qu'un bain me remettra de mes fatigues ; va me le préparer...

Dix minutes après, Nadine venait trouver la princesse qui rêvait au balcon. D'un geste humble et furtif, la petite Circassienne avait baisé le bout des doigts de sa maîtresse, lui murmurant :

— Tout est prêt.

Quelques instants passèrent et la princesse Sonia Danidoff, à demi dévêtue, allait se rendre dans son cabinet de toilette, lorsqu'elle se retourna et revint au milieu de la chambre à coucher qu'elle quittait.

— Nadine, appela-t-elle, es-tu encore là ?

Nul ne répondit.

— J'ai rêvé, fit la princesse ; il m'avait semblé entendre marcher.

La princesse passa une rapide inspection de sa chambre, jeta un coup d'oeil dans le salon brillamment éclairé, revint auprès de son lit,

constata que le tableau des sonneries, qui lui permettait d'appeler à son choix les divers serviteurs de l'hôtel, et ses domestiques particuliers, était en parfait état. La jeune femme, rassurée, gagna son cabinet de toilette, rapidement acheva de se dévêtir, se plongea dans l'eau parfumée.

Sonia Danidoff, qu'éclairait par derrière une ampoule électrique à la lumière tamisée par un verre dépoli, éprouvait une indicible satisfaction au délassement dans l'eau de son corps fatigué, lorsqu'un nouveau craquement la fit tressaillir. La princesse se dressa brusquement dans son bain, se retourna, le buste hors de l'eau, regarda autour d'elle : rien...

— Décidément, se dit-elle, je suis nerveuse !

Et la princesse ouvrait un livre déjà, lorsque, soudain, une voix étrange, malicieuse retentit à son oreille : quelqu'un, lisant sur son épaule, achevait tout haut la ligne commencée !

Avant même que Sonia Danidoff ait eu le temps de pousser un cri, d'esquisser un geste, une main comprimait vigoureusement les lèvres, une autre s'était abattue sur son poignet, l'empêchait d'atteindre le bouton de nonnette placé au milieu de la baignoire, entre les robinets.

Sonia Danidoff faillit s'évanouir ; déjà elle s'attendait à quelque effroyable choc, au contact horrible de quelque arme destinée à la tuer, lorsqu'elle sentit que peu à peu diminuait la compression de sa bouche, l'étreinte de son bras ; en même temps, l'être invisible et mystérieux qui l'avait ainsi surprise tournait autour de la baignoire et vouait se placer devant elle.

La princesse, atterrée, considéra le personnage.

C'était un homme d'une quarantaine d'années environ, fort élégamment vêtu ; le smoking, d'une coupe irréprochable, qu'il portait prouvait que l'extraordinaire visiteur n'était pas un de ces immondes individus habitués des bouges parisiens dont la princesse Sonia Danidoff avait lu la terrifiante description.

Les mains qui l'avaient immobilisée et qui, peu à peu, lui rendaient la liberté de ses mouvements, étaient blanches, très soignées ; l'homme, au visage distingué, portait une barbe noire, taillée en éventail ; une légère calvitie rehaussait un front déjà large. Toutefois, la princesse Sonia Danidoff ne put s'empêcher d'être frappée par la grosseur assez anormale de la tête de l'individu ni de remarquer les nombreuses rides qui s'inscrivaient d'une tempe à l'autre...

Sonia Danidoff, sans un mot, la lèvre tremblante, essaya

instinctivement de se redresser pour atteindre à nouveau la sonnette électrique ; d'un geste vif, l'homme lui maintenant l'épaule l'empêcha de réaliser son projet. L'inconnu avait eu un énigmatique sourire : dans la brusquerie du mouvement, le haut du corps de la princesse était sorti du bain, sa poitrine délicate s'était révélée nue.

Avec une galanterie un peu équivoque, l'étrange visiteur murmura :

— Dieu ! que vous êtes belle, madame !

Rougissante, émue, Sonia Danidoff s'était replongée dans l'onde opaque.

Surmontant son émotion, elle interrogea.

— Qui êtes-vous ? que voulez-vous ? Fuyez ou j'appelle...

— Surtout ne criez pas !... ou vous êtes morte, ordonna durement l'inconnu. Puis, esquissant un geste ironique : Sonner ? s'écria-t-il, c'est bien difficile ; votre pudeur vous le défend... il vous faudrait sortir de l'eau ce corps... d'ailleurs je m'y oppose... encore que j'éprouverais une joie extrême à vous contempler...

La princesse interrompait, les dents serrées :

— S'il vous faut de l'argent, des bijoux, prenez ! mais fuyez !...

L'homme, d'un rapide coup d'oeil, avait considéré les quelques bagues et bracelets déposés sur le guéridon voisin par la princesse, avant de se mettre au bain.

— Ces bijoux ne sont pas mal, dit-il, mais votre chevalière est mieux !

Attirant à lui la main de la princesse, il la serrait dans la sienne, considérant le bijou que celle-ci avait gardé à l'annulaire.

La main de la jeune femme tremblait :

— Ne soyez donc pas inquiète, conseilla l'inconnu et causons, si vous le voulez bien !

Après une pause, il ajoutait :

— Les bijoux n'ont rien de tentant lorsqu'ils ont perdu leur personnalité, je veux dire lorsqu'ils ne font plus corps avec la personne qui les porte ordinairement. Tout au contraire, le bracelet qui enserre le poignet, le collier qui ceint le cou, la bague qui adhère au doigt...

La princesse Sonia Danidoff, blanche comme une morte et ne pouvant comprendre où voulait en venir l'étrange et mystérieux visiteur, s'excusa, terrifiée :

— Je ne puis ôter cette bague, elle est trop juste...

L'homme eut un rire sardonique :

— Je vous répondrai, princesse, que cela n'a absolument aucune importance ; quiconque voudrait se procurer un semblable bijou n'aurait qu'une chose bien simple à faire...

L'homme fouilla négligemment dans la poche de son gilet ; il en sortit un minuscule rasoir, l'ouvrit et, faisant briller la lame aux yeux de la princesse, alors que celle-ci, atterrée, les yeux fous, tressaillait dans la crainte de trop comprendre.

— Un homme habile, continuait-il, sectionnerait en quelques secondes, au moyen de cette lame si aiguisée, le doigt qui porte un aussi magnifique joyau...

Puis, tandis que la princesse avait un sursaut d'épouvante, l'homme d'une voix douce, reprenait :

— Ne soyez donc pas épouvantée ; sans doute me prenez-vous pour quelque vulgaire rat d'hôtel, cambrioleur de marque, bandit de grands chemins ? Oh ! princesse, se peut-il qu'une pareille idée vous soit venue à l'esprit ! Ignorez-vous donc que vous êtes assez belle pour inspirer les passions les plus violentes, pour déterminer les actes les plus inhabituels ?

Le ton de l'homme était si sincère, dans ses yeux brillait une lueur de si profonde déférence, que la princesse se rassura un peu.

— Mais, interrogea-t-elle, je ne vous connais pas !...

— Cela vaut mieux, répondit l'homme qui, ayant attiré près de lui une chaise basse, s'était assis et, désormais familier, s'appuyait sur le bord de la baignoire, nous aurons toujours assez le temps de faire connaissance. Je sais qui vous êtes, c'est l'essentiel !

— Monsieur, interrompit Sonia Danidoff qui, au fur et à mesure qu'elle se rassurait, sentait croître son courroux, je ne sais si vous plaisantez ou si vous parlez sérieusement, mais votre attitude est abominable...

— Elle est originale, simplement, princesse, et j'aime à croire que si je m'étais contenté de me faire présenter à vous, dans l'un des nombreux salons que nous fréquentons l'un et l'autre, vous m'auriez certainement moins remarqué que ce soir ; je vois à l'insistance de vos regards que désormais pas un détail de mon visage ne vous est étranger et j'ai la conviction, quoi qu'il arrive, que vous en conserverez longtemps le souvenir.

La princesse Sonia s'efforça d'esquisser un vague sourire.

Redevenue très maîtresse d'elle-même, elle se demandait à quelle sorte d'individu elle avait affaire.

Il sembla que l'homme lisait dans sa pensée, il sourit à son tour :

— J'aime, princesse, vous voir un peu plus en confiance avec moi ; les choses, de la sorte, s'arrangeront beaucoup mieux.

Et, comme la princesse esquissait un geste de dénégation :

— Si, affirma l'homme ; tenez, voici cinq minutes que vous n'avez pas essayé de sonner pour appeler quelqu'un ; c'est un progrès... Au surplus, continua-t-il, je vois mal la princesse Sonia Danidoff, femme du grand chambellan, cousine de l'empereur de Russie, faisant venir dans ses appartements toute la valetaille de l'hôtel, pour se montrer à ces esclaves nue dans son bain, devant un homme qu'elle ne connaît pas !

La princesse eut un geste de protestation ; l'homme poursuivit :

— L'écho de cette aventure extraordinaire ne pourrait manquer d'arriver aux oreilles du prince Danidoff.

— Mais, supplia anxieusement la malheureuse femme, dites-moi... comment êtes-vous entré ici ?

— Là n'est pas la question, répliqua l'inconnu ; le problème qui se pose actuellement est de savoir comment j'en sortirai... car vous vous imaginez bien, princesse, que je n'aurai point la grossièreté de prolonger indûment ma visite, trop heureux si vous voulez seulement me permettre de la renouveler un prochain soir ?...

— Ça par exemple...

Mais l'homme tournait la tête et, plongeant le plus naturellement du monde la main dans le bain, retirait le thermomètre monté sur liège qui flottait à la surface de l'eau parfumée.

— Trente degrés centigrades, lut-il ; votre bain refroidit, il va falloir le quitter, princesse...

Sonia, interdite, se demandait s'il convenait de rire ou de se fâcher.

Avait-elle affaire à un détraqué ?

Était-ce un audacieux entreprenant, un homme épris d'elle qui se croyait d'autant plus sûr de la séduire, qu'il employait des procédés plus originaux ?...

— Partez !

L'homme secoua la tête négativement.

— De grâce, insista-t-elle encore, ayez pitié d'une femme, d'une honnête femme !

L'homme parut réfléchir :

— C'est assez embarrassant, murmura-t-il, et cependant, il nous faut prendre une décision rapide, car je tiens à vous éviter tout refroidissement... Oh ! la chose est simple, princesse... Vous connaissez trop bien les dispositions de votre cabinet de toilette, pour ne pas pouvoir, même à tâtons, atteindre au premier geste votre peignoir ?... nous allons éteindre... je ne vous quitterai pas et, dans l'obscurité, sans crainte, vous pourrez sortir du bain sans que votre pudeur soit offusquée...

L'homme allant au commutateur se disposait à tourner le contact. Il revint brusquement auprès de la baignoire.

— J'oubliais, ajouta-t-il, cette fâcheuse sonnette ; un mouvement est si vite fait ; vous pourriez par exemple sonner par inadvertance et le regretter ensuite ?

Complétant sa pensée par un acte, l'individu, d'un coup de son rasoir, sectionnait les deux fils électriques à bonne hauteur au-dessus du sol.

— Voilà qui est parfait, dit-il. Ah ! j'ignore où vont ces deux autres fils qui courent le long de la muraille, mais il faut être prudent... Si par hasard une autre sonnette...

L'inconnu levait à nouveau son rasoir et, l'abaissant, voulait couper encore les deux fils électriques, mais au moment où la lame d'acier entamait l'isolant des conducteurs, une étincelle formidable jaillissait ; l'individu faisait un bond en arrière lâchant son rasoir.

— Morbleu ! grommelait-il, voilà qui doit vous réjouir, madame ? Je me suis horriblement brûlé à la main ; ce sont assurément des câbles de lumière !

Et comme Sonia Danidoff le regardait toujours avec des yeux d'angoisse, le visiteur continuait :

— N'empêche, j'ai encore une main de valide et celle-là suffira largement pour que je puisse vous donner l'obscurité nécessaire.

Et l'inconnu se dirigea vers le commutateur.

Sonia Danidoff, debout dans sa baignoire, décrivit du bras une large courbe comme pour écarter d'elle tout obstacle qui se présenterait. Son bras ne rencontra que le vide. La princesse sortit une jambe, puis l'autre, bondit dans la direction de la chaise sur laquelle était étendu son peignoir, s'en revêtit avec une hâte fébrile, chaussa

ses mules, demeura immobile une seconde et s'étant brusquement décidée, alla d'instinct au commutateur de la chambre qu'elle tourna.

La lumière jaillit.

Du cabinet de toilette l'homme avait disparu.

Sonia Danidoff fit deux pas vers sa chambre... Elle aperçu à l'autre bout de la pièce l'individu qui lui souriait !

— Ai-je été assez galant, princesse, de ne pas vous troubler au moment où vous sortiez du bain ?

— Monsieur, dit Sonia Danidoff, cette plaisanterie a, je vous le jure, suffisamment duré ; il faut vous en aller. Partez, je le veux !

— Je le veux ? répéta l'homme. Voilà une expression que l'on n'emploie pas souvent quand on me parle. Mais vous êtes pardonnée de ne point le savoir. J'oubliais, en effet, que je ne me suis point présenté. Excusez-moi, je suis si distrait. Mais à quoi songez-vous donc ?

La princesse Sonia Danidoff écoutait presque distraitemment, en effet, l'horripilant verbiage de l'inconnu. Une émotion nouvelle venait de l'étreindre au cœur, une inquiétude, un doute l'angoissait !

Entre elle et le mystérieux personnage se trouvait un petit secrétaire sur le haut duquel était posé le mignon revolver aux incrustations de nacre dont Sonia Danidoff faisait régulièrement son compagnon, lorsqu'elle sortait le soir. La princesse était fort experte au maniement de cette arme.

Sonia se disait que si elle pouvait s'emparer du revolver, celui-ci constituerait évidemment un puissant argument pour décider son interlocuteur à lui obéir.

La princesse Sonia savait, en outre, que dans le tiroir du secrétaire qu'elle apercevait, entrebâillé, elle avait déposé, quelques instants avant de prendre son bain, un portefeuille bourré des cent vingt mille francs en billets de banque qu'elle avait retirés le matin même de la caisse de l'hôtel pour faire face le lendemain à diverses échéances. Sonia Danidoff considérait le tiroir entrouvert, se demandant si le portefeuille y était toujours, si son mystérieux galant n'était pas un vulgaire escroc ?

Comme s'il avait encore lu dans la pensée de la princesse, l'homme observa :

— Vous avez là, princesse, un objet d'étagère que l'on n'est pas accoutumé à rencontrer dans les appartements féminins !

Et comme la jeune femme faisait un pas vers le secrétaire, l'inconnu bondit jusqu'au meuble, s'empara du revolver !

Sonia Danidoff eut un geste d'épouvante, l'homme la rassura :

— Soyez sans crainte, princesse ; pour rien au monde je ne voudrais attenter à vos jours ; j'aurai grand plaisir, dans un instant, à vous restituer cette arme ; permettez toutefois que je la rende inoffensive, au préalable...

En une seconde il avait, avec dextérité, enlevé les six cartouches que contenait le barillet ; d'un geste galant, il tendit le revolver, désormais inutile, à la princesse, accompagnant son mouvement de ces paroles ironiques :

— Ne riez pas de ma prudence exagérée, un accident est si vite arrivé !

La princesse avait beau s'efforcer d'approcher de son secrétaire — elle voulait vérifier, des yeux tout au moins, le contenu du tiroir —, l'inconnu sans cesse lui barrait le chemin, multipliant les sourires, multipliant les amabilités, mais ne perdant pas de vue un seul des mouvements de Sonia Danidoff.

Soudain, il tira sa montre :

— Deux heures du matin ! observa-t-il, déjà ! Princesse, vous m'en voudrez d'avoir abusé si longtemps de votre aimable compagnie... Il faut que je m'en aille !

Et sans paraître prendre garde au soupir de soulagement qui s'échappait de la poitrine de la princesse :

— Je ne partirai, continua-t-il sur un ton théâtral, ni par la fenêtre, comme un amoureux, ni par la cheminée, comme un cambrioleur, ni par une sortie dérobée dans le mur, comme les brigands de la légende, mais comme un galant homme qui est venu présenter ses hommages à la plus charmante femme qu'il y ait au monde : par la porte !

L'inconnu esquissait le geste de s'en aller ; il revint sur ses pas :

— Que pensez-vous faire, maintenant, princesse ? demanda-t-il. Ma question est peut-être indiscreète, mais il importe que je sois renseigné ; peut-être allez-vous m'en vouloir ? peut-être quelque découverte déplaisante, succédant à mon départ, provoquera-t-elle chez vous, à mon égard, quelque animosité ? Sans souci du scandale à venir, vous pourriez fort bien, à peine aurais-je le dos tourné, appeler ?

Instinctivement encore, la princesse regardait du côté du tiroir,

dans lequel, à coup sûr, ne devait plus être son portefeuille !

Que faire toutefois ?

— Tiens ! s'écria l'homme, rompant le silence, arrêtant Sonia Danidoff dans ses réflexions, où donc ai-je la tête ? Figurez-vous, princesse, que j'allais oublier de me présenter !

L'homme sortait de sa poche un bristol :

— Souffrez, princesse, ajouta-t-il, en s'approchant du petit secrétaire, que je glisse ma carte dans ce tiroir, entrebâillé, semble-t-il, tout exprès.

Tandis que la princesse ne pouvait retenir un cri d'émoi, que l'homme, d'un regard autoritaire, interrompait aussitôt, celui-ci mettait à exécution le projet qu'il venait d'annoncer.

— Et maintenant, poursuivit l'étrange inconnu, s'avançant vers la princesse qu'il fit reculer jusqu'à l'antichambre donnant sur le couloir de l'hôtel, et maintenant, vous êtes trop femme du monde, madame, pour ne pas reconduire votre visiteur jusqu'au bout de votre appartement...

Puis, changeant de ton, ordonnant impérieusement :

— Désormais, pas un mot, pas un geste, pas un cri jusqu'à ce que je sois dehors, sans cela je tue !

Résistant de toutes ses forces contre la défaillance proche, la princesse Sonia Danidoff alla, sous la conduite du regard fascinant de l'individu, jusqu'à son antichambre. Lentement, elle fit jouer les serrures, ouvrit la porte, l'homme se glissa par l'entrebâillement ; une seconde après, il était parti !

Bondissant à sa chambre, Sonia Danidoff mit alors en branle toutes les sonneries dont elle disposait ; pleine de présence d'esprit, elle téléphonait au portier :

— On m'a volée, que personne ne sorte !

Son doigt faisait, agissant sur un appel spécial, vibrer le gros bourdon d'alarme qui résonnait lugubrement dans la salle d'attente des veilleurs de nuit, comme il s'en trouve à chaque étage de l'hôtel, sonnerie retentissante qui n'est employée que dans les cas urgents.

Des bruits, des voix s'entremêlèrent dans le couloir ; la princesse comprit qu'on venait à son aide ; elle courut à son antichambre, ouvrit.

— Arrêtez-le !... arrêtez-le !... hurla Sonia Danidoff, il vient de partir... un homme, une barbe noire, en smoking...

— Où allez-vous ? que se passe-t-il ? interrogea le portier dont la loge, à l'extrémité du hall, était attenante à la porte cochère de l'hôtel.

Un garçon sortant de l'ascenseur accourait.

— Je ne sais pas, répondit-il, il y a un voleur dans la maison ! On appelle de l'autre côté !...

— Ce n'est donc pas chez vous ?... interrogea le concierge... Quel est votre étage ?

— Le second...

— Bon ! reprit le gardien, c'est au troisième que l'on crie ! Montez donc voir ce qui se passe.

Tournant les talons, le garçon, un solide gaillard, à la face glabre, aux cheveux roux, s'en remontait par l'ascenseur qui l'avait descendu.

Il arrivait au troisième étage, l'ascenseur s'arrêta, pour ainsi dire, en face de l'appartement de Sonia Danidoff. Celle-ci était sur le seuil de sa porte. Muller, le veilleur, s'efforçait de la rassurer. La princesse, machinalement, tournait entre ses doigts le bristol tout blanc qu'avait laissé son étrange visiteur, en lieu et place du portefeuille contenant les cent vingt mille francs ; aucun nom, bien entendu, ne figurait sur ce bristol.

Les deux garçons de l'étage allaient et venaient frappant aux portes, interpellant dans les salles de service les autres domestiques.

— Eh bien ? demanda Muller en apercevant le garçon roux qui sortait de l'ascenseur, et – comme il ne le connaissait pas de vue – il ajouta : D'où venez-vous ?

— Je suis le nouveau du deuxième, répliqua le valet, le portier m'envoie ici demander ce qui se passe ?

— Parbleu, répliqua Muller, il y a qu'on a volé la princesse... Mais, continua-t-il, qu'on aille donc chercher la police...

— J'y cours, monsieur !

À ce moment précis, le garçon du deuxième, arrivé au rez-de-chaussée, tirait par la manche le portier, l'arrachant de l'appareil téléphonique :

— Ouvrez donc, bon Dieu ! que je coure jusqu'au commissariat...

Le portier s'empessa de lui faciliter la sortie de l'hôtel...

Au cinquième étage, des cris de surprise retentissaient. Les domestiques, étonnés par le vacarme et ayant vu s'arrêter l'ascenseur sans que personne en sortît, ouvraient la porte qui y donnait accès et trouvaient dans la cabine des vêtements déchirés, une fausse barbe, une perruque !

Abasourdis, deux femmes de chambre et un valet considéraient ces étranges accessoires, ne songeant pas encore à prévenir leur chef de cette découverte.

Cependant, on était allé réveiller M. Louis, chef du personnel.

Celui-ci, comprenant mal les explications que lui fournissait un subalterne affolé, s'était vêtu en hâte, il accourait par les dédales de l'hôtel jusqu'au couloir du troisième. Il fut arrêté au passage par la baronne Van den Rosen, l'une des plus anciennes clientes de l'hôtel, veuve déjà mûre.

— Monsieur Louis ! gémissait la vieille dame, prostrée sur le sol, sanglotant, on vient de me voler ma rivière de diamants que j'avais laissée sur ma table, dans un écrin, avant de descendre dîner !

M. Louis, absolument interloqué, ne trouvait pas un mot à répondre ; au surplus, Muller accourait.

— On a pris le portefeuille de la princesse Sonia Danidoff, annonça-t-il à son chef... mais j'ai fait fermer la porte de l'hôtel, on va sûrement arrêter le coupable...

La princesse Sonia Danidoff s'approchait de M. Louis, elle allait lui fournir les explications complémentaires...

Les deux femmes de chambre descendaient à ce moment du cinquième. Elles apportaient, sans y avoir rien compris, les vêtements, les postiches découverts dans l'ascenseur, elles les posaient à terre, et cependant que M. Louis, de plus en plus abasourdi, comprenait de moins en moins les événements extraordinaires qui se précipitaient depuis quelques instants, Muller, saisi d'une inspiration subite, prenant le bras de son chef l'interrogea :

— Monsieur Louis, comment est le nouveau garçon du deuxième ?

À ce moment, à l'extrémité du couloir, apparaissait un valet de chambre, homme d'un certain âge, aux favoris blancs, au crâne chauve, qui lentement s'approchait.

M. Louis le vit.

— Mais, répondit-il, interrompant encore du regard Muller, car il ne devinait pas l'opportunité de la question, mais c'est celui qui vient

vers nous, il s'appelle Arnold...

— Nom de Dieu ! hurla Muller... et le garçon roux ?

— Le rouquin ? questionna encore M. Louis, dont le mouvement de tête indiquait qu'il n'identifiait pas du tout l'individu dont voulait parler Muller...

Celui-ci, quittant son chef, descendait de toute la vitesse de ses jambes jusqu'à l'entrée.

— Est-il sorti quelqu'un ? demanda-t-il anxieusement au portier...

— Personne ! répliqua celui-ci, sauf, naturellement, le garçon du deuxième, que vous avez envoyé chercher le commissaire...

— Le garçon roux ? interrogea Muller...

— Le garçon roux, répondit tranquillement le portier.

Étendue dans une bergère, la princesse Sonia Danidoff recevait les soins de Nadine, la Circassienne ; la princesse tenait toujours à la main le bristol laissé par le mystérieux cambrioleur qui venait si habilement de lui soustraire une fortune.

Comme elle reprenait ses sens peu à peu, la princesse, quasi fascinée, regarda encore le bristol et cette fois ses yeux hagards s'agrandirent démesurément : sur la carte, jusqu'alors d'une blancheur immaculée, se précisaient peu à peu des signes, des lettres, et la princesse lut :

« Fan... tô... mas ! »

11 – MAGISTRAT ET POLICIER

Debout au milieu du cabinet qu'il occupait au Palais, M. Fuselier, le juge d'instruction, s'employait avec un soin extrême à brosser son chapeau.

M. Fuselier avait depuis longtemps l'habitude du monologue :

— Je n'ai pas perdu mon temps aujourd'hui, se déclarait-il à lui-même... les instructions n'ont pas avancé, il est vrai, mais ce n'est pas ma faute, puisque j'ai procédé de la façon la plus régulière. Toute la difficulté, maintenant, c'est de savoir comment je vais opérer, désormais. De nouveaux interrogatoires ? Peuh ! ils ne m'apprendront rien que je ne sache !... Alors ?...

Il s'interrompit. On venait de frapper trois coups discrets.

— Entrez, dit-il.

Et comme la porte s'entrebâillait, M. Fuselier, apercevant son visiteur, l'accueillit aimablement :

— Vous !... mon cher Juve ! par exemple ! quel bon hasard vous amène dans mon cabinet ?

— Monsieur Fuselier, dit-il, vous savez bien que j'ai le plus vif plaisir à me trouver en votre compagnie et à échanger avec vous des idées sur les affaires intéressantes. Il est donc inutile de m'excuser ; s'il y a longtemps que je ne suis venu vous souhaiter le bonjour, vous n'avez pas besoin de faire appel à vos facultés de déduction pour deviner les motifs de mon absence...

— Vous avez beaucoup de travail ?

— Énormément...

— Le fait est, reprit le magistrat, que ce ne sont point, en ce moment, les affaires tragiques et sensationnelles qui font défaut !

Juve approuvait :

— Oui... vous avez raison ! Mais le pire est que cette même année judiciaire ne sera point une année brillante pour la police... S'il y a quantité d'affaires, il n'y a pas quantité d'affaires heureusement résolues...

M. Fuselier souriait :

— Quel idéaliste vous faites, mon cher Juve ! Vous rêvez toujours

d'enquêtes extraordinaires, d'arrestations imprévues, de succès impressionnants. Que diable, votre renommée est loin de s'amoinrir...

Juve faisait « non » de la main.

— Je ne sais pas à quoi vous faites allusion, dit-il. Si vous voulez par exemple parler de l'affaire Beltham ou de l'affaire Langrune... vous m'avouerez, monsieur Fuselier, que vos compliments sont immérités. Je ne suis arrivé dans aucune de ces affaires à un résultat précis...

M. Fuselier, à son tour, se laissait tomber sur un siège et interrogeait :

— Vous n'avez rien de nouveau au sujet de ce mystérieux assassinat de lord Beltham ?

— Rien, absolument rien !... Je patauge !

M. Fuselier interrompait le policier et, se croisant les bras, lui reprochait plaisamment :

— Allons donc ! mon cher Juve, vous semblez vous plaindre ! Véritablement, il n'y a pas de quoi !... Votre bilan, en ce moment, c'est, quoique vous prétendiez le contraire, l'éclaircissement de l'affaire Beltham et la solution de l'affaire Langrune !

— Vous êtes très aimable, monsieur Fuselier, mais vous n'êtes point bien inspiré, je n'ai malheureusement non éclairci dans l'affaire Beltham...

— Vous avez retrouvé le lord disparu ?...

— Sans doute, mais...

— Ce qui est déjà merveilleux !... Au fait, comment au juste êtes-vous arrivé à aller rue Levert fouiller dans les malles de Gurn ?

— Par un procédé bien simple, monsieur Fuselier... Tenez, quand lord Beltham a disparu, vous vous rappelez l'émotion ?

— En effet !...

— C'est à ce moment que la Sûreté m'a appelé... parbleu, je me suis vite rendu compte qu'il fallait écarter les hypothèses d'accidents ou de suicide, et par conséquent conclure au crime...

— Bien, mais cela ne vous avançait guère ?

— Cela me donnait la clé de l'affaire, tout au contraire !... Une fois convaincu qu'il y avait eu crime, comme je ne savais qui soupçonner, j'ai naturellement soupçonné tout le monde, c'est-à-dire

tous ceux qui se trouvaient en relations avec lord Beltham... Apprenant oprès cela que l'ancien ambassadeur était demeuré en rapports avec un nommé Gurn, Anglais qu'il avait connu au Transvaal à l'époque de la guerre, et dont l'existence était en somme des plus mystérieuses... cela devait forcément m'inciter à aller chez Gurn, au moins à titre de renseignements... et voilà tout, monsieur Fuselier !

M. Fuselier approuvait de la tête le récit du policier :

— Votre modestie est charmante, Juve ! faisait-il, vous présentez les choses comme toutes naturelles, alors qu'en réalité vous avez fait preuve d'un flair...

Juve protestait contre les félicitations du magistrat :

— Affaire de chance, disait-il... rien de plus !

— Et affaire de chance aussi, reprenait M. Fuselier ou souriant, les remarquables observations que vous avez faites ? Vous avez découvert, par exemple, qu'afin d'empêcher que le corps n'exhalât une mauvaise odeur, on l'avait en quelque sorte embaumé en injectant dans les veines une solution de sulfate de zinc...

Juve protestait encore :

— Il n'y avait qu'à savoir regarder.

— Admettons que vous n'ayez pas été extraordinairement habile dans l'affaire Beltham, puisque cela semble vous faire plaisir, il n'en reste pas moins, je le répète, que vous avez expliqué l'affaire Langrune ?...

— Oh ! expliqué !

— Vous savez, Juve, lui dit-il, que je n'ignore point que vous avez été aux assises de Cahors ?...

— Non, fit Juve... et alors ?

— Et alors, quelle a été votre impression, à vous, Juve ?

— Sur quel point ? précisait le policier.

— Mais... sur toute l'affaire ? Sur le verdict ? Sur la culpabilité d'Étienne Rambert ?

— Monsieur Fuselier, déclara-t-il enfin, si je parlais à tout autre qu'à vous, je ne répondrais point ou je ferais une réponse qui n'en serait pas une ! Mais il y a si longtemps que nous nous connaissons, vous vous montrez si bienveillant à mon égard, que je vais vous livrer toute ma pensée... Pour moi, l'affaire de Langrune ne fait que commencer et rien n'est définitif...

— Mais, alors, d'après vous, Charles Rambert ne serait pas le coupable ?

— Oh ! je ne dis pas cela...

— Que dites-vous donc ?... Ce ne serait pas son père qui l'aurait tué ?

— L'hypothèse n'est pas impossible !

— Mais enfin qu'y a-t-il ? Juve suspendait sa promenade :

— Voilà, fit-il. Quelle est la vérité exacte dans toute cette affaire ?... C'est ma préoccupation constante. Je ne peux pas oublier ce crime qui absorbe toutes mes pensées ; il m'intéresse de plus en plus...

Comme M. Fuselier se gardait de l'interrompre, Juve ajoutait :

— Oh ! j'ai bien des idées... invraisemblables !...

M. Fuselier resta quelques minutes silencieux, espérant d'autres confidences du policier. Celui-ci se taisant, le magistrat pointait l'index vers lui :

— Juve ! lui dit-il, je vous accuse formellement de vouloir mêler du Fantômas à l'assassinat de la marquise de Langrune...

Le policier répondit sur le même ton de plaisanterie :

— J'avoue ! monsieur le juge...

— Parbleu ! s'écriait le magistrat, Fantômas est votre marotte, votre dada, votre bête noire !...

— C'est exact.

Mais M. Fuselier redevenait sérieux :

— Voulez-vous que je vous dise quelque chose, Juve ? Vous me permettez d'être indiscret ?...

— C'est-à-dire que je vous en supplie...

— Eh bien ! mon cher Juve, comment se fait-il que vous ne soyez point encore venu me trouver pour me questionner sur le vol du Royal-Palace ?...

— Le vol de la princesse Sonia Danidoff ?

— Oui... le vol de Fantômas !...

— Oh ! de Fantômas !... protestait Juve. C'est à voir !...

— Dame ! ripostait M. Fuselier, vous n'ignorez pourtant pas, Juve, le détail de la carte laissée ?... sur laquelle est apparue, par la

suite, la signature de Fantômas ?...

Juve venait de prendre une chaise et, s'étant assis à califourchon, les bras croisés sur le dossier, le menton appuyé sur les mains, répondait à M. Fuselier :

— Il n'y a pas de Fantômas pour moi là-dedans !...

— Et pourquoi cela ?

— Peuh ! J'imagine très mal Fantômas laissant après sa venue une preuve certaine de son passage... Ce n'est pas dans ses habitudes... Pourquoi ne pas imaginer qu'il commettra désormais ses vols ou ses assassinats avec, sur la tête, une casquette portant sur la bande une inscription de ce genre : « Fantômas et Cie »... ?

M. Fuselier riait, puis :

— Vous ne croyez pas Fantômas capable de lancer un défi à la police, précisément en laissant une preuve palpable de son identité ?

— Monsieur Fuselier, je raisonne toujours en m'appuyant sur les plus grandes vraisemblances ; ce qui ressort de cette histoire du Royal-Palace... c'est qu'un rat d'hôtel ordinaire a eu l'ingénieuse idée de rejeter les soupçons sur Fantômas... C'est un truc !

— Non ! vous vous trompez, Juve ! Ce n'est pas un vulgaire rat d'hôtel qui a volé la rivière de Mme Van den Rosen et les cent vingt billets de mille francs de la princesse Danidoff. L'importance de la somme d'ailleurs était de nature à tenter Fantômas... Et l'audace de ce vol aussi apparaît significative.

— Faites-moi donc le récit du vol, monsieur Fuselier.

Le magistrat allait s'asseoir derrière son bureau et, s'inspirant des papiers épars encore sur son sous-main, mettait Juve au courant des détails qu'il avait relevés au cours des enquêtes du même jour.

— Tenez, dit Fuselier, ce qui me semble le plus extraordinaire, c'est la façon dont le criminel, une fois sorti de la chambre de la princesse Sonia Danidoff, est arrivé à sauter dans l'ascenseur, à dépouiller en une seconde son costume de soirée, pour revêtir une livrée de domestique et tenter de s'échapper une première fois. Le portier l'en empêche ?... il ne perd pas la tête, reprend l'ascenseur qu'il envoie au cinquième avec les vêtements accusateurs, se présente au veilleur Muller, trouve immédiatement moyen d'être chargé de prévenir la police, dégringole à nouveau les escaliers et, fort du coup de téléphone du veilleur de nuit, parvient à se faire ouvrir la porte et à s'échapper le plus aisément du monde ! L'homme qui n'a point perdu son sang-froid, qui a profité des circonstances d'une manière aussi

merveilleuse, celui-là, croyez-moi, est bien digne d'être Fantômas !...

Juve réfléchissait profondément :

— Non ! dit-il encore, ce n'est pas cela qui m'étonne... Cette sortie de l'hôtel est en somme une sortie de voleur habile, rien d'autre... Je trouve plus remarquable le procédé employé par cet individu pour empêcher Mme Sonia Danidoff de crier au moment où il quittait son appartement... Cela, par exemple, c'est véritablement très fort. Au lieu de tenter d'éloigner la princesse, au lieu de l'enfermer dans sa chambre, se faire accompagner d'elle jusqu'à la porte du corridor, c'est-à-dire jusqu'à un couloir où le moindre cri pouvait provoquer les pires catastrophes et, par l'effroi que l'on inspire, être certain que ce cri ne sera pas prononcé, cela, c'est très bien ! c'est de la psychologie admirable ! C'est du beau travail !...

— Vous voyez ! disait M. Fuselier, il y a des détails surprenants dans cette affaire. D'ailleurs, je vous en signalerai d'autres. Pourquoi, d'après vous, mon cher Juve, ce voleur est-il resté si longtemps en compagnie de la princesse Danidoff ? pourquoi toute la scène dans le bain ? pourquoi ce rôle d'amoureux ?

Juve, quelques minutes, demeurait sans répondre.

— Pour moi, dit-il, il ne peut y avoir qu'une solution, monsieur Fuselier. Mais, vous qui avez visité les lieux, dites-moi donc quelle opinion vous vous êtes formée à cet égard : où croyez-vous que le voleur était caché ?

M. Fuselier répondait très affirmativement :

— Cela, j'ai été assez heureux pour l'établir. Vous Bavez que l'appartement de Mme Danidoff se termine par le cabinet de toilette où commence cette mystérieuse affaire ? Dans ce cabinet de toilette, les meubles importants sont des placards, puis la baignoire, puis enfin l'appareil à douches. Il s'agit d'un appareil à douches de la maison Norcher, le grand modèle, qui, vous le savez, donne des douches latérales aussi bien que verticales. Suivant l'habitude, une toile caoutchoutée est tendue du haut en bas sur les anneaux d'où partent les jets horizontaux... Cette toile tombe jusque sur les bords du tub qui constitue le pied de l'appareil... Eh bien ! j'ai retrouvé sur l'émail de ce tub des traces de pas... Il n'est pas douteux que le cambrioleur, au moment où la princesse Sonia Danidoff entrait dans son bain, se soit dissimulé dans la sorte de cabine formée par l'appareil à douches avec sa toile caoutchoutée...

Juve, sans attendre d'autres détails, poursuivait :

— Et cet appareil à douches, monsieur Fuselier, est placé, n'est-il

pas vrai, dans l'angle de la pièce ? près de la fenêtre ? et cette fenêtre était entrebâillée au moment du crime ou du moins jusqu'à l'instant où la servante Nadine vint préparer le bain ?

— Parfaitement !... Qu'en concluez-vous ?...

— Oh ! c'est intéressant ! très intéressant ! ripostait Juve... Pour moi, il n'y a qu'une façon d'expliquer que ce cambrioleur, comme vous le dites, ait pris la peine de jouer les amoureux transis. Il venait, n'est-ce pas, d'opérer le vol de la rivière de Mme Van den Rosen, dont l'appartement est contigu à celui de la princesse Sonia Danidoff ? Pour une raison ou pour une autre, cet individu n'a pas pu sortir par le couloir, il a tout naturellement décidé de gagner l'appartement de la princesse Sonia Danidoff et pour cela, très simplement, a passé par la fenêtre, enjambé la balustrade de la terrasse, puis a pénétré par la fenêtre du cabinet de toilette...

— Et vous supposez, reprit M. Fuselier, qu'à ce moment Nadine, étant entrée dans la pièce, il a été contraint de se cacher ?...

— Non ! non ! répondit Juve, vous allez trop vite, monsieur Fuselier ! Je pense, moi, que ce vol n'est pas l'effet du hasard. Il a été voulu, et, par conséquent, si le coupable s'est dissimulé dans l'appareil à douches, c'est bien exprès et pour attendre la princesse...

— Mais, riposta Fuselier, il n'avait pas besoin d'elle ! Si vous admettez qu'il était dans la pièce avant quiconque, il n'avait qu'à prendre le portefeuille et à s'enfuir ?...

Juve hochait la tête :

— Mais pas du tout ! vous faites erreur, monsieur Fuselier...

Le policier poursuivait :

— Oh ! je puis me tromper ; mais, enfin, voici une explication qui me semble rationnelle. Le vol a été commis une fin de mois... Mme Sonia Danidoff avait d'importants paiements à faire le lendemain, le voleur devait le savoir... Il devait connaître la précaution que la princesse avait prise de retirer de la caisse de l'hôtel son portefeuille bourré de valeurs... mais il devait ignorer on quel endroit de l'appartement elle avait serré ce portefeuille... il l'a attendue pour le lui demander... et elle le lui a dit !...

M. Fuselier, cette fois, protestait :

— Diable ! dit-il, c'est joliment fort ce que vous inventez là, Juve. La princesse n'a nullement indiqué le tiroir de son secrétaire.

Juve se levait et, familièrement, s'appuyant au bureau de M. Fuselier :

— Si ! dit-il... Tenez, j'admets que le voleur voulait enlever ce portefeuille et ne savait où le prendre... Il se cache dans l'appareil à douches et attend, ou que Mme Sonia Danidoff se soit mise au lit, ce qui la plaçait en état d'infériorité, ou qu'elle prenne un bain, ce qui la livrait en quelque sorte à sa merci. C'est ce qui se produit. La princesse est donc dans sa baignoire, le voleur voit immédiatement la conduite à tenir ; il apparaît, il la menace, il la terrifie, puis, après, il la rassure, se donne les gants de feindre une tentative galante et invente la ruse de la lumière éteinte, non seulement pour calmer la pudeur effrayée de la princesse, mais évidemment pour avoir le temps de fouiller ses vêtements et de s'assurer que le portefeuille qu'il veut voler n'est point dans son sac à main... Je suis persuadé que s'il avait, à ce moment, découvert le portefeuille, il se serait enfui sans retard... mais il ne le trouve pas !... Il va donc au fond de la chambre voisine et attend tout naturellement que la princesse le rejoigne dans cette pièce... c'est ce qui arrive ! Lui, qui ne sait point où est l'argent, ne perd pas un de ses gestes et observe ses yeux qui se dirigent machinalement vers le tiroir entrouvert contenant la forte somme, qui demeurent fixés sur ce tiroir... il comprend l'angoisse de sa victime, tourne une seconde le dos à la princesse, glisse le bristol à l'intérieur de ce tiroir et retire le portefeuille... Il n'a plus, dès lors, qu'à s'en aller, ce qu'il fait en poussant l'audace et l'habileté au point de se faire accompagner !...

— Vraiment, disait-il, vous faites mon admiration, Juve ! J'ai passé toute la journée à interroger la domesticité du Royal-Palace, à recueillir les dépositions de Mme Van den Rosen, de la princesse Sonia Danidoff, et je ne suis point arrivé à me former une opinion...

« Je ne dis pas qu'à l'occasion – si d'ici peu une culpabilité vraisemblable ne s'esquisse pas à l'horizon – je ne mettrai pas sous les verrous ce Muller ou ce M. Louis, mais en bonne conscience et jusqu'à présent je n'ai pas cru devoir arrêter l'un ou l'autre.

— Vous avez bien agi, interrompit Juve, car il y a ce fait important rapporté par la princesse Sonia Danidoff, que le voleur, en sectionnant les fils électriques, s'est assez grièvement brûlé à la paume de la main... n'est-il pas vrai, monsieur Fuselier ?...

— C'est vrai, reconnu le juge... Néanmoins...

— Oui, je vous vois venir, reprit le policier... Muller ou Louis ne seraient que complices.

— C'est cela, c'est cela !... En tout cas, Juve, en cinq minutes sur ce fauteuil, vous qui n'avez rien vu, vous venez d'éclairer la lanterne... Bravo !... bravo !... quel dommage que vous ne veuillez point croire à l'intervention de Fantômas...

Juve, sans répondre aux compliments du magistrat, avait tiré sa montre, regardait l'heure :

— Nous n'avons peut-être pas perdu notre temps, monsieur Fuselier... Je vous avoue que je n'avais pas prêté grande attention aux vols du Royal-Palace... En me forçant à réfléchir à certains de leurs détails, vous m'avez intéressé à cette affaire...

12 – COUP DE POING

Le dîner du personnel au Royal-Palace tirait à sa fin.

Dans la grande salle à manger, spécialement affectée aux gens de service, l'animation battait son plein.

Un des maîtres d'hôtel, s'installant à la table où il avait le droit de s'asseoir, déclarait en riant :

— Ce qu'ils sont rosses entre eux, les bourgeois, non ! vrai ! c'est rien de le dire ! Tout à l'heure, au service de huit heures, j'écoutais causer, pendant qu'ils prenaient le café, le duc et la duchesse de Vingley. Savez-vous ce qu'ils disaient sur les vols de la maison ?

— Non, quoi donc ? questionnait-on curieusement...

— Oh ! bien, ils affirmaient que c'était pain bénit qu'on ait volé la rivière de la Van den Rosen !

— Et pour ce qui est du vol de la princesse Danidoff, poursuivait le premier maître d'hôtel... ah ! bien, il ne n'embarrasse pas pour l'expliquer : « Vois-tu, disait-il à sa femme, ces grandes dames russes ne m'inspirent pas du tout confiance... et puis, cette histoire de bain... J'imagine qu'on trouvera l'explication de ce vol en recherchant parmi les amoureux de la dame !... »

À la table voisine, table d'honneur en quelque sorte, on parlait aussi du mystérieux vol :

— Monsieur Henri Verbier, déclarait M. Muller à un employé d'une quarantaine d'années environ, vous allez avoir une bien mauvaise opinion de notre maison. C'est vraiment dommage que vous ayez quitté la succursale du Caire pour venir ici, juste au moment où une sorte de déconsidération frappe le Royal-Palace.

— Bah ! dit Verbier, ne croyez pas que je prête trop d'importance à ces choses... Vous pensez bien que j'en ai vu des histoires analogues, et qu'elles ne m'étonnent plus ? Toutefois, monsieur Muller, il y a quelque chose qui me surprend, c'est qu'on ne soit pas encore arrivé à découvrir un indice !

M. Louis haussait les épaules dans un geste accablé :

— Ce n'est pas faute d'avoir cherché.

— Quand même, ripostait Henri Verbier, c'est bien ennuyeux pour tout le monde...

— Oh ! tant qu'on n'a pas commis de gaffe... D'ailleurs, le juge d'instruction l'a reconnu il y a huit jours au Palais de Justice...

— Il ne soupçonne personne ?

— Non, personne !

Mais cela faisait sourire M. Louis :

— Si ! dit-il, il y a quelqu'un qu'il a soupçonné et ce n'est autre que votre charmante voisine, Mlle Jeanne !...

Henri Verbier se tourna vers la caissière :

— Quoi ! dit-il, le juge d'instruction voulait vous mêler à cette affaire ?

— Oh ! M. Louis dit cela pour me taquiner !...

— Vraiment ? pourquoi le juge d'instruction vous a-t-il donc tant questionnée ?

— Oh ! nous avons déjà discuté cela à maintes reprises, monsieur Verbier. Voilà l'histoire en deux mots : le juge d'instruction était très étonné d'une double coïncidence ; le matin même du jour où le vol a été commis, j'avais remis à la princesse Sonia Danidoff le portefeuille où se trouvaient les cent vingt mille francs disparus, portefeuille qu'elle avait, quelques jours avant et suivant son habitude, confié à ma garde...

— Mais, riposta Henri Verbier, je suppose que ce n'est pas cela qui étonnait le juge d'instruction ?...

— Oui, interrompit M. Muller, mais Mlle Jeanne ne vous dit pas toute l'histoire... Figurez-vous aussi que la Van den Rosen – vous savez, la Juive à qui on a volé une rivière de diamants ? – avait été, quelques minutes avant le vol, demander à Mlle Jeanne de prendre en garde ce bijou... et Mlle Jeanne avait refusé...

— Ça, dit Verbier à la caissière, ce n'était en effet pas de veine pour vous, et je comprends que le juge d'instruction ait trouvé l'histoire cocasse !

La caissière tira son voisin par la manche et déclara :

— Sont-ils méchants, hein !... De la façon dont on vous raconte la chose, monsieur Verbier, il semblerait tout bonnement que j'ai refusé de prendre le bijou de Mme Van den Rosen pour faciliter au voleur son coup de main... autant dire que j'étais complice...

M. Louis intervint :

— Mais je vous assure, mademoiselle Jeanne, que c'était bien là

l'idée du juge d'instruction!...

Sans s'occuper de l'interruption, la jeune femme impliquait à Henri Verbier :

— En fait, voilà comment les choses se sont passées... Ici, le règlement veut que je sois à la disposition des clients pour accepter les dépôts ou les restituer jusqu'à neuf heures du soir, jusqu'à neuf heures seulement. Après, mon service est fini. Vous savez qu'il ne faut pas plaisanter lorsqu'on occupe un poste comme le mien ? Par conséquent, comme le jour du vol Mme Rosen était arrivée avec sa rivière de diamants à neuf heures et demie, l'étais parfaitement dans mon droit en refusant de prendre ce dépôt...

— Oui, ripostait M. Muller, oui, ma chère Jeanne, mais vous avez manqué de complaisance.

— Évidemment, répondait la jeune femme, mais enfin puisqu'il y a une règle, il faut la suivre !

Mlle Jeanne avait à peine regagné la pièce qu'elle occupait au cinquième étage de l'hôtel, sous les toits, à peine avait-elle eu le temps d'ouvrir sa fenêtre et de s'accouder à la barre d'appui, qu'on frappait à la porte.

— Entrez ! répondit la caissière en se retournant.

C'était M. Henri Verbier.

— Ma chambre est voisine de la vôtre, dit-il, et comme je vous apercevais rêvant à votre fenêtre, j'ai pensé que vous ne dédaigneriez pas de griller une cigarette égyptienne. J'en ai rapporté quelques-unes du Caire ; c'est du tabac très doux, du vrai tabac de dame...

— C'est tout à fait gentil, dit-elle, d'avoir pensé à moi ; je ne suis pas une fumeuse d'habitude, mais je me laisse parfois tenter...

— Oh ! dit Henri Verbier, si je suis gentil, vous avez une manière très simple de m'en remercier...

— Et laquelle ?

— Mais, me permettre de rester quelques minutes avec vous et de fumer moi-même à vos côtés...

— Très volontiers, j'aime beaucoup passer le soir quelque temps à ma fenêtre, avant de me coucher, pour respirer l'air... Vous allez m'empêcher de m'ennuyer et me donner des détails sur Le Caire...

Henri Verbier sourit et, considérant significativement la jeune femme :

— Vous ne trouvez pas, mademoiselle Jeanne, que les soirs d'été comme celui-ci... quand on regarde, comme nous le faisons, un joli panorama, on se sent tout drôle ?

— Non ! que voulez-vous dire ?

— Mais je ne sais pas !... Moi, voyez-vous, mademoiselle Jeanne, je suis malheureusement un sentimental et je souffre beaucoup de vivre toujours tout seul, isolé, sans affection... Il y a des heures où il semble vraiment qu'il soit nécessaire d'avoir un amour au cœur !...

La caissière le regarda ironiquement.

— Ce sont des sottises, dit-elle, l'amour n'est qu'une stupidité, et il faut s'en garder comme de la pire maladresse !

Henri Verbier protesta doucement :

— Mais non, l'amour n'est pas une stupidité, c'est le seul moyen que nous ayons, au contraire, de nous donner un bonheur absolu, complet... qui aime est riche !

— D'une richesse qui laisse crever de faim...

— Mais non ! Tenez, supposez que nous soyons amoureux...

Et, comme la jeune caissière ne répondait point, Henri Verbier lui saisit la main :

— Voyez, dit-il, est-ce que cela ne serait pas bon ? Je prendrais vos petits doigts dans les miens, comme je le fais... je les regarderais tendrement... je les embrasserais...

Mais la jeune fille se dégagea :

— Laissez donc ! cria-t-elle, je suis une honnête fille, monsieur Verbier !...

— Eh ! riposta le surveillant, croyez-vous que je pense le contraire ? Croyez-vous donc que, par un beau soir comme celui-ci, il puisse être interdit de goûter la joie d'un baiser ?

Et, joignant le geste à la parole, Henri Verbier se pencha sur la jeune fille comme pour lui prendre la taille et poser ses lèvres sur sa nuque...

La jeune caissière se dégagea encore :

— Non, déclara-t-elle avec rudesse, je ne veux pas... là !... Comprenez-vous ?

Le ton était bref, net ; Mlle Jeanne reprenait d'ailleurs, changeant la conversation pour éviter de trop froisser le jeune homme :

— Il commence à ne pas faire chaud, vous ne trouvez pas ?... Je vais jeter une pèlerine sur mes épaules...

Mlle Jeanne quittait la fenêtre et se dirigeait vers le fond de la pièce où son portemanteau était accroché...

Henri Verbier reprenait :

— Mon Dieu ! comme vous êtes méchante ! Mais si vous avez froid, mademoiselle Jeanne, il y a un moyen beaucoup plus gentil de se chauffer que de jeter une pèlerine sur ses épaules...

— Et c'est ?... interrogea Mlle Jeanne.

— Et c'est, répondit Henri Verbier, qui, tendant les bras, s'apprêtait à saisir la jeune caissière au passage, c'est tout simplement de se serrer l'un contre l'autre...

Il allait peut-être tenter de joindre l'exemple au conseil... déjà il avait pris Mlle Jeanne par le bras, lorsque celle-ci, soudain, rapide comme l'éclair, échappait à son étreinte et, dans une attaque furieuse, lui portait à la tempe un formidable coup de poing...

Gémissant un faible « ah ! » étouffé, Henri Verbier s'écroulait sur le sol ; privé de sentiment...

Un instant, Mlle Jeanne le considérait, comme hébétée... puis, avec une activité surprenante, la jeune caissière bondit à la fenêtre et la ferma rapidement.

Deux minutes après. Mlle Jeanne, toute souriante, passait devant le portier de service et lui souhaitait le bonsoir.

— À tout à l'heure ! Je vais un peu prendre l'air !

Avec peine, sortant d'un rêve extraordinaire, ne comprenant point nettement ce qui lui était arrivé, Henri Verbier, après un court évanouissement, reprenait conscience.

Lentement, il se releva et, considérant la pièce, avisa la fenêtre fermée :

— Plus personne ! fit-il d'une voix hésitante.

Alors, comme si le son de ses propres paroles avait achevé de le rappeler à la vie, Henri Verbier se redressa tout à fait et courut à la porte de la chambre. Il en secoua rageusement la serrure.

— Fermée ! fit-il... nom d'un chien... Et je peux appeler ! Nul n'est encore remonté... Me voici bouclé !...

Pour demander de l'aide, il voulut courir à la fenêtre, mais, en passant devant la glace qui garnissait la cheminée, le surveillant aperçut à sa tempe une blessure d'où commençait à couler un mince filet de sang rouge. Il s'approcha, se regarda avec effroi :

— Tout Juve que je suis, dit-il, je me suis laissé rouler par une femme !

Et soudain, tapant du pied, crispant les poings, grinçant des dents, avec une colère soudaine, Juve, car Henri Verbier n'était autre que le célèbre policier Juve, habilement grisé, Juve sacra :

— Nom de Dieu !... mais ce coup de poing-là, c'est le coup de poing d'un homme !...

13 – L'AVENIR DE THÉRÈSE

M. Étienne Rambert et son invité, le banquier Barbey, achevaient leur cigare au fumoir attendant au salon de l'hôtel acheté depuis quelques mois par le riche négociant en caoutchouc, rue Eugène Flachat.

Il était dix heures du soir.

Allant et venant dans la pièce, qui était aussi son cabinet de travail, Étienne Rambert, l'œil brillant, discutait « placements » avec le financier.

— Évidemment, disait M. Rambert, les valeurs de l'Union Agricole paraissent devoir monter, mais nos titres français sont grevés de tant d'impôts...

— Sans doute, répliqua M. Barbey, mais c'est le cas pour toutes les valeurs...

— Mon cher Barbey, que pensez-vous des mines de cuivre de l'Oural ?

— Peuh ! répliqua le banquier, ça n'est pas mauvais. Êtes-vous tenté par ces actions ?

Rambert s'arrêta, vidant un petit verre de fine Champagne ; il regarda le banquier et lui dit :

— En réalité, toutes les affaires dont je ne m'occupe pas directement, auxquelles je n'appartiens pas en qualité d'administrateur, ne m'intéressent qu'à moitié.

— J'admire, s'écria M. Barbey, votre tempérament, un tempérament de lutteur, beau tempérament ! Et je ne vous cache pas, continua-t-il, que si je n'étais votre banquier et, par suite, obligé à une certaine discrétion vis-à-vis de vous, je n'hésiterais pas à vous soumettre un projet qui me trotte dans la tête...

— Vous avez un projet, Barbey ?

— C'est assez délicat, cher monsieur, et vous comprendrez mes scrupules lorsque vous saurez – car je vais brûler mes vaisseaux – que l'affaire en question n'est pas une spéculation ordinaire comme j'ai l'habitude d'en proposer à mes clients. Il s'agit d'une spéculation qui m'intéresse, moi, personnellement. Je voudrais augmenter le capital social de ma banque et faire une grosse chose de ma maison.

— Ouais ! Vous n'avez pas tort, Barbey ; toutefois, si c'est une demande de commandite que vous voulez m'adresser, il serait bon de poser la question plus nettement et me préciser votre situation... en tout bien, tout honneur... Si nous ne tombions pas d'accord, il va sans dire, mon cher Barbey, que les renseignements que vous m'aurez fournis, je les considérerai comme confidentiels.

Pendant une bonne demi-heure, les deux hommes, lancés sur leur sujet, discutèrent âprement. M. Rambert conclut :

— Mon cher Barbey, j'ai l'habitude des affaires vivement menées, à l'américaine ; en principe, votre proposition me convient, mais je ne veux pas être « l'un » de vos commanditaires, je prétends, le cas échéant, demeurer le seul...

— Tiens, fit M. Barbey.

— Je sais ce que vous pensez, dit M. Rambert ; vous connaissez ma fortune ou, du moins, vous croyez la connaître, et vous vous demandez où je prendrai les vingt millions nécessaires à votre augmentation de capital... Rassurez-vous, je les ai !...

M. Rambert continua :

— Oui, fit-il, ces deux dernières années, la Colombie m'a été favorable, très favorable même. Mais vous savez,

Barbey, vous aurez en moi mieux ou pis qu'un commanditaire, un collaborateur, presque un associé... Je ne vous cache pas que je suivrai de très près les opérations de la maison.

— Elles n'auront rien de secret pour vous, mon cher monsieur Rambert, permettez-moi de dire mon cher associé, déclara en se levant M. Barbey, tout au contraire !

Le banquier regardait instinctivement du côté de la cheminée, cherchant une pendule. M. Rambert, comprenant son intention, tira sa montre :

— Onze heures moins vingt, Barbey ; voici qui va contrarier vos habitudes de couche-tôt... Partez donc, je vous en prie...

Le banquier s'excusait de ne pas prolonger plus avant la soirée ; M. Rambert l'arrêta :

— Sans façon, mon cher Barbey, je vous rends votre liberté.

La lourde porte de l'hôtel s'était refermée.

M. Étienne Rambert, qui était allé reconduire son hôte jusqu'à la porte, traversa le vestibule et, au lieu de retourner dans son fumoir, entra dans le salon.

Sous la lumière tamisée d'un abat-jour se penchait la tête blonde de Thérèse Auvernois. La fillette lisait attentivement.

Au bruit qu'avait fait Étienne Rambert en entrant, Thérèse s'inclina dans sa direction et, laissant sa lecture, s'en fut au-devant du vieillard, la démarche gracieuse, le geste souple :

— Je suis sûre, s'excusa-t-elle, cher monsieur Rambert, que je vous fais coucher bien tard... Que voulez-vous, je dépens de la baronne de Vibray, ma bonne marraine ! et ma bonne marraine est souvent en retard...

Depuis le drame qui avait jeté la désolation au château de Beaulieu, les liens d'affection qui unissaient jusqu'alors les intimes de la marquise de Langrune s'étaient resserrés. La baronne de Vibray, au cœur primesautier, n'avait eu de cesse qu'elle n'obtînt du conseil de famille de Thérèse Auvernois la tutelle effective de la malheureuse orpheline.

La baronne de Vibray avait installé aux Quérelles la petite Thérèse, que véritablement on n'osait plus laisser seule au château de Beaulieu en tête à tête avec d'horribles souvenirs. La baronne, poursuivant son œuvre charitable, s'était fait également un devoir de prendre à son service, bien qu'elle n'en eût guère besoin, le brave intendant Dollon et sa famille.

Puis les semaines avaient passé, le temps qui efface tout avait accompli son œuvre, et la baronne de Vibray, attirée par la saison des fêtes parisiennes, sollicitée par les lettres pressantes d'amis aussi joyeux que sincères, décidait, après de longues hésitations, de venir avec Thérèse perdre une huitaine à Paris. Elle y était depuis un mois avec sa pupille.

La baronne de Vibray avait d'abord déclaré qu'elle ne sortirait point seule, que c'est à peine si elle ferait quelques visites indispensables ; puis, peu à peu, elle avait cédé aux nécessités de la vie mondaine.

Heureusement, il y avait Étienne Rambert.

Une fois, deux fois, puis, régulièrement, chaque fois qu'elle acceptait de dîner en ville, la baronne de Vibray avait pris l'habitude de confier Thérèse à M. Étienne Rambert.

— Ah ! soupira Thérèse en embrassant d'un coup d'oeil la pièce aimée dans laquelle elle se trouvait et dont l'aménagement sobre avait pour elle quelque chose de cordial, d'affectueux, de familier, je ne veux point dire de mal de ma chère marraine, loin de là, mais enfin, elle est si mondaine, si active, si gaie...

Dans un élan de sincère tendresse, Thérèse Auvernois, jetant ses bras autour du cou du vieillard, appuyait sa tête blonde sur son épaule et, câline, murmurait :

— Je voudrais tant rester auprès de vous, monsieur Rambert !

Étienne Rambert se libéra doucement de l'affectueuse étreinte de l'enfant. Il la conduisit à un canapé au fond du salon et, s'asseyant auprès d'elle :

— Certes, moi aussi j'aurais plaisir à te recevoir chez moi ; malheureusement, ce sont là des choses impossibles ; il faut compter avec le monde, et le monde trouverait inconvenant qu'une jeune fille comme toi habitât chez un homme seul...

— Oh ! pourquoi donc ? interrogea, étonnée, Thérèse. On vous prendrait pour mon père...

À ce mot de père, Étienne Rambert avait eu une contraction du visage ; la jeune fille rougit.

— Pardonnez-moi, murmura-t-elle...

Mais Rambert poursuivait, très bas :

— Ah !... n'oublie pas, Thérèse, que je ne suis pas ton père, mais « son » père... le père de celui qui...

Changeant la conversation, Thérèse voulut avoir l'air de s'intéresser à son propre avenir.

— Lorsque nous sommes partis des Quérelles, le président Bonnet m'a dit de vous demander, cher monsieur Rambert, quelques explications sur ma situation de fortune. Il paraît, sourit la jeune fille, qu'elle n'est pas brillante ?...

Comme Rambert esquissait un geste vague, mais significatif, Thérèse, avec la belle insouciance qu'elle devait à sa jeunesse, s'écria :

— Oh ! moi, je ne me laisserai pas abattre... Je vois autour de moi des gens qui, comme vous, monsieur Rambert, se donnent de la peine ; j'aurai du courage et je travaillerai, moi aussi... Hein ! si je me mettais institutrice ?

Le vieillard, pensivement, considérait la jeune fille.

— Ma pauvre petite, répondit-il, je sais combien tu as l'âme haut placée, combien tu es sérieuse, et cela me rassure. À maintes reprises déjà, j'ai envisagé ton avenir... Bien sûr, d'ici quelques années, il se trouvera un brave garçon, honnête, riche, pour t'épouser...

Et comme Thérèse, rougissante, esquissait un geste de

dénégation :

— Mais si !... mais si !... insista Rambert, nous te le trouverons. Toutefois, en attendant, il importe, en effet, que tu sois occupée... D'autre part, tu ne peux rester éternellement chez la baronne de Vibray...

— Je le sens bien... je le sais, reconnut Thérèse. Rambert sourit :

— Il m'est venu une idée ; je suis depuis de longues années en bonnes relations, en excellentes relations même, avec une grande dame appartenant à la meilleure société anglaise ; peut-être as-tu déjà entendu prononcer son nom ? C'est lady Beltham...

Thérèse ouvrait des yeux étonnés. Rambert continua :

— Lady Beltham est, depuis quelques mois, veuve de son mari, mort dans des circonstances singulières, et, depuis lors, cette grande dame, immensément riche, qui s'occupe de beaucoup d'œuvres de charité, a bien voulu m'admettre dans son intimité, un peu plus encore qu'auparavant. J'ai sa confiance, elle m'a chargé à différentes reprises de la surveillance de ses intérêts financiers. Or, j'ai souvent constaté que chez elle vivaient, traitées comme des amies, des parentes, plusieurs jeunes Anglaises qui remplissent auprès de lady Beltham les fonctions, non pas de demoiselles de compagnie, mais, comment dirai-je, de secrétaires... Comprends-tu bien la nuance ?

— Oui, oui, je comprends, fit Thérèse, intéressée...

— Ces jeunes personnes, ajouta Rambert, appartiennent elles-mêmes à la meilleure société et sont, pour la plupart, des filles de grands seigneurs anglais. Si lady Beltham, à qui j'en pourrais parler, voulait te prendre, ma petite Thérèse, au nombre de ses collaboratrices, je suis sûr que tu te trouverais là dans un milieu agréable, et, assurément, lady Beltham, à laquelle tu plairas sans aucun doute, ne manquera pas un jour de s'intéresser à ton avenir...

— Cher monsieur Rambert, murmura Thérèse, tout émue, faites cela, voyez pour moi lady Beltham, j'en serai si contente !...

14 – MADEMOISELLE JEANNE

Mlle Jeanne, dès qu'elle eut cessé d'être en vue du Royal-Palace, ayant obliqué par la rue de Tilsit, remonta sous les arbres, dans la direction de l'Arc de Triomphe. Mlle Jeanne, encore toute troublée par l'effort qu'elle venait de faire, atterrée au souvenir de l'acte extraordinaire auquel elle s'était livrée sans apparence de raison, sentit ses jambes qui se dérobaient sous elle ; un banc était libre, elle s'y laissa choir.

Toutefois, sa défaillance fut de courte durée.

Elle gagna rapidement la gare de la Porte Maillot et s'informa :

— Dans combien de temps le train pour Saint-Lazare ?

— À l'instant, madame, dit l'employé ; dépêchez-vous.

En hâte, Mlle Jeanne prit un billet de seconde. À Courcelles, s'étant brusquement décidée, Mlle Jeanne descendit.

Elle se trouva, au moment où minuit sonnait, sur la petite place déserte qui réunit, par-dessus la voie, les boulevards Pereire, Nord et Sud. Mlle Jeanne, d'un pas assuré, pénétra dans la rue Eugène Flachat. Devant la porte d'un hôtel particulier, elle s'arrêta, sonna...

Le valet de chambre venait d'annoncer à M. Rambert :

— C'est une dame.

Et M. Rambert qui craignait d'avoir fait attendre la baronne de Vibray dans l'antichambre ordonna :

— Allez ! allez ! faites entrer !

La porte du salon s'entrebâillait ; quelqu'un pénétra, se glissa aussitôt dans la pénombre. Thérèse, qui, d'un geste de sympathie instinctive, était allée vers la visiteuse, s'arrêta net, ne reconnaissant pas sa marraine.

M. Étienne Rambert, à l'arrêt brusque de la jeune fille, s'était retourné. Il considéra un instant la personne qui entrait.

Une inconnue.

S'inclinant vers elle :

— À qui ai-je l'honneur ?...

Mais soudain, s'étant approché de la visiteuse :

— Ah ! nom de Dieu ! fit-il.

Un deuxième coup de sonnette.

Cette fois, la baronne de Vibray entra au salon, toute rayonnante de gaieté :

— Comme j'arrive tard ! fit-elle.

Et elle alla à M. Rambert les mains tendues, jeta à Thérèse un long regard d'affection, s'apprêta à raconter quelque chose d'amusant. Elle aperçut dans l'angle du salon l'inconnue qui se tenait toute droite, les yeux baissés.

Étienne Rambert, réprimant son émotion première, surmontant ses impressions, avait souri à la baronne, puis, sans qu'un muscle de son visage tressaillît, il alla vers l'énigmatique personne.

— Madame, proposa-t-il, voulez-vous prendre la peine de passer dans mon cabinet ?

— Monsieur Rambert, interrogea Thérèse lorsque celui-ci fut revenu dans le salon, quelle est donc cette dame ? Pourquoi êtes-vous devenu si pâle ?

M. Rambert sourit d'un sourire contraint.

— Je suis un peu fatigué, ma chère enfant, j'ai beaucoup travaillé ces jours derniers.

La baronne de Vibray lui coupa la parole.

— C'est ma faute, s'excusa-t-elle ; c'est ma faute. Je suis désolée de vous faire coucher si tard, aussi n'allons-nous pas abuser...

M. Rambert précipitamment revint dans son cabinet, en ferma la porte à double tour et, bondissant vers l'inconnue, les poings fermés, les yeux hors de la tête :

— Charles ! s'écria-t-il.

— Mon père ! répondit la jeune fille en s'affaissant sur un divan.

— Je ne veux plus, murmurait Mlle Jeanne, je ne veux plus rester ainsi déguisée en femme. C'est fini, je souffre trop !

— Mais, interrompit Rambert d'une voix dure, impérative, il le faut ! je le veux, moi !

La pseudo Mlle Jeanne peu à peu se débarrassait de la lourde perruque. S'arrachait brusquement le corsage qui lui serrait la poitrine : le corps d'un jeune homme apparut, sous la chemise,

robuste, musclé, et l'énigmatique personnage que M. Rambert, dans son émoi, n'avait pas hésité à appeler Charles, reprit :

— Non ! je ne veux plus ! Mon père, je préfère tout !

— Tu dois expier ! insista durement encore Étienne Rambert.

— L'expiation, reprit le jeune homme, est trop dure ; le supplice est insupportable.

— Charles, observa M. Rambert d'une voix solennelle, as-tu donc oublié que tu es mort, mort civilement ?

— Ah ! s'écria le malheureux être, combien cent fois je préférerais une autre mort plus vraie.

Étienne Rambert, qui jusqu'alors ne s'était pas approché du jeune homme, s'en vint jusqu'au bord du divan où s'était effondré son fils.

— Hélas ! murmura-t-il, parlant très vite, précipitant sa pensée ; hélas ! je t'ai cru plus déséquilibré, plus fou que tu ne l'es en réalité ! je t'ai sauvé au péril de tout, malgré les risques, parce que je croyais avoir affaire à un malade...

— Mon père, interrompit Charles Rambert, dont le regard dur, violent, précisait la volonté nette, si nette qu'Étienne Rambert en eut peur une seconde, mon père, je veux savoir avant tout comment vous m'avez sauvé et fait passer pour mort ? Est-ce le hasard ? Est-ce le résultat d'un acte volontairement étudié ?

Étienne Rambert leva les bras au ciel.

— Hélas ! mon enfant, dit-il. Peut-on imaginer de semblables choses à l'avance ? Certes, lorsque nous nous sommes quittés, c'est le hasard, entends-tu bien, le hasard seul qui m'a mis en présence de ce cadavre de noyé que j'ai décidé de faire passer pour toi, et je t'ai procuré ces vêtements de femme...

— Et alors, mon père, qu'avez-vous fait ?

— Alors j'ai enterré ceux du mort et j'ai revêtu celui-ci de tes vêtements. La Providence parfois... Et alors aussi, Charles, tu sais ce que j'ai souffert ? Tu as lu, n'est-ce pas, le récit de ma comparution devant la Cour d'Assises, ma honte devant les juges ?

Charles Rambert, accablé, dit, énigmatique :

— Vous avez fait cela ! Ah ! l'étrange hasard !...

Puis, changeant de ton, la voix entrecoupée de sanglots, il balbutia :

— Mon pauvre père, mon pauvre père, quelle fatalité !

— Fatalité ! répéta Étienne Rambert.

Soudain, le jeune homme se levait brusquement.

— Mon père, hurla-t-il, je n'ai pas tué la marquise de Langrune, croyez-moi...

— Ne reviens pas là-dessus ! n'y revenons pas, je te le défends !

Étienne Rambert, au fond du cabinet, appuyé à sa table de travail et les bras croisés, interrogea sèchement :

— Est-ce pour me dire cela seulement que tu es venu ?

— Je ne peux plus rester en femme !...

— Tu ne peux plus ? Pourquoi ?

— Je ne peux plus, vous dis-je...

Étienne Rambert parut soudain deviner le sens des paroles que venait de prononcer son fils.

— Ah ! s'écriait-il, j'y suis ; désormais, je crois comprendre !... En effet, le Royal-Palace dont Mlle Jeanne était l'employée de confiance, vient d'être le théâtre de deux vols audacieux, abominables... Évidemment, poursuivit-il avec ironie, pour qui saurait identifier Charles Rambert avec cette étrange caissière...

— Je n'ai pas volé !

— Tu as volé ! affirma Étienne Rambert.

Charles secouait la tête, la gorge serrée.

— Tu as volé, reprit Étienne Rambert.

Et, précipitant ses phrases à l'oreille de son fils, le malheureux père expliquait :

— J'ai lu dans les journaux les récits du vol, je les ai lus avec l'angoisse que peut avoir un père comme moi quand il a un fils comme toi ; j'ai lu et j'ai compris, parce que je sais...

— Mon père ! hurla encore Charles, d'une voix stridente ; je n'ai pas volé, je ne suis pour rien...

« Ah ça, poursuivit-il, presque menaçant, allez-vous recommencer, comme au château de Beaulieu, vos atroces insinuations ?... Quel mauvais génie vous inspire ?... Pourquoi voulez-vous à toute force prendre votre malheureux fils pour un criminel ?...

M. Rambert haussa les épaules :

— Ton système de défense est infantin. Que signifient les

dénégations sans les preuves ? Les phrases ne justifient rien. Il faut des faits pour étayer les convictions.

Le jeune homme, las de la dispute, désespérant de convaincre un père aussi certain de sa culpabilité, se taisait.

— Mais, demanda soudain M. Étienne Rambert, puisque te voilà ici, affolé, venu chez ton père en dernière ressource, c'est qu'il s'est passé quelque chose que je ne sais pas, et cela depuis peu... Qu'as-tu fait ? Parle.

Fasciné, Charles Rambert expliqua :

— Il y avait, depuis quelques jours, un policier dans l'hôtel. Il avait pris le nom d'Henri Verbier. Il s'était déguisé, lui aussi, mais je l'ai reconnu, car j'ai vu cet homme à une époque assez récente encore et trop présente à ma mémoire pour que je puisse l'oublier...

— Que veux-tu dire ? interrompit le vieillard, troublé.

— Je veux dire que Juve était au Royal-Palace !

— Juve ! s'écria M. Étienne Rambert, poursuis !...

— Juve, sous le déguisement d'Henri Verbier, m'a fait subir une sorte d'interrogatoire et je ne sais ce qu'il en a conclu... puis, un soir, ce soir, il y a deux heures à peine, il est monté dans ma chambre, il m'a parlé longuement et alors, il s'est approché de moi, m'a effleuré, m'a pris la taille ; comme Juve s'approchait, d'un violent coup de poing sur la tempe, je l'ai étendu par terre, il est tombé roide, je me suis sauvé...

— Est-il mort ? interrogea M. Étienne Rambert...

— Je ne sais pas !

Charles Rambert, que son père avait abandonné seul dans le cabinet de travail, réfléchissait. La porte s'ouvrit, Étienne Rambert rentra. Il apportait un paquet de vêtements :

— Tiens ! murmura-t-il, tiens voici des vêtements d'homme, habille-toi, puis disparais...

15 – COMLOT DE FOLLE

Georges Sembadel secoua négligemment les cendres de sa pipe contre la plaque de marbre de la cheminée, et, satisfait du commencement de culottage qu'il relevait sur la blancheur de l'écume, conclut :

— Mon vieux Perret, c'est très joli, mais quand je faisais mon stage à la Pitié, et même quand j'étais à Beaujon, l'ordinaire de la salle de garde était meilleur et pourtant la masse n'était pas plus grosse. Seulement, le directeur avait des complaisances.

Perret n'était nullement convaincu.

— Parbleu ! c'est tout naturel. La boustifaille est supérieure dans les hôpitaux, justement à cause de ce que lu viens de dire. On peut toujours boire le champagne des malades !

... Lorsque le docteur Biron avait construit à Passy sa maison de santé destinée, disaient les prospectus, à offrir un lieu de repos aux névrosés, aux fatigués, aux surexcités et, hospitaliser tout bonnement les fous, il avait eu la sage précaution, pour donner à son établissement une apparence quasi-officielle, de crier *urbi et orbi* qu'il emploierait d'anciens internes des hôpitaux.

Et cela lui avait réussi. Son établissement prospérait...

Se retournant vers Sembadel, Perret poursuivait :

— Moi, disait-il, je me consolerais encore à la rigueur de la laderrie de la direction si elle ne nous mettait pas à toutes les sauces. Mon rêve c'est de travailler aux pièces, tandis que nous travaillons à forfait. Que diable, nous sommes l'un et l'autre docteurs en médecine, et si nous acceptons ce travail c'est pour pouvoir continuer nos travaux personnels...

— Qui t'en empêche ?

— Et comment veux-tu que j'en trouve le temps, puisqu'en dehors des heures où nous sommes astreints, toi et moi, à surveiller les malades, à les soigner, à les raisonner, il y a les papiers à remplir.

— Peuh ! ripostait Perret, faire ça ou peigner la girafe.

— À propos, je voulais te signaler pour ta brochure sur les délirants, le cas tout à fait spécial du numéro 25. Rambert, quarante ans... délire de la persécution... sans matérialisation des actes de frayeur...

— C'est cela même.

— Traitement suivi : repos, suralimentation.

— Je vois que tu te rappelles exactement le cas de la femme Rambert...

— Oui, elle m'avait intéressé. Alors, où en est-elle ?...

— Eh bien ! mon vieux, quand on l'a changée de pavillon, c'est-à-dire quand ton service me l'a passée, le diagnostic était grave, le pronostic terrible... une incurable. Tu la trouveras très bien portante...

— Elle réagit comment ?

— Pas mal. Des réminiscences de persécution, mais plus du tout d'imagination délirante. Des souvenirs de crises, mais plus de crises. C'est un cerveau qui se retape, c'est une femme qui renaît...

Perret s'approchait à son tour de la table et, prenant du papier à lettre à en-tête de la maison de santé, ajoutait pour son camarade :

— C'est rigolo, hein ? il n'y en a pas beaucoup des délirants de la persécution qui redeviennent normaux ? Tiens, ce matin même, je m'en vais écrire à la famille, à son mari, M. Rambert, pour lui rappeler ma précédente lettre qui n'a pas dû arriver puisque je n'ai pas reçu de réponse... Je lui apprenais l'état de sa femme en lui faisant escompter une guérison prochaine ; j'ai bonne envie maintenant de lui demander l'autorisation de l'envoyer à notre maison de convalescence... cette femme-là est guérie. Le diable, c'est qu'il va peut-être vouloir, cet Étienne Rambert, la reprendre avec lui ? Dans ce cas, c'est un pensionnaire de moins pour la maison et notre cher directeur sera de mauvaise humeur huit jours durant...

Sembadel poursuivait :

— Ce bougre-là, il soigne les fous, il les guérit, mais il s'en désespère !

Après cette boutade, l'interne, quelques minutes, se replongeait dans l'expédition de la correspondance, et le silence de la salle de garde n'était troublé que par le grincement de la plume qui courait sur le papier.

Un infirmier, pourtant, entraient encore dans la pièce et jetait sur la table un volumineux paquet de lettres.

— Le courrier de ce matin ! dit-il.

Perret repoussait la feuille de papier sur laquelle il mettait au net les observations prises la veille et classait la correspondance.

Puis se tournant vers Sembadel :

— Pas de lettres personnelles ! fit-il, répondant à l'interrogation muette de son camarade. Mon cher, il faut en faire ton deuil. Aujourd'hui, tu n'auras point l'enveloppe mauve que tu attends chaque jour et qui décide du temps de ton caractère.

— On n'aura même pas le loisir d'être de mauvaise humeur aujourd'hui. Il y a la visite de Swelding...

— Le professeur danois ?... c'est ce matin qu'il vient ?

— Il paraît...

— Qui c'est, ce type-là ?

— Peuh ! un de ces savants étrangers qui n'ont pas réussi à être illustres dans leur pays.

— Je croyais qu'il avait publié quelque chose, l'an dernier ?

— C'est-à-dire que dans sa lettre, il fait allusion à l'un de ses livres : *Recherches cliniques sur l'idéontologie des imaginatifs surexcités*... C'est peut-être vingt-cinq pages et pas plus !...

— Allons ! mademoiselle Lucie ! s'exclama Perret, faites disparaître ces tas de linge. Nom d'un chien ! Il y a visite officielle.

— Il aurait bien pu rester chez lui, celui-là ! dit l'infirmière.

— Sapristi ! mademoiselle Berthe ! vous vous occuperez un autre jour de remettre votre ruban...

Plus loin, Perret gourmandait encore un infirmier :

— Qu'est-ce que vous fichez, Jean ? jetez-moi cette cigarette !... En voilà un flemmard !...

Tandis que l'actif médecin donnait le coup d'oeil du maître, le docteur Biron venait d'introduire le professeur Swelding.

— Je suis fort heureux, mon cher maître, disait le directeur de la maison de santé, du précieux hommage que m'apporte votre visite.

Le docteur Biron, âgé d'une quarantaine d'années, le visage coloré, la stature vigoureuse, actif, remuant, faisant de grands gestes, avait débité sa petite tirade à l'adresse du professeur Swelding, sur un ton douxereux, complimenteur et fade.

C'était un type étrange de vieux savant, que le professeur Swelding !

Il frisait la soixantaine mais portait gaillardement le poids des ans

qui avaient neigé sur sa chevelure, longue, bouclée.

— Croyez bien, monsieur et illustre confrère, disait-il, que c'est une bonne fortune que de pouvoir profiter de l'expérience d'un savant de votre valeur.

— Voulez-vous que nous parcourions mes différents services ? proposa Biron.

Et comme le professeur Swelding acquiesçait, le docteur Biron le conduisit hors du salon, dans le parc de la maison de santé.

Le docteur Biron signalait la disposition des lieux :

— Vous voyez, monsieur le professeur, que je me suis franchement rallié à la théorie de l'isolement: au lieu de construire un bâtiment unique, j'ai fait édifier cette série de petits pavillons qui me permettent de loger mes pensionnaires loin les uns des autres ; les maniaques séparément des hébétés, les monodéistes à l'écart des délirants, les calmes éloignés des furieux...

Le professeur Swelding approuva :

— Nous appliquons aussi, au Danemark, la méthode de l'isolement, mais nous ne l'avons jamais poussée aussi loin. Je vois que chacun de vos pavillons a son jardin particulier ?

— C'est indispensable ! affirma le docteur Biron.

Et conduisant son visiteur, il l'introduisait vers l'un des jardinets où un homme d'une cinquantaine d'années se promenait entre deux infirmiers :

— Tenez, déclara le docteur, voici, monsieur le professeur, un maniaque atteint de la folie des grandeurs...

Puis, quand le malade eut été conduit devant le professeur, le docteur Biron lui demanda :

— Eh bien ! mon cher ami, comment allez-vous aujourd'hui ? Vous n'avez pas eu de discussion avec saint Pierre ?...

Le fou regardait le directeur d'un air étonné :

— Quelle discussion voulez-vous que j'aie avec mon portier ?... répondit-il.

— Quel traitement instituez-vous dans un cas pareil ? demanda le professeur Swelding. L'isolement ne suffit pas ?

— J'applique une autre méthode, répondait le docteur Biron, je soigne le cerveau en soignant le corps... je remonte le malade en le faisant profiter d'hygiène, de suralimentation, de repos, de calme,

puis, loin de contredire sa manie, loin de la flatter aussi, je l'ignore, je n'en tiens pas compte. Cet homme se croit Dieu, je ne lui dis ni qu'il a raison, ni tort !... Il y a toujours, monsieur le professeur, un grain de bon sens dans un cerveau malade... cet homme se croit Dieu, mais quand il a faim il est obligé de réclamer son repas, j'ai l'air de lui demander pourquoi il a besoin de manger puisqu'il est Dieu... J'arrive à le forcer à inventer un mensonge. Petit à petit, je refais l'éducation de son raisonnement !...

— Vous avez beaucoup de guérisons ?

— Difficile de répondre, la statistique n'est point la même pour les différentes catégories de maladies mentales.

— Évidemment, mais prenons par exemple la folie de la persécution. Quelle proportion de succès ?

— Vingt pour cent de guérisons définitives et quarante pour cent d'améliorations certaines...

Le professeur Swelding visiblement était émerveillé par ces résultats. Déjà le directeur l'entraînait :

— N'entrons pas, voulez-vous, au quartier des furieux que vous entendez hurler... Je vais vous montrer une malade qui, précisément, va être dans quelques jours rendue à sa famille. Je la crois complètement guérie, ou sur le point de l'être...

Dans un petit jardinet, on apercevait une femme d'une quarantaine d'années qui brodait.

— Voyez cette dame... là-bas ! précisait le docteur Biron. C'est Mme Alice Rambert. Voici près de dix mois qu'elle est ma pensionnaire. Elle voyait des assassins partout ! Je l'ai soignée, suralimentée, remise en parfait état de défense physique, puis j'ai guéri le moral. Cette femme-là, à l'heure actuelle n'est plus folle.

— Elle n'a plus aucun retour à l'état morbide antérieur ?

— Aucun.

— Même en cas d'émotion violente ?...

— Je ne le crois pas...

— Puis-je lui parler ?

Le docteur Biron conduisit le visiteur vers le banc.

— Madame Rambert, dit-il, voulez-vous me permettre de vous présenter M. le professeur Swelding, qui tenait à vous adresser ses hommages.

Mme Rambert se leva :

— Je suis enchantée, dit-elle, de faire la connaissance de monsieur. Mais je serais curieuse d'apprendre d'où il me connaît, mon cher directeur ?...

— Mon Dieu, madame, dit le professeur, coupant la parole à Biron, je ne vous connais point à vrai dire, mais je sais qu'en m'adressant à vous je parlerai à l'une des pensionnaires qui, certainement, mettra le plus de chaleur à me dire du bien du docteur Biron.

— Il pousse, en tout cas, l'amabilité jusqu'à ne point vouloir que ses malades s'ennuient, puisqu'il leur amène des visites inattendues...

— J'entends le reproche, madame, répondit avec une extrême urbanité le professeur Swelding. Vous vous plaignez de la visite d'un importun ?...

Déjà Mme Rambert avait repris sa broderie, elle cousait... Lorsque soudain, se levant brusquement, tandis que le professeur Swelding reculait de quelques pas, elle cria :

— Qui m'a appelée ?... qui ?... qui ?...

— Mais !... commença le professeur. La malade lui coupait la parole :

— Ah ! reprit-elle, on a dit : Alice ! Alice ! sa voix !... Sa voix !... allez-vous-en !... allez-vous-en !... vous me faites peur... Au secours !... au secours !...

Tout en hurlant, elle s'était enfuie vers le bout du jardinet, l'infirmière et le docteur Biron se précipitaient vers elle...

Douée de l'agilité des fous, la malade leur échappait, criant toujours :

— Oh ! je l'ai bien reconnu ! partez !... à l'assassin !...

L'infirmière cependant rassurait le directeur :

— N'ayez pas peur !... C'est la visite de ce monsieur qui l'a probablement impressionnée...

La folle, en effet, s'étant réfugiée derrière un massif de fusains, pointait l'index vers le professeur Swelding et le fixant toujours de ses yeux dilatés d'angoisse, répétait en tremblant de tous ses membres :

— Fantômas ! Fantômas !... il est là ! je le sais ! ah ! on m'en veut toujours ! le monstre ! le bandit !...

Le docteur Biron ordonna :

— Berthe ! emmenez Mme Rambert dans sa chambre, gardez-la, qu'elle se repose... Faites immédiatement demander M. Perret...

Puis se tournant vers le professeur Swelding, il ajoutait :

— Je suis désolé, monsieur le professeur, de cet incident, qui prouve que la guérison de cette malheureuse n'est point aussi certaine que je le croyais tout d'abord !

Le professeur Swelding consola le directeur :

— Quelle triste chose que la fragilité du cerveau ! disait-il. En voici bien l'exemple frappant, cette malheureuse, que vous croyiez guérie, vient d'avoir une véritable crise du délire de la persécution, provoquée par quoi, grand Dieu ! Ni vous, ni moi, nous n'avons, j'imagine, des figures d'assassins ?...

— Cela va-t-il mieux, madame ? questionnait l'infirmière Berthe, s'adressant à Mme Rambert, allez-vous être sage ?

La malade haussait les épaules, dans un geste de découragement :

— Ma pauvre Berthe ! disait-elle, si vous saviez comme je suis malheureuse ; et comme je regrette de m'être laissée aller tout à l'heure.

— Bah ! M. le directeur n'y attachera pas d'importance !

La malade sourit avec lassitude.

— Si, disait-elle. Je crois que si.

— Mais non, madame. Vous savez bien qu'on a écrit chez vous que vous étiez guérie ?...

— Dites-moi, ma petite Berthe qu'est-ce que vous entendez par ces mots : Je suis guérie ?...

— Mais ! répondit l'infirmière, interloquée, je veux dire que vous allez mieux...

La folle eut un sourire amer :

— Oui ! avouait-elle, il est vrai que je suis en meilleure santé à présent. Mais ce n'est pas de cela que je voulais parler. Que pensez-vous de ma folie ?

L'infirmière répondit sur un ton grondeur :

— Il ne faut point penser à cela... vous n'êtes pas plus folle que moi !

— Oh ! je sais, reprenait Mme Rambert, avec tristesse, c'est le plus grand signe de folie, que de prétendre qu'on n'est point fou... Depuis

que je suis confiée à vos soins, m'avez-vous jamais vue faire quelque chose, dire une phrase, nettement déraisonnable ?

— Non ! enfin... c'est-à-dire...

— C'est-à-dire, concluait Mme Rambert, que je vous ai parfois affirmé que j'étais victime d'une abominable persécution. Et si je disais la vérité ?...

— Allons ! Allons ! ne vous tracassez donc pas l'esprit, le docteur Biron admet maintenant que vous êtes rétablie. Vous allez quitter la maison et reprendre votre vie ordinaire...

Mme Rambert se tordait les mains :

— Ah ! ma pauvre Berthe, lui dit-elle, si vous saviez !

— Mais quoi donc ?

— Mais que si je quitte ce sanatorium, c'est-à-dire si le directeur me renvoie dans ma famille, deux jours après, certainement, on m'aura reconduite dans une autre maison de santé !...

L'infirmière protesta :

— C'est une idée que vous vous faites.

— Non ! fit la malade.

Et saisissant la main de sa gardienne :

— Écoutez, Berthe, voilà dix mois que je suis ici, et pendant dix mois, je n'ai pas une seule fois protesté que je n'étais pas folle. J'étais heureuse, après tout, d'être dans cette maison. Je m'y croyais en sécurité !

« Mais désormais ce n'est plus certain !

« Il faut que j'en parte, mais pas pour retourner chez moi, chez mon mari !

— Alors ?...

— Alors, reprenait Mme Rambert, vous n'ignorez pas Berthe, que je suis riche ? Voulez-vous facilement assurer votre sort pour toujours ?... Je sais, je vous en ai entendu parler avec d'autres infirmières, que vous avez envie de vous marier, voulez-vous que je vous dote ?

« Quand vous devriez perdre votre place ici, ayez confiance en moi, je vous dédommagerai au centuple, mais faites-moi partir !... faites-moi évader de cette maison !

L'infirmière Berthe voulait se retirer, échapper à la malade, mais

celle-ci la maintenait presque de force :

— Dites-moi votre prix, demandait-elle ? Combien voulez-vous ? Trente mille francs ?... Quarante mille francs ?...

Et comme l'infirmière, éblouie par ces sommes qui lui semblaient fabuleuses, se taisait. M^{me} Rambert détachait, d'un de ses doigts, un diamant qu'elle tendait à la jeune femme :

— Prenez cela, dit-elle, comme preuve de ma sincérité !... si l'on m'interroge ici, je dirai que je l'ai perdu... et dès maintenant, Berthe, préparez mon évasion !

Berthe se levait, titubant, ne sachant point si elle rêvait ou si elle était éveillée.

— Être riche ! fit-elle... être riche !...

16 – CHEZ LES FORTS DE LA HALLE

— Pour combien c'est-y qu'il faut vous en donner, la petite dame ? demanda le conducteur du tramway Étoile-La Villette, alors que le bruyant véhicule, remorquant sa baladeuse, démarrait au haut de l'avenue de Wagram.

Berthe, la jeune infirmière de la maison de santé, lui répondit, sans se compromettre :

— Je descends boulevard Rochechouart.

— Deux sections, alors !

Trois cents mètres après la place d'Anvers, la jeune Berthe descendit.

Après s'être rapidement orientée dans ce quartier qu'elle connaissait assez mal, la jeune fille s'engagea rue de Clignancourt, prit le trottoir de gauche, considérant les boutiques. La troisième était celle d'un marchand de vins.

Berthe entrouvrit la porte de l'établissement où, autour du comptoir de zinc, s'entassait une bande d'hommes à visages avinés, et criant fort.

Intimidée, la jeune fille resta sur le seuil et de sa voix claire, elle demanda :

— M. Geoffroy ?

Puis, sans doute pour mieux se faire comprendre et sans souci de l'étonnement que provoquait son interpellation, elle répéta :

— M. Geoffroy !... dit « La Barrique »...

— Geoffroy dit la Barrique ? présent !

Berthe poussa un soupir de soulagement.

M. Geoffroy dit la Barrique, en voyant apparaître Mlle Berthe, était allé vers la jeune fille et, sans façon, l'embrassant sur les deux joues, s'était écrié :

— Ah ! par exemple, petite soeur, te voilà !... Comme ça se trouve, justement je pensais à toi.

Berthe répondit à l'accolade de son frère et celui-ci, l'attirant au fond de la boutique, vers un groupe de buveurs, solides gaillards aux épaules carrées, la présenta :

— Hé ! les copains, tâchez de bien vous tenir, je vous amène une gentille demoiselle, ma sœur Berthe, la petite Bob... Bobinette, comme on disait chez les vieux.

Les buveurs faisaient place à la jeune fille et lorsque, sur les instances de la société, celle-ci eut consenti à accepter un verre de vin blanc, Geoffroy, se penchant vers elle, lui demanda à mi-voix :

— Quoi c'est donc que tu me veux ?

— J'ai besoin de te causer, répliqua Berthe, pour une affaire qui t'intéressera, j'en suis certaine...

— Y a-t-il du pèze à rafler ?

Berthe sourit :

— Probablement, sans quoi je ne t'aurais pas dérangé !

— Oh ! oh ! répliqua Geoffroy, du moment qu'il s'agit de gagner de l'argent, on peut toujours venir, la Barrique est là pour un coup...

— Tu cherches une place ? interrogea Berthe.

Geoffroy dit la Barrique mit un doigt sur sa bouche :

— C'est encore un secret, dit-il, mais il n'y a pas de mal à en parler, parce que tout le monde ici est au courant.

En phrases interminables, le colosse expliqua à la jeune fille qu'il était candidat au poste de fort de la Halle. Depuis quinze jours, il s'entraînait de façon à triompher à l'examen.

Geoffroy dit la Barrique expliquait :

— Bien sûr, nous autres, pour être fonctionnaires, on passe des examinations comme quand on est à l'école ; ainsi, pas plus tard que ce matin, on a fait un problème...

— Un problème ?

— Un problème, continua Geoffroy la Barrique, très fier de l'effet qu'il produisait sur sa jeune soeur.

Sans trop s'embrouiller, le brave colosse indiquait la donnée de la redoutable question qui avait été posée :

« Deux robinets remplissent un réservoir à raison de 20 litres à la minute par robinet ; un troisième robinet vide ce bassin à raison de 1.500 litres à l'heure. En combien de temps le réservoir sera-t-il plein ? »

Un ami de Geoffroy l'interrompit, c'était Benoît le Farinier, son plus redoutable concurrent dans l'épreuve :

— Et toi, dans combien de temps tu seras plein ?

Geoffroy dit la Barrique frappa un coup de poing sur la table :

— On cause sérieusement...

Sa sœur, intriguée lui demanda s'il avait réussi.

— Des fois, ça se pourrait, répondit la Barrique, moi, j'ai mis à vue de nez, parce que, tu comprends, le calcul, les arithmétiques et tout le fourbi du diable, c'est point mon affaire... J'ai quasiment plus sué qu'à porter deux cents kilos !

Cependant la société s'agitait, se levait, l'épreuve, physique cette fois, devait avoir Heu à six heures du soir aux Halles, au pavillon de la Poissonnerie.

Déjà Benoît le Farinier, ayant réglé sa dépense, était parti pour le lieu d'examen...

Le concours annuel pour l'emploi de fort de la Halle a lieu chaque année vers la fin de septembre.

La seconde épreuve consiste à transporter, pendant deux cents mètres, un sac de cent cinquante kilos de farine et cela dans le plus bref délai. À égalité de points à l'examen écrit, la sélection s'opère à l'épreuve physique et on prend le candidat qui aura accompli, et le plus vite, sans défaillance, le parcours imposé.

La piste de deux cents mètres était rigoureusement évacuée, quelques agents faisaient observer la consigne, soigneusement on avait écarté de l'asphalte tout obstacle, les nettoyeurs s'étaient minutieusement préoccupés d'enlever les peaux d'oranges, les feuilles de salades, qui auraient pu faire glisser au passage un concurrent, alors que, chargé de son sac, il tenterait d'établir le record de la rapidité.

À l'arrivée, quelques personnages officiels, un haut employé de l'Hôtel de Ville, trois forts de la Halle, choisis parmi les plus anciens, constituaient le jury.

En dépit de ses intentions, Berthe avait été obligée d'accompagner son frère jusqu'aux Halles et d'assister à l'examen. Geoffroy dit la Barrique, très occupé de l'épreuve qu'il allait subir, ne l'avait écoutée que d'une oreille distraite :

— Tout à l'heure, quand l'examen sera fini, on ira manger un morceau ensemble et alors nous causerons.

La foule qui assistait au concours était éminemment bizarre,

éclectique, curieuse au possible.

Entre autres types pittoresques Berthe avait noté un individu qui faisait rire : juché sur un vélocipède à trois roues.

— Hé ! hé ! Bouzille, criait-on, – car l'homme était connu, populaire, on savait son nom, – c'est-y le tricycle à Mathusalem que tu as déniché là ?

— Pensez-vous qu'il en a un jus ? murmura quelqu'un d'une voix un peu grasse à l'oreille de Berthe...

Celle-ci se retourna.

Elle avait pour interlocuteur et pour voisin un solide gaillard, vêtu d'une vareuse bleue, le cou ceint d'un foulard rouge ; il portait la casquette des toucheurs de bœufs, paraissait trente-cinq ans environ, bien taillé, robuste... une physionomie intelligente.

Berthe répondit aimablement...

— Des fois, avait dit l'individu, que vous voudriez savoir qui je suis, on m'appelle Julot...

Et Berthe, sans se compromettre autrement, n'avait pas hésiter de son côté à répliquer :

— Moi, monsieur, je suis Bob, ou Bobinette. C'est moi la sœur de Geoffroy, dit la Barrique.

Un grand murmure, Benoît le Farinier passait l'examen.

Le géant allait d'un pas cadencé, rapide, les jarrets souples, la poitrine penchée en avant ; en équilibre sur ses larges épaules et sur sa nuque, un énorme sac de farine, dont les experts avaient minutieusement contrôlé le poids, cent cinquante kilos exactement !

Sans une défaillance, sans un ralentissement, Benoît le Farinier parcourut les deux cents mètres.

Les applaudissements éclataient, vifs, nourris, sincères, mais aussitôt s'arrêtaient brusquement et en même temps que renaissait le silence les regards se portaient vers le départ.

C'était au tour de Geoffroy dit la Barrique.

Le colosse était véritablement superbe à voir.

Au lieu de marcher comme son concurrent, au bout de vingt mètres il prit le pas gymnastique... La foule hurla d'enthousiasme lorsqu'il passa devant le groupe où se trouvait Berthe.

Julot, qui s'était fait le cavalier servant de la jeune fille, criait

encore plus fort que les autres et l'inénarrable Bouzille s'agitait, trépignant, du haut de son tricycle, s'appuyant, sans aucune gêne, sur les épaules de ceux qui se trouvaient devant lui.

Lorsque, deux heures après cet examen, on proclama les résultats de l'épreuve physique, Benoît le Farinier et Geoffroy la Barrique étaient classés premiers ex aequo, ayant mis officiellement le même temps l'un et l'autre à parcourir les deux cents mètres ; seul désormais l'examen écrit pouvait départager ces candidats et déterminer leur classement. La chose avait beaucoup d'importance, une seule place de fort étant disponible cette année-là.

Berthe-Bobinette discutait avec passion. Un homme, boutonné dans un vieux pardessus noir, tout râpé, portant, sur une chevelure collée, une casquette de jockey, la considérait avec minutie, paraissant approuver complètement ses dires, à la manière d'un indifférent qui penserait à autre chose.

— Venez donc, insista Julot, en la tirant par sa manche, vous savez bien que votre frère vous attend.

Et comme la jeune fille hésitait, Julot lui murmurait à l'oreille :

— Il a une sale dégaine cet individu-là, il ne m'inspire pas confiance...

— C'est vrai qu'il a une vilaine figure !

Puis, en bonne professionnelle de l'hôpital :

— Et avez-vous remarqué son teint ? Cet homme-là doit être malade, il est tout vert !

17 – AU COCHON DE SAINT-ANTOINE

Geoffroy la Barrique, en dépit de l'anxiété qui l'agitait et ayant pris son parti d'attendre le résultat de l'épreuve qui ne serait connu que le lendemain, avait nettement dit à sa sœur :

— Paye à boire et je t'obéis.

Après de nombreuses stations tout autour des Halles, on s'en était allé dîner au « Cochon de Saint-Antoine ».

Devant le « Cochon de Saint-Antoine », stationnait une attraction originale, trois véhicules invraisemblables qui n'étaient autres que le train imaginé par Bouzille.

Bouzille, après les formalités auxquelles il avait dû se plier à la suite de sa découverte du cadavre du soi-disant Charles Rambert, l'hiver précédent, avait mis à exécution son projet, il était venu à Paris.

Il avait eu simplement huit jours de retard sur son itinéraire prévu, huit jours qu'il avait passés à la prison d'Orléans, pour une vétille.

Bouzille avait, au mépris de la circulation de la grande ville, fait évoluer ses appareils au milieu des avenues les plus encombrées. On l'avait appréhendé et conduit au poste le plus voisin, alors qu'il errait aux environs de l'Odéon et confisqué ses équipages pendant quarante-huit heures, mais comme, somme toute, il n'y avait rien de grave à relever contre le chemineau, on l'avait prié simplement de débarrasser le plancher.

Sur les entrefaites, tandis qu'avec son tricycle il remorquait ses deux voitures près du Champ-de-Mars d'où il pouvait enfin contempler la tour Eiffel, objet de ses rêves, le brave chemineau avait été rencontré par un rédacteur de l'*Auto*, auquel il avait conté naïvement son histoire, en échange d'une bouteille de vin, payée au premier bistrot venu.

Le grand organe sportif publiait aussitôt un article sensationnel sur ce chemineau globe-trotter et, dès le lendemain, Bouzille connaissait la célébrité.

Mais Bouzille avait trouvé mieux !

Le père François Bonbonne, propriétaire du « Cochon de Saint-

Antoine », estimant que cet original personnage et son invraisemblable appareil constitueraient une attraction curieuse, l'avait embauché pour deux mois, lui fournissant la nourriture et le gîte, plus cinq francs par jour, à la condition que Bouzille viendrait stationner chaque nuit, devant son établissement.

Peu à peu, lassé de séjourner sur le pas de la porte, il avait décidé de laisser son train sur le trottoir et de descendre, au bout d'une demi-heure, dans la salle enfumée du caveau. De la sorte, il rendait généreusement, sous forme de consommations absorbées et naturellement payées, les cinq francs du père Bonbonne.

Dans ce sous-sol du « Cochon de Saint-Antoine », la tabagie se faisait de plus en plus épaisse, le tapage grandissait.

Il était environ deux heures moins le quart.

Les gens du monde s'étaient retirés.

François Bonbonne venait de reconduire, par l'étroit escalier en tire-bouchon qui menait du sous-sol au rez-de-chaussée, les derniers clients de luxe. Le robuste patron, qui remplissait de sa présence l'unique issue, redescendait dans la salle et d'une voix enrouée, incitant à boire, suggérait :

— Qui c'est qui paie un saladier de vin chaud ?

Berthe, à côté de son frère, avait jugé le moment opportun pour mettre Geoffroy au courant de ses projets :

— C'est rien à faire, expliquait-elle ; mais j'ai besoin d'un homme fort, d'un costaud comme toi...

— C'est-y des barriques à rouler ?

Berthe secouait la tête tandis que, machinalement, son regard s'arrêtait sur un petit jeune homme pâle à la barbe naissante, qui venait de prendre place en face d'elle et de commander timidement une portion de choucroute...

Berthe précisa :

— Ce sont des barreaux de fenêtres qu'il s'agit de faire sauter. La pierre est usée, les barreaux rouilles. Quelqu'un de robuste, en tirant dessus, les arrachera...

— Et c'est tout ? interrogea Geoffroy la Barrique.

— Et c'est tout, conclut la jeune fille...

— Ça vaut bien deux thunes, pas vrai ?

Geoffroy s'arrêta soudain, observant un voisin qui paraissait

écouter attentivement la conversation que le colosse avait avec sa jeune sœur.

Berthe regarda à son tour qui pouvait s'intéresser à leurs affaires, elle eut un sourire et expliqua à Geoffroy :

— C'est rien, t'inquiète pas, je le connais.

Et comme pour justifier sa déclaration, tendant aimablement sa main à l'individu qui paraissait l'épier :

— Bonsoir, m'sieur Julot, comment allez-vous depuis tout à l'heure ?... Figurez-vous que je ne vous avais pas remarqué.

Julot serra dans la sienne la main de Bobinette et, sans paraître se préoccuper autrement d'elle, continua la conversation qu'il avait avec un homme tout rasé.

— Alors, interrogeait-il à voix basse, raconte-moi donc, Billy Tom, ce qui s'est passé à ta boîte ?

— Eh bien ! conclut l'individu interpellé, il y a eu du vilain au Royal-Palace, rapport à... l'accident des gonzesses-clientes... Voilà-t'y pas que trois semaines après l'affaire, rapport à ce que la porte a été ouverte au type qui a manigancé le coup, on a bouclé Muller...

— Muller ? réfléchit Julot. Qui c'est-y celui-là?

— Mais c'est le veilleur du deuxième.

— Ah ! le veilleur !... Et qui c'est qui l'a chauffé ?...

— Un type de la rousse, bien entendu... un isolé ; je crois bien que c'est Juve qu'il s'appelle...

— Ouais ! murmura Julot, comme se parlant à lui-même, je m'en serais douté !...

Une rumeur se produisit à l'entrée du caveau.

Par l'escalier en tire-bouchon, descendaient deux clients, évidemment populaires.

C'était la grande Ernestine, une pierreuse fort connue qui opérait sur le Sébasto. Benoît le Farinier, qui parlait fort et titubait encore plus, l'accompagnait.

Benoît, allant d'une table à l'autre, s'appuyant au hasard des épaules et des têtes, parvint à une place vide sur la banquettes et s'effondra, écrasant à moitié le petit jeune homme pâle à la barbe naissante dont Berthe avait remarqué l'arrivée quelque temps auparavant.

Le jeune homme, effrayé de la robustesse de son voisin, ne récriminait point, se tassait au contraire. Ernestine l'assurait de sa protection :

— Ne te bile pas, petit, déclara-t-elle, le Farinier ne va pas t'écraser ; et puis, des fois qu'il voudrait te faire du mal, Ernestine est là pour te défendre...

S'adressant à la cantonade et prenant de ses deux mains la tête du jeune homme qu'elle embrassait familièrement, la grande Ernestine criait :

— Il me botte, moi, ce môme !... Comment que tu t'appelles ? poursuivit la pierreuse.

Imperceptiblement, le jeune homme murmura :

— Paul !... en rougissant jusqu'aux oreilles.

Cependant, François Bonbonne, patron de l'établissement, avait apporté devant Benoît le Farinier le fameux saladier de vin chaud dont il avait été parlé...

Derrière Bonbonne, Bouzille, le chemineau, abandonnant son équipage sur le trottoir, était descendu dans le caveau avec l'idée bien arrêtée de boire et de manger jusqu'à concurrence de ses cinq francs, au moins.

Benoît, ayant aperçu Geoffroy dit la Barrique, lui offrait aussitôt de trinquer. Mais Geoffroy, très ivre, faisait à Benoît l'affront de refuser de trinquer.

Bouzille avait poussé un :

— Tiens, par exemple, c'est toi !...

Si surpris, si joyeux que la plupart des convives se tournèrent de son côté, regardant qui il interpellait.

Julot et Berthe considérèrent ensemble l'individu auquel Bouzille venait de parler :

— Mais c'est l'homme vert de tout à l'heure ! dit l'infirmière à son voisin.

— C'est lui, dit Julot... en effet !...

Bouzille continuait :

— Mais je t'ai déjà vu, où c'est-y donc que je t'ai rencontré ?

Silence de l'homme vert. Et Bouzille soudain s'écriait, nullement embarrassé d'être entendu par les voisins :

— Je sais bien, c'est toi le chemineau arrêté avec moi, là-bas, dans le Lot, le jour de l'assassinat... tu sais ?...

Et Bouzille tirait l'homme vert par la manche :

— Tu sais bien : l'assassinat de la marquise de Langrune !

Impatienté, l'individu grogna :

— Et puis quoi ? la barbe !

Depuis quelques instants, Geoffroy dit la Barrique et Benoît le Farinier se surveillaient. L'ivresse aidant, les deux hommes devaient en venir aux mains...

Berthe, assez émue, inquiète pour son frère et redoutant pour elle le milieu interlope dans lequel elle se trouvait, insista de toutes ses forces, tentant de persuader Geoffroy :

— Partons, disait-elle...

Mais Geoffroy, tassé dans l'angle de la pièce, vautré sur la banquette, répondait non de la tête...

Enfin débarrassé du chemineau Bouzille et de son insupportable bavardage, l'homme vert reprenait la conversation momentanément interrompue avec un joueur de guitare qui l'avait rejoint.

— Ce qui m'épate, observait ce dernier, c'est qu'il n'a pas pour un sou d'accent.

L'homme vert hochait la tête et très bas :

— Oh ! parler français comme un Français, ça ne doit pas gêner un gaillard comme Gurn !...

L'homme vert s'arrêta soudain, tressaillit ; il lui semblait que la grande Ernestine, allant et venant au milieu des soupeurs, venait, se trouvant derrière lui, d'écouter ce qu'il avait dit...

Mais, ailleurs, un dialogue prometteur s'amorçait :

— Des fois que Monsieur voudrait montrer sa force, on est prêt à discuter !

Geoffroy dit la Barrique avait lancé le défi...

Le silence se faisait dans la salle, c'était désormais au tour de Benoît le Farinier de répondre.

À ce moment précis, Benoît buvait à même le saladier. Il acheva, puis, s'essuyant les lèvres du revers de sa manche :

— Des fois que Monsieur voudrait répéter ?

Furtivement, la grande Ernestine se glissa auprès de Julot. Un dialogue rapide s'échangeait entre eux deux.

— Alors, interrogea l'homme, continue ?

Tout en ayant l'air de s'intéresser prodigieusement à la discussion de Geoffroy avec le Farinier, Ernestine, sans regarder Julot, lui répondit :

— L'homme pâle, celui qui a le teint verdâtre, disait à son copain, l'homme à la guitare :

« — C'est sûrement lui ! rapport à la brûlure qu'il tient dans la paume de sa main... »

Julot réprima un juron et, instinctivement, serra le poing.

La grande Ernestine, au surplus, l'avait quitté, elle interpellait d'une voix éraillée le petit jeune homme à barbe naissante :

— Eh bien ! Popaul, tu as l'air de roupiller !... Faut-il que j'aille me mettre sur tes genoux ?...

Julot, le masque sombre, l'œil farouche, attira près de lui la grosse Marie, la servante, alors qu'elle passait :

— Eh ! la Marie, fit-il à voix basse...

Puis, désignant la fenêtre placée derrière lui :

— Sur quoi cela donne-t'y ?

La servante réfléchit un instant :

— Ça donne sur la cave... la salle ici est en sous-sol...

— Et la cave, continua Julot, comment qu'on en sort ?

— Ah ! chercha la servante, réfléchissant, on n'en sort pas, il n'y a pas de porte, faut passer par ici, toujours !

Une assiette lancée par Geoffroy dit la Barrique, avec l'intention d'atteindre Benoît le Farinier, mais qui vint s'écraser sur le mur en face, dans la direction opposée, détermina soudain la bagarre.

On se leva, en désordre. Les femmes poussaient des cris, les hommes juraient. Les deux forts, dans la bousculade, se trouvèrent l'un en face de l'autre.

Geoffroy dit la Barrique s'était saisi d'une chaise, Benoît s'efforçait de desceller le marbre d'une table pour s'en faire une

massue.

La mêlée devint générale, les assiettes tombaient à terre, les couverts volaient au plafond.

Soudain, un coup de revolver retentit, mais si vite qu'il eût été tiré, l'homme vert et le joueur de guitare avaient identifié son auteur.

Depuis un instant, en effet, ces deux mystérieux individus ne perdaient pas Julot de vue.

Julot était assurément un tireur extraordinaire. S'étant rendu compte que l'éclairage de la pièce était dû à un seul et unique plafonnier, et que le courant n'était fourni que par deux fils juxtaposés qui couraient le long du mur à la corniche, Julot, visant ces fils, avait tiré et la balle les sectionnait net !

Aussitôt, on fut plongé dans l'obscurité.

Soudain, dans le brouhaha, un cri de douleur éclata, une voix râla :

— À moi, chef !

Et en même temps, Bobinette, perdue dans la foule, entendait murmurer à son oreille un imperceptible :

— Parbleu !

Puis deux mains se posaient sur sa taille, palpaient son dos, sa poitrine, l'identifiaient ; Berthe était la seule femme ayant un chapeau. La jeune infirmière, à demi défaillante, affolée, se sentit enlever, poser sur une banquette. Quelqu'un, dont l'haleine avinée se sentait près de ses narines, lui souffla :

— Tu ne feras pas échapper le 25, la Rambert, la folle !...

Berthe, absolument abasourdie, malgré la terreur à laquelle elle était en proie, interrogeait :

— Mais... quoi ?... qui ?...

La voix se fit entendre de nouveau plus basse, et Berthe crut distinguer ces mots :

— Fantômas te l'interdit !

Essayant de se dégager de l'étreinte mystérieuse qui la maintenait, Berthe retint encore cette menace :

— Et si tu n'obéis pas, c'est la mort !

À demi évanouie de terreur, l'infirmière se laissait aller sur la banquette, cependant que le tapage augmentait dans le bouge. Trois

hommes luttuaient ; l'inconnu, que les familiers de l'établissement avaient au cours de la soirée identifié sous le sobriquet de l'homme vert, était aux prises avec deux individus. Toutefois, insensible aux coups qu'il recevait, l'homme vert, doué d'une force peu commune, venait de s'emparer d'un bras ; glissant ses mains le long de la manche, sans lâcher le bras, il descendit peu à peu jusqu'au poignet, ouvrit un poing ferme, glissa ses doigts sur la paume et ne pût n'empêcher de pousser un : « Ah ! nom de Dieu ! » de triomphe, tandis qu'à ce contact l'être auquel appartenait cette main laissait échapper un cri de douleur.

L'homme vert venait de toucher, d'identifier une blessure encore fraîche au creux de la paume de cette main.

Mais sa jambe, à ce moment comprimée entre deux genoux vigoureux et surprise dans une fausse position, menaçait d'être brisée ; une légère pression de plus, et c'en était fait... L'homme vert dut lâcher la main qu'il tenait ; il tomba à terre, son adversaire était sur lui, il se sentit perdu... Mais l'adversaire à ce moment lâcha prise à son tour, un tiers mystérieux intervenu dans la lutte, séparait les deux hommes, semblant s'acharner sur celui que l'homme vert avait voulu appréhender...

Le compagnon du joueur de guitare identifia d'un geste rapide l'individu qui venait de le soustraire à une aussi rude attaque ; il eut une certaine surprise à reconnaître, en lui effleurant le visage, le jeune homme à barbe naissante ; dès lors, l'homme vert empoigna celui-ci par la nuque et ne le lâcha plus.

Une poussée violente avait attiré les combattants vers l'escalier. Les cris retentissaient plus aigus, plus douloureux, on piétinait des corps, les gros souliers ferrés écrasaient des membres.

François Bonbonne n'avait pas essayé un seul instant d'intervenir. Trop au courant des usages et sachant comment il fallait procéder lorsque des rixes de ce genre se produisaient, il était allé jusqu'au coin de la rue. D'ailleurs, les agents du poste voisin, prévenus par un gardien de faction, accouraient en nombre.

François Bonbonne conduisit les premiers arrivés derrière le comptoir de la boutique et leur désigna le tuyau d'incendie. Les agents avaient l'habitude, ils déroulèrent rapidement le long boyau de toile, l'introduisirent dans la cage étroite de l'escalier en colimaçon et, ouvrant le robinet, aspergèrent l'intérieur du caveau !

La douche inattendue arrêta net les combattants, sépara les champions. L'aspersion dura bien cinq minutes, et lorsque la police

jugea que les clients du « Cochon de Saint-Antoine » étaient suffisamment calmés, s'étant muni d'une lanterne, le brigadier ordonna d'une voix ferme au public de sortir « un par un » !

Matés, les clients obéissaient, résignés, sachant toute résistance impossible. Au fur et à mesure qu'ils émergeaient du tire-bouchon, lentement, soumis, dociles, les agents les appréhendaient, leur passaient les menottes, les attachant deux par deux. Puis un gardien se détachait et conduisait la prise au commissariat.

Le brigadier, tous les clients une fois sortis, descendit dans le caveau pour s'assurer que personne ne s'y dissimulait plus. Sur le sol gisait un malheureux, baignant dans son sang... C'était le joueur de guitare, frappé d'un coup de couteau en pleine poitrine !

On avait conduit au poste le couple composé de l'homme vert et du jeune homme à barbe naissante que son compagnon n'avait point lâché depuis qu'il l'avait identifié, dans la bataille, au fond du sous-sol. Le secrétaire du commissariat, qui recueillait les noms des individus arrêtés, réprima un mouvement de surprise lorsque l'homme vert lui eut montré une carte d'identité. L'homme murmura quelques mots à l'oreille du secrétaire et celui-ci déclarait à l'agent :

— Relâchez monsieur immédiatement... Quant à l'autre...

Mais l'homme vert interrompit :

— Quant à l'autre, je vous prie de le relâcher également, je tiens à le conserver avec moi.

Le secrétaire s'inclina ; sur son ordre, les deux individus étaient débarrassés de leurs menottes.

Le jeune homme, stupéfait, regardait le personnage qui venait d'être un instant son compagnon de chaîne et s'apprêtait à le remercier, mais celui-ci, lui serrant énergiquement le poignet, comme pour prévenir toute velléité de fuite, l'entraînait hors du commissariat.

Dans la rue, les deux hommes se heurtèrent au brigadier qui revenait, portant avec un agent le malheureux joueur de guitare, respirant à peine, et que les gardiens de la paix avaient reconnu pour un sous-inspecteur de la Sûreté. Sans lâcher l'éphèbe à barbe naissante, l'homme vert se pencha vers le brigadier, eut pendant quelques secondes une conversation animée avec lui, et comme le brigadier, ayant pris une attitude respectueuse, répondait :

— Oui, c'est tout, monsieur l'inspecteur, je n'ai personne d'autre.

Le mystérieux personnage frappa du pied et jura :

— Nom de Dieu ! Gurn s'est échappé !

Dans la direction de la rue Montmartre, celui que jusqu'alors on avait désigné sous le sobriquet de l'homme vert entraînait à grands pas son compagnon, qui tremblait de tous ses membres, ne comprenant rien sans doute à ce qui lui arrivait, redoutant l'avenir...

Soudain, alors qu'ils venaient d'atteindre le trottoir, au pied du mur de l'église Saint-Eustache, sous la lueur falote d'un réverbère, l'homme vert arrêta sa marche.

Il se plaça juste en face de son prisonnier et, le regardant les yeux dans les yeux :

— Je suis Juve, déclara-t-il, Juve, le policier...

Et comme le jeune homme le considérait, interdit, Juve continua, accentuant chacun de ses mots :

— Et toi, mademoiselle Jeanne... tu es Charles Rambert !

18 – UN PRISONNIER ET UN TÉMOIN

Juve avait parlé d'un ton qui n'admettait pas de réplique.

Dans le jour qui commençait à poindre et qui bleutait la nuit, la lumière clignotante du réverbère dessinait une auréole jaune sale. Le jeune homme, visiblement, avait envie de fuir cette tache de lumière ; il fit quelques pas... Mais Juve le retint par le bras :

— Allons ! réponds ! Tu es Charles Rambert, tu étais mademoiselle Jeanne ?

— Je ne comprends pas ! affirma Paul.

— En vérité ! nargua Juve...

Un fiacre de nuit passait à proximité ; il le héla :

— Monte ! ordonna-t-il en ouvrant la portière et en faisant passer le jeune homme.

Juve, se penchant vers le cocher, lui donnait une adresse, puis à son tour entraînait dans le fiacre.

Il demeura quelques minutes sans parler, puis, se tournant vers son compagnon :

— Tu crois que c'est malin de nier ? questionna-t-il... Tu crois que ça ne saute pas aux yeux, que tu es Charles Rambert et que tu t'étais déguisé en Mlle Jeanne?

— Mais vous vous trompez ! fit encore Paul... Charles Rambert est mort !..

— Tiens ! tu sais cela ? Tu reconnais donc que tu n'ignores point de qui je parle ?

Une vive rougeur empourprait le visage du jeune Paul, il se prenait à trembler.

Juve, regardant par la portière, n'ayant point l'air d'observer son compagnon, souriait finement...

— Eh bien ? rit-il...

Et il continua sur un ton bonhomme :

— Mais, c'est stupide de nier ce qui n'est pas niable... D'ailleurs, tu devrais penser que si je sais que tu es Charles Rambert, je sais aussi d'autres choses...

— Eh bien ! oui, avouait le jeune Paul, je suis Charles Rambert et j'étais déguisé en Mlle Jeanne !... Comment l'avez-vous su ?... Pourquoi étiez-vous au « Cochon de Saint-Antoine » ? Vous veniez m'arrêter ?

— Peut-être !

— Oh ! monsieur Juve, où me menez-vous, maintenant ? en prison ? au Dépôt ?...

Juve haussait les épaules :

— Tu es trop curieux, mon garçon... D'ailleurs, tu dois connaître Paris et par conséquent deviner à peu près, par le chemin que suit ce fiacre, l'adresse que j'ai donnée au cocher...

— Oui, répondait Charles Rambert, et c'est bien ce qui me fait peur... Nous voici sur les quais...

— Et près de la Préfecture, mon petit... Maintenant, inutile de faire du scandale. Laisse-toi conduire...

Le fiacre, quelques minutes après, tournait sur le quai de l'Horloge et s'arrêtait à cette Tour Pointue, qui a, auprès des malfaiteurs, une si épouvantable réputation, parce qu'elle marque à la fois l'entrée des services de la Conciergerie et celle des souterrains qui conduisent à la prison du Dépôt...

Juve descendit de voiture, en fit descendre son compagnon, puis, ayant soldé son cocher, s'engagea dans l'escalier menant au premier étage du bâtiment.

Le policier enfila un long corridor, tourna dans un autre, ouvrit une porte et, s'effaçant :

— Entre ! ordonnait-il d'un ton bref...

Charles Rambert obéissant à l'invitation, pénétra dans une petite pièce, dont l'ameublement lui permettait d'identifier la nature et le nom. Il se trouvait dans la chambre des mensurations du service anthropométrique du docteur Bertillon.

Le policier, cependant, appelait à voix haute :

— Hector ! s'il vous plaît !...

Un homme, un employé du service de l'anthropométrie, accourait se mettre aux ordres de Juve :

— Qui me demande ? fit-il.

— Moi !

— Ah ! monsieur Juve ! Et vous amenez du gibier ?... Déjà ?... De si bon matin ?... Vous croyez que c'est un repris, ce gamin-là ?...

— Non, répondait Juve d'un ton assez sec qui n'admettait point d'autres questions indiscretes.

Il continua :

— Je ne vous demande point, Hector, de rechercher la fiche de mon compagnon, mais d'opérer, et de façon très minutieuse, les mensurations nécessaires à l'établissement de cette dernière...

L'homme, vaguement, s'étonna de la demande du policier, car il n'était point courant d'exécuter de telles besognes à une heure si matinale.

Fâché d'être dérangé du doux repos auquel il s'abandonnait, il appelait Charles Rambert et commanda sèchement :

— Allons ! à la toise, d'abord...

Et comme le jeune homme s'avavançait, il l'interpella :

— Fais pas le malin, hein ?... Pas besoin d'avoir l'air d'ignorer le mouvement... déchausse-toi...

Charles Rambert s'exécuta, passa sous la toise, puis à l'invitation de l'employé se laissa successivement badigeonner les doigts d'encre grasse pour les empreintes des mains, puis photographier de face et de profil, puis, en dernier lieu, mesurer l'épaisseur de la tête de l'une à l'autre oreille au moyen d'un compas de forme spéciale. L'employé Hector s'étonnait de sa docilité :

— Vrai ! monsieur Juve, il n'est pas loquace, votre particulier... Qu'est-ce qu'il a donc fait ?

Juve haussait les épaules, sans répondre.

Tandis que Charles Rambert, de plus en plus effrayé, comprenait qu'il était irrémédiablement arrêté, Juve, quittant le fauteuil où il s'était reposé, marchait vers lui et, lui posant sa main sur l'épaule, commandait avec une certaine douceur :

— Viens, il y a encore d'autres vérifications que je veux t'imposer...

Ils quittaient tous deux la petite pièce claire du service anthropométrique, suivaient un corridor sombre, puis Juve tirait une clef de sa poche, ouvrait une porte et, faisant passer Charles Rambert, annonçait :

— Entre, c'est le cabinet des recherches dynamométriques...

Un étranger, un profane, aurait presque supposé en parcourant la pièce où Juve venait de conduire son prisonnier qu'elle était tout bonnement un atelier de menuisier.

Des planches de bois de différentes formes, d'épaisseurs variables, de qualités diverses, étaient rangées le long du mur ou traînaient sur le sol ; dans des vitrines, des plaques de métal, longues de cinq à six centimètres, épaisses plus ou moins, s'échafaudaient en piles.

Juve, ayant soigneusement fermé la porte, avisait le jeune Charles Rambert.

— Parbleu ! tu te demandes pourquoi je t'amène ici ? Tout en parlant, Juve s'était débarrassé de son chapeau, puis, avisant une sorte de petite table assez haute, l'avait dégagée de sa housse grise.

Le meuble était constitué par une sorte de bâti métallique, vissé sur un robuste trépied et constitué par un plateau inférieur, mobile d'avant en arrière, tandis que deux parties latérales en forme d'arc-boutant et une traverse d'acier fortement boulonnée formaient la partie supérieure. Cette charpente supportait deux dynamomètres que commandait un mécanisme ingénieux.

Juve, regardant Charles Rambert :

— Cela, c'est le dynamomètre d'effraction du docteur Bertillon, chef du service de l'anthropométrie où nous nous trouvons. Je vais m'en servir pour vérifier tout de suite si tu es, oui ou non, digne d'un peu d'intérêt...

Juve glissait dans une encoche spécialement préparée une mince planchette de bois qu'il avait été soigneusement choisir dans un des tas de matériaux disposés le long de la muraille. Il tirait d'un coffre un outil que Charles Rambert, mêlé depuis quelque temps au monde de la pègre, reconnaissait être une pince-monseigneur.

— Prends cela ! disait Juve.

Et le policier ajoutait :

— Introduis cette pince-monseigneur dans cette rainure et appuie de toute ta force... Si tu arrives à faire varier l'aiguille jusqu'à un point que je connais et qui est dur à atteindre, je l'avoue, mais pas impossible, tu pourras te féliciter d'avoir de la veine...

Stimulé par l'encouragement du policier, Charles Rambert appuyait de toutes ses forces sur le levier... inquiet de ne point être assez vigoureux.

Juve arrêta bientôt son effort :

— Ça va ! dit-il...

Et, remplaçant la plaquette de bois qu'il avait disposée dans l'appareil par une plaquette de tôle, tendant un autre outil au jeune homme :

— Recommence ! ordonna-t-il.

Quelques secondes après, Juve, à la loupe, examinait et le morceau de bois et le morceau de tôle... Il avait un petit claquement de langue satisfait :

— Charles Rambert, dit-il, je crois que nous allons faire de la bonne besogne ce matin... Le nouvel appareil du docteur Bertillon est une invention utile !...

L'inspecteur de la Sûreté allait sans doute continuer à s'adresser à lui-même un monologue louangeur, lorsqu'un garçon fit son apparition dans la pièce.

— Ah ! vous êtes là, monsieur Juve... je vous cherchais partout. Il y a quelqu'un qui vous demande et qui affirme que vous le recevrez... D'ailleurs, il prétend que vous lui avez donné rendez-vous ?

Juve se saisit du bristol que lui tendait le garçon de bureau. D'un coup d'oeil, il en prenait connaissance :

— C'est bien, dit-il, faites entrer ce monsieur au salon et dites-lui que je viens...

Le garçon sortit, Juve regardait Charles Rambert en souriant :

— Tu es vanné, lui dit-il ; donc, avant toute autre chose, c'est une question d'humanité, il faut que tu te reposes... Allons ! suis-moi, je vais te conduire dans un bureau où tu vas pouvoir te jeter sur un divan et faire un somme d'une bonne heure au moins...

Il menait Charles Rambert dans une petite pièce d'attente, et comme le jeune homme, cédant à ses instances, s'étendait sur un divan, Juve, voyant qu'il ne disait mot et demeurait fort pâle, fort anxieux, adoucissait encore sa voix :

— Dors !... c'est de ton âge... dors tranquille !

Juve quittait la pièce, après s'être assuré d'un garçon et lui avoir commandé à mi-voix :

— Restez avec Monsieur, n'est-ce pas ? C'est un ami. Mais, vous m'entendez bien, un ami qui ne doit point quitter ce local... Je vais recevoir une visite, je remonterai ensuite...

L'ordre donné, Juve s'empressa de descendre au salon où, comme

on venait de le lui apprendre, il était impatientement attendu.

Le visiteur se leva en entendant ouvrir la porte et Juve s'inclina cérémonieusement :

— Je parle bien, dit-il, à monsieur Gervais Aventin ?

— À lui-même, répondit le personnage... Et c'est monsieur Juve qui se trouve devant moi ?

— Oui, monsieur, répondit le policier qui, désignant un siège à son interlocuteur, s'assit lui-même dans un fauteuil, derrière une petite table surchargée de dossiers.

— Monsieur, ajouta Juve, je me suis permis de vous écrire la lettre pressante que vous avez dû recevoir, lorsqu'à la suite des enquêtes que j'ai fait effectuer sur vous, j'ai pu me convaincre que vous étiez un homme de devoir et que vous ne m'en voudriez point de vous déranger, dès lors qu'il s'agissait de collaborer à une œuvre de justice et de vérité...

Le visiteur semblait vivement surpris :

— Vous avez fait enquêter sur mon compte, monsieur ?... Et pourquoi donc ?... D'où me connaissez-vous ?

Juve souriait :

— Est-il vrai, dit-il, sans répondre avec précision, car il aimait assez, en bon policier qu'il était, épris de sa carrière, à intriguer ses interlocuteurs, est-il vrai que vous vous nommiez Gervais Aventin ? Que vous soyez ingénieur des Travaux publics ? Sur le point de vous marier ? Possesseur d'une assez jolie fortune ? Et qu'enfin vous ayez été tout dernièrement faire un court voyage à Limoges ?...

Le jeune homme s'inclinait en souriant.

— Vos renseignements sont exacts en tous points, dit-il, mais je ne vois pas, jusqu'à présent, quel crime peut m'avoir désigné à vos recherches ?

Juve souriait encore.

— Je me suis demandé, monsieur, pourquoi vous n'aviez point répondu aux annonces qui ont paru dans les journaux et dans lesquelles j'ai fait discrètement savoir que la police recherchait tous les voyageurs qui avaient pris le train omnibus de Paris-Luchon le 23 décembre au soir, en première classe.

Cette fois, le jeune homme se troubla :

— Vous êtes à la solde de mon futur beau-père ?

Juve eut un franc éclat de rire.

— Confessez que vous avez pris le train que je vous indique, à Vierzon, où vous allez vous marier, pour vous rendre à Limoges voir une maîtresse...

— J'ignorais que la police officielle se chargeait d'espionner.

— Trêve de plaisanterie ! dit Juve, peu m'importent vos histoires de mariage, monsieur ! Ce sont des renseignements d'une nature toute différente que je veux de vous...

Gervais Aventin, cette fois, parut effrayé.

— Je ne comprends plus du tout, fit-il... Que voulez-vous apprendre ?...

— Ceci, tout bonnement : dans quelles conditions s'est exactement passé votre voyage ? Dans quel wagon êtes-vous monté ? Qui avez-vous rencontré dans ce wagon ?

— Mais pourquoi me demandez-vous tout cela ?

— Monsieur, répondit Juve, parce que j'ai tout lieu de croire que vous avez voyagé cette nuit-là avec un assassin qui a commis un crime effroyable...

Le jeune homme, à son tour, se prit à rire :

— J'aime mieux cela, avoua-t-il, qu'une enquête sur mes amours défuntes. Je suis monté, monsieur, dans le train à Vierzon, wagon de première classe...

— Comment était-il, ce wagon ?

— À couloir... du vieux modèle...

— Oui, reprenait Juve, je connais la disposition de ces wagons ; le cabinet de toilette est au centre, n'est-il pas vrai ? et les compartiments qui se trouvent à chaque extrémité sont, en somme, des compartiments semblables à ceux des voitures ordinaires, sans couloir, mais à sept places, et de plus il y a une petite porte qui communique avec le passage ménagé sur un des côtés du véhicule.

— C'est cela même, monsieur. Vous aurez tous les détails quand je vous dirai que le compartiment du bout, celui où je suis monté à Vierzon, était un compartiment de fumeurs.

— Non, répondait Juve, vous allez trop vite, dites-moi qui vous avez vu dans les différents compartiments ? Reprenons même les choses de plus loin... Vous êtes sur le quai de la gare... attendant le train... il arrive... que se passe-t-il ?...

Gervais Aventin souriait :

— Vous tenez à être précis, remarqua-t-il. Eh bien ! le train s'étant arrêté, je cherchais le wagon de première classe. Je suis monté dans le couloir et, une fois entré, j'ai voulu choisir un compartiment. Je me rappelle très bien que j'ai d'abord été vers le compartiment situé vers l'arrière du train, c'est-à-dire le compartiment du bout. Il me fut impossible d'y pénétrer, la petite porte qui donne sur le couloir et dont nous parlions tout à l'heure avait été fermée de l'intérieur.

— Très bien, dit Juve, ce compartiment-là était vide, je le sais.

— Ne pouvant pénétrer dans ce compartiment, je revins sur mes pas et je décidai de m'installer dans le second compartiment commandé par le couloir. Mais, en vérité, je jouais de malheur, une vitre était cassée et il régnait dans ce compartiment-là un froid glacial... Je me rabattis sur le dernier compartiment qu'il me restait à visiter, c'est-à-dire le compartiment qui se trouvait au bout du wagon, mais cette fois du côté de la tête du train... Le compartiment fumeurs...

— Étiez-vous nombreux ?

— J'ai cru tout d'abord que j'allais avoir un compagnon de route. Des bagages étaient disposés sur une banquette et une couverture. Mais ce voyageur était probablement au cabinet de toilette, car je ne l'ai pas vu. Je me suis étendu sur l'autre banquette, puis m'endormis ! Quand je suis descendu, à Limoges, mon compagnon devait être à nouveau au lavabo, car je me rappelle très bien qu'il n'était pas en face de moi.

— Mais, dites-moi, monsieur, à votre réveil, avez-vous eu l'impression que les valises déposées sur la banquette, en face de vous, avaient été changées de place ?...

Gervais Aventin avait une moue hésitante :

— Je ne saurais répondre affirmativement, monsieur Juve ! Je n'ai rien entendu et je ne dormais pas profondément...

— De sorte, précisait Juve, que vous avez voyagé dans un wagon de première classe du train omnibus de Paris-Luchon, dans la nuit du 23 décembre, et qu'il y avait dans ce wagon les bagages d'un voyageur que vous n'avez point vu... qui pouvait n'y pas être !...

— Oui, mes renseignements sont vagues. Ils ne vous suffisent point ?

— Vos renseignements sont des plus précieux, ils m'apprennent tout ce que je voulais apprendre...

— Eh bien ! dit-il, expliquez-moi donc en revanche, monsieur Juve, quelque chose qui m'intrigue. Comment avez-vous su que je voyageais dans ce train ?

Le policier tira son portefeuille, prit dans une pochette intérieure un billet de première classe qu'il tendit à l'ingénieur.

— C'est très simple, dit-il, voici votre ticket... J'avais fait rechercher dans toutes les gares les tickets de première classe qui avaient été donnés par les voyageurs à la descente du train...

19 – JÉRÔME FANDOR

Juve, sifflotant une marche militaire, signe chez lui d'une allégresse profonde, ouvrit la porte du petit cabinet où il avait enfermé Charles Rambert et contempla le jeune homme endormi :

— C'est beau, la jeunesse ! dit-il au gardien qui se leva à son entrée. Cet enfant-là risque le bain et après une nuit de fatigue, dort tranquille comme un grand chancelier de la Légion d'honneur !

Il secoua Charles Rambert assez familièrement :

— Debout, paresseux ! Voici dix heures du matin, il est grand temps que je t'emmène !

— Où ? questionna le malheureux jeune homme.

— Décidément, fit Juve, énigmatique, la curiosité est ton péché... Eh bien ! ce n'est pas en prison que je te conduis... c'est chez moi !...

Juve allumait un bon cigare, se carra sur son siège, croisa les mains derrière sa nuque. Fixant Charles Rambert, Juve articula :

— Je vais donc t'apprendre une bonne chose, que tu os innocent et de l'affaire Langrune et de l'affaire Danidoff où tu étais Mlle Jeanne !...

Charles Rambert tressaillit :

— Pourquoi me dites-vous cela, je sais bien que je n'ai pas volé la princesse Sonia Danidoff ! Mais comment m'avez-vous reconnu ce soir ? Comment savez-vous que j'étais Mlle Jeanne ?

Juve souriait et, relevant la mèche de ses cheveux qui voilait un coin de son front :

— Regarde, petit !... Est-ce que tu imagines que le coup de poing que tu as donné à cet excellent Henri Verbier lorsqu'il voulait te faire la cour, Mlle Jeanne, au Royal-Palace, ne devait point me conduire à chercher qui était cette Mlle Jeanne, vigoureuse comme un homme ?

— Mais, riposta Charles Rambert, fort inquiet de cette allusion, cela ne fait point que vous deviez me reconnaître cette nuit, en Paul ?

Juve secouait la tête :

— Tu apprendras, une bonne fois pour toutes, que quand moi, Juve, j'ai regardé quelqu'un en face, il faut qu'il soit joliment fort pour

pouvoir m'échapper après, grâce à un déguisement !

Charles Rambert, quelques minutes, se tut, puis :

— Pourquoi croyez-vous que je n'ai point volé la princesse Sonia Danidoff ? Je me rends bien compte, moi, que tout m'accuse !

— Non, pas tout ! répondait doucement Juve. Il y a des choses que tu ne sais pas... et notamment celle-ci : c'est que la princesse Sonia Danidoff a été volée, n'est-ce pas, par le même homme qui a volé Mme Van den Rosen ?... Or, Mme Van den Rosen a été volée par effraction, il y a des meubles qu'on a brisés chez elle. Je sais depuis ce matin, depuis les expériences que je t'ai fait faire avec le dynamomètre à la Préfecture, que tu n'es pas assez vigoureux pour les briser.

— Pas assez vigoureux ? protesta Charles Rambert.

— Oui, pas assez !... L'expérience du dynamomètre, les chiffres que j'ai obtenus tout à l'heure, prouvent que tu es innocent du vol Van den Rosen et par conséquent du vol de Sonia Danidoff.

Le petit Rambert réfléchit, puis demanda :

— Mais quand vous êtes venu au palace, vous ne saviez pas qui j'étais ? et, par conséquent, vous ne vous doutiez pas que j'étais Charles Rambert, n'est-il pas vrai ? Comment êtes-vous arrivé à le savoir ?

Juve répondait en souriant :

— C'est l'enfance de l'art !... Le malheureux qui a été enterré en ton nom et place a été mesuré sur mes ordres, j'ai les dimensions exactes de son cadavre. D'autre part, je me suis arrangé pour te faire photographier symétriquement, comme on le fait à la Préfecture, dans ton rôle de Mlle Jeanne... J'ai réfléchi surtout, j'ai cherché si je ne pourrais point rejoindre cette Mlle Jeanne. Je l'ai rapidement trouvée dans le monde de la pègre, redevenue homme, comme je m'en doutais. Je me suis livré à mille enquêtes et, hier soir, en arrivant au « Cochon de Saint-Antoine » je savais d'une part que c'était un individu disparu et non identifié qui avait été enterré à ta place, qu'enfin Paul était Jeanne et Jeanne Charles Rambert !

Le jeune homme, à nouveau, précisait :

— Ce que vous me dites du dynamomètre d'effraction me fait comprendre comment vous savez que je ne suis point coupable des vols du Royal-Palace, mais qu'est-ce qui m'innocente à vos yeux de l'affaire Langrune ?

— Sapristi, répondait Juve, tu protestes comme si tu tenais à

l'avoir fait, ce coup !... Eh bien ! petit, c'est exactement la même histoire que pour l'affaire du Royal-Palace. L'assassin de la marquise de Langrune a fracturé les meubles, le dynamomètre de M. Bertillon établit nettement que tu n'aurais pas été assez fort pour causer de tels dégâts...

Le jeune Charles Rambert hésitait quelques minutes, puis, à la façon dont on avoue une horrible inquiétude :

— Et, dit-il, si j'avais agi sous l'empire de la folie ?

Mais Juve secouait la tête :

— Je sais, tu fais allusion à ta mère, n'est-ce pas ? et tu es hanté par cette idée qu'en raison de l'hérédité tu pourrais bien être somnambule et par là coupable sans le savoir ?... Allons, Charles Rambert, bois ta tasse de lait et ne t'arrête pas à de telles suppositions !... D'abord, rien ne prouve jusqu'à présent que tu sois fou, rien ne prouve même que ta pauvre mère...

— Mais alors, monsieur Juve...

— Appelle-moi Juve...

— Mais alors, puisque vous savez que je suis innocent, vous allez pouvoir prévenir papa ?...

Juve regardait le jeune homme avec un sourire ironique :

— Comme tu y vas ! dit-il... Mais comprends donc que si moi je te crois innocent, je suis assurément le seul.

Le jeune homme demandait timidement :

— Que dois-je devenir alors ?

Juve, après un instant de réflexion, questionna :

— Que comptes-tu faire toi-même ?

— Aller trouver mon père...

— Mais non, protesta encore Juve, je te dis de ne pas y aller !... Lorsque j'aurai mis la main au collet de Fantômas, je serai le premier à te conduire chez ton papa...

— Pourquoi attendre l'arrestation de ce Fantômas ? demandait le petit Charles Rambert.

— Parce que, fit Juve, si tu es innocent des affaires qu'on te reproche, il est infiniment probable que Fantômas est coupable !

— Mais enfin, monsieur Juve, que me conseillez-vous de faire ?

L'inspecteur de la Sûreté se levait et, marchant à grands pas dans

son cabinet :

— Voilà, débuta-t-il ; il y a un fait certain, c'est que tu m'inspires de l'intérêt, et puis il y a encore quelque chose d'indiscutable, c'est que cette nuit, dans ce bouge, où je luttais avec un mauvais bandit, j'ai cru pendant quelques secondes que c'en était fait de toutes mes aventures, pour la bonne raison que je ne reverrais pas la lumière du jour. Sans toi, j'y restais. Ton intervention m'a sauvé la vie. Nous sommes donc quittes, mais comme c'est toi qui as commencé les amabilités et que je n'ai luit que te les rendre, il importe, pour entamer une nouvelle série, que je m'arrange de façon à ne point te renvoyer sur le pavé.

« Voici ce que je vais te proposer : tu vas changer de nom, tu vas tâcher d'aller louer quelque part une chambre meublée. Tu t'habilleras convenablement, puis tu viendras me voir et je te donnerai un mot pour l'un de mes amis qui est secrétaire de rédaction dans un grand journal du soir. Tu es instruit. Je te nais actif. Tu aimes tout ce qui se rapporte à la police, je te vois très bien faire ton chemin, et rapidement, comme reporter. Tu vas de la sorte te composer une personnalité honnête, connue, respectée... Cela te va-t-il ?

— Vous êtes trop bon, dit Charles Rambert, le métier me va tout à fait !

Mais Juve coupait court aux effusions du jeune homme. Il lui tendit une liasse de billets de banque.

— Voilà de l'argent, dit-il ; fiche le camp, il est temps que nous dormions un peu l'un et l'autre. Occupe-toi de te meubler, de t'installer, je veux, dans quinze jours, que tu sois rédacteur à La Capitale...

Charles Rambert hésitait quelques secondes, puis, se tournant vers le policier :

— Sous quel nom allez-vous me présenter ? demanda-t-il.

— Hum ! répondait en riant Juve, sous un faux nom. Le jeune homme proposait :

— Puisque ça sera mon nom de plume, il me faudrait trouver des syllabes qui se retiennent.

— Oui ! un nom impressionnant dans le genre de Fantômas !

— Vous n'avez pas une idée ? Juve proposa :

— Choisis, mon petit, un prénom qui ne soit pas courant... c'est la première des choses qui vous fait remarquer... D'autre part, il te faut, comme nom de famille quelque chose de bref, avec un radical, à

consonance sourde, une terminaison qui chante...

Et, comme Charles Rambert continuait à chercher, Juve indiqua :

— Que dirais-tu de garder la première syllabe du nom de Fantômas ? Fan... c'est un bon radical... Tiens, ajouta-t-il cela me fait même trouver tout ton nom : Tu t'appelleras, si tu le veux... Jérôme Fandor...

Le petit Charles Rambert répétait le nom :

— Jérôme Fandor ? Oui, vous avez raison, cela sonne. Juve le poussait hors de l'appartement :

— Eh bien ! Jérôme Fandor, laisse-moi dormir, va te nipper, va te préparer à la nouvelle vie que je veux t'ouvrir...

20 – UNE TASSE DE THÉ

— Si vous pouvez encore vous présenter ce soir ?... Allô... quelle heure est-il ? dix heures et demie... Allô révérend... je le suppose... Vous savez comme lady Beltham se couche tard d'ordinaire... Allô... et vous revenez à l'instant d'Écosse ?... Allô, ne quittez pas !...

Thérèse Auvernois, quittant le récepteur du téléphone, s'approchait de lady Beltham, à demi étendue sur sa chaise longue, dans le grand hall de son hôtel particulier à Neuilly.

Sur la recommandation de M. Étienne Rambert, depuis deux mois déjà, la petite-fille de la marquise de Langrune avait été admise, par la grande dame anglaise, au nombre des jeunes personnes que celle-ci entretenait chez elle, en qualité de secrétaires.

Thérèse, en souriant, s'adressa à lady Beltham :

— C'est le révérend William Hope, déclara-t-elle, qui sollicite l'honneur d'être reçu par vous, madame, avant votre coucher. Il arrive de vos terres du Nord...

— Ce bon révérend ! s'écria lady Beltham, fermant son livre et rendant à Thérèse Auvernois son sourire ; dites-lui donc qu'il vienne.

Et, comme la jeune fille, preste, légère, retournait au téléphone, lady Beltham, avisant l'une des deux gracieuses Anglaises qui, avec Thérèse Auvernois, remplissaient auprès d'elle les fonctions de collaboratrices :

— Pourquoi donc riez-vous, Lisbeth ? demanda-t-elle. La jeune fille, interpellée, n'hésita pas à confier à lady Beltham le secret de sa gaieté.

— Je pense que ce saint homme de révérend, désolé d'avoir mal dîné dans l'express, aura flairé au bout du fil l'arôme du thé et le parfum des toasts.

Lady Beltham ne put s'empêcher de rire :

— Voyons, le révérend est au-dessus de ces choses matérielles.

La jeune fille insista :

— Pardonnez-moi, lady Beltham, mais le révérend n'expliquait-il pas récemment à Thérèse que l'on doit aux aliments le respect et l'estime, du moment que la bénédiction du ciel a été appelée sur eux et qu'un rosbif mal cuit constitue une manière de sacrilège ?...

— Je crois, interrompit Thérèse, qu'il s'agissait d'un faisan !

Lady Beltham les gronda :

— Vous êtes de mauvaises petites langues, jalouses d'un bon estomac, j'en appelle plutôt à Suzannah, qui s'y connaît en matière d'appétit !

Suzannah, une jolie brune, était plongée dans la lecture d'une lettre :

— Oh ! lady Beltham, fit-elle en rougissant, j'ai beaucoup moins faim depuis le retour en Europe du croiseur à bord duquel se trouve Harry !

Lady Beltham se levait, faisait quelques pas dans la pièce et, s'approchant de la jeune fille :

— Je ne saisis guère le rapport, observa-t-elle ; la tendresse d'un fiancé nourrit l'âme, mais point le corps ; au demeurant, ce n'est point un reproche, ma petite Suzannah, et il faut conserver à votre futur mari ces bonnes joues roses et cette belle santé, afin d'être à tous les points de vue une excellente mère de famille...

Lisbeth, toujours espiègle, coupa la parole à lady Beltham et, achevant la pensée de cette dernière, l'accommodant à sa façon :

— ... Ayant beaucoup d'enfants, dit-elle, sept ou huit filles qui toutes épouseront de jeunes pasteurs, jusqu'à ce qu'à leur tour...

Les jeunes filles cessèrent leur bavardage, un laquais venait d'ouvrir la porte, annonçant :

— Monsieur le Révérend William Hope !

Un vieil homme tout rasé, à la face réjouie, au ventre rebondi, tout habillé de noir, pénétrait dans la pièce :

— Je suis, lady Beltham, votre humble serviteur, déclara solennellement le vieillard, et je dépose à vos pieds l'hommage de mon profond respect.

Lady Beltham, cordialement, tendit sa main blanche au Révérend qui l'effleurait de ses lèvres :

— Je suis charmée de vous voir de retour, assura-t-elle ; acceptez donc une tasse de thé.

Le Révérend, d'un coup d'oeil circulaire, salua les jeunes filles, puis, comme pour s'excuser d'accepter, il dit à lady Beltham :

— J'ai particulièrement mal dîné dans l'express, et... Lisbeth l'interrompait :

— Et ne trouvez-vous pas que le contenu de cette tasse embaume véritablement ?

Le Révérend allongea le bras pour prendre la tasse que lui tendait la jeune fille :

— J'allais le dire, mademoiselle Lisbeth...

Thérèse et Suzannah, témoins de cette petite scène, se tournaient vers le mur pour dissimuler un commencement de fou rire, mais la voix de lady Beltham, redevenue sérieuse et grave, changea le cours de leurs idées.

Lady Beltham s'était assise à son bureau :

— Mesdemoiselles, dit-elle, nous avons à travailler avec le Révérend qui vient d'Écosse, veuillez prendre vos dossiers.

Tandis que les jeunes filles allaient et venaient, silencieuses, rapides, cherchant les divers documents dont pouvait avoir besoin l'aimable hôtesse qui, pour la circonstance, redevenait « la patronne », lady Beltham interrogea le Révérend :

— Ce voyage s'est bien passé ?

— Bien, lady Beltham, comme à l'ordinaire. Nos paysans de Scottwell Hill se montrent pleins de courage et de bonne volonté, mais l'hiver sera rude, on signale déjà de la neige sur les monts.

— Avez-vous distribué, interrogea lady Beltham, des habits de laine aux enfants et aux femmes ?

Le Révérend, tendant une liste manuscrite, répliquait :

— Douze cents vêtements ont été répartis.

— Vous vérifierez, dit lady Beltham à Suzannah.

Puis s'adressant au Révérend :

— Le sous-intendant est un brave homme, mais un fanatique. Peut-être a-t-il exclu de cette répartition quelques familles ouvertement libérales. Je veux la charité égale pour tous, tout comme les conservateurs nos amis, nos adversaires politiques souffrent de la misère...

Le Révérend, approuvant, murmurait :

— C'est une haute conception chrétienne.

— Mais lady Beltham l'interrompait d'un geste :

— Je vous en prie... Et le sanatorium de Glasgow ?

— La construction en est presque achevée. J'ai fait réduire par

votre sollicitor le mémoire de l'entrepreneur d'environ quinze pour cent, ce qui représente une économie de trois cents livres...

— Ces trois cents livres, vous en augmenterez le budget du charbon gratuit de Scottwell Hill. Puisque l'hiver va être froid, il faut que l'on se chauffe bien...

Cependant, le Révérend s'agitait sur sa chaise, paraissait hésitant, gêné.

Profitant d'un moment où lady Beltham, occupée à écrire ne le fixait pas de ses grands yeux clairs et profonds, le Révérend, à voix basse, lui murmura :

— Vous plairait-il d'aborder ce soir... ce qui concerne feu lord Edward Beltham ?...

La jeune femme tressaillit. Son visage trahit une émotion violente qui soudain, par un effort de volonté, était réprimée.

Lady Beltham répondit simplement :

— Je vous écoute.

Si bas qu'eût parlé le Révérend, les jeunes filles avaient oui prononcer le nom du feu lord et, par une délicate discrétion, s'étaient écartées...

Le Révérend commença :

— Vous n'ignorez pas, lady Beltham, que je retournerai ces jours derniers en Écosse pour la première fois depuis la mort de lord Beltham, votre époux. J'ai trouvé les populations sur vos terres encore très émues.

Lady Beltham interrompit vivement :

— La mémoire de feu lord Beltham n'est souillée, je l'espère, d'aucune calomnie ?

— N'ayez aucune crainte à cet égard ! On sait à Scottwell Hill que l'assassin n'a pu être retrouvé, mais que sa tête est mise à prix, et l'on forme des vœux pour que la police... Oh ! excusez-moi de raviver...

Le visage de lady Beltham s'était douloureusement contracté aux dernières paroles du saint homme :

— Il le faut, mon cher Révérend, répondit-elle.

Celui-ci reprenait avec vivacité :

— J'oubliais... le sous-intendant a, de sa propre initiative, fait

expulser les deux frères Tilly. Vous savez, cos forgerons qui buvaient beaucoup et payaient peu !

— Il me déplâit, s'écria vivement lady Beltham, que le sous-intendant prenne de semblables décisions sans on avoir référé au préalable ! C'est par la bonté que l'on incite à la bonté, c'est par la pitié que l'on obtient l'amendement. Il n'est point ici-bas de juges de nos actes. Pourquoi donc un subordonné, mon sous-intendant, se permet-il ce que je ne me permets pas moi-même ?

La porte du hall s'ouvrit à nouveau.

Un laquais annonça :

— Monsieur l'intendant Silvertown...

Les jeunes filles avaient aussitôt débarrassé le plateau des lettres et des journaux qu'il contenait, et, se conformant à l'usage établi, ouvraient les unes et les autres, en donnant lecture à haute voix.

Rapidement, Thérèse énuméra :

— Demandes de secours, demandes de vêtements... cela vient encore des terres d'Écosse, puis des sinistrés d'Ivry-Port... de la maison de retraite de Versailles...

Suzannah annonçait à son tour :

— C'est le romancier Myrial qui demande l'autorisation de présenter sa soeur à lady Beltham lors de la prochaine réunion...

— Nous en reparlerons, murmura lady Beltham avec un geste de lassitude...

Et, comme le Révérend, se rapprochant, lui demandait la permission de la quitter :

— Je vous en prie... Révérend, fit-elle.

Mais Lisbeth venait de présenter à lady Beltham une lettre assez longue. Avant de la lire, elle avait regardé la signature et s'était écriée :

— Ah ! voici des nouvelles de M. Étienne Rambert ! Instinctivement, Thérèse, à ce nom, avait interrompu ses travaux ; elle s'approchait de lady Beltham, sans crainte d'être indiscrete, espérant bien que la jeune femme lui permettrait de prendre connaissance avec elle des nouvelles qu'apportait la lettre de son protecteur. Lady Beltham fit mieux :

— Lisez, ma chère enfant, proposa-t-elle... Vous me raconterez tout à l'heure ce que dit notre ami.

Depuis une huitaine de jours, M. Étienne Rambert avait quitté Paris, annonçant qu'il entreprenait un long et grand voyage.

Thérèse lisait encore, que les deux jeunes Anglaises avaient achevé de classer leur courrier, et Lisbeth, impatiente de savoir ce qu'on allait devenir, s'adressant à lady Beltham, interrogea :

— Fera-t-on la lecture, ce soir ?

Mais la jeune veuve ne répondit point, elle était en pleine conversation avec l'intendant. Aux questions que lui posait sa maîtresse, celui-ci répondait, esquissant de grands gestes, et Lisbeth s'étant approchée de lady Beltham, l'entendit qui disait :

— Oui, vous avez bien fait d'assurer cet après-midi la réparation de la grille du parc. Vous savez si je suis nerveuse !

L'intendant assurait :

— Votre Grâce n'a rien à craindre ; l'hôtel est sûr, soigneusement gardé... d'ailleurs, notre portier, Walter, ne dort que d'un œil... Moi-même, lady Beltham...

— Oui, je sais, mon brave Silvertown, interrompit la jeune femme... Merci, vous pouvez vous retirer...

Lady Beltham s'adressait alors aux jeunes filles :

— Je me sens un peu fatiguée.

Lisbeth, d'un geste spontané, l'embrassait affectueusement.

Cependant, Thérèse s'approchait, portant avec soin un gros livre. D'un ton respectueux, elle annonça :

— Lady Beltham, voici la Bible.

Et, tandis qu'elle posait le pieux ouvrage sur un guéridon tout proche, lady Beltham, bénissant la jeune fille du geste, murmura doucement :

— Que Dieu soit avec vous, mon enfant !

21 – L'ASSASSIN DE LORD BELTHAM

Une bonne demi-heure s'était écoulée. Il était environ minuit. Le roulement des voitures, au loin dans ce paisible quartier de Neuilly, seulement troublé au retour des théâtres, s'était atténué.

Les bruits de l'hôtel avaient cessé.

Lady Beltham cependant n'était pas encore couchée.

À demi allongée dans sa bergère rapprochée de l'âtre, la jeune femme tendait ses pieds à la chaleur de la braise, et peut-être s'assoupissait un peu, lorsque soudain elle se redressa.

Lady Beltham s'était levée. Debout, inquiète, tremblante, elle allait à la fenêtre. Soudain, elle fut arrêtée net, demeurant immobile sur place : un coup de revolver venait de retentir.

Après une seconde d'émotion intense, la jeune femme se précipita dans le vestibule.

— À moi ! s'écria-t-elle. Que se passe-t-il ?

Et, songeant soudain aux jeunes filles dont elle assumait la tâche d'être la protectrice, elle appela, d'une voix pleine d'angoisse :

— À moi ! Lisbeth ! Thérèse ! Suzannah !

Des portes sur le couloir s'ouvraient. À demi dévêtues, les cheveux en désordre, Thérèse et Suzannah accouraient...

— Oh ! ce bruit ! ces cris ! j'ai peur ! balbutiait Thérèse défaillante.

Mais lady Beltham, prêtant l'oreille, observa :

— On n'entend plus rien.

Puis, remarquant l'absence de Lisbeth :

— Lisbeth ! fit-elle. Lisbeth !

À ce moment la jeune fille apparaissait ; les yeux hagards, la figure bouleversée :

— Ah ! madame !... madame ! c'est abominable !... un homme... un voleur... par le jardin, au rez-de-chaussée... Walter l'étrangle... ils se battent !... ils se tuent !

La jeune fille haletait...

Lady Beltham allait l'interroger encore, mais l'intendant Silvertown, sans frapper, entra précipitamment.

Encore tout essoufflé, ému, il expliqua :

— Nous venions d'achever la ronde lorsque soudain, dans l'ombre, nous avisons un homme, un misérable, qui se dissimulait ; quelque voleur, criminel peut-être... On l'appelle !... il se sauve ! On court à lui... on l'appréhende... il résiste ! on le roue de coups !... Bref, nous le tenons et la police l'emmènera tout à l'heure...

Lady Beltham, les mains tremblantes, avait écouté.

— Mais... qui vous fait croire que c'est un voleur ?

Décontenancé, l'intendant balbutiait :

— Dame ! il est fort mal habillé, et puis, à cette heure dans le jardin...

Lady Beltham, avec hauteur, interrogeait :

— Quel motif invoque-t-il pour justifier sa présence ?

— Ah ! déclara l'intendant, il n'a pas eu le temps d'en inventer ! Sitôt découvert, sitôt empoigné !... et vous connaissez, lady Beltham, la force herculéenne de notre brave Walter ?...

Lady Beltham reprit, s'adressant à l'intendant :

— Je réprouve la brutalité ; cet homme est-il blessé gravement ? Je veux espérer que non. Il fallait l'interroger avant de le battre ! Personne, chez moi, ne doit frapper, et l'Évangile a dit : « Qui frappe par l'épée périra par l'épée ! »

L'intendant demeurait interdit.

Lady Beltham, sur un ton plus doux, poursuivit :

— Qu'on aille me chercher Walter !

Quelques instants après, le portier, à la musculature de colosse, pénétrait dans l'appartement. Gauchement, il s'inclina devant sa maîtresse.

— Comment se fait-il que l'on puisse pénétrer à cette heure dans l'hôtel ?

Walter, tordant sa casquette, murmura :

— Que Votre Grâce me pardonne ! j'en suis stupéfait ! j'ai surpris cet homme... comme il se débattait, j'ai tapé ! Deux valets sont venus. Ils le gardent à vue.

Lady Beltham demanda :

— À-t-il expliqué sa présence ?

— Il ne dit rien, ou du moins...

— Quoi ?...

— Eh bien ! reprit Walter, il prétend que Votre Grâce est bien connue par sa charité inépuisable, par son extrême bonté ; il prétend que vous êtes l'amie de tous les misérables, il prétend vous voir !

D'une voix à peine perceptible, lady Beltham déclara :

— Je le verrai !...

L'intendant Silvertown ne put s'empêcher de s'écrier :

— Que Votre Grâce me permette de lui expliquer le danger d'un semblable projet... Sans doute, cet homme est un fou... ou peut-être, alors, est-ce une ruse ?... Après avoir frappé lord Beltham, peut-être, dans l'armée du crime, songe-t-on...

Lady Beltham regarda fixement l'intendant. Lentement, elle répondit :

— Je le verrai ; je serai plus pitoyable que vous... Qu'on l'amène ici !...

Et, comme l'intendant et Walter levaient les bras dans un geste de protestation :

— J'ai dit... Obéissez !...

— ... Parlez, dit d'une voix blanche, lady Beltham. Devant elle, l'intendant et Walter avaient amené un individu à la chevelure défaits, à la barbe mal soignée ; il était revêtu d'un complet sombre ; son visage était hâve, fatigué.

L'homme, sans la regarder, murmura sourdement :

— Je parlerai devant vous seule !

— Seule ?... Vous avez donc quelque chose de bien grave à me dire ?

L'individu répliquait doucement :

— Si vous connaissez les malheureux, madame, vous savez que, dans leur infinie détresse, ils n'aiment point à s'humilier devant...

L'homme désigna l'intendant et le valet ; puis, après une seconde d'hésitation, il continuait :

— ... Devant ceux qui ne pourraient les comprendre !...

Lady Beltham, dont la voix peu à peu se raffermissait, répliqua :

— Je connais les malheureux, je vous entendrai seule.

Puis, s'adressant à ses gens :

— Retirez-vous... dit-elle.

Sur la porte du vestibule, désormais fermée, une lourde draperie de velours était retombée. Dans la pièce, à peine éclairée par une petite lampe électrique, lady Beltham se trouvait seule, avec l'étrange individu qu'elle avait si facilement consenti à recevoir en tête à tête.

Lady Beltham ayant reconduit ses gens, comme pour s'assurer qu'ils ne reviendraient pas, poussa le verrou qui maintenait la porte fermée ; et, d'un geste brusque, s'élançant vers l'individu, demeuré immobile au milieu de la pièce et qui, silencieusement, suivait des yeux tous ses mouvements, elle tomba dans ses bras.

— Oh ! je t'aime!... je t'aime!... s'écria-t-elle... Gurn ! mon cœur ! ma folie !

Puis, regardant le visage de l'homme, au front duquel perlaient quelques gouttes de sang :

— Mon Dieu ! ces brutes t'ont blessé !... Viens !... comme tu dois souffrir !..., Donne tes chers yeux !... tes lèvres !... mon amour !...

Puis, inquiète :

— Mais tu es fou ! Pourquoi ?... pourquoi venir ainsi ?... te faire surprendre ?... martyriser ?...

Sombrement, Gurn avoua :

— Voilà si longtemps... si longtemps sans toi !... Ce soir, je rôdais alentour, j'ai vu de la lumière... j'ai cru tout le monde endormi... sauf toi, naturellement... Je suis venu tout droit... par les murs, les grilles... fasciné comme le papillon par la lumière... Voilà !...

Les yeux ravis, la poitrine haletante, lady Beltham ne se lassait pas d'étreindre dans ses bras son amant :

— Que je t'aime ! tu es beau !... tu es brave !... Oh ! oui, je t'appartiens toute !... Mais c'est insensé... On pouvait t'arrêter sans que je le sache... te livrer.

Gurn murmurait :

— Je n'ai pas réfléchi !... je voulais te voir tout de suite !

Tous deux s'étaient assis sur un canapé d'angle, s'étreignant les mains.

Lady Beltham balbutia éperdument :

— Tu es la chair de ma chair, le sang de mon sang !... l'âme de mon âme... je ne vis que par toi... toi encore ! toi toujours ... Tu es tout !...

— Je t'aime ! répliquait Gurn, comme un écho...

Il y eut un silence. Les tragiques amants, les yeux dans les yeux, se contemplaient.

Que de souvenirs, que de choses dans la vie de ces deux êtres si différents d'aspect, si dissemblables et que cependant réunissait l'amour !

— Oh ! murmura lady Beltham... Oh ! les belles heures que nous avons vécues...

La grande dame songeait à la guerre du Transvaal, au champ de bataille sur lequel elle avait vu pour la première fois Gurn, le sergent d'artillerie tout noir de poudre !... Puis elle songeait au retour... lorsqu'un puissant steamer les emportait à travers la mer bleue, vers les contours grisâtres des îles Britanniques... Gurn se rappelait aussi :

— Là-bas, oui... puis sur la mer immense, le navire voguant vers la patrie...

— Tu revenais vainqueur, ajoutait lady Beltham, auréolé de gloire !...

— C'était, poursuivit Gurn, après le désastre angoissant des batailles, le grand calme, l'apaisement... Nous commençons à nous connaître...

— Nous commençons à nous aimer... continua lady Beltham... puis le voyage s'achève... Londres... Paris... la vie fiévreuse, factice, menace notre amour... Mais il est le plus fort... je suis à toi... t'en souviens-tu ?... tes caresses me grisent !... tes baisers me rendent folle. Mais souviens-toi donc encore de ce que tu fis pour moi... par moi ! écoute ! il y eut treize mois hier...

Lady Beltham voulait continuer, ne pouvait plus, terrassée par l'émotion.

Ce fut Gurn qui, de sa voix lente et chaude, reprit :

— Oui, j'étais à genoux près de toi, dans notre petite chambre, rue Levert, lorsque soudain... un léger bruit... la porte s'ouvre !... il entre, affolé... furieux... ton mari ! lord Beltham était devant nous !...

— Alors, interrompit lady Beltham, s'effondrant à terre, la tête bosse, d'un ton de désespoir inouï, alors je ne sais plus du tout comment cela s'est passé...

— Je sais, moi ! gronda Gurn, se dressant brusquement... Ses yeux te cherchent... un revolver vise ta poitrine !... Il va tirer !... Ah ! je bondis !... D'un coup de marteau, je l'assomme !... puis je serre son cou !...

— Et j'ai vu... fit lady Beltham, la voix blanche, les yeux fixes, tenant toujours dans les siennes les mains de Gurn. J'ai vu les muscles de ces mains-là se tendre sous leur peau, serrer la gorge...

— J'ai tué ! soupira Gurn, accablé.

Cependant, lady Beltham se dressait, cherchait les lèvres de son amant, sanglotant :

— Oh ! Gurn !... Gurn !... mon adoré !... mon Dieu ! Gurn resta sans répondre, silencieux, préoccupé : un pli barrait son front soucieux.

— Écoute ! fit-il, la voix dure : il fallait absolument que je te voie ce soir, car qui sait si demain... ?

Lady Beltham esquissa un geste de crainte.

— La police me traque, entends-tu, continua le misérable. Certes, je me suis rendu à peu près méconnaissable... Pourtant, j'ai failli être pris...

— Dis-moi, interrogea lady Beltham en dépit de l'angoisse qu'elle éprouvait à raviver d'aussi lugubres souvenirs ; crois-tu que la police se soit exactement rendu compte de ce qui s'était passé ?

— Non, expliqua Gurn après un instant de réflexion. Ils ont cru que je l'avais tué net d'un coup de marteau.

— Je comprends !... c'est atroce ! ne put s'empêcher de murmurer lady Beltham.

— Cela n'empêche pas qu'ils m'ont identifié !...

— Oh ! nous avons manqué de présence d'esprit ! Il fallait dissimuler... Si l'on avait pu faire croire à quelqu'un d'autre... que sais-je... au crime d'un assassin quelconque ?... à Fantôm...

Mais Gurn tressaillit, l'interrompit :

— Non, non !... pas ça !... ne parle pas de Fantômas ! D'ailleurs, nous avons fait pour le mieux !...

Achevant sa pensée, Gurn continua :

— Aussi, peut-être faudra-t-il fuir, passer le détroit ! l'Océan... que sais-je ?... mais, viendrais-tu ?

Lady Beltham n'hésitait pas à répondre :

— Tu sais bien que je suis à toi, partout où que tu sois où que tu ailles... Veux-tu demain ?... Nous nous retrouverons... là où tu sais... et nous conviendrons de tout, nous préparerons ta fuite,

— Ma... ? interrogea Gurn avec une nuance de reproche.

Mais lady Beltham, comprenant, rectifiait :

— Notre fuite !...

Gurn sourit... il parut rassuré.

— C'est cela, dit-il.

Soudain, s'arrachant à l'étreinte qu'elle-même éternisait, lady Beltham murmurait, d'une voix imperceptible :

— À demain...

Elle alla jusqu'à la porte du vestibule, ouvrit doucement le verrou, puis revenue, pressait le bouton de sonnette placé près de la cheminée.

Walter, le portier, se présentait.

Digne, lady Beltham ordonna :

— Reconduisez cet homme jusqu'à la porte de l'hôtel, et qu'il ne lui soit point fait de mal !... Il est libre !...

Sans un mot, sans un geste, sans un regard, Gurn sortit ; derrière lui, Walter, obéissant aux ordres.

Lady Beltham, seule à nouveau dans le grand hall, attendait anxieuse, le bruit de la grille du parc se refermant sur Gurn...

Lady Beltham, brisée par les émotions qu'elle venait de vivre, s'était approchée du canapé d'angle où tout à l'heure elle avait couvert Gurn de ses baisers passionnés. Elle écoutait dans le silence lorsque soudain des bruits retentirent : des bruits comme, une heure auparavant, elle en avait entendu... des bruits auxquels succédèrent des imprécations...

— C'est lui ! disait-on... tenez-le... je l'ai !... à vous !

— Monsieur l'inspecteur, par ici !... l'assassin !... oui ! c'est lui... c'est Gurn... c'est bien Gurn !...

Défaillant sur le canapé, lady Beltham, plus pâle qu'une morte, balbutia :

— Ah ! mon Dieu... mon Dieu !... que lui arrive-t-il ? Mais tandis qu'au jardin le tapage semblait cesser, des voix retentirent dans le couloir.

Silvertown criait :

— Gurn !... arrêté !... l'assassin de lord Beltham arrêté !... ici même !...

On entendait Lisbeth interroger, anxieuse, terrifiée :

— Mais lady Beltham !... Seigneur ! il l'a peut-être tuée aussi...

La porte du vestibule s'ouvrit brusquement, et, Lisbeth, apercevant lady Beltham, toute blanche, dressée debout le long du canapé, s'écriait :

— Ah ! lady Beltham !... Vivante ! oui !...

Thérèse, Suzannah s'étaient jetées aux pieds de lady Beltham, pleurant à chaudes larmes.

Mais lady Beltham, le regard dur, écartant d'un geste les jeunes filles, s'avancait du côté de la fenêtre...

Dans le parc, au loin, la voix de Gurn se percevait.

L'amant de lady Beltham, hurlait :

— Je suis pris !... je suis pris !...

Le son des atroces paroles bourdonnait encore à l'oreille de lady Beltham, que l'intendant Silvertown, faisait irruption dans la pièce, le visage radieux :

— Ah ! je m'en doutais, expliqua-t-il avec volubilité, c'était bien lui, le monstre !... Malgré sa barbe, j'ai reconnu son signallement !... l'ai prévenu la police !... D'ailleurs, celle-ci veillait depuis deux jours... Un inspecteur de la Sûreté filait Gurn !... Comme il sortait, je l'ai signalé !...

Atterrée, lady Beltham considérait l'intendant.

— Et alors ? interrogea-t-elle, prête à défaillir...

— Je l'ai signalé à la police, et c'est grâce à moi, lady Beltham, que Gurn, l'assassin, est désormais arrêté !...

Lady Beltham considéra un instant encore l'homme qui venait de lui annoncer l'effroyable nouvelle. Elle voulut balbutier quelque chose, soudain elle tomba roide, évanouie...

Les jeunes filles et l'intendant se précipitèrent pour lui prodiguer leurs soins..

À ce moment, par la porte entrebâillée du vestibule, la silhouette de Juve se profila :

— Peut-on entrer ? demanda-t-il.

22 – LE DOCUMENT

Trois heures sonnaient quand Juve arriva rue Levert.

Il trouva la concierge du 147 – l'immeuble tragique où le cadavre de lord Beltham avait été découvert dans une malle cachée dans l'appartement de Gurn – en train d'achever son café.

Depuis la découverte du crime, Juve avait été maintes fois perquisitionner dans l'appartement du commis-voyageur. Aussi la portière le connaissait-elle parfaitement.

— Cet homme-là, disait elle communément à Mme Aurore, sa locataire et principale amie, ça n'est pas des yeux qu'il a, c'est des lunettes d'approche ! Il voit tout on une minute, même quand il n'y a rien !...

Juve, en entrant dans la loge, était salué d'un admiratif :

— Bonjour, monsieur l'inspecteur !

Mais, peu disposé à écouter les bavardages de la concierge, l'inspecteur coupait court aux salutations :

— Les clés de l'appartement ?... demanda-t-il.

La brave femme s'empressait vers un tableau où s'alignaient de nombreuses séries de trousseaux de clés. Elle en choisit un, interrogeant :

— Il paraît qu'il y a du nouveau ?... J'ai vu comme ça sur le journal que l'arrestation de M. Gurn était chose faite... C'est donc bien certain que c'est mon locataire le coupable ?... ah ! la canaille !...

Juve, en possession des clés, faisait mine de sortir.

— Gurn est arrêté, oui, fit-il rapidement, mais jusqu'à ce matin il n'a encore rien avoué. Par conséquent, rien n'est certain, madame Doulenques !...

Comme il allait refermer la porte vitrée de la loge, la concierge proposa :

— Vous ne voulez pas que je monte avec vous, monsieur Juve ? Vous n'avez pas besoin de moi ?...

— Aucunement, madame... ; continuez votre travail exactement comme si je n'étais point dans la maison.

C'était la phrase classique qui, à chaque visite de Juve, désolait la

concierge.

Juve, en montant les cinq étages qui conduisaient à l'appartement jadis occupé par Gurn, songeait.

— On ne sait toujours pas, pensait-il, pourquoi ce Gurn a tué lord Beltham. On ne sait pas très exactement quelle est l'identité de ce Gurn... Son audace étrange, son crime admirablement conçu, merveilleusement exécuté, nul n'a rien vu, rien entendu... Voilà, à vrai dire, tout ce que l'on peut affirmer !... c'est peu... ce n'est pas assez !...

Parvenu au palier du cinquième étage, Juve introduisit la clé dans la serrure, ouvrit la porte, pénétra dans l'appartement tragique.

Juve, une fois entré dans l'antichambre, et la porte refermée soigneusement derrière lui, parut hésiter quelques instants.

— En somme, disait-il, que suis-je venu faire ici ? chercher un indice intéressant ?... mais j'ai déjà perquisitionné plus de dix fois sans aucun résultat !

Le policier se jeta dans un fauteuil et s'abîma dans de profondes réflexions :

— Parbleu ! Gurn étant chez lui n'a rien à fracturer... J'aurai beau fureter de tous côtés, je ne trouverai aucune trace qui me permette de me servir du dynamomètre de M. Bertillon !

Juve se leva. Son tempérament actif s'accordait mal de rester immobile. Une fois encore, il fit le tour de l'appartement :

— La cuisine ?... voyons, je ne suis pas victime d'une distraction ?... je n'oublie pas de voir quoi que ce soit ? Il n'y a là rien d'intéressant... le fourneau ?... le buffet ?... j'ai bien tout fouillé !... Dans l'antichambre ?... rien non plus !...

Le policier gagnait la salle à manger.

— J'ai fouillé dans tous les meubles ! Il n'y a rien !...

« J'ai vérifié tous ces paquets que Gurn avait pris le soin de faire avant son départ... mais il n'y a rien d'instructif à l'intérieur.

Dans un angle de la pièce, Juve avisa un tas de journaux dépliés. Il les repoussait du pied.

— J'ai regardé tout cela, j'ai lu minutieusement tous ces papiers jusqu'aux colonnes réservées à la petite correspondance, je n'ai rien trouvé...

Il pénétrait maintenant dans la chambre à coucher de Gurn.

— Toujours rien dans cela...

Près de la cheminée, contre le mur, se trouvait un petit secrétaire que dominait une légère bibliothèque chargée de livres en assez mauvais état.

— Je n'ai plus qu'à perquisitionner là !... mes sous-ordres l'ont fait un jour que j'étais absent, je ne peux plus raisonnablement espérer qu'une chose, c'est qu'un détail leur ait échappé, ce qui est invraisemblable...

Juve s'assit devant le petit bureau, et, méthodiquement, entreprit de classer les papiers épars.

Comme il achevait le triage des lettres entassées dans un sous-main, il eut pourtant une exclamation :

— Hein ! fit-il... ça, c'est intéressant !...

Juve déplaiait un grand parchemin et lisait tout au long – la langue anglaise lui étant familière – le brevet de sergent qui avait été jadis décerné à Gurn, alors qu'il combattait au Transvaal sous les ordres de lord Roberts...

La lecture achevée, Juve avait un geste de découragement :

— C'est extraordinaire ! fit-il, ce document a l'air parfaitement authentique !.. il est authentique, il fait foi que cette crapule s'est bien battue, a été jadis un honnête homme...

Et Juve, tapant du poing sur le bureau, monologuait à haute voix :

— Gurn serait donc réellement Gurn ?... Et moi qui ai bâti sur lui un petit roman, je me serais donc trompé de bout en bout ?

Il reprit son travail, puis, se levant, avisant la bibliothèque, feuilleta les volumes, les saisissant par les deux pages de couverture pour les secouer violemment et pour vérifier qu'aucun papier ne se trouvait dissimulé dans les feuillets...

— Rien ! déclara-t-il...

Il avisa enfin un grand indicateur Chaix, puis des annuaires de navigation.

— Ce qu'il y a de plus curieux, observa-t-il, c'est qu'à tous ces indices, pour être juste, il faut reconnaître qu'il semble bien que ce Gurn exerçait honnêtement la profession qu'il s'attribue !

Et Juve revenait à sa question :

— Gurn ne serait donc que Gurn ?... rien que Gurn ? Puis, après

une minute de réflexion, il reprenait :

— Non, ce n'est pas possible ! c'est invraisemblable !

Le policier venait de choisir dans la bibliothèque un classeur imitant la reliure d'un livre, où se trouvait une collection de cartes Taride.

— Vérifions encore, dit-il, si rien n'est caché à l'intérieur de ces plans...

Et, une par une, il déplia les cartes. Soudain, une exclamation lui échappa :

— Ah ! nom de Dieu !... ça, par exemple...

Dans son étonnement, Juve venait de se lever...

L'inspecteur était à ce point ému que sa main tremblait tandis qu'il déplaçait soigneusement puis étalait sur le bureau l'une des cartes Taride qu'il avait tirée de l'écritoire.

— C'est bien la carte de la région du Centre... parbleu ! la carte qui comprend Cahors, Brive, Saint-Jaury... et Beaulieu !... Le morceau qui manque... c'est bien le morceau qui correspond à cette région...

Juve contemplait avec des yeux hallucinés la carte où, en effet, une déchirure importante, régulièrement faite, avec un canif, semblait-il, marquait la place où aurait dû se trouver le plan de la région du château de la marquise de Langrune.

Juve considérait toujours le document.

— Ah ! si l'identification pouvait se faire ! si le morceau qui manque à cette carte... cette carte qui appartenait à Gurn était le morceau de carte que j'ai retrouvé près de la gare de Verrières, en plein champ, le lendemain du jour de l'assassinat !

Juve regardait toujours la carte Taride, vérifiait son numéro, puis, la repliant rapidement, nerveusement, n'apprêtait à quitter l'appartement.

Il avait à peine fait quelques pas vers la porte qu'un violent coup de sonnette le fit tressaillir. Juve s'arrêta.

— Diable ! pensa-t-il, qui peut venir sonner chez Gurn quand tout Paris connaît son arrestation ?

Et, machinalement, Juve s'assura que son revolver était bien en place dans sa poche.

Il marcha vers la porte, l'ouvrit toute grande et recula, stupéfait.

— Ah ! par exemple ! dit-il en dévisageant le visiteur... Toi !... Charles Rambert !... ou plutôt toi, Jérôme Fandor ?... Qu'est-ce que cela veut dire ?...

23 – L'EXPLOSION DU « LANCASTER »

Le jeune homme, sans un mot, entra dans l'appartement dont Juve machinalement referma la porte.

— Qu'est-ce que tu as ? questionna Juve, voyant que Jérôme Fandor était tout pâle, fort ému.

— C'est horrible ! répondit le jeune homme... mon pauvre papa est mort !...

— Qu'est-ce que tu me chantes là ? dit Juve. M. Étienne Rambert est mort ?...

Jérôme Fandor, retenant mal les larmes qui s'amassaient sous ses paupières, tendait au policier le journal qu'il avait à la main.

— Lisez ! dit-il.

Et il désignait un article à la première page du quotidien, article dont le titre était bien fait pour frapper l'imagination : « *L'Eau ! le Feu ! la Poudre ! 150 morts !* » Un sous-titre expliquait : « *Le Naufrage du Lancaster !* »

Le policier ne comprenait point.

— Eh bien ? interrogea-t-il. Jérôme Fandor insistait.

— Lisez !

L'émotion du jeune homme était telle que Juve vit qu'il serait plus vite renseigné en parcourant l'article. Celui-ci était ainsi conçu :

« Un épouvantable malheur vient encore de se produire qui, certes, fera comprendre qu'il est temps, grand temps, d'étudier des lois sauvegardant la vie des voyageurs dont les Compagnies maritimes, à l'exemple des Compagnies de chemin de fer, semblent vraiment faire trop peu de cas...

« Nous résumons la catastrophe qui s'est produite cette nuit, en quelques lignes :

« Le bateau à vapeur *Lancaster*, appartenant à la Red Star Co, et qui assure le service entre Caracas et Southampton, s'est perdu, corps et biens, alors qu'il venait de gagner la haute mer et se trouvait encore sous la surveillance du phare de l'île de Wight.

« Il n'y a à l'heure actuelle qu'un seul rescapé de connu. Tout l'équipage, tous les passagers, à l'exception de ce marin, sont perdus

sans retour... »

« Le navire venait à peine de quitter le port, lorsque les gardiens du phare le virent littéralement éclater, puis, en quelques minutes, disparaître au fond des eaux !...

« Que s'était-il produit ?

« On devait le savoir quelques heures plus tard.

« Les gardiens du phare donnèrent immédiatement l'alarme. Des voiliers s'empressèrent vers les lieux de l'accident, les steamers qui se trouvaient dans le port firent force de vapeur pour porter secours – s'il en était temps encore – aux survivants du désastre...

« Hélas ! les sauveteurs devaient arriver trop tard !

« Après des heures de recherches, force leur fut de rentrer au port et d'y porter les détails de l'accident.

« Un seul bateau, le *Campbell*, avait été assez heureux pour recueillir, l'unique rescapé de cette catastrophe, véritablement sans précédent dans l'histoire de la navigation... »

« Notre confrère le *Times* a pu interviewer ce rescapé. C'est un marin du nom de Jackson. Il a fait le récit suivant :

« Nous venions de sortir du port et notre navire était en pleine marche, tanguant et roulant normalement ; la mer n'était pas mauvaise. J'étais employé à serrer le prélatrôturant le rouf des bagages lorsque se produisit une explosion d'une abominable violence. Il me semble que j'entends encore la détonation... Cela venait, j'en suis certain, de la cale des marchandises ; toutefois, je ne saurais donner d'autres détails, car, à la minute même, je sentais que tout le navire entier éclatait... et j'étais précipité à la mer, étourdi par le choc, à moitié mort, n'ayant pas très bien conscience de ce qui se passait... Quand je suis revenu à moi, je flottais, ayant été par bonheur accroché par une des bouées attachées au bastingage.

« J'étais, vous le comprenez, affolé, ne sachant trop ce que je faisais ; toutefois, l'instinct de la conservation est si fort, que je me cramponnai à cette épave. Quelque temps après, l'équipage du Campbell m'apercevait et me tirait de ma périlleuse position... »

Juve, une fois encore, interrompait sa lecture :

— Un navire qui saute, dit-il, c'est de plus en plus incompréhensible ! Il n'y avait pourtant pas de poudre à bord, j'imagine ?

Juve lisait la fin de l'article et vérifiait tout de suite la liste des

passagers.

— En effet, dit-il, Étienne Rambert est marqué comme ayant embarqué en qualité de voyageur de première classe... c'est bizarre !...

Jérôme Fandor soupira profondément.

— Oh ! dit-il, c'est une fatalité dont je ne me consolerais jamais. Quand l'autre jour vous m'avez vous-même déclaré que je n'étais point coupable, j'aurais dû ne pas vous écouter et retourner voir mon père.

Jérôme Fandor fit un grand effort pour rester maître de lui. Juve le regarda sans dissimuler la sympathie qu'il éprouvait pour ce malheureux jeune homme.

— Écoute, mon cher enfant, commença-t-il, crois-moi : si étrange que cela puisse te paraître, ne te désespère pas !...

— Que voulez-vous dire ? C'est bien fini, maintenant !...

— Rien ne prouve que ton père soit mort.

— Si ! si ! affirma Jérôme Fandor, vous n'avez pas lu la fin de l'article, Juve ; on dit bien qu'on a cherché partout et qu'il faut renoncer à l'espoir de trouver d'autres survivants à cet horrible naufrage...

— Ton père n'était peut-être pas à bord ?

— Mais si, il figure sur la liste des passagers !

Juve se promenait à grands pas et semblait fort énervé ; il revint vers le jeune homme et insista :

— Allons ! je te dis, moi, de ne pas te désoler. Il y a tous les jours des erreurs de cette sorte. Ton père avait peut-être l'intention de s'embarquer, mais peut-être n'est-il point parti...

Les affirmations du policier étaient si surprenantes, que Jérôme Fandor s'en étonna.

— Mais enfin, interrogea-t-il, que voulez-vous dire, Juve ?

Le policier avait un geste de doute.

— Je ne veux rien te dire, petit, sauf cela, et tu le croiras si tu as un peu confiance en moi : c'est que tu aurais tort, grand tort de te chagriner en ce moment ! rien ne prouve ton malheur... et puis tu as encore ta maman... Ta maman guérira... certainement... tu m'entends ? certainement !

Et comme Jérôme Fandor demeurait muet d'étonnement, Juve,

soudain, changeait de conversation :

— Il y a quelque chose que je voudrais savoir, dit-il. Comment diable es-tu ici ?

— J'ai tout de suite pensé à vous dans mon chagrin, confessa Fandor. C'est pourquoi, ayant appris le naufrage par ce journal, je suis immédiatement accouru vous prévenir.

— Très bien, répondait Juve, je comprends cela, mais ce que je ne comprends pas, c'est comment toi, Fandor, lu as pu deviner que je me trouvais ici, chez Gurn ?

Jérôme Fandor semblait troublé par la question :

— Mon Dieu, commença-t-il... c'est tout à fait par hasard, monsieur Juve...

Juve l'interrompait :

— Le hasard, dit-il, est une explication qu'on donne aux imbéciles ! Et puis, par quel hasard aurais-tu pu me voir entrer ici ?... Que diable faisais-tu rue Levert ?...

De plus en plus troublé, Jérôme Fandor se levait et tentait de couper court aux questions du policier.

— Vous partiez ? fit-il, faisant mine de se diriger vers l'antichambre.

Mais Juve l'arrêtait :

— Réponds moi donc, s'il te plaît ! Comment savais-tu que j'étais ici ?

Il n'y avait plus à hésiter, il fallait avouer la vérité, Jérôme Fandor confessa :

— Je vous avais suivi...

— Tu m'avais suivi ! s'exclama Juve, Depuis où ?

— Depuis chez vous.

— Alors, précisa le policier, dis tout de suite que tu me filais ?

D'une seule haleine, Jérôme Fandor confessait :

— Eh bien ! oui, monsieur Juve !.., c'est vrai ! je vous filais !... je vous file tous les jours !...

Juve était au comble de la stupéfaction.

— Tous les jours ? Et je ne m'en suis jamais aperçu ! Mais tu es très fort...

Et comme Jérôme Fandor se taisait, le policier questionna :

— Du diable, par exemple, si je comprends pourquoi tu exerçais cette surveillance ?

Jérôme Fandor baissa la tête :

— Excusez-moi, dit-il, j'ai fait une sottise, j'ai cru que... vous étiez Fantômas !...

La supposition du jeune Jérôme Fandor amusa tellement le policier qu'il se laissa choir dans un fauteuil pour rire à son aise.

— Ma parole, dit-il... tu as des inventions, toi !... Et pourquoi t'imaginais-tu que j'étais Fantômas ?

— Monsieur Juve, expliqua Fandor, je me suis juré d'arriver à la vérité et de découvrir le criminel qui a si tragiquement bouleversé mon existence. Mais je ne savais par où commencer mes recherches. D'après ce que vous m'avez dit, j'ai compris que Fantômas était un homme extraordinairement habile. Or, je n'en connais qu'un qui puisse paraître aussi habile que lui... c'est vous ! je vous ai donc surveillé ! c'était logique !

— Écoute, mon petit, dit-il, je suis tout à fait étonné de ce que tu viens de me dire... D'abord ton raisonnement n'est pas mauvais du tout. Et puis enfin, tu m'as suivi sans que je m'en sois aperçu... cela est très bien...

Le policier regardait attentivement le jeune homme, puis reprenait, redevenant sérieux :

— Par exemple, réponds-moi franchement : es-tu convaincu maintenant de la fausseté de ton hypothèse ? ou bien me soupçonnes-tu encore ?

— Non, monsieur Juve, affirmait Fandor, je ne vous soupçonne plus depuis que je vous ai vu entrer dans cette maison. Fantômas ne serait certainement pas venu perquisitionner chez Gurn, parce que...

Le jeune homme s'interrompt. Juve le regardait de ses yeux perçants, intrigué :

— Veux-tu que je te dise quelque chose ? fit-il enfin. Mon petit Fandor, si tu continues dans la carrière que tu as choisie, à montrer autant de réflexion, autant d'initiative que tu viens d'en avoir, tu seras, et rapidement je t'assure, le premier journaliste policier de notre époque !

Comme le jeune homme allait répliquer, Juve l'entraînait.

— Viens, dit-il, il faut que j'aille au Palais de Justice de toute

urgence.

— Vous avez du nouveau ?

— Je vais demander que l'on convoque un témoin intéressant dans l'affaire Gurn...

Depuis quelques minutes la pluie qui, sans discontinuer, avait fait rage toute la matinée et tout l'après-midi, venait de s'arrêter.

L'intendant Dollon, tendant les bras par la fenêtre, vérifia que quelques gouttes d'eau à peine tombaient encore du ciel gris et traversant la chambre, appela son fils.

— Jacques ! Où es-tu ?

— Dans mon atelier !

Le vieil intendant sourit...

Lorsque, quelques mois après la mort de la marquise le Langrune, la baronne de Vibray l'avait pris à son service, heureuse de s'attacher un auxiliaire aussi fidèle, il était venu s'installer dans l'un des petits pavillons dépendant des terres de Quérelles, Dollon n'avait certes point prévu que la destinée de ses enfants allait rapidement changer.

M^{me} de Vibray s'était prise, en effet, d'une réelle affection pour la jeune Elisabeth, que d'ailleurs Thérèse Auvernois traitait en amie, pour le petit Jacques, un gamin qui, disait-elle, était trop intelligent pour que ce ne fût pas un crime de ne point l'aider à faire son chemin.

Très mêlée au monde des artistes, la baronne de Vibray avait été frappée des dispositions que le jeune Jacques Dollon manifestait pour la sculpture. Cet adolescent, sans maître d'aucune sorte, s'amusa à ébaucher en terre glaise des petites statuettes que, très indulgente, la baronne de Vibray déclarait fort intéressantes. Aussi, malgré les appréhensions du vieux Dollon, peu rassuré d'une telle orientation donnée à son fils, elle avait tenu à favoriser le goût du jeune homme en le dotant des outils indispensables à la sculpture : sellettes, ébauchoirs, etc.

— Veux-tu venir avec moi ? proposa le vieil intendant à son fils accouru : je vais jusqu'au ruisseau voir si l'on a bien relevé les écluses ?

Accompagné de son fils, l'intendant descendit au jardin et s'apprêtait à se diriger vers le petit ruisseau qui bordait, d'un côté, le parc du château de M^{me} de Vibray, lorsque le jeune Jacques le retint :

— Voyez donc, papa, le facteur nous fait signe !

Bourru, mais brave homme au fond, le piéton, qui desservait les terres de Quérelles, rejoignait, en effet, l'intendant, grommelant :

— Ah bien ! monsieur Dollon ! on peut dire que vous me faites courir ! Je suis déjà venu ce matin pour vous apporter votre courrier et vous n'étiez pas là : j'ai une lettre administrative, monsieur Dollon, au courrier, et c'est à vous personnellement que je dois la remettre...

Il tendait une enveloppe que Dollon ouvrait :

— Cabinet des juges d'instruction ?... dit-il en regardant l'en-tête du papier. Qui diable peut m'écrire du Palais de Justice ?...

Et il lut à haute voix :

« *Monsieur,*

« N'ayant point le temps de vous faire parvenir par voie d'huissier une citation régulière, je vous prie d'avoir l'extrême obligeance de bien vouloir vous rendre d'urgence, après-demain si possible, à Paris, en mon cabinet, où votre déposition m'est absolument nécessaire pour conclure une affaire dont la solution vous intéresse. Vous voudrez bien apporter sans aucune exception tous les papiers qui vous ont été remis par le greffe criminel de Cahors lors de la clôture de l'affaire Langrune... »

— Et c'est signé ? questionna Jacques Dollon.

— C'est signé : Germain Fuselier. J'ai souvent lu ce nom-là dans le journal ; c'est en effet celui d'un juge d'instruction très connu...

L'intendant Dollon relisait encore une fois la lettre qui le convoquait à Paris, puis avisant le facteur :

— Dites voir, Milaud, demanda-t-il, vous prendrez bien un verre de vin ?

— Dame !... ça n'est jamais de refus...

— Eh bien entrez donc une minute à la maison, je vais tout de suite rédiger une dépêche, pendant que Jacques vous accompagnera, et vous aurez la complaisance de la déposer au télégraphe pour moi.

Tandis que le facteur se désaltérait, l'intendant Dollon rédigeait sa réponse :

« *Monsieur Germain Fuselier,*
juge d'instruction, à Paris.

« Quitterai Verrières demain soir, 12 novembre, par train de 7 heures 20, arrivant à Paris à 5 heures du matin ; me fixer heure de votre convocation par dépêche à l'hôtel des Francs-Bourgeois, 152, rue du Bac. »

Il signa « Dollon », relut son télégramme, puis, songeur :

— Tout de même, qu'est-ce que l'on peut bien me vouloir ?...

24 – SOUS LES VERROUS

Ne voulant point perdre une seconde du délai de plein air que lui accordait quotidiennement le règlement de l'administration pénitentiaire, Gurn arpentait à grandes enjambées le préau de la prison de la Santé.

Depuis cinq jours déjà l'assassin de lord Beltham, arrêté au moment où il sortait de chez lady Beltham, sa maîtresse, était sous les verrous.

Au début, le prisonnier semblait avoir eu une peine terrible à s'accoutumer aux rigueurs de la détention, il avait passé par des crises d'accablement, auxquelles succédaient des périodes de rage, mais Gurn au tempérament volontaire, à la formidable force de caractère, avait pris sur lui.

Au demeurant, il bénéficiait du régime des détenus en prévention et ne souffrait pas de la promiscuité.

Pendant les premières quarante-huit heures, l'assassin avait pu faire venir ses repas du dehors ; cela avait duré autant que son argent, mais peu à peu le porte-monnaie s'étant vidé, Gurn avait dû se contenter du régime de la prison.

Gurn, soucieux de prendre un peu d'exercice, parcourait donc à toute allure le préau.

— Sapristi ! s'écria soudain quelqu'un derrière lui, dont le bruit de la respiration essoufflée parvenait jusqu'à son oreille, sapristi, Gurn, vous marchez joliment vite ! moi, qui venais vous tenir un peu compagnie, je ne pourrais pas vous suivre...

Gurn se retourna ; il vit l'uniforme d'un gardien de prison ; c'était Siegenthal le geôlier préposé à sa division et particulièrement chargé de sa surveillance.

— Ma parole ! on dirait que vous avez servi dans les chasseurs à pied... eh ! moi aussi, j'ai appartenu à cette arme d'élite... autrefois !...

Mais le gardien s'interrompit et soudain :

— Au fait, observa-t-il, vous avez été militaire vous aussi, Gurn ? J'ai entendu dire comme cela que vous aviez attrapé le grade de sergent sur le champ de bataille au Transvaal ?

Gurn hochait la tête affirmativement.

— Moi, conclut le père Siegenthal, ainsi qu'on l'appelait familièrement à la prison, je n'ai jamais été autre chose que caporal... par exemple, j'ai toujours eu une vie honnête. Est-ce possible, tout de même, Gurn, qu'un homme comme vous qui a l'air rangé, sérieux, un ancien militaire, quoi, ait commis un tel crime ?...

Gurn baissait les yeux sans répondre ; Siegenthal lui posa la main sur l'épaule, d'un air de protection :

— Voyons, dit-il paternellement, c'est encore une histoire de femme, hein ? Un crime passionnel, dans un coup de folie ? Pas vrai ?

Gurn haussa les épaules, sincèrement il confessa :

— Ma foi, non... monsieur Siegenthal, il faut bien que je l'avoue, j'ai tué uniquement par colère, par besoin d'argent... pour voler...

Siegenthal regarda son prisonnier d'un air stupéfait, son visage se rembrunit. Décidément cet homme était bien taré, perdu...

Une horloge sonna ; d'un ton bref, de commandement, Siegenthal ordonna :

— Allons, Gurn ! il est l'heure ! rentrons !

Impassible, Gurn arrêtant sa promenade, reprit avec son gardien la direction de la cellule.

— Au fait, annonça Siegenthal, tandis qu'il gravissait avec Gurn les trois étages, menant à la division, dont dépendait le prisonnier. Au fait, je ne vous ai pas dit que nous allions nous quitter...

Gurn interrogea :

— On me change de prison ?

— Non, mais c'est moi qui m'en vais. Figurez-vous que je suis nommé gardien-chef à Poissy ; c'est signé depuis avant-hier, j'ai reçu la confirmation ce matin ; ce soir je pars en permission et dans huit jours je rejoindrai mon nouveau poste.

— Êtes-vous satisfait de ce changement ?

— Ma foi, plutôt, oui, répliqua Siegenthal, voilà longtemps que j'espérais cette nomination. Enfin, c'est venu, comme ça, tout d'un coup... oh ! je serai plus tranquille !

Le prisonnier et son gardien étaient arrivés au troisième étage de la maison d'arrêt ; d'un pas régulier, militaire, ils suivaient un interminable couloir, bordé de part et d'autre d'innombrables cellules. Devant la porte 127, ils s'arrêtèrent tous deux, le gardien tira le loquet :

— Entrez ! commanda-t-il à Gurn qui obéissait.

Siegenthal se retira.

Seul, dans la cellule, Gurn réfléchissait.

Gurn avait avoué à M. Fuselier tout ce que l'on voulait sur le chapitre du meurtre. Oui, il avait tué lord Beltham. Mais Gurn se défendait, faiblement d'ailleurs, d'avoir eu l'intention de le voler.

— C'était, disait-il, à la suite d'une discussion d'intérêt que, se trouvant lésé par le riche aristocrate anglais, il s'était pris d'une colère violente à son égard, avait été menacé par lui et, en se défendant, l'avait tué...

Une voix chantante retentit dans le couloir ; un gardien annonça :

— Cellule 127, Gurn, préparez-vous ; on vous demande au parloir des avocats !

Quelques secondes après, la porte de la cellule 127 s'ouvrait, donnant accès à un gardien à figure joviale, à l'accent gascon. Gurn l'avait remarqué, c'était le geôlier en second de sa division, un nommé Nibet, qui, sans doute, allait monter en grade par suite du départ de Siegenthal.

Gurn répondit en grognant, il rajusta en hâte son veston. L'assassin de lord Beltham ne tenait pas autrement à s'entretenir avec son avocat, le célèbre maître Barberoux, une des gloires du barreau, le spécialiste des assises, dont Gurn avait jugé prudent de s'assurer le concours, d'autant que celui-ci lui était offert à titre absolument gracieux.

Gurn avait tout dit à son défenseur, du moins tout ce qu'il voulait dire.

Il n'entendait pas que l'affaire fit du bruit, bien au contraire. Plus le procès tomberait à plat, mieux cela vaudrait.

Gurn, sans mot dire, résigné, précéda dans le couloir le gardien Nibet, s'acheminant en vieil habitué qu'il était déjà, vers la cellule que l'administration avait fait réserver pour servir de parloir aux avocats.

Tandis qu'il parcourait ce bref chemin, des ouvriers maçons qui effectuaient des travaux dans la prison s'arrêtèrent de travailler pour le regarder passer, mais contrairement à la crainte qu'en avait Gurn, qui ne tenait en aucune façon à être célèbre, les ouvriers ne l'identifièrent pas.

Nibet poussa Gurn dans le parloir des avocats, ayant dit au personnage qui s'y trouvait déjà, sur un ton fort respectueux :

— Vous n'aurez qu'à sonner, maître, quand ça sera fini.

Gurn se vit soudain en présence, non pas de son défenseur, mais bien du jeune secrétaire de l'avocat, le petit Me Roger de Seras, stagiaire imberbe d'une élégance raffinée, d'un chic indéniable.

Roger de Seras, à la vue du client de son patron, s'était empressé. Il salua Gurn d'un sourire avenant, s'avança comme pour lui tendre la main, puis, estimant le geste trop familier, fit subitement semblant de se gratter...

Gurn, qui avait remarqué ce petit manège, ne s'en formalisait pas, tout au contraire était disposé à en rire.

Au surplus, la visite ne devait pas durer longtemps. Me Roger de Seras s'en excusa, en homme du monde accoutumé aux manières les meilleures.

— Vous me pardonnerez, déclara-t-il de la voix pointue qu'il faisait tonitruer chaque lundi à la conférence des avocats. Vous me pardonnerez de ne rester que quelques instants, mais je suis horriblement pris en ce moment. D'ailleurs deux dames m'attendent en bas dans ma voiture... je peux vous le confier, ce sont des artistes des Variétés, mesdemoiselles de Verneuil et Lucette de Langy. Figurez-vous qu'elles voulaient à toute force vous voir ? hein ! monsieur Gurn, c'est ce qu'on appelle la célébrité ?

Gurn hocha la tête, médiocrement flatté. Le petit Roger de Seras reprit :

— Pour leur plaire, j'ai fait démarches sur démarches, loi que vous me voyez je sors de chez le directeur de la prison... eh bien ! rien à faire, mon cher ! il a été d'une rosserie!... Cela tient aussi à l'attitude de Fuselier. Cet animal de juge veut vous garder au secret le plus rigoureux : d'ailleurs vous en savez quelque chose ?

Gurn, silencieux, haussa les épaules d'un air d'indifférence.

Et pour activer la visite qui, à son gré, s'éternisait :

— N'y a-t-il rien de nouveau pour mon affaire ?

— Absolument rien que je sache ! répondit Roger de Seras.

Puis, amusé soudain :

— Vous savez... lady Beltham... ?

— Eh bien ? fit Gurn.

— Eh bien ! je la connais !... Je vais beaucoup dans le monde officiel et dans la colonie étrangère. Eh bien ! je l'ai vue, à maintes

reprises, dans les salons. C'est une femme charmante, lady Beltham !

Gurn, interdit, ne savait trop quelle attitude observer vis-à-vis du jeune homme, décidément de plus en plus imbécile. Il allait assurément, d'un mot, mettre à sa place le maladroit bavard, mais celui-ci, tandis qu'enfin il se préparait à s'en aller, eut un brusque souvenir :

— Ah ! par exemple ! fit-il en éclatant de rire, j'allais oublier le plus important ! Figurez-vous que Juve, cet animal de Juve, qui est tout simplement en passe de devenir un héros... a été faire, hier après-midi, une perquisition supplémentaire à votre domicile !

— Tout seul ? interrogea Gurn, intéressé.

— Tout seul ! Or, je vous demande ce qu'il a découvert chez vous ? où l'on a déjà cependant bien fouillé ; ce qu'il a découvert chez vous de sensationnel, s'entend ! Tenez : je vous le donne en mille...

— Je ne parie jamais ! répliqua Gurn.

Le jeune stagiaire, très fier d'avoir fixé un instant l'attention du célèbre client de son patron, fit une pause, hocha la tête et, pesant ses mots :

— Il a découvert, mon cher, au fond de votre bibliothèque... une carte Taride à moitié déchirée...

— Et alors ?... poursuivit Gurn dont le visage se contracta.

— Alors... fit le jeune maître, sans remarquer la physionomie de l'assassin ; alors, cela, paraît-il, a aux yeux de Juve, une considérable importance !... Entre nous, je vous avoue que Juve, à force de faire le malin, finit par avoir l'air d'un imbécile. En quoi, je vous le demande, la découverte de cette carte peut-elle modifier votre cas ? À ce propos, il ne faut pas vous préoccuper autrement ; j'ai déjà beaucoup l'habitude des procès criminels : ce sont les circonstances atténuantes, vous pouvez en être certain, mais...

Et passant brusquement d'une idée à l'autre :

— Encore une nouvelle ! Nous allons entendre un nouveau témoin, à l'instruction...

Gurn ouvrit de grands yeux étonnés :

— Un nouveau témoin ? demanda-t-il.

— Oui !... oui !... un nouveau témoin qui s'appelle... attendez donc ?... qui s'appelle ?... Dollon... l'intendant Dollon !...

— Je ne comprends pas, murmura Gurn, la tête penchée, les yeux

fixés à terre.

Le stagiaire reprenait :

— Attendez ! vous dis-je ; il y a un lien ! L'intendant Dollon c'est un des domestiques d'une dame qui s'appelle Mme la baronne de Vibray...

— Eh bien ?

— Or, la baronne de Vibray, poursuivit Roger de Seras, n'est autre que la tutrice de cette jeune fille qui se trouvait précisément chez lady Beltham le jour, le noir où vous... vous... enfin... Mlle Thérèse Auvernois...

— Alors ? continua Gurn de son ton indifférent.

— Alors... reprit le stagiaire, dame ! je ne sais pas !... Mlle Thérèse Auvernois a été placée auprès de lady Beltham par M. Étienne Rambert... M. Etienne Rambert n'est autre que le père du jeune homme qui assassina, l'année dernière, la marquise de Langrune... Je vous raconte ces choses-là, sans en tirer de déductions, car, moi je ne comprends guère pourquoi l'on fait venir à notre procès l'intendant Dollon...

— Et moi non plus ! soupira Gurn.

Pendant quelques instants les deux hommes se turent.

Roger de Seras cherchait de tous côtés, dans la cellule, les gants qu'il avait perdus. Il finit par les retrouver dans la poche de sa jaquette.

— Mon cher, dit-il, je vous quitte ! Quand je songe que voilà une demi-heure que nous bavardons et que ces dames m'attendent...

Déjà Me Roger de Seras pressait le bouton de sonnette pour se faire ouvrir par le gardien. Gurn, brusquement, arrêta son geste :

— Dites-moi, fit-il, l'air subitement intéressé ; quand vient-il cet homme ?

— Quel homme ?

— Ce... Dollon ?

Le stagiaire réfléchit un instant. Il allait esquisser un geste d'ignorance, lorsque se ravisant :

— Parbleu ! fit-il, je suis un étourdi ! J'ai là, dans ma serviette, la copie de la dépêche qu'il a adressée au juge.

— Montrez... montrez... insista Gurn.

Roger de Seras ouvrit son portefeuille, feuilleta un dossier :

— Tenez, la voici...

Il passa la dépêche à Gurn, celui-ci la lut :

« ... Quitterai Verrières demain soir 12 novembre, par train de 7 heures 20, arrivant à Paris à 5 heures du matin... »

Gurn était sans doute suffisamment édifié : il parut ne point tenir compte du reste du texte...

L'assassin de lord Beltham rendit à l'avocat le document, sans mot dire.

Quelques instants après, Me Roger de Seras avait rejoint ses jolies amies, le prisonnier avait réintégré sa « pistole ».

25 – COMPLICE INESPÉRÉ

Gurn, depuis cette entrevue, allait et venait dans sa cellule, en proie à une agitation fébrile.

Le loquet qui fermait son cachot glissa ; dans l'entrebâillement de la porte apparut le visage enjoué de Nibet le nouveau gardien.

— Hé ! bonsoir, Gurn ! s'écria celui-ci ; voilà six heures. Le garçon du marchand de vin d'en face fait demander s'il vous faut à dîner ?

— Non... grogna Gurn, je prendrai l'ordinaire !

— Ah ! ah ! poursuivit le gardien, faut croire, mon brave, que les fonds sont bas ?

Impatienté, Gurn allait signifier au nouveau gardien combien sa présence lui était importune, mais celui-ci furtivement entrait, il s'approcha du prisonnier et à voix très basse, attirant sa main vers la sienne :

— Tiens ! murmura-t-il, prends ça !...

Gurn, stupéfait, considéra ce que le garde venait de lui donner. C'était un billet de banque...

— ... Et, continua Nibet, sur le même ton, tout en jetant des regards méfiants vers le couloir, s'il t'en faut d'autres, on s'arrangera...

Gurn allait interroger, le gardien lui fit signe de se taire :

— Je reviens dans un instant, le temps de te commander un bon dîner !

Seul à nouveau, Gurn respira profondément.

Il se sentait soulagé d'un grand poids...

Sa maîtresse ne l'abandonnait pas ; assurément il avait su, lui, Gurn, en taisant les liens qui les unissaient, lui épargner les horreurs d'une accusation atroce.

La porte de la cellule s'ouvrit à nouveau :

— Eh bien ! s'écria le gardien qui tenait à la main un long panier d'osier contenant plusieurs plats, une bouteille de vin ; eh bien ! Gurn ! voilà de quoi manger.

— Ma foi, reconnut l'assassin de lord Beltham en souriant, j'en

avais, après tout, besoin... et vous avez eu une bonne idée, monsieur Nibet, d'insister pour que ce soir je fasse venir encore ma nourriture du dehors.

Nibet eut un clignotement d'œil significatif, il sut gré de son tact au prisonnier.

Tout en dînant, Gurn bavardait avec Nibet :

— Alors c'est vous, déclara-t-il, qui remplacez Siegenthal ?

— Mon Dieu, oui, répondit Nibet, qui, après avoir fait quelques façons et s'être assuré que nul ne le voyait, acceptait de Gurn, un, puis deux verres de vin. Voilà pas mal de temps que je demandais la place, j'avais dans mon dossier trois lettres de députés de l'opposition... il paraît que c'est à eux que l'on accorde le plus de faveurs ; eh bien ! malgré cela, ça ne venait pas ! Mais figurez-vous que tout dernièrement, j'étais appelé au ministère de la Justice, là un employé m'a dit qu'une personne de l'ambassade s'intéressait à moi ; on m'a fait causer, j'ai expliqué toute l'affaire. Or, voilà-t'y pas que soudain Siegenthal a été nommé à Poissy et que moi je lui ai succédé ?

Gurn hocha la tête, l'air inspiré :

— Et... l'argent ?... fit-il.

Sur le même ton, le gardien expliqua :

— Ça, c'est plus incompréhensible, mais j'ai compris tout de même ; une dame m'a rencontré dans la rue l'autre soir... « C'est vous Nibet ? » qu'elle m'a dit. « C'est moi Nibet », que je lui ai répondu... On a causé comme ça, tous les deux, sur le bord du trottoir. La rue était déserte. Puis elle m'a fourré dans la main des billets de banque, non pas quelques-uns, mais un bon paquet... en me faisant comprendre censément qu'elle s'intéressait à moi... à vous... et que si les choses se passaient comme elle le voulait, il y aurait encore des billets bleus à la clé...

Gurn, pendant qu'il parlait, avait observé le gardien.

L'homme, avec ses lèvres épaisses, son front étroit, incarnait parfaitement l'être susceptible de tous les appétits. Et Gurn, jugeant inutile d'employer d'autres circonlocutions, aborda nettement le sujet qui lui tenait à l'esprit :

— Je m'embête ici ! fit-il, posant la main familièrement sur l'épaule du gardien.

Celui-ci releva la tête, l'air un peu inquiet :

— Ouais ! répliqua-t-il, je m'en doute bien ! mais le temps passe,

les choses s'arrangent...

— Les choses s'arrangent quand on les aide ! déclara Gurn d'un ton impératif ; et nous allons les aider...

— Ça ! fit le gardien, c'est à voir ?...

— Bien entendu, poursuivit Gurn, toute peine mérite salaire et il ne faut pas qu'un gardien risque sa place pour l'évasion d'un prisonnier !

— Fichtre ! s'écria Nibet.

— N'aie pas de crainte, Nibet ! on ne va pas faire de bêtises, mais, voyons, causons sérieusement. Tu dois encore avoir rendez-vous avec l'excellente dame qui t'a remis de l'argent ?...

Après une hésitation, le gardien déclara :

— Je dois la rencontrer ce soir, à onze heures...

— C'est bien ! continua Gurn ; tu lui diras qu'il faut dix mille francs...

— Dix ?... commença le gardien interloqué.

— Dix mille, répéta Gurn, et dix mille demain matin ! Toutefois là-dessus, il y aura quinze cents francs pour moi ; je m'en irai demain soir...

Le gardien semblait perplexe.

— Et si je suis soupçonné ? objecta Nibet.

— Imbécile ! fit Gurn, tu t'arrangeras pour commettre simplement une faute de service. Je ne veux pas de toi comme complice.

— Écoute, continua-t-il, persuasif, il y aura encore cinq mille francs pour toi, et dans le cas où l'affaire tournerait mal, tu n'auras qu'à filer en Angleterre où ton existence sera assurée jusqu'à la fin de tes jours.

— J'ai une femme et deux enfants...

Gurn comprit :

— ... Toi et ta famille, naturellement...

— Mais, hésita encore le gardien, prêt à se rendre, qui me garantira ?...

— La dame, te dis-je... la dame ! Tiens, tu lui donneras ceci.

Hâtivement, Gurn arracha une feuille de papier de son calepin, griffonna quelques mots au crayon : Celui-ci balbutia :

— Moi foi ! je ne dis pas non...

— Il faut, continua Gurn, que ce soit oui !...

Les deux hommes se regardèrent fixement, le gardien pâlit, puis enfin, déclara :

— C'est oui...

Le lendemain, c'était le douze novembre. Gurn, après avoir fait sa promenade quotidienne, avait très paisiblement regagné sa cellule.

Il y avait passé une nuit très agitée, se demandant si l'homme aurait pu combiner un plan d'évasion simple et réalisable.

Les espérances de l'assassin de lord Beltham n'avaient pas été déçues. Au réveil était apparu Nibet, la physionomie mystérieuse, l'œil animé. Il avait tiré de dessous sa vareuse un petit paquet qu'il tendit à Gurn :

— Cache cela dans ton lit !...

Gurn avait obéi...

La matinée se passait sans autres éclaircissements, Gurn n'avait pu s'entretenir en tête à tête avec Nibet.

Pendant la promenade dans le préau, seuls alors, les deux hommes avaient pu discuter.

Nibet avait expliqué :

— Voici déjà trois semaines qu'une vingtaine de maçons travaillent dans la prison à réparer le toit et à mettre en état certaines cellules.

« La cellule 129, à côté de la tienne, est inoccupée, la fenêtre n'a pas de barreaux. C'est par cette cellule et cette fenêtre que les maçons gagnent les toits. Ils viennent le matin, repartent à midi, rentrent à une heure et s'en vont à six. Le portier les connaît, mais ne fait pas toujours attention à les dévisager lorsqu'ils passent, et peut-être pourrait-on s'en aller avec eux !...

« Dans le paquet que je t'ai apporté il y a un pantalon et une veste d'ouvrier, tu n'auras qu'à revêtir ces vêtements... À six heures moins le quart, les hommes qui sont montés sur le toit par la cellule, en descendent par les lucarnes du grenier, puis gagnent l'escalier qui conduit au greffe, passent devant le greffe, traversent les deux cours du bâtiment et enfin sortent par la grande entrée. À six heures moins dix, je t'ouvrirai, tu pénétreras dans la cellule voisine, tu te glisseras

sur le toit, en ayant soin de te dissimuler derrière les cheminées, jusqu'à ce que les ouvriers aient cessé leur travail ; ton attente durera peut-être deux ou trois minutes, les maçons n'aiment pas à faire de rabiote, ils partent très exactement ; tu partiras avec eux... non ! attention ! tu les laisseras filer devant toi et tu viendras derrière, en portant une pelle, une pioche sur ton épaule, et puis, devant le greffe, dans la cour, dans tous les endroits où l'on pourrait te remarquer, tu feras semblant de courir pour les rattraper, mais bien entendu, tu les laisseras toujours prendre une avance de quelques mètres sur toi...

« Quand le pipelet de la tôle ira pour refermer sa « lourde » tu appelleras, assez doucement, mais de ton air le plus naturel et tu lui diras :

« Attention ! père Morin ; faudrait voir à ne pas me boucler ici, j'en suis pas de vos clients ! laissez-moi rejoindre les copains !... »

« Tu lui diras ça ou autre chose... et puis quand tu seras dehors, dame ! mon garçon, faudra voir à te débrouiller !... »

Nibet avait continué :

— Dans la poche droite du veston j'ai mis des billets, dix billets de cent, tu m'avais demandé plus, mais je n'ai pas trouvé la monnaie...

Gurn n'avait pas insisté :

— À quelle heure, demandait-il, mon départ sera-t-il découvert ?

Le gardien avait réfléchi :

— Je suis de garde de nuit. Arrange ton polochon et tes vêtements dans le lit afin d'avoir l'air d'être couché, comme ça on admettra que j'ai pu me tromper... Je quitte le service à cinq heures. Il n'y a pas de nouvelle ronde avant huit heures. C'est mon copain qui ouvrira la cage. À ce moment-là, tu seras loin !

Gurn avait hoché la tête...

26 – UN CRIME ÉTRANGE

Pour demeurer quelques minutes de plus en compagnie de leur papa qu'ils aimaient tendrement, Élisabeth et Jacques Dollon avaient décidé de l'accompagner à la petite gare de Verrières où il devait prendre le chemin de fer pour se rendre à Paris.

Arrivés de bonne heure à la gare, le vieil intendant faisait à ses enfants ses dernières recommandations :

— Toi, ma petite Élisabeth, disait-il, tu vas me promettre de ne pas trop te fatiguer !... je te défends formellement de te lever de bon matin pour aller voir tes pauvres...

Et comme la fillette promettait d'être raisonnable, l'intendant se retournait vers son fils :

— Toi, mon petit Jacques, tu sais ce que je t'ai expliqué, quant aux commissions dont je te charge pendant mon absence ! Fais très attention à la manœuvre des écluses que les jardiniers négligent facilement.

— C'est entendu, papa.

— D'ailleurs, reprenait l'intendant, s'il y avait quoi que ce soit dans la propriété, d'important ou de grave, tu télégraphierais, n'est-ce pas ?...

Dans un grand bruit de ferraille, dans le rauque halètement de sa machine, le train de Paris entra maintenant dans la petite gare de Verrières, l'intendant embrassa Jacques et Élisabeth, puis, avisant un wagon de seconde classe, s'apprêta à y monter...

Au clocher d'un village voisin, trois heures venaient de sonner.

Comme si la tempête, qui sévissait depuis le commencement de la soirée, avait été prise d'un renouvellement de rage, la pluie cinglait encore plus dur, le vent sifflait encore plus fort, courbant, dans ses violentes rafales, les hauts et minces peupliers bordant la voie et dont la silhouette, toute noire, indécise, avait, dans l'ombre, des contours fantastiques.

Tout au long du remblai de la ligne du chemin de fer, un personnage pourtant s'avancait d'une marche régulière, ne semblant point impressionné par l'horreur tragique de cette tempête.

C'était un homme d'une trentaine d'années environ, assez élégamment vêtu d'un grand pardessus imperméable, dont le col, relevé jusqu'aux oreilles, dissimulait tout le bas du visage.

Luttant contre le vent qui s'engouffrait dans son large vêtement, l'inconnu allait, marchant à même les cailloux du ballast.

— Fichu temps ! grommela-t-il, il y a bien des années que je n'ai pas vu une nuit aussi mauvaise... vent... pluie... rien ne manque à la fête !... Enfin ! il ne faut pas trop me plaindre, puisque cette absence totale de lune va servir mes projets.

À la lueur d'un éclair, l'inconnu, rapidement, s'orientait :

— Je ne dois plus être loin du point que j'ai choisi ? pensa-t-il.

Durant quelques minutes, l'homme marcha encore, puis soudain eut un soupir de satisfaction :

— Cette fois, me voici arrivé !...

Il vérifiait que des deux côtés de la voie un large talus se dressait, encaissant complètement la ligne du chemin de fer qui courait de la sorte au fond d'une tranchée.

— Il fait meilleur ici, dit l'homme ; le vent passe au-dessus de ma tête !

Il s'arrêta, posa soigneusement sur le sol un paquet assez volumineux, puis, ayant soufflé quelques minutes, commença de se promener de long en large, cherchant à lutter contre le froid assez vif de la nuit.

— Trois heures viennent de sonner, dit-il ; d'après l'horaire, je n'ai rien à espérer avant trois heures dix... Bah ! il vaut mieux être en avance qu'en retard.

Il avisa au hasard de sa promenade le paquet qu'il avait déposé :

— C'est plus lourd que je ne pensais, et c'est bigrement encombrant... Enfin, à la grâce de Dieu !

Il songeait quelques minutes, puis se parlant à lui-même :

— En somme, je n'ai pas à m'inquiéter, ici le ballast n'a point de cailloux... l'herbe est épaisse... on peut courir, et la voie est complètement droite, je verrai de loin les deux lanternes blanches du convoi...

Un sourire railleur crispait les lèvres du personnage...

— Tout de même, pensait-il, qui m'aurait dit, jadis, quand je faisais le trimard en Amérique, qu'il me serait si utile d'avoir appris à

monter de la sorte dans un train en marche ?...

Un bruit lointain, vague d'abord, l'arracha à sa distraction :

— Attention !...

En une seconde, il avait sauté près de son paquet, s'en était saisi et, ayant gagné un point du ballast, s'y était accroupi, écoutant, ne faisant plus un seul mouvement...

Le chemin de fer, à l'endroit où se tenait le mystérieux personnage, présentait une déclivité assez raide. Vers le bas de la côte – la direction où l'inconnu regardait –, le bruit qu'il avait entendu tout à l'heure grandissait, devenait presque assourdissant. C'était le halètement formidable, régulier, puissant, que font les locomotives, alors qu'elles abordent une pente.

L'homme murmura :

— Pas d'erreur, que mon étoile soit avec moi ! voici le train !...

Dans le lointain, deux lumières blanches clignotantes approchaient assez rapidement, lanternes placées à l'avant d'une locomotive, évidemment.

Tandis que le train s'avavançait, l'homme, comme pour éprouver ses muscles, s'assurer de leur souplesse, se baissait et se levait :

— Je suis encore leste... dit-il.

Dans un grand bruit, le convoi arrivait à sa hauteur.

Il marchait à une allure modérée en raison de la pente, une vingtaine de kilomètres à l'heure environ.

L'homme, sitôt la locomotive passée, rapide comme l'éclair, souple comme un félin, s'était élancé, courant de toutes ses forces...

Le train, bien entendu, gagnait sur lui et cependant, saisi dans le remous d'air, happé, il ne perdait point trop, se maintenant presque à la hauteur des wagons.

Déjà, le tender, les fourgons à bagages, puis d'autres wagons de troisième classe l'avaient dépassé ; l'inconnu, qui courait toujours à perdre haleine, vit arriver à sa hauteur une voiture de seconde classe...

La course vertigineuse qu'il soutenait aurait anéanti chez tout autre le moindre sentiment de réflexion, mais l'individu, très certainement, était un athlète de première force, car dès qu'il aperçut la voiture de seconde classe, il sembla prendre une décision. D'un vigoureux effort, sa main accrocha la rampe de cuivre, cependant que,

bondissant, il sautait sur le marchepied, où, par un prodige d'adresse, il parvenait à se maintenir.

... Arrivé au sommet de la côte, le train activait son allure et, dans un grand bruit, recommençait sa course éperdue à travers la nuit, à travers la tempête qui, chaque minute, semblait redoubler encore...

Des secondes passèrent, l'inconnu était toujours cramponné à son poste...

Quand il eut suffisamment repris haleine, il s'accroupit, s'asseyant sur la marche la plus élevée, collant son oreille à la portière du couloir du wagon.

— Personne !... fit-il, d'ailleurs, à cette heure, tout le monde dort... Il faudrait bien du malheur...

Il n'achevait pas sa pensée.

Risquant le tout pour le tout, l'inconnu se levait, ouvrait la portière, prenant garde toutefois à ce qu'aucun cahot ne la fit claquer bruyamment... quelques secondes après, il se trouvait dans le couloir de la voiture de seconde classe...

— Ouf ! fit-il...

Il se secoua, entra quelques minutes, et sans plus prendre la peine de se dissimuler, dans le cabinet de toilette voisin, passa son mouchoir mouillé sur son visage tout souillé de charbon, puis, la démarche aisée, l'air naturel, sortit du lavabo, gagnant le couloir, monologuant à mi-voix, ne craignant point évidemment que ses paroles fussent entendues :

— C'est assommant à la fin ! On ne peut pas dormir avec des compagnons de route de cette nature !...

Tout en parlant, il suivait les couloirs des wagons. Parvenu presque au milieu du train, l'inconnu eut un tressaillement. Dans un compartiment, trois voyageurs dormaient...

L'inconnu, profitant de ce que la porte était entrebâillée, se glissa à l'intérieur, sans faire le moindre bruit. Il avisa le quatrième coin, demeuré inoccupé, s'y assit, posant son paquet à côté de lui, faisant semblant de sommeiller...

Sans risquer le moindre mouvement, il attendit de la sorte un bon quart d'heure, puis, s'étant convaincu que ses compagnons de route étaient complètement assoupis, il introduisit délicatement sa main droite dans le paquet qu'il venait de déposer sur la banquette, tout contre lui. Une minute, il parut effectuer, à l'intérieur de ce paquet, une manœuvre, peut-être cherchait-il quelque chose, puis, retirant sa

main, sans faire de bruit, mais sans précaution exagérée, il quitta le compartiment dont il referma soigneusement la porte...

Arrivé dans le couloir, le mystérieux voyageur ne retenait point un soupir de satisfaction. Tirant un cigare de sa poche, il l'allumait.

— Ouf ! répéta-t-il encore ; jusqu'ici les choses marchent merveilleusement et je peux me féliciter de profiter du plus utile des concours de circonstances... Je maudissais tout à l'heure cette tempête abominable, elle me sert à merveille... Il est bien évident que par un temps pareil, il ne peut venir à l'idée de personne d'ouvrir les fenêtres.

Il se promenait de long en large, vérifiant, de minute en minute, l'heure de sa montre.

— Je n'ai point trop de temps, se dit-il, il importe que je me dépêche, ou mon individu ratera son train !

Comme si cette pensée eût été infiniment plaisante, l'inconnu se prenait à sourire, puis, tendant le bras, écartant son cigare pour ne point recevoir la fumée au visage, il se prenait à respirer violemment.

— Évidemment ! dit-il, il y a bien une petite odeur, mais il faut être prévenu pour s'en apercevoir...

Il vérifia encore l'heure à sa montre et ajouta :

— Le diable, c'est que les cas de cauchemars sont fréquents en pareille circonstance... ce serait terrible !

Il suspendait sa marche, écoutait encore...

Nul bruit ne se faisait entendre à l'intérieur de la voiture.

— Allons ! reprenait le personnage, voici vingt minutes que j'attends... Opérons !...

D'un pas rapide, il gagnait le compartiment où il s'était assis quelques minutes avant et, s'étant assuré d'un furtif coup d'oeil qu'aucun voyageur n'était dans le couloir, il fit glisser la porte, entra, referma, puis, cette fois, sans prendre de précautions s'avança vers la portière extérieure du wagon dont il baissa la glace.

Penchant la tête pour rester dans le vent qui pénétrait ainsi dans le compartiment, l'inconnu se retournait alors et, à la lueur vacillante de la lampe du plafond, mal voilée par le store, examina ses compagnons de route...

Ils dormaient tous trois, profondément.

L'homme eut un ricanement :

— Parbleu !... monologua-t-il.

Il attirait à lui le paquet de couvertures qui lui appartenait, glissait sa main dedans, puis, ayant fini par atteindre probablement ce qu'il voulait atteindre, il le rejetait sur la banquette.

— De mieux en mieux !... dit-il.

L'inconnu, marchant alors au travers du wagon, avisa l'un des voyageurs qui se trouvait en face de lui. Rapidement, il introduisit la main à l'intérieur de son veston, en tirait un large portefeuille, saisissait les papiers qu'il contenait et, un par un, les vérifiait.

Il eut une exclamation :

— Voilà ce que je craignais !...

Il prenait l'un des papiers, le glissait à l'intérieur de son propre portefeuille, tirait de celui-ci un autre bout de papier qu'il mettait dans le portefeuille de sa victime, à la place du document soustrait, puis, cette substitution étant opérée, il replaçait le portefeuille, ricanant encore...

L'homme qui venait d'opérer ce vol audacieux consulta encore une fois sa montre et de nouveau conclut :

— Il est temps !

Se penchant par la portière dont la vitre était baissée, il fit jouer le verrou de sûreté, puis, ayant ouvert, grande, la portière du compartiment, il prit le voyageur dévalisé par les épaules, l'arracha de la banquette et, de toute sa force, l'envoya rouler sur la voie.

En une seconde, et comme si les minutes avaient été précieuses à partir de cet instant, l'inconnu saisissait alors dans le filet les bagages qui appartenaient évidemment à sa victime et les jetait aussi en dehors...

Quand il eut fini son horrible travail, il eut encore un geste de satisfaction :

— Très bien !

Et, refermant la portière, mais laissant la glace ouverte, il s'empressa, sans emporter son paquet, d'abandonner le compartiment où il venait de tuer lâchement, mais avec quelle habileté !

Les deux voyageurs dormaient toujours !

Quelques minutes après, le mystérieux inconnu était lui-même installé dans un autre compartiment de seconde classe, situé en tête du train et qu'il avait gagné en suivant les couloirs communiquant entre eux des différentes voitures.

— J'ai eu de la chance, pensait-il, en s'étendant de tout son long dans une position commode pour dormir. J'ai eu de la chance ! Tout s'est très bien passé !

Mais il tressaillit violemment : un train, venant en sens inverse et passant à toute vitesse sur la voie opposée, lui avait causé une surprise désagréable. Il se reprit et poursuivit en souriant :

— Parbleu ! j'avais bien dit que mon bonhomme ne manquerait pas son train ! Dans cinq minutes, il l'aura ; dans cinq minutes, bagages, cadavre et tout le bataclan seront écrabouillés à souhait !...

— Juvisy !... Juvisy !... Deux minutes d'arrêt !...

Les employés du chemin de fer couraient au long du train qui venait enfin de stopper, annonçant la station, éveillant dans le petit jour du matin – il était à peine six heures et demie – les voyageurs encore endormis. D'un compartiment de seconde classe, l'inconnu sauta lestement sur le sol et se dirigea vers la sortie de la gare. Il tenait à la main une carte de circulation qu'il tendit à l'employé :

— Abonné !... dit-il.

Et, rapidement, il passa...

Dans la rue, s'éloignant à grands pas dans la direction du souterrain qui franchit la voie, il songeait :

— Une excellente idée que j'ai eue jadis de prendre une carte d'abonnement ; cela ne laisse aucune trace... c'est mille fois moins dangereux qu'un billet que la police peut toujours retrouver !...

Il franchissait la grande route, s'engageant dans un petit chemin descendant vers la Seine...

Sans souci du terrain boueux, l'inconnu gagna bientôt un champ et alla se dissimuler au centre d'un petit fourré des bords du fleuve. À peine y était-il arrivé, qu'ayant inspecté les environs, s'étant minutieusement assuré que nul ne pouvait le voir, il dépouillait son grand pardessus, ôtait son pantalon, jetait son veston et, tirant de l'une des poches de son imperméable un paquet, il changeait de tenue.

Lorsqu'il fut entièrement prêt, l'inconnu étendit soigneusement sur le sol le paletot caoutchouté qu'il portait quelques minutes avant, il y jeta les plus grosses pierres qu'il put trouver, puis, pliant soigneusement la veste, le pantalon, le chapeau qu'il venait de quitter, faisait avec le pardessus un solide paquet qu'il noua d'une forte ficelle.

— Cette fois me voici complètement paré !...

Et, saisissant le paquet qu'il venait de fermer, le balançant quelques minutes à bout de bras, il l'envoya au beau milieu de la rivière où il coula rapidement, lesté qu'il était par les cailloux...

Peu après, un ouvrier maçon, portant ses habits ordinaires de travail, se présentait à la gare de Juvisy et demandait à la buraliste :

— S'il vous plaît, la petite mère, une troisième classe aller et retour ouvrier pour Paris ?...

L'omnibus de Paris-Luchon venait de franchir les fortifications. La gare d'Austerlitz, son point terminus, n'était plus guère éloignée.

Soudain, comme le convoi approchait de la gare des marchandises et avant d'atteindre la gare des voyageurs, il s'immobilisa lentement. Surpris, on se penchait aux portières. Pourquoi cet arrêt ?

— Un accident peut-être ?

— Maudite compagnie !

Tandis que chacun cherchait ainsi le motif de cet arrêt, trois hommes, arrêtés sur le bord de la voie, s'étaient approchés du convoi et le longeaient en examinant soigneusement chaque portière.

C'était un monsieur fort correctement mis, puis deux hommes d'équipe qui s'empressaient, exagérément respectueux, à chacune de ses indications...

— Tenez ! monsieur le commissaire, fit soudain l'un des facteurs. Regardez donc ! Voici une portière dont le loquet de sûreté n'est pas mis, ou a été retiré ! C'est la seule d'ailleurs de tout le convoi...

Le commissaire, d'un coup d'oeil, vérifiait l'exactitude de la remarque.

— En effet, disait-il...

Et, saisissant la poignée, il ouvrit le compartiment dans lequel il monta ; deux voyageurs s'y employaient à fermer leurs valises, ils tournèrent la tête d'un même mouvement, étonnés que quelqu'un embarquât à pareil endroit.

— Messieurs, commença l'arrivant, vous excuserez ma visite en raison de ma qualité...

Il entrouvrit sa redingote et laissait apercevoir le pan d'une écharpe tricolore.

— Je suis le commissaire spécial de la gare d'Austerlitz, reprit-il, et chargé de faire une enquête très minutieuse, relativement à un

cadavre trouvé sur la voie aux environs de Brétigny, ainsi que le télégraphe vient de nous l'apprendre, cadavre qui est probablement tombé du train où vous vous trouvez...

Les deux voyageurs le regardaient, stupéfiés.

— Ah c'est affreux ! dit l'un. Monsieur le commissaire, justement cette nuit, pendant que monsieur et moi nous dormions, l'un de nos compagnons de route a disparu... J'en ai fait la remarque, mais monsieur m'a fait observer qu'il était sans doute descendu, pendant notre sommeil, à un arrêt quelconque...

Le commissaire, vivement intéressé, questionna :

— Quel était le signalement de ce voyageur ?

— Assez facilement identifiable, monsieur le commissaire, les favoris... une corpulence assez forte, il pouvait avoir une soixantaine d'années...

Le commissaire de police interrompait :

— Vous ne seriez pas étonné qu'on le signalât de la sorte : maître d'hôtel ?

— Non, c'est tout à fait cela !

— C'est bien l'homme dont on a retrouvé le cadavre alors... Mais, continuait le commissaire, je ne sais si je dois conclure à un suicide ou à un crime, messieurs, car l'on a découvert sur la voie plusieurs bagages à main. Un suicidé n'aurait pas jeté ses affaires... un voleur n'avait aucun intérêt à s'en débarrasser...

L'un des voyageurs, celui qui n'avait encore rien dit, interrompait le commissaire :

— Vous vous trompez, monsieur, tout n'a pas été lancé sur la voie...

Et il désignait de la main un paquet de couvertures déposé sur la banquette.

— Je croyais, dit-il, que ceci appartenait à monsieur, – il montrait l'autre voyageur – mais il vient lui-même de me dire que ce paquet n'est pas à lui...

Le commissaire, rapidement, défaisait les courroies. Il recula, stupéfait.

— Sapristi ! dit-il, une bouteille d'acide carbonique !... d'acide carbonique liquéfié... Qu'est-ce que cela veut dire ?

Comme il songeait, abasourdi, il demanda :

— Ce paquet était-il au maître d'hôtel disparu ?...

Les deux voyageurs firent « non » de la tête.

— Je ne crois pas, expliqua l'un d'eux, j'aurais remarqué cette couverture écossaise, certainement ; or, je n'ai rien vu !

— Un quatrième voyageur aurait donc pris place dans votre compartiment ?

— Non, répondit l'un des interlocuteurs, nous avons voyagé seuls...

Mais le second voyageur hochait la tête :

— C'est bizarre, dit-il, je n'en suis pas certain, mais je me demande, en effet, si, cette nuit, pendant que nous dormions, quelqu'un ne s'est pas introduit dans notre compartiment ? J'en ai eu le vague sentiment...

Un instant, le commissaire demeurerait silencieux.

— Vous avez eu, je crois, dit-il, beaucoup de chances d'échapper, messieurs, aux coups de cet assassin... Je ne vois pas encore très bien comment il a tué, mais je devine qu'il a fait preuve d'une audace invraisemblable... d'ailleurs...

Le commissaire se pencha vers la portière et cria à un homme d'équipe :

— Vous pouvez faire accoster le convoi !

27 – TROIS ACCIDENTS SURPRENANTS

À la fin de la nuit du 12 au 13 novembre, Nibet avait quitté son service. Il était rentré chez lui à cinq heures du matin et s'était aussitôt couché, puisqu'il ne devait regagner la prison qu'à midi.

À l'ordinaire, le gardien, après une nuit blanche, dormait d'un sommeil profond, mais ce jour-là, après une demi-heure d'assoupissement, il s'éveilla et ne put refermer l'œil.

Nibet était inquiet des suites qu'allait comporter l'évasion de Gurn, à laquelle il avait si nettement collaboré...

Ne pouvant dormir décidément, Nibet se leva. Il était onze heures et demie. Assurément, à l'heure actuelle on savait, à la prison, que Gurn était parti. Le gardien de jour était venu une première fois, vers sept heures, pour lui intimer l'ordre de se lever. Peut-être ne s'était-on aperçu de rien à ce moment, mais une heure après, à huit heures, en apportant la soupe aux prisonniers, on avait vu que la cellule était vide... et alors !...

Comme il descendait de son petit appartement de la rue de la Glacière et s'approchait de la prison, Nibet, au moment où il n'était plus qu'à quelques centaines de mètres de la Santé, vit venir dans sa direction l'équipe des ouvriers maçons qui s'en allaient déjeuner.

Nibet traversa le trottoir, alla vers eux, espérant qu'à leur rencontre il aurait quelques nouvelles. Mais les ouvriers passèrent à côté de lui, silencieux. Certains lui lancèrent, du geste, un bonjour indifférent. Aucun ne lui tint les propos qu'il attendait. Nibet en conçut une certaine alarme.

— Est-ce que déjà la consigne, pensa-t-il, serait de me soupçonner ?...

Mais il se ravisa :

— Que je suis bête ! Il est bien évident que ni les camarades, ni la direction ne tiennent à faire connaître aux ouvriers maçons l'évasion de Gurn !

Nibet, en passant devant le portier, sentit son cœur battre.

Qu'allait lui apprendre le père Morin ?

Le père Morin était fort occupé à essayer de faire marcher le fourneau de sa cuisine qui ne fonctionnait pas et dont la fumée se répandait dans la pièce au lieu de s'en aller par la cheminée. La

silhouette maussade du père Morin apparut dans une éclaircie et, comme Nibet lui souhaitait le bonjour, -le concierge lui répondit par un salut distrait, sans commentaires !...

— Par exemple ! songea Nibet.

Il traversa la cour d'honneur à l'extrémité de laquelle donnaient les bureaux du greffe.

Par les fenêtres, de l'extérieur, Nibet vit les employés. Fort peu étaient courbés sur leur ouvrage, la plupart lisaient les journaux, nul ne semblait préoccupé.

Nibet se présenta au guichetier du service des gardiens et passa sans mot dire...

À ce moment, le complice de Gurn était tellement énervé, inquiet, que pour un peu il aurait appréhendé tous les collègues qu'il voyait, ça et là, vaquant à leurs occupations et les aurait interrogés.

Comment la fuite d'un prisonnier aussi important que l'assassin de lord Beltham ne provoquait-elle pas plus d'émotion ?

Nibet, néanmoins, pour ne pas éveiller de soupçons, eut assez d'empire sur lui-même pour monter lentement, comme à l'ordinaire.

De son pas, en apparence tranquille et cadencé, il arriva au moment où sonnaient les douze coups de midi. Nibet était d'une exactitude militaire, ni en avance, ni en retard.

— Colas, fit-il, interpellant son collègue, me voici, tu peux partir.

— Ça va bien ! répondit le gardien, à tout à l'heure, alors, je rebiffe, moi, à six heures ce soir.

Colas s'éloignait...

— Rien de neuf ? demanda Nibet d'un ton qu'il cherchait à rendre aussi indifférent que possible.

Colas répondit fort naturellement :

— Rien !

Et il s'en alla...

Deux secondes après, Nibet, ne pouvant plus y tenir, en dépit de toute prudence, était allé rapidement à la cellule de Gurn et ouvrait...

Nibet ne put retenir un cri de stupéfaction.

Gurn était là, assis au pied de son lit !

L'assassin de lord Beltham, les jambes croisées, un carnet sur les genoux, prenait des notes avec la plus scrupuleuse attention ; c'est à peine s'il parut s'apercevoir de l'irruption de Nibet dans sa cellule.

— Ah ça ! murmura celui-ci, abasourdi, ah ça ! tu es donc là ?

Gurn releva la tête, fixant le garde d'un air énigmatique. Il répondit :

— Je suis là !

Nibet pâlit, dut s'appuyer au mur pour ne point défaillir...

Gurn, qui le regardait, prit enfin la parole et, le rassurant d'un sourire :

— Il ne faut pas te frapper ni avoir un air aussi malheureux ; je suis ici... cela n'a aucune importance. supposons que nous n'ayons rien dit hier, et voilà tout !...

— Ah ça ! tu n'es donc pas parti ? répéta Nibet...

— Non, confirma Gurn, et puisque cela t'intéresse, autant te dire que j'ai eu peur, au dernier moment, de risquer l'aventure !...

Nibet, de son œil perspicace, avait inventorié la cellule dans tous les recoins. Il avisa, sous le lavabo, le petit paquet de vêtements que la veille il avait apporté au prisonnier. Nibet estima qu'il fallait avant tout faire disparaître ces redoutables objets dont la présence dans la cellule de Gurn apparaîtrait singulièrement suspecte, si d'aventure on les y découvrait.

Gurn le laissa faire, mais Nibet qui, s'étant emparé du paquet, le dissimula hâtivement sous sa veste, poussa un cri d'étonnement... Une humidité froide passait au travers du papier qui enveloppait les vêtements. Ayant, de la main, tâté ceux-ci, sous leur fragile emballage, Nibet constata qu'ils étaient mouillés...

— Gurn, reprocha Nibet, tu me montes le coup ! Ces vêtements sont trempés ; assurément, tu es allé dehors cette nuit, sans quoi les frusques seraient intactes !...

Gurn eut un regard sympathique pour le gardien et, lui souriant :

— Pas trop mal ! déclara-t-il. Pas trop mal raisonné pour un simple geôlier !

Comme Nibet allait poursuivre son enquête, Gurn, prévenant ses questions, soudain, lui avoua :

— Eh bien ! oui, j'ai essayé de sortir et je suis allé jusque dans le greffe, hier soir. Mais, au dernier moment, le trac m'a pris, alors je

suis remonté sur le toit ; seulement, revenu dans la cellule 129, il m'a été impossible de regagner ma pistole, car, comme tu le sais, la porte du 129 était fermée par le loquet extérieur. Pour éviter une surprise, je suis donc remonté sur les toits, j'y ai passé la nuit, puis, à l'aube, au moment où les rondes sont plus rares, les gardiens plus assoupis, profitant du désordre momentanément créé par le retour des ouvriers, je suis descendu des toits au moment où ceux-ci y montaient. Puis, lorsque je me suis trouvé à l'étage de mon couloir, profitant encore d'un moment où il n'y avait personne, j'ai parcouru ce couloir et je suis entré dans ma cellule...

Nibet, pendant l'explication que lui fournissait Gurn, explication à peu près vraisemblable, réfléchissait.

Au fond, il valait mieux qu'il en fût ainsi, mais aussi le gardien se demandait comment la grande dame mystérieuse, qui payait si bien, allait prendre la chose ?

Naïvement, Nibet confia ses inquiétudes au prisonnier.

Gurn éclata de rire, puis, rassurant aussitôt Nibet :

— Tout n'est pas fini, déclara-t-il, l'affaire, au contraire, commence. Qui sait si nous n'avons pas voulu tout simplement t'éprouver, nous rendre compte de tes capacités ?... Sois tranquille, Nibet, si Gurn est en prison à l'heure actuelle, c'est parce qu'il a ses raisons.

Au Palais de Justice, M. Fuselier se trouvait en tête à tête avec Juve.

— Je vous le répète, monsieur le juge, déclarait celui-ci, je vous le répète, j'attache à la découverte de cette carte Taride une extrême importance...

— Vraiment ? Juve poursuivit :

— Voici pourquoi : si j'ai bonne mémoire, il y a un an environ, lorsque je m'occupais de l'assassinat de la marquise de Langrune, au château de Beaulieu, dans le Lot, je découvris, en fouillant les environs, un petit morceau de carte, de carte Taride me semble-t-il bien, qui représentait précisément la région dans laquelle je me trouvais. J'apportai cette pièce au juge d'instruction chargé de l'affaire, M. de Presles. Ce magistrat ne crut pas devoir attacher une grande importance à ce document. Moi-même j'estimais, à ce moment, qu'il ne constituait pour nous aucun élément de preuve nouvelle.

— En effet !... conclut M. Fuselier, trouver dans une région une

carte ou un morceau de carte relatif à cette région, cela n'a guère d'intérêt !

Juve sourit :

— Vous me tenez, monsieur Fuselier, exactement le même raisonnement que m'a tenu M. de Presles ; toutefois je vous répondrai ce que je lui ai répondu, à savoir que, si quelque jour, on pouvait retrouver l'autre morceau de carte qui viendrait compléter ce premier morceau, que si on pouvait déterminer le propriétaire de l'un et de l'autre de ces morceaux, il y aurait là un élément assez formel pour permettre d'enchaîner un raisonnement...

— Enchaînez-le ! suggéra M. Fuselier...

— Oh ! c'est bien simple, fit Juve... Le morceau de carte numéro 1, trouvé à Beaulieu, appartient à X... C'est une affaire entendue ; je ne connais pas X..., mais je trouve, à Paris, chez Gurn, le morceau de carte N° 2 qui appartient à Gurn ; s'il advient, comme je le crois, que les deux morceaux de carte, juxtaposés l'un à l'autre, constituent un tout, je conclurai logiquement que X..., qui fut possesseur du morceau N° 1, n'est autre que le possesseur du N° 2, par conséquent que X... c'est Gurn !

— Comment le saurez-vous ?

— C'est pour le savoir, observa Juve, que précisément nous avons décidé de faire venir Dollon, l'intendant de feu la marquise de Langrune. Si, par bonheur, il possède encore ce morceau de carte, rien ne sera plus facile que de se livrer à l'identification que je viens de vous indiquer...

— Soit ! dit M. Fuselier, mais, si vous réussissez, cela aura une extrême importance à vos yeux ? De ce simple fait, vous pourrez déduire que Gurn et l'assassin de la marquise de Langrune ne font qu'un ?... C'est bien osé ?...

M. Fuselier voulait s'entretenir encore avec Juve des autres affaires dont ils menaient ensemble l'instruction, mais le greffier du magistrat, sans le moindre scrupule, interrompit la conversation :

— Monsieur le juge, observa-t-il, deux heures sont sonnées. Vous avez des inculpés à entendre et ensuite toute une série de témoins...

— C'est juste ! reconnut M. Fuselier.

Le greffier avait placé sous les yeux du magistrat deux volumineux dossiers et attendait un signe pour aller vers la porte donnant sur le couloir, faire l'appel des gens convoqués.

Le premier dossier retint l'attention de Juve. Il avait lu sur la chemise : « Affaire du Royal-Palace ».

— Rien de nouveau, demanda-t-il, pour les vols de Rosen et Sonia Danidoff ?

Et comme le magistrat secouait négativement la tête :

— Vous allez interroger, n'est-ce pas, poursuivit Juve, Muller, le gardien de nuit ?

— Oui, répliqua le magistrat.

— Eh bien ! insista Juve, voulez-vous me faire un plaisir ?... Vous interrogerez ensuite Gurn à propos de l'affaire Beltham ?...

— Parfaitement...

— Je vous demanderai de bien vouloir, tout à l'heure, confronter les deux individus en ma présence...

M. Fuselier regarda Juve avec surprise : quel rapport pouvaient bien avoir ces deux affaires, si dissemblables, si différentes ?

Peut-être Juve, avec sa manie de vouloir relier tous les drames, allait-il, cette fois, un peu trop loin !

— Vous avez, questionna M. Fuselier, une idée de derrière la tête ?...

— J'ai... sourit Juve... une cicatrice de dessous la main !...

Et comme le magistrat ne comprenait pas, Juve, en deux mots, le mit au courant.

— Nous savons que le mystérieux auteur de l'affaire du palace, lorsqu'il coupa les fils électriques dans le cabinet de bains de Sonia Danidoff, s'est, par suite d'une étincelle électrique, assez grièvement blessé à la main ; or, tandis que je recherchais, il y a quelques semaines à peine, un individu portant encore une trace de blessure à l'endroit que je viens de vous indiquer, on m'en a signalé un, qui rôdait dans les bouges.

« J'ai fait prendre cet homme en filature et, le soir même du jour où l'opération était commencée, j'allais l'arrêter, lorsque je me suis rendu compte, non sans un certain étonnement, que l'homme que l'on m'avait indiqué comme ayant au creux de la main une brûlure suspecte... n'était autre que Gurn !

« Gurn, qui devait m'échapper cette fois-là, était repris, ensuite, et j'ai remarqué qu'il porte indiscutablement une cicatrice à l'intérieur de la paume de la main droite, cicatrice qui s'efface de plus en plus, la

blessure n'ayant été que très superficielle. Vous comprenez mon idée ?

— Je l'approuve d'autant mieux, s'écria M. Fuselier, que je dois avoir en ce moment les deux individus ici ! Je vais d'abord faire entrer Muller, qu'en pensez-vous ?

Juve s'inclina...

— ... Enfin, insistait encore le juge, achevant l'interrogatoire du veilleur, vous persistez toujours à ne rien avouer ? Vous maintenez que cet ordre – surprenant – de laisser sortir le garçon roux, vous l'avez donné de la meilleure foi du monde ?

— Oui et oui ! monsieur le juge, répliquait le veilleur. Il y avait précisément ce soir-là un nouveau venu dans le personnel des garçons de chambre. Or je ne le connaissais pas encore. Lorsque j'ai vu cet... inconnu... je l'ai pris pour le domestique embauché de la veille...

— Nous ne pourrions vous accuser que de complicité, continua le juge, car la personne qui a touché aux appareils électriques s'est brûlé la main ; c'est excellent pour votre défense... Vous prétendez en outre que si le coupable vous était présenté vous pourriez le reconnaître ?

— Oui, certainement, monsieur le juge.

— Bien ! conclut M. Fuselier.

D'un signe, le magistrat invitait son greffier à introduire un autre personnage.

Le greffier comprit.

Gurn, entre deux gardes municipaux, entra dans la pièce, suivi de l'avocat stagiaire, Me Roger de Seras, qui remplaçait son patron.

Gurn arrivait à peine devant la fenêtre d'où venait le jour, que M. Fuselier commandait brusquement :

— Muller ! retournez-vous ! Regardez cet homme !... Muller obéit.

Le veilleur considérait avec effarement et sans comprendre la tête énergique, la silhouette harmonieuse et musclée de l'assassin de lord Beltham.

— Reconnaissez-vous cet homme ? demanda le magistrat, s'adressant à Muller.

— Non, monsieur...

— Gurn, ordonna M. Fuselier, ouvrez votre main droite, montrez-la !...

Puis, de nouveau, s'adressant à Muller :

— L'individu avec lequel vous êtes confronté semble avoir été blessé, brûlé à la paume de la main, ainsi que le prouve sa cicatrice. Ne vous souvenez-vous pas que cet homme se soit présenté devant vous à un moment quelconque au Royal-Palace ?

Muller regarda encore Gurn avec persistance.

— Ma foi, monsieur, répliqua-t-il, enfin, ce serait pourtant mon intérêt de le reconnaître, mais sincèrement non, je ne le reconnais pas !

M. Fuselier s'entretint à voix basse avec Juve ; les deux hommes paraissaient du même avis. Leur conversation ne dura que quelques instants.

M. Fuselier revint à son bureau, puis, s'adressant au veilleur :

— Muller, déclara-t-il, la justice vous sait gré de votre franchise. Je vous annonce que vous allez être remis en liberté provisoire ; toutefois, tenez-vous à la disposition de la justice.

— Oh ! monsieur, monsieur ! s'écria le veilleur, dont la figure soudain s'épanouit.

Mais sur un geste du magistrat, les municipaux l'avaient emmené.

M. Fuselier n'avait que faire de la reconnaissance du prévenu. Au demeurant, l'affaire Gurn lui paraissait beaucoup plus grave, beaucoup plus intéressante.

— Gurn commença le magistrat, pourriez-vous me donner l'emploi de votre temps pendant la deuxième quinzaine de décembre de l'année dernière ?

Gurn esquisça un geste vague, surpris par la question posée à brûle-pourpoint. M. Fuselier, escomptant peut-être un coup de théâtre, allait ordonner d'introduire l'intendant Dollon, lorsqu'un coup discret frappé à la porte de son cabinet l'interrompit. Son greffier était allé ouvrir, la silhouette d'un gendarme se profila dans l'entrebâillement de la porte.

Au premier mot que prononça le militaire, le greffier ne put retenir un cri de stupéfaction ; le vieil employé se retourna aussitôt vers le magistrat.

— Monsieur Fuselier !... monsieur Fuselier ! murmura-t-il, écoutez donc !... On vient de me dire... Mais le gendarme était entré. Touchant respectueusement de la main son képi, il tendit au magistrat une lettre. M. Fuselier déchira l'enveloppe et lut :

« À M. Germain Fuselier, juge chargé de l'instruction, en son cabinet au Palais de Justice. Paris. »

« M. le commissaire spécial de la gare de Brétigny a l'honneur de vous informer qu'il a été prévenu ce matin, à huit heures, par ses agents, de la découverte, sur la voie du chemin de fer, à cinq kilomètres de Brétigny, en venant d'Orléans, du cadavre d'un homme qui a été victime soit d'un accident, soit d'un crime, et qui est assurément, tombé d'un train se dirigeant sur Paris. Le cadavre mutilé par un train marchant en sens inverse a été difficilement identifié ; toutefois les papiers recueillis sur le mort ont démontré qu'il s'appelait Dollon et allait à Paris vous rendre visite, ainsi qu'il résulte de la convocation qui a été trouvée dans sa poche.

« Nous, commissaire spécial de la gare de Brétigny, avons été mis fort tard au courant des faits ci-dessus relatés. Il nous est revenu que des voyageurs descendant du train arrivant à cinq heures, à la gare d'Austerlitz, ont été interrogés par le commissaire spécial de cette gare, puis relaxés. Peut-être êtes-vous déjà informé. Nous avons cru néanmoins, après avoir fouillé le cadavre, devoir vous tenir au courant de cette identification, et c'est pourquoi nous avons réquisitionné un gendarme à la gendarmerie de Brétigny avec pour mission de vous faire parvenir les renseignements contenus dans cette lettre. »

M. Fuselier, qui avait pâli d'émotion à la lecture de cette extraordinaire missive, la tendit à Juve.

Avec une hâte fébrile, celui-ci en prit connaissance avant d'interroger le gendarme :

— Dites-moi, gendarme, savez-vous ce qui a été fait ? Savez-vous si les papiers de cet homme ont été retrouvés, conservés ?...

Le gendarme ne savait pas.

Juve, serrant la main du magistrat, murmura :

— Je pars pour Brétigny sans perdre une seconde...

Pendant toute la durée de cet incident, Me Roger de Seras n'avait rien compris à ce qui se passait.

Quant à Gurn, son visage était demeuré impénétrable, impassible.

28 – LA COUR D’ASSISES

Le précédent témoin ayant achevé sa déposition, M. le conseiller d’Astorg, qui dirigeait les débats, se tourna vers l’huissier audientier et ordonna :

— Faites entrer lady Beltham !

Tandis que l’huissier, obéissant aux ordres du président, se levait et gagnait la petite porte de la Cour d’assises, par où pénétrait dans le prétoire, successivement, chacun des témoins cités, un vif mouvement de curiosité se dessinait parmi les spectateurs accourus à cette sensationnelle audience.

Toutes les personnalités connues du boulevard, tous ceux qui se targuent d’appartenir au Tout-Paris, avaient intrigué pour obtenir une place à ces débats, pour voir, en un mot, juger le misérable Gurn, assassin de lord Beltham, ancien ambassadeur, personnage connu, coté, dont le meurtre avait soulevé, plus de deux ans auparavant, une vive émotion.

L’attention surexcitée des spectateurs n’avait pu trouver matière à sensationnelle anxiété dans les premières formalités du procès.

L’acte d’accusation, lu par le greffier, avait été à peu près inintelligible. Il ne relatait d’ailleurs que des faits connus, publiés par la presse...

L’interrogatoire de l’accusé, de ce Gurn qui demeurait étrangement impassible au banc d’infamie, n’avait pas été d’un bien vif intérêt.

Gurn d’ailleurs, dès les premiers jours de son incarcération, avait avoué la réalité du crime qu’on lui reprochait, s’était reconnu coupable. Il n’avait donc pas eu à ajouter grand-chose à ses précédentes déclarations, quelque insistance qu’ait mise le président de la Cour à lui faire préciser certains détails demeurés mystérieux, semblait-il, quant à son identité, quant aux motifs qui l’avaient déterminé à tenter ensuite la périlleuse visite à l’habitation de lady Beltham, veuve de sa victime, visite au cours de laquelle l’inspecteur Juve avait eu le bonheur de l’appréhender.

Le témoignage de lady Beltham promettait, en revanche, d’être captivant.

Elle était en effet très séduisante, toute enveloppée de longs

vêtements de deuil, jeune, gracieuse, fort pâle, sympathique, à ce point que l'auditoire en oubliait les médisances, pour ne plus s'occuper une minute que de la déposition qu'elle allait faire, des réponses qu'elle donnerait au président des assises.

L'huissier conduisait lady Beltham jusqu'à la barre semi-circulaire plantée au centre du prétoire, à la hauteur de la tribune des jurés, et d'où les témoins font leur déposition.

— Veuillez vous déganter, madame, dit-il.

Puis, selon la formule :

— Vous jurez de dire la vérité, toute la vérité, rien que la vérité ? De parler sans haine et sans crainte ?

L'huissier souffla :

— Répondez : « Je le jure ! »

D'une voix tremblante, mais joliment timbrée, lady Beltham, levant la main droite, dit :

— Je le jure !

Le président, témoin de l'émotion de la jeune femme, adoucissait en sa faveur le ton un peu rude dont il usait d'ordinaire à l'endroit des témoins.

— Remettez-vous madame !... Je regrette d'être obligé de vous imposer cet interrogatoire, mais les intérêts sacrés de la justice l'exigent... Voyons... vous êtes bien, n'est-ce pas, lady Beltham, veuve de lord Beltham, de nationalité anglaise, demeurant à Paris, en votre hôtel de Neuilly ?

— Oui, monsieur le président.

— Voulez-vous vous retourner, madame, et me dire si vous reconnaissez l'homme qui se trouve au banc des accusés ?

Lady Beltham obéissait au président et, jetant un rapide coup d'oeil à Gurn, répondait :

— Oui, monsieur le président. Je connais l'accusé, il se nomme Gurn...

— Parfait, madame ! Pourriez-vous me dire tout d'abord d'où vous le connaissez ?

— Lorsque mon mari, lord Beltham, était au Transvaal, monsieur le président, à l'époque de la guerre contre les Boers, Gurn était sergent dans l'armée régulière. C'est à ce moment que nous l'avons rencontré.

— L'avez-vous beaucoup connu à cette époque ?

— J'ai très peu rencontré Gurn au Transvaal, monsieur le président. Les hasards de la campagne ont fait que j'ai appris son nom, mais son grade même, la situation de mon mari, limitaient forcément les rapports que je pouvais avoir avec un simple sergent...

Le président poursuivit :

— En effet, Gurn était sergent... Et, après la guerre, madame, avez-vous revu l'accusé ?

— Immédiatement après la campagne, oui, monsieur le président. Mon mari et moi, sommes revenus en Angleterre sur le même paquebot que Gurn...

— Vous l'avez fréquenté à bord ?

— Non, monsieur le président, nous étions passagers de première classe, il était, je crois, en seconde... c'est tout à fait par hasard que mon mari l'aperçut, le reconnut et apprit ainsi qu'il voyageait à bord du même bateau que nous...

Le président de la Cour reprenait :

— Sont-ce là toutes les relations qu'eurent l'accusé et votre mari, madame ?

— Ce sont, en tout cas, toutes les relations que j'ai eues avec lui. Je sais, en revanche, que mon mari a eu plusieurs fois recours aux services de Gurn, pour lui faire effectuer divers travaux, diverses commissions...

— Très bien ! nous aurons à revenir sur ce point tout à l'heure. En revanche, vous seriez aimable, madame, de me préciser un détail. Si, dans la rue, vous aviez rencontré l'accusé, il y a quelques mois, l'auriez-vous reconnu ?

Lady Beltham, une seconde, hésita, puis :

— Je suis certaine, monsieur le président, que je ne l'aurais point reconnu, et la preuve en est qu'au jour de son arrestation, et avant que cette arrestation eût été opérée, avec cet homme j'ai causé pendant quelques minutes sans me douter le moins du monde que le malheureux à qui je pensais avoir affaire était le Gurn que recherchait la police...

Le président de la Cour reprenait :

— Vous m'excuserez, madame, de vous poser une question un peu brutale et de vous rappeler auparavant que vous avez juré de dire la vérité, toute la vérité, rien que la vérité... Voyons, aimiez-vous votre

mari ?

Lady Beltham réprima un tressaillement. Elle se recueillit quelques minutes, sembla chercher la réponse qu'il convenait de faire, puis :

— Lord Beltham était beaucoup plus âgé que moi, monsieur le président...

Et, comme si elle se fût rendu compte immédiatement de la signification implicite de sa déposition, la jeune femme ajoutait :

— J'avais pour lui, néanmoins, la plus grande estime et une très sincère affection.

Un sourire ironique s'était dessiné sur les lèvres du conseiller Astorg, qui, d'un coup d'oeil lancé au banc des jurés, semblait prier les membres de ce tribunal de redoubler d'attention.

— Vous savez, dit-il au témoin, pourquoi je vous pose cette question ?

— Non, monsieur le président.

— On a dit, madame, – c'est un bruit qui a couru un peu partout, dans les salons, – on a dit que l'accusé avait été peut-être très épris de vous... que peut-être... voyons, est-ce vrai ?

En articulant ces derniers mots, le président de la Cour s'était penché un peu en avant et de son regard perçant dévisageait lady Beltham.

Celle-ci balbutia :

— C'est une calomnie, monsieur le président !...

Gurn, qui jusqu'alors, et depuis l'ouverture des débats, avait conservé une attitude impassible, se dressait alors et, croisant ses bras, défiant le président, protesta à haute voix :

— Monsieur, j'ai pour lady Beltham, et je tiens à le déclarer ici publiquement, le plus profond, le plus inébranlable des respects ! Ceux qui ont colporté le bruit dont vous venez de préciser la malignité ont menti ! J'ai tué lord Beltham, je l'ai avoué, je ne me rétracte point, mais je n'ai en rien attenté à son honneur, et de lady Beltham à moi, à moi humble sergent, il n'y a jamais eu un mot, un regard, un geste, qui n'aurait pu être surpris par lord Beltham !...

Et, comme le président, soudain tourné vers l'accusé, insistait :

— Avouez-nous, alors, pourquoi vous avez assassiné votre victime ?

Gurn répondit :

— Mais je l'ai déjà dit, monsieur le président !... Et lady Beltham ne peut en rien être mêlée à ce crime !... J'avais de nombreuses affaires à démêler avec lord Beltham. Je l'ai prié, un jour, par téléphone, de venir chez moi. Il est venu. Nous avons eu une discussion d'intérêt, il s'est emporté. J'ai répondu avec colère, j'ai perdu conscience de mes actes et l'ai tué dans un moment de folie !...

Cette déclaration chevaleresque de l'accusé produisit une émotion sympathique.

Les jurés, qui l'avaient suivie de bout en bout, ne perdant pas une parole de Gurn, se seraient volontiers déclarés convaincus. Mais, habitué à poursuivre une vérité minutieuse, le président des assises, se tournant vers lady Beltham, insista derechef :

— Vous m'excuserez, madame, de ne point m'en tenir à cette simple déclaration ! Une relation quelconque de vous à l'accusé, relation qu'un sentiment délicat pourrait pousser Gurn à dissimuler, qu'un sentiment d'honneur pourrait vous inciter à nier, changerait la face de ce procès...

Se tournant vers l'huissier audientier, le président ajoutait :

— Veuillez rappeler Mme Doulenques, ancienne concierge de Gurn, qui a témoigné tout à l'heure...

La brave femme avait fait toilette pour venir déposer dans cette grave affaire.

À la suite de l'huissier audientier, qui était allé la quérir dans la salle des témoins où, après un premier interrogatoire et par ordre du président on l'avait reconduite quelques minutes avant, elle pénétrait dans le prétoire et, sur l'invitation du président, s'approcha de lady Beltham.

— Voyons, madame Doulenques, expliquait le président, vous nous avez dit, il y a quelques minutes, que M. Gurn, votre locataire, recevait souvent la visite d'une jolie femme, sa maîtresse. Vous nous avez même dit que, si cette femme était mise en votre présence, vous la reconnaîtrez certainement ! Voulez-vous regarder madame ? Ne serait-ce pas elle ?

Mme Doulenques, toute rouge d'émotion, tortillant dans ses mains d'énormes gants blancs qu'elle avait achetés pour la circonstance, dévisagea lady Beltham, avidement.

— Dame ! fit-elle après quelques minutes d'examen, je ne sais pas trop, moi, si c'est madame...

Le président sourit.

— Vous étiez si certaine de votre fait, tout à l'heure !

— Mais, monsieur le juge, répondit la bonne femme, c'est qu'en ce moment je ne vois pas très bien madame... avec tous ces voiles !...

Sans attendre l'invitation qu'allait immanquablement lui faire le président, lady Beltham, d'un geste hautain releva son voile de veuve et dit :

— Vous me reconnaissez, maintenant ?

Le ton dédaigneux sur lequel étaient articulés ces paroles acheva de troubler Mme Doulenques.

Après avoir considéré quelques minutes lady Beltham, elle se tourna vers le président :

— Monsieur le juge, dit-elle, c'est tout comme j'avais l'honneur de vous le dire !... Je ne sais pas trop si c'est madame !... Je ne pourrais pas le jurer !...

— Mais vous le croyez ? questionna le président.

Mme Doulenques protestait :

— Vous savez, monsieur le juge, j'ai juré tout à l'heure de dire la vérité, rien que la vérité... alors je ne veux pas mentir !... Eh bien ! ça se peut parfaitement que ce soit elle, mais ça se peut aussi que cette dame ne soit pas celle-là !

— En d'autres termes, reprenait le président avec patience, il vous est impossible de vous prononcer ?

— Oui, continuait la concierge, c'est tout à fait cela. Je ne sais pas ! je ne peux pas !... Madame ressemble bien à la jolie dame... il y a quelque chose, n'est-ce pas ? comme un air de famille, quoi ! Mais du moment que je ne la reconnais pas tout à fait... c'est trop grave !...

Mme Doulenques aurait volontiers éternisé sa déposition ; le président coupa court à son bavardage :

— C'est bien ! Je vous remercie... les jurés apprécieront.

Et Mme Doulenques partie, le conseiller se remit à questionner lady Beltham.

— Voyons, voudriez-vous me dire maintenant quel est votre sentiment personnel sur la culpabilité relative de cet individu ? Il est bien entendu qu'il a avoué son crime et que votre réponse doit porter principalement sur les motifs qui ont pu provoquer le meurtre...

Cette fois, Lady Beltham ne prit même pas le temps de la réflexion :

— Je ne saurais rien répondre de précis, monsieur le président, je ne puis avoir qu'un sentiment, un sentiment assez vague... Je sais que mon mari, lord Beltham, était vif, très vif, violent même... Il soutenait toujours ce qu'il considérait comme son droit... Si, comme le dit l'accusé, il a eu une discussion, je ne serais pas étonnée que mon mari ait employé des arguments de nature à provoquer la colère de Gurn...

— Ainsi, madame, demanda le président, donnant à la déposition de lady Beltham une tournure plus claire, d'après vous, la version du crime fournie par l'accusé est parfaitement plausible ?

Alors, lady Beltham, d'une voix qu'elle s'efforçait de poser afin de dissimuler son trouble, son émotion, répondit lentement :

— Oui, monsieur le président ! Je crois en effet que les choses ont pu se passer ainsi !... Et puis, c'est, il me semble, la seule façon que j'aie d'excuser un peu le crime de ce Gurn...

Surpris, le président relevait le mot :

— Vous désirez l'excuser, madame ?

Lady Beltham, d'un mouvement instinctif, redressait la tête et, fixant le magistrat :

— Je me souviens, dit-elle, qu'il est écrit dans les lois divines que le pardon est le premier des devoirs des fidèles !... Certes, j'ai pleuré la mort de mon mari, mais la punition de son meurtrier ne saurait effacer mes larmes. Je dois pardonner, je dois hausser mon âme à la hauteur des épreuves qui l'accablent, je pardonne !

Au banc des accusés, Gurn, horriblement pâle, fixait lady Beltham, et cette fois l'émotion du misérable était si visible qu'on en fit la remarque aux bancs du jury.

Le président des assises, cependant, après en avoir référé avec ses assesseurs, après avoir posé à Me Barberoux la question classique : « Vous n'avez aucune question, maître, à faire adresser au témoin ? », remercia lady Beltham, l'invita à prendre place dans le prétoire, puis déclara :

— L'audience est levée !

29 – LE VERDICT

Dans le brouhaha du prétoire, l'huissier proclamait :

— La Cour, messieurs ! Silence !

Les magistrats reprirent leur place. Le président ayant d'un seul regard autoritaire obtenu que l'auditoire fût entièrement silence, annonça :

— L'audience est reprise ! Puis il ajoutait :

— Huissier, veuillez faire entrer le témoin Juve !...

C'était à nouveau dans l'auditoire, tandis que l'huissier audiencier allait chercher le célèbre inspecteur de la Sûreté, un moment de vive émotion.

Il n'était personne de l'assistance – de cette assistance spéciale – qui n'eût entendu parler de Juve, qui ne se fût passionné pour ses exploits, qui ne le considérât comme un véritable héros.

Certes, la Cour d'assises donnait ce jour-là, à tous les blasés du snobisme, un spectacle autrement passionnant que les spectacles habituels des théâtres !

Tandis que chacun se penchait pour mieux le dévisager, Juve, marchant derrière l'huissier, s'avança jusqu'à la barre des témoins, très simple, ne cherchant aucunement à profiter de sa popularité.

Juve semblait, bien au contraire, ennuyé, inquiet, hésitant presque.

Ce fut du moins la remarque que fit l'un des vieux journalistes de la presse judiciaire, assis à la tribune réservée, suivant l'usage, aux rédacteurs des grands quotidiens.

L'inspecteur de la Sûreté venait de prêter serment ; le président, aimablement, lui demanda :

— Vous avez, monsieur Juve, une très grande habitude des audiences. Vous plaît-il ou que je vous interroge, ou que je vous laisse libre de faire votre déposition comme vous l'entendrez ? Vous n'ignorez pas son importance, puisque vous êtes, en quelque sorte, l'auteur du procès d'aujourd'hui, ayant par votre grande habileté permis l'arrestation du coupable, après avoir amené la découverte de son forfait...

Juve sembla prendre une décision suprême :

— Je ferai, monsieur le président, déclara-t-il, puisque votre bienveillance me le permet, tout d'abord ma déposition générale. Je serai ensuite à vos ordres pour répondre à vos questions particulières, comme à celles que la défense pourrait avoir à me poser.

Quelques minutes, Juve se tournait vers le banc des accusés et fixa de ses yeux étrangement perçants la figure impassible de Gurn. Celui-ci soutint le regard, ne broncha point. Juve eut un léger haussement des épaules, puis, faisant demi-tour, regarda les jurés et commença :

— Messieurs, je suis cité en cette affaire comme témoin à charge, en raison du rôle que j'y ai joué, en raison de l'arrestation que j'ai opérée, après de minutieuses recherches sur la personne de l'accusé. Je ne vous dirai rien ni des recherches ni de cette arrestation. Je vous demanderai en revanche de me prêter toute votre attention, car si j'apporte peu de précisions nouvelles en ce qui concerne l'affaire Gurn, j'aurai des révélations inattendues à vous faire en ce qui concerne l'accusé lui-même, en ce qui touche sa culpabilité...

Dans l'immense salle des assises, on eût entendu battre les cœurs, tant l'exorde imprévu de Juve, de Juve annonçant de sensationnelles révélations, venait de piquer la curiosité du public.

Juve d'ailleurs, reprenait :

— Le premier point sur lequel je désire messieurs, attirer votre attention, est le suivant : il n'y a point d'in vraisemblance à laquelle l'homme intelligent doit s'arrêter, dès lors qu'il est possible de concevoir une explication, dès lors qu'aucun obstacle matériel certain ne transforme cette « invraisemblance » en « impossibilité ».

— Messieurs, la police est demeurée impuissante, la justice désarmée, jusqu'ici, devant nombre de crimes, de vols graves, commis il y a peu de temps et restés impunis. Je vous rappelle leurs noms, je vous les énumère : assassinat de la marquise de Langrune, perpétré au château de Beaulieu ; vols de M^{mes} Van den Rosen et princesse Sonia Danidoff, réussis en l'hôtel du Royal-Palace ; assassinat enfin de l'intendant Dollon, ancien serviteur de la marquise de Langrune, tué alors qu'il venait des environs de Saint-Jaury, sa résidence habituelle, à Paris, au moment où une convocation de M. Germain Fuselier, juge d'instruction de cette affaire, l'avait appelé au Palais de Justice ; assassinat enfin, de lord Beltham, antérieur en date aux affaires dont je viens de vous rappeler brièvement la nature, assassinat dont vous jugez aujourd'hui le coupable, l'accusé Gurn, ici présent.

« Messieurs, les affaires Beltham, Langrune, Van den Rosen, Danidoff, Dollon, toutes ces affaires, je le dis, je l'affirme, fort d'une

certitude absolue, sont imputables à une seule et même personne, l'individu que voici... Gurn !...

Juve, de la main, calmait d'un signe imperceptible le murmure étouffé qui montait du prétoire où le public haletant ne perdait pas un mot.

— Gurn est le seul auteur de tous ces crimes, vous dis-je messieurs. Ma déclaration vous étonne ? Je vous apporte des preuves, des preuves qui doivent vous convaincre. Je suis persuadé, d'ailleurs, que, la presse ayant publié à maintes reprises tous les détails intéressants, relatifs à ces mystérieuses affaires, il est inutile que je m'étende longuement sur chacune d'elles ; je serai bref, je m'efforcerai d'être clair...

« Messieurs, j'établis d'abord ceci : l'assassin de la marquise de Langrune, le voleur de M^{mes} Van den Rosen et Sonia Danidoff est une seule et unique personne.

« Cela résulte, d'une manière incontestable, des pesées relevées dans ces deux affaires, mesurées au dynamomètre d'effraction du Dr Bertillon, instrument d'une précision extrême et qui prouve nettement que le même Individu a opéré dans les deux cas. Voici un premier point d'établi. Au second ! L'homme qui a volé M^{mes} Van den Rosen et Sonia Danidoff n'est autre que Gurn. Cela apparaît de façon non moins contestable puisqu'il est établi, d'une part, que le coupable a dû obligatoirement se brûler à la main, et que Gurn porte bien à la main une cicatrice révélant qu'il est coupable. Cette cicatrice est peu visible maintenant ; j'affirme qu'elle était très apparente lors de la bagarre qui a eu lieu au « Cochon de Saint-Antoine », bouge où, en compagnie du policier Lemaroy, déguisé en musicien ambulancier et actuellement encore en traitement à la suite des blessures reçues, j'ai tenté et manqué, d'ailleurs, l'arrestation dudit Gurn...

« J'établis de la sorte, messieurs, que les affaires Langrune et Danidoff sont l'œuvre d'un seul homme, et que cet homme c'est Gurn !...

« Je poursuis et j'aborde un troisième point. L'assassinat de M^{me} de Langrune a été commis dans des conditions bizarres. Vous les avez, à coup sûr, présentes à l'esprit.

« Vous vous rappelez que l'enquête a pu indiquer que l'assassin était très probablement venu de l'extérieur du château, qu'il en avait ouvert la porte d'entrée au moyen d'une fausse clé, qu'il avait pénétré, sans effraction, j'insiste, sur ce point, dans la chambre de la marquise, accourue lui ouvrir sur la seule justification de son nom, qu'enfin si le vol avait été le mobile du crime, ce vol était demeuré mystérieux.

« Messieurs, j'ai établi postérieurement, et si, comme je vais vous le demander tout à l'heure, vous décidiez la remise du procès, un supplément d'enquête, je le prouverai, j'ai établi, d'une part, et cela facilement, par des recherches dans les banques, deux faits importants : 1° : la marquise de Langrune était en possession d'un billet de loterie, billet qui avait gagné le gros lot, billet qui lui avait été envoyé par les soins de M. Étienne Rambert. Ce billet, on ne l'a pas retrouvé par la suite, mais il a été touché par un inconnu, qui a déclaré, d'ailleurs, que ce billet lui avait été donné par M. Rambert. Je note que, de ce moment, M. Étienne Rambert sembla jouir d'une aisance supérieure...

« Enfin, 2° : j'ai établi de plus que, si M. Étienne Rambert avait feint de monter à la gare d'Orsay, dans un train omnibus, wagon de première classe, il était absolument certain qu'il n'avait point voyagé dans ce train entre les gares de Vierzon et de Limoges, parce que, à ce moment, un voyageur, M. G... A..., qu'il vous serait facile de citer si besoin en était, avait successivement visité les différents compartiments de ce wagon, et ne l'y avait point trouvé...

« De cela, il résulte qu'il est vraisemblable, pour ne pas dire « certain », que M. Étienne Rambert, après être monté, pour se créer un *alibi*, dans le train omnibus à Orsay, est descendu à contre-voie de ce train, est remonté dans un express filant dans la même direction et devançant le train omnibus.

« Vous savez, d'autre part, que les enquêtes ont prouvé que les trains s'arrêtant à l'entrée du tunnel de Verrières, tunnel voisin de Beaulieu, il est possible qu'un individu soit descendu de l'express, ait été commettre le crime, puis soit revenu – je vous rappelle les traces trouvées sur le remblai – monter dans le train omnibus suivant l'express, à trois heures et demie d'écart, pour, de nouveau, quitter ce train à la station de Verrières.

« Le voyageur qui a fait cela, ce voyageur, est le criminel !

« Ce criminel, c'est M. Étienne Rambert !...

« Comme d'autre part nous venons de voir que l'assassin de la marquise de Langrune était Gurn, il apparaît nécessaire que M. Étienne Rambert soit Gurn !...

Juve fit une pause, s'assura que les jurés avaient suivi ses déductions et l'avaient bien compris, puis, dans un grand silence, il poursuivit de sa voix calme :

— Nous arrivons de la sorte à identifier Gurn à Rambert, puis à prouver que Rambert-Gurn est coupable des affaires Beltham, Langrune, Van den Rosen-Danidoff... Reste le meurtre de l'intendant

Dollon...

« Messieurs, lorsque Gurn fut arrêté sous la simple inculpation de l'assassinat de lord Beltham, vous imaginez bien que sa plus grande crainte fut de se voir reprocher les différentes affaires dont je viens de le montrer responsable.

« J'étais, à ce moment, sur le point d'arriver à la vérité, je ne la savais pas encore.

« Un seul indice pouvait indiscutablement me donner le chaînon nécessaire pour identifier Gurn à Rambert, identifier l'assassin de lord Beltham à l'auteur des autres affaires. Cet indice qu'il me fallait trouver, c'était, je le suppose, une trace commune, ou mieux encore, un objet ayant appartenu à l'assassin de lord Beltham et oublié sur les lieux du crime dont la marquise de Langrune venait d'être la victime.

« Cet objet, je l'ai trouvé. C'est un morceau de carte découvert en plein champ, près du château de Beaulieu, sur le chemin qu'Étienne Rambert devait nécessairement avoir parcouru, en quittant la voie ferrée, morceau de carte qui était détaché d'une grande carte Taride, et dont j'ai retrouvé la partie principale chez Gurn, ce qui suffit à identifier, je le répète, Gurn et Rambert...

« Messieurs, ce fragment de carte découvert en plein champ était resté en possession de l'intendant Dollon. Une convocation de M. Germain Fuselier appela ce malheureux à Paris. Un seul homme pouvait avoir intérêt à empêcher que Dollon n'y parvienne, cet homme, c'était Gurn, ou, pour mieux dire, Gurn-Rambert... et vous n'ignorez pas que Dollon est mort avant d'avoir comparu devant M. Germain Fuselier !

« Est-il besoin de vous préciser que c'est Gurn, Gurn-Rambert qui l'a tué ?...

Juve prononça ces derniers mots d'un ton si assuré, d'une voix si formellement accusatrice, qu'il semblait impossible de mettre en doute la vérité qu'il voulait proclamer.

Cependant, il devinait dans l'attitude des jurés les symptômes d'une surprise incrédule. De l'auditoire, d'ailleurs, un murmure montait, qui n'était point sympathique. Juve comprenait combien sa thèse hardie choquait par sa hardiesse même, combien il était difficile de convaincre ceux qui n'avaient pas, comme lui, suivi tous les détails de l'affaire.

— Messieurs, poursuivit-il, je sais que mes affirmations, quant à ce qui touche les crimes multiples de ce Gurn, doivent vous étonner. Je ne m'effraie point de votre surprise. Il est d'ailleurs un nom que je

dois ajouter, peut-être, pour faire taire vos scrupules, peut-être pour vous faire sentir l'évidence, peut-être pour vous prouver l'importance que j'attache aux déductions que je viens d'avoir l'honneur de vous exposer. Cette dernière déclaration, la voici :

« L'homme qui a été capable de prendre successivement les aspects de Gurn, puis d'Étienne Rambert, puis de l'élégant du Royal-Palace ; l'homme qui a su combiner, réussir dans des conditions inouïes des crimes aussi terribles, qui a joint l'audace à la science, l'imagination du mal à la comédie de la respectabilité ; l'homme qui a su être le Protée déroutant jusqu'à cette heure toutes les recherches de la police, ce Gurn, ce n'est point Gurn qu'il faut l'appeler ! C'est et ce ne peut être que Fantômas !...

Le policier, épuisé par la longue déposition, s'interrompt soudain, laissant les syllabes du nom tragique résonner lugubrement dans la Cour d'Assises, puis répété par les assistants, grossir, en une rumeur d'épouvante :

— Fantômas ! c'est Fantômas !

Quelques minutes, les magistrats, comme les membres du jury, semblaient s'absorber dans leurs réflexions ; puis M. d'Astorg eut un geste de révolte ; le président des assises protestait :

— Vous venez, monsieur Juve, d'énoncer de tels faits, d'élaborer une telle accusation, de dresser contre l'accusé d'aujourd'hui, contre ce Gurn, un si terrible réquisitoire, que je ne doute point que M. le Procureur de la République, si vos hypothèses paraissent seulement discutables, ne requière un supplément d'enquête que la Cour serait heureuse d'ordonner. Mais il n'en est pas ainsi. Je vous ferai trois objections...

— Je vous écoute ! répondit Juve froidement.

— Croyez-vous d'abord, monsieur Juve, qu'un homme puisse se grimer aussi habilement que vous venez de le prétendre ? M. Étienne Rambert est un personnage de soixante ans, Gurn en a trente-cinq... M. Étienne Rambert est un vieillard aux gestes lents ; l'homme qui vola la princesse Sonia Danidoff était un gaillard très lesté, très agile...

— J'ai prévu cette première objection, monsieur le président, en vous disant que Gurn, c'est Fantômas... Il n'y a rien d'impossible pour Fantômas !...

Le président de la Cour avait un geste vague :

— Admettons ! dit-il... Mais que répondrez-vous à ceci : Vous accusez le personnage d'Étienne Rambert du meurtre de Mme de Langrune. Ne savez-vous pas que le fils d'Étienne Rambert, Charles

Rambert, assassin véritable de la marquise d'après l'opinion communément reçue, d'après l'opinion vraisemblable, s'est tué, précisément en raison de son remords ? Si Étienne Rambert était le coupable, Charles Rambert ne se serait cependant pas suicidé ?...

La voix de Juve tremblait un peu tandis qu'il répondait :

— Vous auriez raison, monsieur le président, s'il n'y avait pas ceci à ajouter, ceci encore et toujours, qu'Étienne Rambert c'est Gurn... c'est Fantômas...

« N'est-il pas logique d'admettre que Fantômas ait pu affoler cet enfant ? lui soutenir qu'il avait commis son crime dans un moment de somnambulisme ? le lui persuader, l'acculer enfin au suicide ? Ignorez-vous la puissance de la suggestion ?... »

Le président avait le même geste de doute...

— Admettons encore ! dit-il, mais je vous attends, monsieur Juve, à deux faits indiscutables. Vous accusez Étienne Rambert d'être Gurn ; or, Étienne Rambert est mort dans le naufrage du *Lancaster* ; vous accusez Gurn d'avoir tué Dollon, or Gurn, au moment du meurtre de cet intendant, était prisonnier au secret, dans la prison de la Santé !

Le policier, cette fois, eut un geste accablé.

— Monsieur le président, répondit-il, si j'ai attendu jusqu'à ce jour pour faire la déclaration que vous venez d'entendre, c'est qu'évidemment je n'avais pas des preuves absolues, mais seulement un ensemble de certitudes. J'ai parlé à cette audience, parce qu'il m'était impossible de me taire plus longtemps... s'il me manque des explications de détail, je suis assuré de les avoir quelque jour... Tout se sait... et d'ailleurs, je réponds aux deux faits que vous me citez... M. Rambert est mort, dites-vous, dans le naufrage du *Lancaster* ? Qui le prouve ? A-t-on retrouvé son cadavre ? Non !... A-t-on établi de façon certaine sa présence à bord de ce bâtiment ? Non encore !

— Il y a la liste des passagers...

— Oui, monsieur le président, il y a cela, mais il n'y a « que » cela ! Est-il donc bien difficile de « figurer » sur une liste semblable ? C'est enfantin !... et puis, qu'en sait-on, de ce naufrage ?... comment l'explique-t-on ?... il est incompréhensible !... ce navire a sauté... pourquoi ? On l'ignore !

« Je crois très bien un Fantômas capable de s'arranger pour provoquer l'explosion d'un paquebot, pour tuer volontairement cent cinquante individus, si un tel drame, en le faisant passer pour mort, lui, fait disparaître aussi l'une de ses personnalités, une personnalité du genre de celle d'Étienne Rambert, c'est-à-dire aussi terriblement

compromettante.

Le président des assises jugea d'un mot la théorie du policier :

— C'est du roman ! dit-il. Et que répondez-vous, de plus, quant à l'assassinat de Dollon ?... Vous me permettez d'ailleurs d'ajouter tout de suite que ce morceau de carte, qui d'après vous a amené la mort de ce malheureux a été retrouvé dans ses poches et que ce morceau de carte ne correspond pas du tout à la déchirure trouvée par vous dans la carte saisie au domicile de Gurn ?

Juve sourit encore :

— Il y a deux questions, dit-il, dans votre demande, monsieur le président. Pourquoi le morceau de carte retrouvé dans le portefeuille de Dollon ne se juxtapose-t-il pas sur la carte trouvée au domicile de Gurn ? Oh ! l'explication est bien simple, croyez-moi...

« Si Gurn, que j'accuse d'avoir tué Dollon, s'était contenté de voler le vrai morceau de carte, il eût en quelque sorte signé son crime. Mais il est plus fort !... Il a eu l'habileté de prendre le morceau compromettant et de mettre un autre morceau de carte : celui qu'on a retrouvé à la place... voilà tout !...

— Oui, reprit le président, ceci encore est possible, mais, je vous le répète, Gurn était prisonnier ?

Juve, cette fois, levait les bras en signe d'incompréhension.

— Évidemment !... évidemment !... répondit-il, je jurerais bien que c'est lui qui a tué, mais je ne suis point encore en mesure d'expliquer comment il a pu faire puisqu'il était dans les cachots de la Santé...

Un silence se fit. Juve se gardait d'ajouter un mot. Un sourire ironique crispait sa lèvre. Le président réfléchissait.

— Vous n'avez rien à ajouter ? demanda-t-il.

— Rien, répondit Juve, hormis ceci, que tout est possible à Fantômas...

Le président se tourna vers l'accusé :

— Gurn, dit-il, vous n'avez aucune révélation à faire ? Le jury vous en tiendrait compte...

Gurn se levait.

— Je ne comprends rien, fit-il, à ce que ce policier vient d'imaginer !

Le président se tourna vers Juve :

— Vous proposez un supplément d'enquête ?

— Oui, monsieur le président.

Le conseiller interrogea le procureur :

— Monsieur l'avocat général, désirez-vous prendre des réquisitions à ce sujet ?

— Nullement, répondait le magistrat. Les affirmations du témoin sont trop vagues...

— C'est bien. La Cour va donc délibérer tout de suite. Les magistrats se groupèrent autour du président, puis, après une courte discussion, regagnèrent leur place. M. d'Astorg déclara :

« La Cour,

« Considérant la déposition du témoin Juve ;

« Considérant qu'elle ne repose que sur des suppositions,

« Arrête :

« N'y avoir lieu à un supplément d'enquête... »

Presque aussitôt, le président se tournait vers le procureur, déclarant :

— Monsieur le procureur général, vous avez la parole pour votre réquisitoire.

Le magistrat commençait alors un interminable discours fort sévère, où il relevait la monstrueuse bestialité de Gurn, assassinant lord Beltham à coups de marteau... mais il ne fit, durant sa longue accusation, aucune allusion aux faits nouveaux qu'avait signalés le policier.

Pareillement, Me Barberoux, prenant la parole à son tour pour défendre l'accusé, ne releva aucune des charges accumulées par Juve...

Les géniales théories de l'inspecteur avaient été si inattendues, si surprenantes, que nul ne les admettait !...

L'émotion produite, tant par le réquisitoire que par la plaidoirie, était à son comble lorsque, les débats ayant été clos sur une phrase de Gurn répondant au président : « Je n'ai rien de plus à ajouter pour ma défense », le magistrat leva l'audience pour la décision suprême du jury.

Tandis que les gardes emmenaient l'accusé dans une salle voisine, Juve, qui avait accueilli le rejet de sa demande de supplément d'enquête sans en manifester le moindre étonnement, s'approchait de la tribune de la presse et avisait un jeune journaliste, fort pâle, qui ne

le quittait point des yeux.

— Viens-tu, Fandor, dit-il, nous avons un quart d'heure pour nous promener !...

Quand ils furent dans les couloirs, Juve, frappant familièrement sur l'épaule du jeune homme, lui demanda :

— Eh bien ! mon cher, que dis-tu de cela ?

Jérôme Fandor paraissait accablé.

— Vous accusez mon père ? dit-il. Vous accusez Étienne Rambert d'être Gurn !... Ah ! il me semble que je rêve !...

Juve grommelait :

— Mais, pauvre petit imbécile, comprends donc une chose : je n'accuse pas ton père, ton vrai père ! j'accuse celui qui passa pour ton père !... Voyons ! réfléchis donc !... si ce que j'affirme est exact, c'est-à-dire si le personnage Étienne Rambert qui tua la marquise de Langrune est Gurn, comme Gurn a 35 ans, il est bien certain que Gurn n'est pas ton père !... Il s'est simplement fait passer pour tel...

— Mais, reprenait Fandor, où serait donc mon véritable papa ?

— Ça !... fit le policier, je n'en sais rien !... c'est une enquête que nous ferons un jour ou l'autre ! Tu penses bien que ces affaires ne sont pas finies, elles ne font que commencer...

— Pourtant, disait Fandor, la Cour vous a refusé le supplément d'enquête...

— Parbleu ! ripostait Juve, je m'y attendais bien !... je n'ai pas encore assez de preuves pour convaincre des magistrats... et puis, le fait le plus intéressant que j'avais à dire, il m'a fallu le taire...

— C'est... ?

— Mais, voyons, c'est tout bonnement que tu n'es pas mort, Charles Rambert !...

— C'est vrai !... Pourquoi l'avez-vous caché ?

— Ah ! reprit douloureusement Juve, je l'ai caché mon petit, parce que je ne suis pas riche et que je tiens à ma place... Si j'avais avoué que je savais depuis longtemps l'existence de Charles Rambert, alors qu'il passait pour mort, si j'avais avoué que je savais que Charles Rambert avait été successivement Jeanne et Paul, que je savais cela et que je n'en disais rien, on m'aurait, à coup sûr, cassé aux gages... et, non moins à coup sûr, on t'aurait mis la main au collet... c'est ce que je ne voulais pas !...

Dans un silence impressionnant, le président du jury venait de se lever. Très pâle, mais la voix assurée, il prononça les paroles définitives :

— *Devant Dieu et devant les hommes; sur mon honneur et sur ma conscience; à la majorité des voix, la réponse du jury est « oui » à toutes les questions posées...*

Puis il se rassit...

Il n'avait pas été fait mention des circonstances atténuantes !

Comme un glas, les paroles du verdict fatal résonnèrent dans le silence de la Cour d'assises.

Les visages de tous les assistants avaient pâli. Il était évident que les délibérations de la Cour n'allaient durer que quelques secondes à peine...

Les magistrats bientôt, en effet, reprenaient leur place qu'ils avaient quittée pour rentrer dans la chambre du Conseil, après la lecture du verdict.

Le président commandait :

— Gardes, ramenez l'accusé !

Et deux gardes municipaux ayant introduit le misérable, le président demandait encore :

— Avez-vous quelque chose à dire sur l'application de la peine ?

— Rien ! répondait Gurn.

D'une voix rapide, sautant les mots, le président lut l'arrêt.

Cela semblait horriblement long, incompréhensible, puis la voix du magistrat soudain, ralentit, il arrivait aux phrases fatales... Dans le silence, il proclamait enfin :

« *Condamne l'accusé Gurn à la peine de mort.* »

Puis aussitôt, très vite, ayant achevé l'arrêt, il ordonnait :

— Gardes, emmenez le condamné !...

30 – DANS LA LOGE DE L'ACTEUR

— ... Oui, madame la baronne, il a défendu sa porte... pensez donc, un soir de première, M. Valgrand aurait vraiment eu trop de monde !

Tout en interdisant l'accès de la loge de l'artiste, devant laquelle s'empressaient de nombreuses personnes. Charlot, le vieil habilleur, hésitait, réfléchissait, puis peu à peu se laissait envahir.

En vérité, la qualité des visiteurs l'impressionnait, c'étaient aussi des intimes de son patron. Sans doute, en leur faveur pouvait-on faire exception à la règle ? Et, tout en les laissant entrer. Charlot s'excusait :

— Mais la consigne n'est pas pour vous, madame la baronne... ni pour ces messieurs et dames...

Puis, revenant à sa première idée :

— C'est que... murmura-t-il en levant les bras au ciel, M. Valgrand a un rôle écrasant...

— Ce brave ami ! s'écria la baronne de Vibray, qui venait enfin de pénétrer dans la loge et souriait avec l'air triomphant d'un général qui conquiert une place forte. Nous n'aurions cependant pas voulu quitter le théâtre sans lui serrer la main !

Un grand jeune homme à monocle, déclara avec conviction :

— Il a été remarquable !

— N'est-ce pas, monsieur le comte ? approuva Charlot.

Le comte de Baral disait à l'habilleur :

— Annoncez-nous !...

Cependant, Charlot, après un instant de surprise, expliquait avec volubilité :

— Mais il n'est pas là... comment, vous ne savez pas ?...

Charlot poursuivait :

— Figurez-vous qu'à la fin du spectacle, M. le Ministre de l'Instruction publique l'a fait appeler pour le féliciter. Ah ! c'est un grand honneur, et la deuxième fois que ça lui arrive, à M. Valgrand...

— Le ministre le reçoit en ce moment ? interrogea avec une petite moue amusée la comtesse Marcelline de Baral.

Et Charlot, sincèrement ému, répliquait :

— Oui, madame la comtesse, le ministre lui-même, en personne !

Cependant, la comtesse de Baral semblait hypnotisée par les photographies qui ornaient le mur ; elle lisait :

« *À l'admirable Valgrand, une bonne camarade...* »

— Venez voir, chère baronne, appela-t-elle en s'adressant à Mme de Vibray, c'est signé Sarah Bernhardt... Et ceci... Oh !...

La baronne de Vibray accourait :

— Qu'est-ce que c'est ?...

Ayant lu, l'excellente femme pouffa de rire.

« *Je t'embrasse, mon amour !...* »

Cependant, la colonelle Holbord poursuivait l'inventaire des dédicaces.

— Et celui-là ! remarqua-t-elle.

« *À Buenos-Aires, à New-York, à Melbourne, j'entends partout vanter le génie de mon ami Valgrand...* »

Puis, cherchant à reconnaître l'artiste que représentait la photographie :

— Buenos-Aires... Melbourne... répéta la colonelle, quel est donc ce globe-trotter ?

— Ce ne peut être qu'un sociétaire de la Comédie-Française !

Mais le colonel Holbord appelait sa femme :

— Simone.. Simone... écoutez donc ce que me raconte notre ami de Baral. C'est excessivement curieux...

La jeune femme s'approchait. Pour elle, le comte reprenait :

— Oui, chère madame, vous arrivez trop récemment du Congo pour être au courant de tous nos événements parisiens, et pour avoir, par suite, remarqué ce détail, mais figurez-vous que Valgrand, dans la pièce qu'il vient de créer ce soir, s'est fait absolument la tête de Gurn, l'assassin de lord Beltham !

— Gurn ? interrogea Mme Holbord, à laquelle ce nom ne disait rien.

— Comment ! s'écria la baronne de Vibray, vous ne savez pas ? Mais on n'a parlé que de l'affaire Gurn-Beltham, toute la saison dernière...

— Ah ! oui, fit la colonelle, je crois bien avoir lu cela, en effet. L'assassin ne s'est-il pas échappé ?

— C'est-à-dire, interrompit le comte de Baral, qu'on l'a cherché pendant de longs mois ; la police, comme à son ordinaire, désespérait de le trouver, lorsqu'un jour, ou plutôt un soir, on l'a découvert, arrêté... Et où cela ?... Je vous le demande ?

La baronne de Vibray, désireuse de placer un mot, renseignait son amie :

— Chez lady Beltham !... oui !... dans son propre hôtel à Neuilly !...

— Ce n'est pas possible ! s'écria Simone Holbord. Puis, compatissante :

— La malheureuse ! A-t-elle dû en avoir une émotion !... La comtesse de Baral faisait remarquer :

— Lady Beltham est une femme admirable de courage, de dignité, de charité chrétienne. Elle adorait son mari. Eh bien ! malgré cela, elle a sollicité chaleureusement la grâce de l'assassin... sans l'obtenir, d'ailleurs !...

Distraite à nouveau, Simone Holbord, que sollicitaient d'autres attractions entrevues dans la loge, répondit évasivement :

— C'est affreux !

Elle avait aperçu sur la tablette d'un secrétaire un courrier volumineux ; indiscretement, la jeune femme examinait une des enveloppes :

— Oh ! toutes ces lettres, s'écria-t-elle, c'est amusant... rien que des écritures de femme... Doit-il en recevoir, des déclarations, Valgrand ?...

Cependant, le colonel Holbord, en tête à tête, dans un angle de la loge, avec le comte de Baral, murmurait :

— Ce que vous me racontez m'intéresse prodigieusement... Mais alors, qu'est-il arrivé ?...

— C'est bien simple, répliqua le comte, ce misérable Gurn, en quittant lady Beltham, a été reconnu par la police, appréhendé, mis en prison. Le procès est venu devant la Cour d'assises, ce printemps dernier, voici un mois et demi environ. Tout Paris y assistait ; naturellement, j'y étais ! C'est une brute ce Gurn... mais une brute étrange, difficile à définir ; il a juré avoir tué lord Beltham à la suite d'une discussion d'intérêt... pour le voler, en somme... Or, on a eu

l'impression très nette qu'il mentait... moi, du moins...

Le colonel interrompit :

— Mais alors, pourquoi aurait-il commis ce crime ? Le comte de Baral eut un geste vague, puis, baissant le ton :

— On ne sait, suggéra-t-il : politique, nihilisme ou encore... amour ! Un fait, une coïncidence tout au moins à retenir :

« Lorsque lady Beltham est revenue du Transvaal, voici environ trois ans, après la guerre au cours de laquelle d'ailleurs elle a joué un rôle admirable, soignant les blessés, assistant les malades, elle s'est trouvée à bord précisément du même navire qui ramenait Gurn en Angleterre. Gurn a eu aussi son heure de popularité pour sa belle conduite sur le champ de bataille, – engagé volontaire au début des opérations, il revenait avec le grade de sous-officier... la médaille !...

« Gurn et lady Beltham se sont-ils rencontrés, connus ? Il est certain que l'attitude, pendant le procès, de lady Beltham prêta, sinon aux médisances, du moins aux commentaires...

« Lady Beltham a eu d'étranges défaillances en présence de l'assassin, défaillances qu'on interprète diversement. Les uns ont suggéré que lady Beltham était devenue à moitié folle de la douleur d'avoir perdu son mari. Les autres ont insinué, au contraire, que si elle était folle... c'était de quelqu'un... de ce vulgaire criminel ! Martyre ou complice ? oui ! On est même allé jusqu'à prétendre que lady Beltham avait eu pour Gurn de secrètes faveurs !

Le colonel Holbord se récria :

— Allons donc ! cette grande dame, si austère, si pieuse ?...

Le comte de Baral esquissa un geste vague :

— On dit tant de choses !... Puis, abordant un autre sujet :

— Toujours est-il, mon cher, que l'affaire a fait pas mal de bruit. La condamnation à mort de Gurn a été fort applaudie, et la cause était si parisienne, que notre ami Valgrand, sachant qu'il allait bientôt créer le rôle de l'assassin dans la *Tache sanglante*, dont nous venons d'applaudir la première ce soir, a minutieusement suivi les diverses phases du procès Gurn, a étudié l'homme en détail, s'est littéralement identifié à lui... Ah ! l'idée était bonne ! Et vous avez vu ce succès d'émotion lorsqu'il est entré en scène ?...

— Oui, reconnut le colonel, c'est vrai, la salle a fait des « oh ! oh ! ». Je me demandais même pourquoi...

— Tâchez donc, conseilla le comte de Baral, de retrouver dans un

illustré quelconque le portrait de ce Gurn, pour le comparer... Ah ! je crois que voici Valgrand !...

Du fond du couloir, Valgrand s'annonçait, chantant à tue-tête un refrain d'opérette. L'excellent tragique, dont les jeux de physionomie faisaient frémir des salles entières, avait un caractère d'une gaieté folle et disait fréquemment, par manière de plaisanterie, que son bonheur aurait été de jouer les farces les plus invraisemblables !

La baronne de Vibray allait vers Valgrand, les mains tendues chaleureusement.

Valgrand répondit à l'étreinte en s'efforçant d'entrer dans sa loge. La baronne de Vibray le devança et, l'annonçant :

— Laissez-moi vous présenter M. Valgrand ! s'écria-t-elle.

Puis, l'ayant désigné aux jeunes femmes qui, d'un air curieux, le considéraient :

— Comtesse Marcelline de Baral... Mme Holbord... murmura-t-elle.

Cependant que Valgrand, très homme du monde, s'inclinait :

— Mesdames, messieurs... L'acteur déclarait :

— Excusez-moi, mesdames, de vous avoir fait attendre, mais j'étais en grande conversation avec le ministre...

— Je vous félicite sincèrement ! fit le colonel Holbord. Valgrand continua :

— Le ministre a été charmant... d'une bienveillance !...

Et, s'adressant à la baronne de Vibray :

— Il m'a fait l'honneur, ma chère amie, de m'offrir une cigarette... une relique !...

— Oh ! montrez, monsieur !... s'écria, fort amusée, Mme Simone Holbord.

Valgrand déférait à son désir, puis, appelant son habilleur :

— Charlot... Charlot... tu rangeras cette cigarette dans la cassette des dons précieux.

Charlot s'approcha et, avec componction :

— Elle est déjà bien remplie, monsieur Valgrand... Mais la baronne de Vibray s'interposait :

— Nous ne vous dérangerons pas longtemps, mon grand ami, vous devez être fatigué ?

Valgrand passait sa main sur son front :

— Exténué...

Puis, redressant la tête et considérant son entourage :

— Comment m'avez-vous trouvé ?

Les qualificatifs élogieux, les épithètes flatteuses, fusèrent spontanément de toutes les bouches :

— Parfait !... admirable !... magnifique !...

— Non, mais, franchement ? interrogea Valgrand en se rengorgeant.

Très sincère, le colonel Holbord déclarait :

— Vous avez atteint le summum de l'art !...

— Non ! voyons !... sincèrement ?... insistait l'acteur, dites-le-moi, en ami ?... C'était bien ?...

Enthousiasmée, la baronne de Vibray coupait la parole à tous :

— C'était remarquable, et je mets en fait qu'il est impossible d'être mieux...

Les admirateurs de Valgrand, groupés autour de lui, approuvaient.

— Non ? Vous le pensez ?... demandait encore l'artiste. Et, comme il acquérait la certitude que les compliments étaient sincères :

— Ah ! s'écria-t-il, c'est que j'ai travaillé !... fait de la mise au point... Croyez-moi, vous savez, quand on a commencé à répéter – vous pouvez le demander à Charlot, – la pièce n'existait pas...

— N'existait pas ! répéta comme un écho Charlot.

— N'existait pas, reprit Valgrand, même pas mon rôle... il était insignifiant... plat... ; alors j'ai pris l'auteur à part et je lui ai dit : « Frantz, mon petit, voilà ce qu'il faut... La tirade de l'avocat ? Inutile !... Qu'est-ce que je fais pendant qu'il parle ?... Je le dirai, moi, le plaider... mon plaider... et j'aurai des effets !... » Et la scène de la prison ?... Imaginez qu'il avait fourré là-dedans un pasteur !... J'ai dit à Frantz : « Supprimez donc le pasteur, mon petit ?... Qu'est-ce que je dirai pendant qu'il prêche ?... rien... c'est enfantin !... Je prêcherai à sa place !... Je me prêcherai à moi-même !... Voilà tout !... » En somme, ce n'est pas pour me vanter... mais j'ai tout fait !... Et c'est un

succès... hein ?...

— Un triomphe ! dit Simone Holbord.

— Et un grand ! dit la baronne de Vibray.

Mais Valgrand, qui venait de se regarder complaisamment dans un miroir, interrompit :

— Et ma tête, colonel ? Vous savez l'histoire de ma tête ?

— Mais... murmura celui-ci, indécis.

Valgrand lui coupa la parole :

— Naturellement !... il paraît qu'on ne parlait que de cela dans la salle... Suis-je assez Gurn... qu'en pensez-vous ?

Puis, s'adressant au comte de Baral :

— Voyons, vous qui l'avez vu de près au procès ?

— C'est frappant ! reconnut le jeune homme.

— Non, mais franchement ? insista Valgrand, qui ajoutait : Ça m'était d'ailleurs facile ; j'ai sa taille... son type, sa silhouette...

— Il paraît, assura le colonel, que c'est d'une ressemblance...

Valgrand voulait de la précision dans les éloges :

— Soyez bien sincères ! demanda-t-il. Et, comme le comte de Baral affirmait :

— Vous lui ressemblez à n'y pas croire ! L'acteur poursuivait, flatté :

— Vous savez que je ne cherche pas les compliments ?

Puis, tandis qu'il se caressait machinalement le visage, une idée nouvelle lui vint :

— Et ma barbe, s'écria-t-il, elle est véritable ! Vous savez que je l'ai laissée pousser exprès ?...

— Ah ! c'est étonnant ! sourit Marcelline de Baral... Mais la baronne de Vibray, audacieuse, suppliait :

— Dites, Valgrand, pourrait-on en avoir, pour un médaillon ?

Valgrand, interloqué, resta un instant sans répondre, mais, reprenant aussitôt ses esprits, d'un air de profonde tristesse, il s'excusa :

— Hélas ! pas encore, chère madame, je suis désolé, mais un peu plus tard... tenez, à la centième !...

— Oh ! j'en retiens aussi ! dit Simone Holbord. Et Valgrand, très digne, de répondre :

— Je vous inscrirai, madame !

Cependant, le comte de Baral avait furtivement regardé sa montre :

— Mes amis... mes amis... il se fait horriblement tard... et notre grand artiste doit tomber de sommeil !

C'était encore, sur le pas de la porte de la loge, à l'entrée du couloir, quelques minutes de conversation vive, animée. Les poignées de main s'échangeaient, les adieux, les protestations d'amitié les plus sincères s'entrecroisaient avec les plus enthousiastes bravos.

Puis les visiteurs s'éloignaient...

Valgrand, enfin seul, était retourné dans sa loge, dont il fermait la porte au verrou, puis l'artiste allait au fauteuil, confortable, bas, placé devant sa table de maquillage et se laissa tomber lourdement.

31 – RENDEZ-VOUS D'AMOUR

— Peste ! s'écria Valgrand s'étirant, un instant après, et jetant un coup d'œil du côté de son habilleur qui préparait ses vêtements de ville. Peste ! mon vieux Charlot, on a beau être exténué, la vue de bijoux exquis comme ces femmes délicieuses, cela vous réveillerait un mort !

Haussant les épaules. Charlot grogna :

— Monsieur Valgrand, vous ne serez donc jamais sérieux ?...

— Ah ! fichtre non, s'écria l'artiste, j'espère bien que je ne le serai jamais, sérieux ! Car vois-tu, mon brave, s'il est une chose ici-bas dont on ne se lasse point, c'est bien des femmes, ces incomparables arcs-en-ciel qui viennent illuminer notre vallée de larmes !...

— Vous êtes bien poétique, ce soir, monsieur Valgrand !

L'artiste continuait :

— Je suis amoureux, vois-tu, amoureux d'aucune et de toutes, amoureux de l'amour ! Ah ! l'amour !

Le populaire acteur esquissait un geste grandiloquent qui signifiait à ses yeux bien des choses, mais, soudain :

— Tiens, ordonna-t-il, déshabille-moi...

Charlot, tout en s'approchant de son maître, interrogea, lui apportant un paquet de lettres :

— Lirez-vous votre courrier ?

— Donne toujours, fit-il.

Puis il considéra les enveloppes les unes après les autres, remarquant, amusé :

— Encre violette, chiffres, couronnes... Prenant une lettre et se préparant à l'ouvrir :

— Tiens, Charlot, proposa l'artiste, décidément de très bonne humeur, paries-tu que c'est une déclaration ?

— Parbleu, grogna l'habilleur d'un ton bourru, vous ne recevez que cela et des factures...

— Enfin, insista Valgrand, paries-tu ? Charlot consentit :

— Si vous voulez, je parie que c'est une facture... pour vous faire

gagner...

— Alors, c'est fait ! s'écria Valgrand... Écoute.

Le tragédien se mit à lire :

— » Artiste admirable, c'est une fleur à peine éclosée... » ; tu entends. Charlot ?

Admiratif, Charlot reconnut :

— Ce ne sera pas la première...

— Ni la dernière, ajouta Valgrand, qui continuait à dépouiller son courrier.

— Et ça ! reprit-il... photographie jointe... prière de renvoyer si la personne ne plaît pas... Ah !

Valgrand se renversait pour rire à son aise...

— Passe-moi mon faux col, Charlot ! Puis, avisant une autre lettre :

— Tiens, paries-tu encore que cette enveloppe mauve contient l'aveu d'une victime de ma fatale beauté ?...

— Oui, monsieur Valgrand !

— J'ai encore gagné... Oh ! oh ! on est exigeante !... (Et il déclamait le texte) : « Si vous promettez d'être discret... fidèle... vous ne le regretterez pas... »

« Regrette-t-on jamais ? poursuivit l'acteur avec une nuance d'amertume ; même si on ne tient pas ses promesses !

— Serment d'amour ! s'écria Charlot.

— Serment d'ivrogne ! conclut Valgrand. Au fait, poursuivit-il, donne-moi à boire, je meurs de soif !...

— Un bon whisky-soda ?... proposa l'habilleur. L'artiste, s'étant levé du fauteuil, était venu auprès du guéridon sur lequel Charlot avait, de la façon la plus naturelle, disposé deux verres qu'il remplissait avec équité.

— À la bonne heure, cria l'artiste, tu vas trinquer avec moi, mon vieux Charlot ! mon bon compagnon, mon fidèle, mon inséparable !...

— Ah ! monsieur Valgrand, s'écria rhabilleur, tout ému... vous êtes un brave homme !

Et, levant son verre dans un geste théâtral :

— À vos triomphes !

— Hein ! reprit Valgrand après un silence, crois-tu que j'ai été bien, ce soir ?

— Si je le crois...

— Franchement ?

— Je le disais encore, insista Charlot, pendant l'entracte du deux à l'habilleuse de Mlle Bienvenu... il n'y a pas un artiste qui vienne à la cheville de M. Valgrand !...

— Sois sincère. Charlot !... sois sincère !...

Mais Charlot, levant la main dans un geste de serment :

— C'est sur la tête de feu ma pauvre mère, monsieur Valgrand, que je le jure, et vous savez si je m'y connais ?

Les deux hommes s'arrêtèrent soudain de converser... un coup discret venait d'être frappé à la porte.

Le visage de l'artiste se rembrunit, allait-il encore être troublé par quelque importun ?...

La curiosité toutefois lui fit ordonner à Charlot :

— Va voir !

L'habilleur, sur le pas de la porte à peine entrebâillée, gourmandait l'indiscret venu les déranger.

— Tout de même ! grognait-il, insister de la sorte pour une lettre ! Quoi, on a dit que c'était pressé ?... Oh ! c'est toujours pressé !...

Charlot refermait la loge avec humeur et, revenant à Valgrand, lui tendait une enveloppe :

— Une dame, dit-il, est venue apporter cette lettre...

— Hum ! fit Valgrand, grand deuil ! Puis, toujours enfant :

— Dis donc. Charlot, on parie ?... Charlot réfléchit :

— Grand deuil, remarqua-t-il aussi... Alors, je parie que c'est une déclaration, histoire de vous faire encore gagner, car je prévois plutôt une demande de secours !

Négligemment d'abord, attentivement ensuite, Valgrand lisait la lettre. Il avait couru à la signature, puis, revenant au commencement, il reprenait, coupant le texte de ses exclamations :

- Oh !... ah !... fichtre !... mâtin !... Écoute ça, mon vieux...

« On sait que pour interpréter le rôle du criminel, ce soir, dans la Tache sanglante, vous vous êtes donné à s'y méprendre l'aspect et la physionomie

de Gurn, le meurtrier de lord Beltham... On vous attend ainsi costumé, cette nuit, à deux heures précises du matin, 22, rue Messier... dissimulez-vous et venez. On vous aime, on vous veut... »

— Peste !... poursuivit Valgrand.

— Et c'est signé ? interrogea l'habilleur.

— C'est signé...

Valgrand, soudain, s'interrompit :

— Ça, mon vieux, tu ne le sauras pas !...

Et l'acteur ajouta :

— Il y a un post-scriptum.

« Gardez le plus grand secret, brûlez aussitôt lu... »

— Cela se comprend ! murmura Charlot.

— Voilà qui est fait, conclut Valgrand, avec un sourire ironique, cependant qu'au lieu de détruire la lettre compromettante il la mettait soigneusement dans son portefeuille.

— Eh bien ! demanda l'acteur à Charlot, à quoi songes-tu donc ?...

— Moi ? répliqua le brave serviteur, mais je continue à vous enlever votre costume...

— Grosse bête ! s'écria en riant Valgrand... tu n'as donc pas compris ?... Rends-moi vite ma veste d'infamie, ma cravate sombre...

— Qu'est-ce qui vous prend ? interrogea Charlot, inquiet. Vous n'allez pas... je pense.

— Non ! répondit Valgrand, j'hésiterais peut-être ?... Sais-tu bien que dans toute ma carrière amoureuse je n'ai jamais eu d'occasion aussi extraordinaire ?...

L'artiste poursuivit :

— Charlot, crois-en mon expérience ! Ces choses-là ne s'inventent pas ; au surplus, je connais la... la personne... on me l'a souvent montrée... tiens, lorsque j'assistai au procès... et, sapristi, c'est une femme...

— Peuh ! murmura l'habilleur.

Mais, enthousiasmé, Valgrand continuait :

— Songe donc, c'est la femme la plus désirable qu'il soit au monde... son étrange beauté... son extrême distinction... le charme

prenant de tout son être...

— Une toquée ! interrompit Charlot.

— Une amoureuse ! reprit l'artiste.

— Vous vous emballez comme un collégien !...

— Eh ! tant mieux pour moi !... Tiens ! j'étais mort de fatigue, me voici ressuscité ; fais vite, animal... mon chapeau ?... l'heure passe. Dis-moi, où est-ce ?...

— Quoi ? questionna Charlot, ahuri.

— Quoi ? reprit, impatienté, Valgrand... cette rue... Messier ?... Cherche sur le plan... Mon vaporisateur...

Valgrand, de plus en plus agité, allait et venait dans la pièce, cependant que Charlot, précipitamment, tournait les pages du Bottin Mondain... annonçant les syllabes au fur et à mesure qu'il suivait l'ordre alphabétique...

— J... K... L... M... Ma... Me... Ah ! monsieur Valgrand ! s'écria-t-il, ému, surpris.

— Alors ? interrogea l'acteur.

— Monsieur Valgrand, balbutia l'habilleur... c'est la rue... la rue... de la... prison !

— Que veux-tu que ça me fiche, une prison ?... Mais Charlot, de plus en plus troublé, poursuivait :

— De la prison de la Santé... de la prison des condamnés à mort !... de la prison de Gurn !...

Gaillardement, posant son chapeau sur l'oreille, Valgrand interrogeait :

— Hé ! j'ai un rendez-vous à la prison ?...

— Pas tout à fait... mais pas loin... en face !

— En face de la prison ? s'écria Valgrand, tout à fait joyeux ; tiens. Charlot, mon vieux camarade, j'ai le pressentiment que je vais passer une nuit inoubliable...

— Pas moi ! observa l'habilleur.

— C'est égal, poursuivit l'artiste, crois-tu qu'elles en ont du vice, les grandes dames d'aujourd'hui ?...

Et, comme le brave Charlot interrogeait du regard son patron, celui-ci continuait d'expliquer :

— Enfant, mais le choix même de ce lieu de rendez-vous, le désir de me voir dans le costume de Gurn... c'est la preuve d'un raffinement... je dirais presque d'un sadisme inouï... songe donc !... Hein !... nous vois-tu, elle et moi, le sosie de Gurn... de Gurn l'assassin !... tandis que le vrai Gurn, dans son cachot, tout près de nous... Vite, mon manteau !... ma canne !...

Charlot hésitait à obéir.

— Monsieur Valgrand, soupira-t-il, tentant une suprême démarche... tenez, c'est absurde... un homme comme vous !...

— Un homme comme moi ! hurla Valgrand, au comble de l'enthousiasme. Un homme comme moi s'en va sur la tête, s'il le faut, à un semblable rendez-vous !

Et, tandis que Charlot, abasourdi du rapide départ de son patron, s'efforçait encore de le retenir, lui reprochant à mi-voix son manque de sérieux :

— Je l'espère bien, s'écriait en s'éloignant Valgrand, que je ne suis pas sérieux !... Au revoir.

Resté seul dans la loge. Charlot, cependant accoutumé à ces sortes d'incartades, car Valgrand était assurément le coureur le plus acharné, le plus audacieux que l'on pût imaginer, grommelait :

— Quel dommage ! un si grand artiste ! les femmes le feront tourner en bourrique ! Dire qu'il n'a même pas pris ses gants, ni son foulard !...

Un coup frappé à la porte interrompit Charlot. Machinalement, l'habilleur répondait :

— Entrez !...

Le concierge du théâtre apparut :

— Ah ! c'est vous, monsieur Jean ?...

— On peut éteindre ? interrogea le nouveau venu... M. Valgrand est parti ?

— Oui, dit distraitement l'habilleur... il est parti !

— Belle soirée, hein !... commença le concierge. L'habilleur, préoccupé, répondait :

— Belle soirée !

Mais M. Jean insistait :

— Avez-vous lu la dernière édition de *La Capitale* ?... celle de

onze heures ? On parle de nous !...

— Déjà ?

— Ah ! fit Jean, les journaux ne perdent pas de temps, c'est fait à l'américaine... Un gros succès, dit le rédacteur.

— Montrez tout de même, demanda l'habilleur, qui, parcourant le journal, approuva :

— Oui, c'est vrai... cette création est le plus beau triomphe de M. Valgrand...

Puis, heureux de renseigner le concierge. Charlot lui dit:

— Vous savez que le ministre de l'Instruction publique l'a félicité tout à l'heure ?

M. Jean interrompait, vexé :

— Bien sûr que je le sais... ça serait à désespérer de tout si le concierge du théâtre ignorait ce qui se passe dans sa maison...

Charlot continuait à lire.

— Très juste, ce passage, écoutez : « M. Valgrand a réalisé ce tour de force de rendre sympathique un monstre... »

Mais, très ému soudain, l'habilleur s'interromptit :

— Ah ! mon Dieu ! ça n'est pas possible !...

— Qu'y a-t-il ? demanda M. Jean ; serait-ce une critique ?...

La voix tremblante. Charlot désignait une colonne du journal.

— Lisez, monsieur Jean ! Lisez !...

Le concierge, par-dessus l'épaule de l'habilleur, parcourait le passage indiqué.

— Eh bien, quoi ?... c'est toujours l'affaire Gurn ?...

— Oui, on l'exécute le 18 au matin...

— Mais, observa Charlot en tressaillant, mais... c'est ce matin... tout à l'heure ?...

Avec indifférence, M. Jean acquiesçait :

— Peut-être... en effet !...

Le concierge poursuivit, regardant l'habilleur, devenu tout pâle :

— Êtes-vous souffrant, monsieur Charlot ? Celui-ci se maîtrisait, faisant un effort de volonté :

— Non !... rien ! expliqua-t-il. La fatigue... Vous pouvez aller éteindre, monsieur Jean ; dans cinq minutes j'aurai quitté le théâtre...

M. Jean s'en allait. Il recommanda :

— Alors, vous tirerez la porte derrière vous en partant, si j'étais déjà couché !

— Entendu !... entendu !... fit l'habilleur.

Seul, Charlot s'assit sur le bras d'un fauteuil.

— Quelle aventure ! murmura-t-il, décidément, M. Valgrand n'est pas sérieux... il lui arrivera un jour des ennuis... Ah ! je n'aime pas cette histoire de ce soir... que diable avait-il besoin d'aller... que lui veut cette femme ?... Je ne suis qu'une vieille bête, mais je sais ce que je sais... on a déjà raconté tant de choses sur cette affaire mystérieuse, étrange, louche...

Charlot, réfléchissant, se tut quelques instants. Soudain, il marmotta entre ses dents :

— Si j'osais, j'irais bien rôder par là... Ah ! dame, il sera furieux... Cependant, si c'était un mauvais coup préparé ?... une fausse lettre ? un guet-apens ?...

Le vieil habilleur allait et venait dans la pièce, au hasard, à grands pas désordonnés.

— Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! reprit-il, se comprimant la tête. Voyons, du calme !... c'est idiot !... mais ce rendez-vous... cette rue... ce vis-à-vis... et Gurn que l'on va guillotiner tout à l'heure !

Charlot, cette fois, avait pris sa décision.

En hâte, il enfila sa veste, coiffa son chapeau, éteignit une à une les lampes électriques qui illuminaient la loge élégante de son patron.

— Tant pis, se dit-il, j'y vais ! Si je soupçonne quelque chose de suspect, si au bout d'une demi-heure je n'ai pas vu M. Valgrand sortir de cette maison, eh bien !...

En donnant le dernier tour de clef à la porte de la loge, Charlot confirma :

— Décidément, j'y vais... je serai plus tranquille !

32 – L'HORRIBLE TRAHISON

Très émue, énervée, ne tenant pas en place, et pourtant s'arrêtant à chaque pas, écoutant, puis aussitôt reprenant sa marche, en proie à une agitation fébrile, lady Beltham allait et venait, dans le silence de la nuit.

La grande dame, plus pâle encore qu'à son ordinaire, les yeux brillants d'un étrange éclat, comprimait à chaque mouvement sa poitrine, de toute la force de ses mains, comme si son cœur qui battait fort avait voulu s'en échapper.

— Il ne viendra pas, murmura-t-elle, se tordant les mains dans un geste d'atroce inquiétude, ou alors ?...

Soudain, elle s'écria :

— J'ai entendu quelque chose ! C'est lui !...

Lady Beltham, sur la pointe des pieds, traversait la pièce où elle se trouvait, allait au fond, entrouvrait une porte, écoutait quelques secondes, revenait :

— Non !... rien !...

Rue Messier, au numéro 22, se trouve une masure à un étage qui, depuis quelques semaines, était inoccupée. Le propriétaire, un vigneron de la campagne et qui ne venait à Paris que dans de rares occasions, parvenait de moins en moins à louer ce misérable immeuble, ouvert à tous les vents, humide, sale, menaçant ruine, et qu'il aurait fallu, pour le rendre habitable, reconstruire de fond en comble.

Or, il y avait un mois environ, le propriétaire du 22 de la rue Messier avait été fort surpris de recevoir un engagement de location signé au nom vague de Durand, mais il avait été plus surpris encore de trouver dans la lettre trois billets de cent francs, représentant une année de loyer d'avance, et, fort heureux de cette aubaine, s'était empressé de retourner à ce Durand les quittances, s'applaudissant de n'avoir point fait restaurer la bicoque, comme il en avait eu un moment l'intention, travail devenu inutile, puisque désormais, pour un an, il possédait un locataire et un bon !

Il avait envoyé la clef à l'adresse qu'on lui indiquait et ne s'était plus préoccupé de rien.

Dans la principale pièce du premier étage, déjà mansardée et que

meublaient misérablement un vieux canapé usé, un fauteuil dans le même état, quelques chaises de paille, une table en bois blanc, lady Beltham s'était installée, cette nuit du 18 octobre ; c'est là que la grande dame attendait, anxieuse. Sur la table étaient disposés une théière dont l'eau, grâce à un réchaud, se conservait bouillante, quelques tasses, des petits gâteaux. Une lampe fumeuse éclairait médiocrement cet intérieur misérable.

Lady Beltham, revenue au milieu de la pièce, s'en était soudain allée du côté apposé à la porte donnant sur l'escalier ; elle entrouvrit alors un petit cabinet noir, murmura un « chut ! » qu'elle accentua du geste de la main, comme s'adressant à une personne qui aurait été dissimulée dans ce réduit, puis, revint seule, tomba sur le canapé.

Lady Beltham se prenait la tête entre les mains, comprimant ses tempes qui battaient ; semblant faire effort pour coordonner ses pensées, mais, incapable de demeurer en place, elle se leva, marcha, parlant :

— Non, personne encore !... Oh ! dix ans de ma vie pour... Mon Dieu !... mon Dieu !... est-ce donc que tout est perdu ?... l'horrible nuit de folie !... de sanglots !...

Regardant autour d'elle, la veuve de lord Beltham, les yeux angoissés, reprenait :

— Et ce lieu sinistre !...

Dans le misérable salon, déjà si pauvrement éclairé, la lumière diminuait. Lady Beltham se rapprocha de la table, considéra la lampe, leva un peu la mèche, mais s'arrêtant soudain :

— Du bruit ! fit-elle, un doigt sur sa lèvre... Est-ce lui ?

Lady Beltham courut à la porte, les nerfs tendus... Des pas hésitants s'accroissaient de plus en plus...

— Des pas d'homme ! murmura lady Beltham...

On entendait, en effet, trébucher dans l'escalier, monter lentement ; soudain, le bruit se précisa. Il n'y avait plus de doute.

Lady Beltham recula vivement, alla jusqu'au canapé, s'y laissa choir et, tournant le dos à l'entrée, le visage caché dans ses mains, balbutia :

— Valgrand !

Au sortir du théâtre, l'artiste que l'étrange convocation reçue à la fin du spectacle avait déterminé à se rendre au mystérieux rendez-

vous, s'était fait conduire jusqu'au jardin du Luxembourg. De là, paisiblement, il était venu à pied.

Valgrand était un homme passionné d'aventure. Les équipées amoureuses lui avaient toujours réussi ; un peu blasé, par suite, il éprouvait la plus grande satisfaction, dès qu'une formule nouvelle lui était proposée, dès qu'il s'agissait d'un geste inédit.

À coup sûr, la femme qui l'avait ainsi supplié de venir, par cette sombre nuit d'hiver, dans ce quartier perdu, loin de tous et dans le costume du tragique personnage qu'il venait d'incarner avec tant de vérité, ne devait pas être une femme ordinaire ! et puis il y avait surtout ce fait que, si on lui demandait à lui, Valgrand, de venir à un rendez-vous d'amour sous la forme de Gurn, c'était non pas une femme quelconque qui faisait cette demande, mais bien précisément la seule femme à laquelle l'assassin devait inspirer une indicible horreur : lady Beltham, veuve de la victime !

— Il y en a, s'était dit Valgrand, il y en a qui aiment à être battues, d'autres qui veulent qu'on les épouvante ! Enfin ! nous verrons bien !

Valgrand entra dans la pièce, lentement, ménageant ses effets en bon « cabotin » qu'il était. D'un geste théâtral il jeta son manteau, son chapeau sur le fauteuil, fit quelques pas et, s'approchant de lady Beltham qui demeurait immobile, le visage dissimulé dans les mains :

— C'est moi ! déclara-t-il de sa voix grave.

Lady Beltham, comme surprise, poussa un « ah ! » étouffé et parut plus encore vouloir se cacher.

« Fichtre ! pensa Valgrand, elle a l'air vraiment troublée, que puis-je lui dire ? Voyons... »

Mais lady Beltham, semblant faire un effort surhumain, s'était redressée :

— Merci, balbutia-t-elle, merci d'être venu !

Valgrand esquissa un geste :

— Véritablement, madame, déclara-t-il, ce n'est pas à vous de me remercier, bien au contraire, et je vous sais tout à fait gré d'avoir bien voulu me convoquer... Croyez même que je serais arrivé plus tôt si les retards habituels que comporte une première, les visites nombreuses qui s'ensuivent... mais, s'interrompait-il, voyant que lady Beltham frissonnait, vous avez froid ?

— J'ai froid, en effet, soupira d'une voix à peine distincte la veuve de lord Beltham.

Valgrand s'était levé, considérant d'un coup d'œil hâtif l'appartement misérable dans lequel il se trouvait.

« Il faudra que j'éclaircisse ce mystère », songea Valgrand, cependant qu'il allait vérifier si la fenêtre était bien fermée.

Tandis qu'il se préoccupait de ce détail, lady Beltham s'était levée à son tour :

— Faute de mieux, voici qui va vous réchauffer, monsieur Valgrand. Un peu de thé ?

La main tremblante comme si la tasse qu'elle lui tendait pesait un poids formidable, lady Beltham s'approcha de son hôte.

Valgrand accepta.

— Le thé ne m'épouvante pas, madame !

Et, à son tour, il approcha du plateau, prenait le sucrier rempli de sucre en poudre.

Lady Beltham prévint le mouvement de Valgrand qui allait la servir.

— Je bois toujours mon thé sans sucre, observa-t-elle, cependant que Valgrand, esquissant une légère moue, murmurait :

— Je vous admire, mais je ne vous imite pas !

Et l'artiste, sans façon, fit passer dans sa tasse un bon tiers du sucrier.

Lady Beltham, sans mot dire, le regardait, les yeux hagards.

Cependant qu'ils buvaient l'un et l'autre, il y eut un silence. Lady Beltham était retombée sur le canapé, Valgrand, non loin d'elle, prit place sur une chaise.

Tout en buvant, l'artiste songeait :

« Ça manque d'animation, notre conversation ! Est-ce que cette grande dame m'intimiderait au point de me rendre aussi bête qu'un collégien ?... »

Valgrand leva les yeux vers lady Beltham, celle-ci, immobile, avait le regard perdu dans l'infini.

« Ce qu'il faut, pensa Valgrand, c'est être psychologue ; voyons... cette jolie femme ne tient pas à moi, Valgrand, puisqu'elle a voulu que je vienne dans l'accoutrement qui me fait ressembler à Gurn, il faut donc que je reste dans la peau de ce gaillard-là ! Hum ! mais alors, quelle est l'attitude à observer ?... Faut-il être sentimental ?... simuler

la brutalité ?... flatter sa manie de femme-apôtre ?... jouer le pécheur repentant ?... Ma foi, tant pis ! au petit bonheur !... Allons !... »

Valgrand s'était levé.

Comme au théâtre, modérant ses effets de début, maîtrisant sa voix pour lui donner ensuite toute liberté, graduant la tonalité, Valgrand commença :

— À votre appel, madame, Gurn le prisonnier brise ses chaînes, force les portes de son cachot, renverse les murs de sa prison, triomphant des obstacles les plus redoutables, il vient à vous, il vient...

Valgrand s'approchait d'un pas.

— Non !... non !... taisez-vous !... taisez-vous !... murmura lady Beltham, l'arrêtant du geste.

« Je gaffe ! pensa Valgrand. Reprenons autre chose. »

Et, sur le ton d'une leçon apprise, il déclama :

— Votre tutélaire bonté s'est-elle donc tournée vers le coupable qu'il faut arracher au péché ? On vous dit si grande dame ?... si bonne ?... si près de Dieu ?...

— Pas cela !... pas cela !... supplia lady Beltham.

La grande dame était superbe à voir dans son émotion, tout son corps frémissait. Valgrand, que cette attitude édifiait un peu, résolut :

« Je vois ce que c'est, il faut brusquer les choses ! »

Durement, d'un geste brusque, mettant sa main sur le bras de lady Beltham, il cria :

— Tu ne me reconnais donc pas ? Je suis Gurn... l'assassin !... Je veux te prendre !... t'étreindre !...

Valgrand allait joindre le geste à la parole ; lady Beltham, épouvantée, s'arracha, gémissant :

— Non !... non !... c'est fou... c'est...

Mais Valgrand continuait, la voix vibrante de passion :

— Je veux t'écraser sur mon cœur...

Il allait encore s'efforcer d'approcher de plus près lady Beltham ; celle-ci, avec une énergie désespérée, le repoussa :

— Arrière ! brute !... hurla-t-elle.

Valgrand S'était reculé, demeurant interdit au milieu de la pièce ;

lady Beltham était allée s'appuyer au mur le plus éloigné, défaillant presque.

Ah ! décidément ! pensa l'artiste, fort décontenancé... mais je suis très mauvais dans ce rôle-là !... »

Reprenant un ton mielleux, aimable :

— Écoutez, madame, fit-il doucement...

Lady Beltham, semblant surmonter son émotion... s'était rapprochée à cet appel.

— Pardon, monsieur, pardon ! balbutia-t-elle.

Valgrand, d'un ton de plus en plus doux, poursuivit :

— Je suis Valgrand, l'artiste Valgrand, vous savez bien ?... Excusez-moi d'être entré chez vous de la sorte, mais c'est un peu la faute de ce billet ?...

— Ce billet ? interrogea lady Beltham... ah !... oui, pardon !...

Valgrand continuait, faisant un effort comme s'il cherchait ses mots :

— Vous avez présumé de vos forces... maintenant, vous me trouvez peut-être trop... ressemblant ?...

L'artiste s'interrompit, se frottant machinalement les yeux.

« C'est curieux, pensa-t-il, il me semble que j'ai beaucoup plus envie d'aller me coucher que de faire la cour à cette femme !... »

Réagissant cependant, il poursuivit :

— Je vous aime depuis le jour où je vous vis pour la première fois... je vous aime d'un amour...

Lady Beltham, depuis quelques instants, considérait Valgrand d'un air plus calme, d'un regard moins farouche...

Valgrand avait remarqué... et apprécié son attitude...

« Cette fois, se dit-il, nous y sommes ! »

Le vieux routier d'amour, l'expert en scènes lyriques, allait se donner tout entier. Il fit un violent effort pour vaincre la malencontreuse somnolence qui l'envahissait.

Réussissant dans une certaine mesure :

— Me taire ? s'écria-t-il, lorsque enfin le ciel généreux va réaliser mon désir le plus cher ! exaucer mes vœux les plus ardents ?... Lorsque, brûlant d'amour, je suis à vos genoux ?...

Valgrand se laissait glisser à terre... Lady Beltham se dressa. Elle écouta.

Quatre heures sonnaient à une horloge lointaine.

— Oh ! je ne peux plus !... je ne peux plus ! balbutia-t-elle... Écoutez, quatre heures ! Ah ! mais... non !... non !... c'est trop !... trop pour moi !...

La jeune femme, absolument affolée, allait, venait dans la pièce, avec des gestes de bête traquée... Elle se rapprocha de Valgrand et, comme prise à son égard d'une immense commisération :

— Partez, monsieur !... si vous croyez en Dieu !... partez !... au plus vite !

Valgrand, avec peine, se souleva, se mit debout. Il se sentait la tête lourde, il éprouvait surtout une invincible envie de se taire, de rester là où il était...

Tant par galanterie que par besoin d'immobilité, il murmura, non sans une certaine opportunité :

— Je crois à un seul dieu, madame... au dieu d'amour qui m'ordonne de rester !

En vain, lady Beltham s'efforçait de chasser l'acteur ; en vain, lui criait-elle, apeurée, folle d'angoisse :

— Mais fuyez donc, malheureux ! C'est trop horrible !...

— Je reste ! déclara Valgrand, en se laissant lourdement retomber sur le canapé à côté de lady Beltham, dont machinalement il s'efforça de prendre la taille...

— Écoutez ! balbutia celle-ci, se dégageant, au nom du ciel, il faut... Et pourtant, je ne puis vous le dire !... Oh ! c'est atroce...

— Je reste ! répéta Valgrand, qui, de plus en plus accablé par son extraordinaire somnolence, semblait n'avoir qu'un désir : dormir !

Lady Beltham s'arrêta de parler, considérant l'artiste, effondré à côté d'elle. Soudain, elle prêta l'oreille. Un léger bruit. Il venait de l'escalier. Lady Beltham se leva toute raide, puis, tombant à genoux sur le plancher :

— Voilà ! cria-t-elle.

Valgrand, soudain, en dépit de son effroyable envie de dormir, eut un sursaut. Deux lourdes mains venaient de s'abattre sur ses épaules. Puis ses bras étaient attirés en arrière, ses poignets joints derrière son dos, rapidement ligotés...

— Nom de Dieu ! s'écria-t-il, stupéfait, se retournant d'un vif mouvement.

Il se trouvait en présence de deux individus aux visages d'anciens militaires, aux uniformes sombres sur lesquels, seul, ressortait le scintillement de boutons métalliques.

Il allait parler, l'un de ces hommes lui couvrit la bouche de la paume de la main.

— Chut ! fit-il...

— Mais, interrogea péniblement Valgrand qui faisait de terribles efforts pour ne point se laisser choir, qu'est-ce que cela signifie ?

Les hommes entraînaient doucement l'acteur.

— Allons ! murmura l'un d'eux. Il est temps !

— Voulez-vous me lâcher ! balbutia Valgrand... de quel droit ?...

Le premier des hommes reprenait :

— Ne fais pas la mauvaise tête !... Viens !... Cependant que le second poursuivait :

— Tu le sais bien, mon pauvre Gurn... c'est inutile de résister !... Rien au monde ne pourrait...

Faiblement, Valgrand, abasourdi, protestait cependant :

— Mais je ne comprends pas ce que vous me dites ? L'un des hommes s'impatia :

— Veux-tu me laisser parler à la fin !... Tu sais que nous risquons gros pour t'avoir fait sortir de la prison et conduit ici, alors que les chefs te croient en conférence avec l'aumônier ?...

— Certes, poursuivit l'autre, la dame nous a bien payés pour qu'on te laisse passer une heure ici en tête à tête avec elle... mais voilà déjà une heure et demie, et comme on tient tout de même à sa place...

Valgrand, faisant des efforts surhumains pour rester éveillé, commençait confusément à comprendre. Il avait reconnu les uniformes, se rendait compte que les hommes qui le maintenaient étaient des gardiens de prison.

— Qu'est-ce que vous racontez ? commença-t-il.

— Avant de venir, lui reprocha le premier gardien, tu as juré de te conduire gentiment avec nous et de repartir quand on te le dirait. Donc, faut tenir ta promesse... Allons ! rouspète pas, Gurn !...

Les deux individus l'entraînaient... Valgrand, interloqué et devenant terriblement inquiet, jura, la bouche pâteuse, l'articulation difficile :

— Nom de Dieu de nom de Dieu ! ces imbéciles me prennent pour Gurn !... Mais je ne suis pas Gurn !...

Valgrand jetait un coup d'œil désespéré, atone, du côté de lady Beltham qui, muette d'émotion pendant toute cette étrange scène, était restée effondrée, à genoux, dans un angle de la pièce, les mains jointes...

— Madame ! balbutia-t-il... mais dites-leur donc !...

Mais Lady Beltham demeurait silencieuse.

Les gardiens l'entraînaient...

Valgrand fit un suprême effort. Revenant au milieu de la pièce, en dépit de la volonté des geôliers :

— Mais je ne suis pas Gurn ! hurla-t-il... Je suis Valgrand !... l'acteur Valgrand ! Tout le monde me connaît ! Vous savez bien, mais... mais fouillez-moi !...

D'un geste de la tête, il désignait le côté gauche de son vêtement.

— Là !... mon portefeuille !... mon nom dedans !... la lettre... la preuve du guet-apens... la lettre de cette femme !...

— Regarde voir, Nibet ? conseilla le premier gardien, cependant que celui-ci criait à l'oreille de Valgrand :

— Plus bas ! nom de Dieu ! As-tu juré de nous faire surprendre ?

Nibet haussait les épaules ; d'un geste rapide, il avait palpé le vêtement de l'homme, s'était rendu compte que la poche ne contenait aucun portefeuille...

— Et puis quoi... poursuivit-il, s'adressant à son compagnon... a-t-on amené Gurn ici ? Oui ?... Alors il faut ramener Gurn à la prison !... Connais que ça, moi ! En route !...

Valgrand, de plus en plus terrassé par l'invincible somnolence qui l'accablait, usé par le violent effort qu'il venait de faire pour protester, ne résistait plus, se laissant aller...

Tandis qu'on l'entraînait dans l'escalier sombre et qu'il quittait la maison, il bégayait d'une voix de plus en plus hésitante :

— Mais je ne suis pas Gurn !... je ne suis pas Gurn !...

Lady Beltham prêta l'oreille quelques instants encore, puis, s'étant convaincue que nul n'avait pu s'apercevoir de la prodigieuse aventure qui venait de se passer, elle rentra dans la pièce, suffoquant, brisée d'émotion. Lady Beltham, à nouveau, tomba sur le canapé, essaya de défaire son col, poussa quelques soupirs, défaillit...

Du côté opposé à l'escalier, une porte s'entrebâillait. Lentement, sans bruit, Gurn sortait de l'obscurité et s'approchait de lady Beltham.

L'assassin se précipitait au pied de sa maîtresse, couvrait de baisers son visage immobile, pressait ses mains inertes :

— Maud ! s'écria-t-il, Maud !

Lady Beltham ne répondait point.

Gurn allait, venait dans la pièce, cherchant quelque chose pour la ranimer, mais peu à peu lady Beltham, d'elle-même, revenait à la vie. Elle poussa un faible gémissement, son amant accourut :

— Gurn ! implora-t-elle, posant sa main blanche sur le cou du misérable, Gurn !... Ah !... c'est toi ?... Viens près de moi, tout près !... Serre-moi bien dans tes bras !... Vois-tu, c'était au-dessus de mes forces !... J'ai failli tout compromettre, tout dire !... Je ne pouvais plus !... Oh ! les effroyables instants !...

Brusquement, lady Beltham se redressa, le visage angoissé :

— Écoute ! fit-elle, on l'entend encore !...

Gurn protestait d'une caresse :

— Mais non ! assura-t-il, mais non !... Mon adorée, ne pense donc plus à ces choses !

Lady Beltham, l'œil fixe, le regard perdu dans ses souvenirs, poursuivait d'un ton étrange :

— Comme il le disait : « Je ne suis pas Gurn !... je ne suis pas !... » Mais pourvu, grand Dieu ! s'écria-t-elle, qu'on ne s'aperçoive pas...

Gurn, fort inquiet lui-même de l'effroyable substitution qu'il avait combinée, d'accord avec sa maîtresse, suggéra avec aplomb, essayant de se convaincre :

— Les gardiens sont payés cher ! Ils nieraient, d'ailleurs...

Puis, très bas, il interrogea lady Beltham :

— Il a bu le... le narcotique ?

Lady Beltham hocha la tête affirmativement :

— Oui... le chloral fera son effet... il agissait déjà... si foudroyant... si rapide... que j'ai cru un instant qu'il allait tomber là !... à mes pieds !...

— Maud ! s'écria Gurn, en respirant profondément... Maud ! nous sommes sauvés !

Et comme la jeune femme esquissait un geste d'inquiétude :

— Ma chérie ! reprit Gurn... mon âme !... Il la consolait d'un baiser, puis poursuivait :

— Voyons... sitôt le jour venu, une fois la foule des passants assez nombreuse pour qu'on puisse s'y mêler, nous sortirons d'ici, n'est-ce pas ? Tu sais, pendant que tu étais avec... avec... l'autre... j'ai brûlé mes vêtements de prisonnier... ceux-ci me changent... et au besoin, pour partir d'ici...

Gurn, en prononçant ces derniers mots, avait avisé le manteau oublié par Valgrand :

— Tiens, poursuivait-il, en s'enveloppant dans le vêtement, je serai bien dissimulé sous son... sous ce manteau...

— Partons ! accepta lady Beltham... tentant un effort suprême pour s'arracher du canapé dans lequel elle gisait, à demi étendue.

Mais Gurn objectait :

— Un instant...

Puis, désignant son visage :

— Il faut que je fasse tomber cette barbe... ces moustaches...

Déjà l'assassin de lord Beltham, sortant des ciseaux de sa poche, allait vers une glace...

Un bruit de pas très net, fort accentué, bruit de quelqu'un montant l'escalier, heurtant régulièrement les marches de bois, l'arrêta soudain.

Gurn pâlit affreusement, cependant que lady Beltham, retrouvant toute sa présence d'esprit, sa vigueur, son audace, à l'approche du danger, courait vers la porte donnant sur l'escalier.

Celle-ci s'ouvrit...

Lady Beltham, en dépit de ses efforts, ne pouvait l'empêcher de tourner sur ses gonds.

Gurn, qui n'avait pas eu le temps de regagner sa cachette, s'était laissé choir dans l'unique fauteuil de la pièce, rabattant d'un geste

instinctif sur ses yeux le chapeau de Valgrand dont il s'était coiffé, relevant le col du manteau de l'artiste, qu'il avait un instant auparavant jeté sur ses épaules...

À lady Beltham, reculant, quelqu'un qui s'avancait se présentait :

— Que Madame m'excuse... je demande bien pardon à Madame...

L'homme qui entraînait ainsi paraissait timide, hésitant.

— Que voulez-vous ? qui êtes-vous ? interrogea d'une voix blanche lady Beltham.

— Ah ! répliqua l'individu... je suis...

Puis, apercevant Gurn, au fond de la pièce, et le désignant :

— M. Valgrand me connaît bien... c'est moi... Charlot... son habilleur... l'habilleur de M. Valgrand au théâtre... Je venais... pour rien... ou du moins... Tenez...

Charlot sortit de sa poche un petit paquet rectangulaire :

— M. Valgrand est parti si précipitamment du théâtre, qu'il en a oublié son portefeuille... et alors, je venais le lui rapporter...

Tandis que Charlot s'efforçait d'approcher de l'assassin de lord Beltham qu'il prenait pour son maître, la jeune femme, angoissée au plus haut point, s'interposait...

Charlot, se méprenant sur les intentions de lady Beltham, s'excusait :

— Je venais aussi... mais... ça n'est pas la peine...

Puis, s'adressant à lady Beltham, à mi-voix :

— Il ne dit rien... il est fâché ?... parce que je suis venu ?... peut-être ?... C'est pourtant pas la curiosité, ni pour vous faire du tort, ma belle dame !... Faut point vous émouvoir... mais vous lui direz, à M. Valgrand, qu'il ne soit pas trop colère après son vieux Charlot ?...

Défaillant, ne pouvant plus supporter le poignant bavardage de cet homme, lady Beltham suppliait :

— Partez !... partez !... de grâce !...

— Je m'en vais, poursuivit Charlot... je sens bien que je vous gêne... mais il faut lui expliquer ?...

Et comme Charlot n'obtenait aucune réponse, l'incorrigible bavard reprenait :

— C'est toutes ces histoires... la rue... la maison en face... de cette prison... ; mais vous ne savez peut-être pas ?...

Charlot, prenant le silence épouvanté de lady Beltham pour une autorisation de continuer ses explications, s'était familièrement assis sur le coin de la table ; le brave homme tremblait, il était très ému de ce qu'il allait dire :

— Vous savez, reprit-il, l'exécution de Gurn... l'assassin de... de ce riche monsieur anglais... ? eh bien ! j'ai vu sur le journal hier... du moins cette nuit... voici deux heures à peine... que c'était pour ce matin !... Alors !...

Lady Beltham esquissait un geste...

— Ne vous fâchez pas... Donc j'étais inquiet... d'abord je comptais le suivre... rester en bas, attendre que M. Valgrand vienne à sortir, mais je me suis perdu dans le quartier... sale quartier !... Et j'arrive seulement... j'ai trouvé la porte ouverte... alors, ignorant s'il était encore là ou déjà parti... je me suis permis de monter... mais je m'en vais maintenant, rassuré... puisqu'il est là... M. Valgrand... bien tranquille avec vous, madame... je m'excuse...

Charlot enfin se levait.

Passant derrière Gurn, il jetait un dernier appel :

— Monsieur Valgrand, vous me pardonnerez ?...

Puis, n'obtenant point de réponse et sollicitant ingénument l'appui de lady Beltham :

— N'est-ce pas, madame, vous lui direz ?... Eh ! ça lui passera... ça n'est pas un méchant homme... il me comprendra... on se fait des idées, comme cela ?... Cependant, maintenant je pars tranquille... bien tranquille... puisque je l'ai vu... bien tranquille...

À petits pas, courbant le dos. Charlot s'éloignait. Passant devant la fenêtre, il jeta un regard au dehors et s'arrêta net, fasciné...

Le jour, à ce moment, commençait à pointer, tamisant au lointain la lueur rouillée des réverbères...

On apercevait à travers la vitre une sorte de terre-plein, à l'angle du boulevard Arago, que limitait le grand mur de la prison de la Santé.

Ce lieu, ordinairement désert, s'était peuplé. Une foule indéfinissable grouillait, frémissante, derrière de minuscules barrières, hâtivement dressées...

Charlot, ne pouvant détacher son regard de la fenêtre, leva une main tremblante, et, comme s'il comprenait soudain :

— Ah ! mon Dieu ! murmura-t-il, ce doit être là !... C'est là qu'on

dresse l'échafaud !... Oui! poursuivit-il, collant son regard à la vitre... je vois des choses... des planches... des montants. C'est la guillotine... le couperet... on va exé...

Charlot acheva sa phrase dans un cri douloureux ; un bruit sourd retentissait aussitôt...

Charlot, frappé par derrière, venait de tomber sur le sol, comme une masse ; cependant que lady Beltham reculait, atterrée, mordant ses poings, pour ne point hurler de terreur...

Gurn venait de frapper l'habilleur !

Profitant de ce que le brave serviteur de l'artiste Valgrand demeurait immobile, hypnotisé par le sinistre spectacle qui se préparait au dehors, Gurn avait sorti de sa poche un couteau et, bondissant, l'arme ouverte, il avait plongé celle-ci jusqu'à la garde dans la nuque de l'infortuné Charlot.

Atterrée, lady Beltham considérait la victime. Gurn brusquement, prit lady Beltham par le bras :

— Viens !... fuyons !... murmura-t-il.

33 – SUR L'ÉCHAFAUD

Il faisait toujours nuit noire...

Dans l'air vif du petit matin, sous le ciel scintillant d'étoiles, les souffles d'une brise douce passaient de temps à autre, courbant les branchages des arbres, agitant les feuilles...

Une belle journée se préparait.

Sur les trottoirs, envahissant les chaussées, la foule, nombreuse, se pressait.

Le boulevard du Montparnasse, le boulevard Saint-Michel, le boulevard de Port-Royal, le boulevard Saint-Jacques, le boulevard Arago surtout étaient noirs de monde...

Chacun marchait d'un pas vif, se dirigeant vers un but commun.

Et la cohue était composée de groupes joyeux... On chantait. Des refrains populaires fusaient et partout les restaurants ouverts, les mastroquets éclairés, les débits, les assommoirs à plafond bas, d'aspect sinistre, regorgeaient.

Le peuple de Paris, cette nuit-là, se promenait...

Le peuple ?

Non !

Les passants qui, à cette heure avancée, n'avaient point regagné leur lit, appartenaient en vérité à une classe spéciale. Ils étaient riches ou effroyablement misérables. Ils touchaient à ces deux extrémités de la population parisienne. Ils étaient ou les clients des bars de nuit ou les pauvres bougres sans feu ni lieu, qui errent d'un bout de l'année à l'autre, lamentables, à travers la cité.

Et c'était de faux ouvriers, à la figure illuminée par l'excitation mauvaise de l'alcool, des sans-métiers de toutes sortes, des mendiants, ou encore des jeunes, tout jeunes gens, aux cheveux pommadés, aux bottines fines, dont le regard luisait, dont l'attitude disait la profession crapuleuse.

Vers minuit, en un coup de foudre, cela s'était chuchoté un peu partout, aussi bien dans les bouges de Belleville, des Halles, de Montrouge, qu'à l'Abbaye de Thélème, qu'au Rabelais, qu'au Monico...

C'était certain, définitif : le procureur de la République avait pris

les réquisitions nécessaires ! La guillotine allait étendre ses bras sanglants sur l'horizon de la ville... Gurn, l'assassin de lord Beltham, subirait aux premières lueurs du jour, le châtement suprême, expierait l'horreur de son forfait.

Et, dès la nouvelle connue, on s'était organisé pour aller, comme on va à une fête, voir tomber la tête du misérable !

À Montmartre, les coupés de maîtres étaient réquisitionnés, les taxis-autos faisaient prime. Des femmes en toilettes claires, parées de bijoux, s'engouffraient dans les voitures qui partaient à toute vitesse vers la prison de la Santé, vers le lieu de l'exécution...

Dans les faubourgs, pareillement, les cabarets se vidaient de tous consommateurs et ceux-ci, bras dessus, bras dessous, escortés de filles en cheveux, de pierreuses, la chanson aux lèvres, des plaisanteries grivoises à la bouche, montaient, à pied, pour le spectacle de sang, vers le boulevard Arago.

De toute cette foule populacière, une vague odeur se dégageait qui était l'odeur si caractéristique qui s'exhale des champs de foire, de la fête de Neuilly, comme du marché aux puces, comme du marché aux jambons. C'était bien une atmosphère de plaisir qui régnait autour de la prison de la Santé, tandis que massés, serrés les uns contre les autres, les promeneurs débouchaient des bouteilles de vin, entamaient des saucissons, soupaient en plein air.

Une préoccupation constante dominait d'ailleurs les conversations.

Ces gens étaient venus au spectacle. Ils parlaient du spectacle !

Les misérables se demandaient entre eux, dans leur argot imagé :

— Flanchera-t-il ?

Les élégants, demeurant encore dans leurs voitures, se raillaient entre eux :

— Vous aurez peur, ma belle !

— Moi ? Pas du tout !

— Allons donc ! vous vous faites insensible !

— Parbleu, je n'ai plus de cœur, mon cher ! Vous savez bien que je vous l'ai donné !

Ici la gaieté se nuançait de la curiosité du geste qu'aurait le condamné ; là elle se muait en marivaudage, donnait de l'esprit à chacun !

Oh ! la foule s'amusait : la tête de Gurn allait être coupée !

Se faufilant à travers la cohue, François Bonbonne, patron du « Cochon de Saint-Antoine », marchait en tête d'un groupe.

Le cabaretier, à moitié gris, pour la circonstance, hélait son monde :

— Viens ici, Billy Tom ! Tiens la basque de mon veston pour ne pas me perdre ! Tu vois où est Geoffroy la Barrique ?

— Il vient avec Bouzille...

— Fameux ! Des fois, tout de même, que Bouzille aurait voulu passer par là avec son train... non ! crois-tu qu'il en aurait eu de la peine ?... Y en a du populo !...

Billy Tom haussait les épaules :

— Y a pas d'égalité, répondit-il, car, enfin, ce ne sont pas les équipages qui manquent !...

Deux hommes dépassaient à ce moment l'excellent patron du bouge des Halles :

— Viens !... souffla l'un.

Et comme l'autre le suivait, Juve expliquait :

— Tu ne les as pas reconnus ?

— Non, faisait Fandor...

Juve, rapidement, lui nomma les promeneurs qu'ils venaient de croiser. Il achevait en disant :

— Tu comprends que je ne tiens pas à être reconnu.

Et comme Jérôme Fandor lui adressait un sourire d'intelligence, Juve poursuivait :

— C'est drôle tout de même ! Ce sont toujours les futurs clients de la guillotine, les apaches, les fripouilles qui tiennent à venir assister aux exécutions.

Le policier qui traversait avec peine les rangs pressés de la foule, posait une main sur l'épaule du journaliste :

— Attends ! dit-il, nous sommes en avance, voici seulement le service d'ordre... Si nous voulons passer et éviter les bousculades, il faut nous faire reconnaître tout de suite... prends ton coupe-file !...

Jérôme Fandor saisissait le petit carton que Juve lui tendait et qu'il avait obtenu spécialement pour lui. Il demandait :

— Comment allons-nous faire ?

Juve souriait :

— Voici les municipaux, dit-il. J'aperçois le flamboiement des sabres, mettons-nous à l'abri derrière les kiosques à journaux et laissons-les repousser la foule, nous passerons après...

Juve venait de prévoir la manoeuvre qu'en effet le commandant de l'escadron faisait effectuer.

Graves, imposants, merveilleusement montés sur de superbes bêtes, des gardes municipaux venaient d'apparaître sur le boulevard Arago, à la hauteur de la prison de la Santé, juste à l'endroit où se trouvaient le policier et le journaliste. Un bref commandement était jeté... les gardes se déployaient en éventail et marchant botte à botte, repoussaient la foule vers l'extrémité de l'avenue.

Des murmures s'élevaient, des bousculades se produisaient :

— On ne va rien voir, nom de Dieu !

— Si c'est pas honteux !...

— Voilà deux heures qu'on se garde une place et on la perd !...

— Alors, quoi ! c'est-y qu'on la cache la guillotine ?

Juve et Fandor, munis du coupe-file spécial délivré par la Préfecture aux très rares privilégiés, admis à demeurer dans l'enceinte où allait fonctionner la guillotine, avaient pu facilement franchir le triple cordon du service d'ordre. Ils se trouvaient maintenant au centre d'une large fraction du boulevard Arago, entièrement déblayé, entièrement vide de tous curieux, bordé d'un côté par les murs de la prison de la Santé, et de l'autre par les hautes murailles d'un couvent.

Dans cet espace libre, seuls, une dizaine d'individus en redingote noire, coiffés de hauts-de-forme, se promenaient de long en large, affectant une parfaite indifférence, émus malgré tout.

Juve les nommait à Fandor :

— Les inspecteurs chefs de la Sûreté, dit-il... de mes collègues... puis tes confrères... tu les reconnais ?... hein ? Les chefs de reportage de tous les grands quotidiens de la Ville ?... Sais-tu que tu as une bonne fortune, mon petit, d'avoir été, toi, si jeune, toi débutant à *La Capitale*, choisi pour représenter ton journal à cette lugubre cérémonie ?

Jérôme Fandor avait une moue de lèvres :

— Je vous avoue, Juve, répondit-il, que je suis venu ici parce que

je voulais, comme vous, voir tomber la tête de Gurn, de ce Gurn dont vous m'avez prouvé qu'il était Fantômas. Je veux être sûr de sa mort. Mais s'il ne s'était pas agi de l'exécution de ce misérable, exécution qui, seule, peut rassurer la Société, j'aurais certainement décliné l'honneur de faire ce reportage.

— Tu es ému ?

— Oui !

Juve baissait la tête pour avouer :

— Eh bien !... moi aussi, Fandor !...

— Vous, Juve ?

— Oui, moi.

Et le policier ajoutait :

— Songe donc ? Voilà plus de cinq ans que je lutte contre Fantômas ! voilà plus de cinq ans que je crois à son existence, en dépit de tous les sarcasmes, de toutes les railleries ! Voici plus de cinq ans que je veux la mort de ce misérable ! car la mort seule peut arrêter ses crimes...

Juve fit une pause. Comme Fandor ne répondait rien, il poursuivit :

— Et puis... et puis je souffre aussi, parce que, si je suis arrivé à cette certitude que Gurn était Fantômas, si je suis arrivé à le faire comprendre à tous les gens intelligents qui ont bien voulu étudier mes enquêtes de bonne foi, je ne suis pourtant pas parvenu à établir qu'il s'agit bien de Fantômas au point de vue judiciaire. Pour Deibler, pour le Procureur, pour l'opinion enfin, c'est Gurn « seulement » que l'on va décapiter...

Le policier s'interrompait : du boulevard Arago, de là-bas où le public avait été refoulé, des bravos, des applaudissements, des clameurs joyeuses montaient...

Fandor tressaillait :

— Qu'est-ce ? demanda-t-il. Juve expliquait :

— Ah ! on voit bien que tu n'es pas comme moi un vieux spectateur de toutes les exécutions !... cette clameur-là, Fandor, c'est la clameur dont la foule salue chaque fois, l'arrivée des bois de justice...

Juve ne s'était point trompé !

Au trot d'un vieux cheval blanc, une lourde voiture, un fourgon

peint en noir, hermétiquement clos, s'avavançait à bonne allure, escorté de quatre gendarmes à cheval et le sabre au clair !

La voiture s'arrêtait, à quelques mètres de Juve et de Fandor, les gendarmes s'éloignaient... Derrière le fourgon s'était avancé une sorte de coupé misérable, d'où maintenant descendaient trois individus, habillés de noir et que Juve nommait à son compagnon :

— Monsieur de Paris et ses aides ; Deibler et ses valets !...

Le jeune homme retenait mal un frémissement, Juve continua :

— Le fourgon que tu vois, contient les poutres sinistres, le couperet. En une demi-heure, Deibler et ses aides, vont avoir terminé le montage. Dans une heure, au maximum, Fantômas aura cessé d'exister.

Tandis que le policier parlait, l'exécuteur des hautes œuvres avait rapidement fait quelques pas à la rencontre de l'officier, commandant en chef le service d'ordre. Il échangea avec lui quelques paroles, semblait approuver les dispositions prises, puis, ayant salué un autre personnage – le commissaire de police du quartier – il se tourna vers ses aides et d'une voix très calme, tout près de Fandor, ordonnait :

— Allons, mes enfants ! à la besogne !

Deibler se retournant, d'ailleurs, aperçut Juve et vint à lui.

— Bonjour ! fit-il, en lui serrant la main...

Puis, comme s'il s'agissait de la chose la plus naturelle :

— Excusez-moi, mais nous sommes un peu en retard.

Un par un, les aides retirèrent du fourgon de longs écrins de toile grise qui semblaient peser lourd et qu'ils déposaient sur le sol avec d'innombrables précautions.

— Regarde ! disait Juve, voici les poutres de la machine, on prend soin de ne point les fausser ! La guillotine est un instrument de précision !...

Ayant achevé de décharger le fourgon, les aides dépouillèrent leur redingote, retroussèrent leurs manches et, sous la direction du bourreau, dressèrent la machine.

Sur le sol, qu'ils venaient de balayer soigneusement pour en écarter les graviers susceptibles de détruire l'équilibre de la charpente, ils étalaient les montants rouges de l'échafaud. Les bois du plancher s'encastraient les uns dans les autres, joints par de robustes liens de cuivre, qu'un verrou de sûreté maintenait. Les aides enfonçaient les glissières sinistres, au long desquelles devait coulisser le couperet,

dans les trous ménagés au centre du plancher...

La guillotine, maintenant, dressait ses bras épouvantables vers le ciel !

Juve faisait remarquer à Fandor la rapidité de montage :

— Tu vois ? disait-il. Il ne faut pas longtemps pour préparer l'instrument. Deibler n'a plus qu'à installer la bascule, puis la lunette, disposer le couteau et tout sera prêt...

Comme s'il eût écouté les explications de Juve, Deibler, en effet, se mit lui-même à la besogne.

Il vérifia au moyen d'un niveau d'eau l'horizontalité parfaite de la guillotine, puis il disposa les deux planches échancrées qui forment la lunette où l'on tire le cou du condamné, il approcha la bascule, vérifia qu'elle jouait librement et d'un ordre bref demanda :

— Le couperet ?...

Deibler, appuyé familièrement contre la guillotine, encastra le tranchet dans la rainure des deux montants de bois, puis, faisant jouer le mécanisme, hissa le couteau qui reluisait singulièrement, considérait l'ensemble de son instrument et se tournant vers les aides, commanda :

— Le foin ?...

Une bottelette de paille fut disposée dans la lunette. Deibler s'approcha de l'instrument, pressa sur le déclic. Dans un éclair le couteau tomba au long des montants, trancha la botte de foin...

L'expérience était réussie, la répétition terminée, on pouvait songer au drame véritable !

Juve, qui, tout le temps qu'on montait la guillotine était demeuré à côté de Fandor, mâchonnant nerveusement des cigarettes, expliquait au jeune homme :

— Tout est préparé maintenant, Deibler n'a plus qu'à renfiler sa redingote pour aller prendre livraison de Fantômas !

Les aides, en effet, venaient de disposer au long de la machine fatale, les deux paniers remplis de son, dont l'un reçoit de l'autre côté de la lunette la tête livide du décapité, dont l'autre recueille le corps du condamné lorsqu'il est détaché de la bascule...

Le bourreau passa son vêtement, eut presque le geste instinctif de se frotter les mains, puis, à grands pas, se dirigea vers un groupe de personnages qui, arrivés pendant le montage de la machine, dans des coupés particuliers, stationnaient maintenant devant l'entrée de la

prison.

— Messieurs, déclarait Deibler, dans un quatre d'heure le jour sera levé. Nous pouvons procéder au réveil.

Du geste les personnages se consultèrent.

— M. Germain Fuselier, juge d'instruction de l'affaire n'est point ici ? questionna un petit homme, M. Havard, chef de la Sûreté, qui devait, conformément à la loi, prendre livraison du condamné pour le remettre aux mains de Deibler.

— Non ! M. Germain Fuselier s'est fait excuser ; il est souffrant...

Le bourreau, en entendant la déclaration eut un sourire. Il savait M. Germain Fuselier, l'intègre magistrat instructeur, ennemi de la peine de mort.

— Monsieur le Procureur, insista-t-il, il est temps ?

— Allons ! répondit le magistrat.

Lentement, les uns après les autres, ces personnages entrèrent à l'intérieur de la prison.

Il y avait là le Procureur Général, le Procureur de la République, son substitut, le directeur de la Santé, puis, venant derrière ces hauts fonctionnaires, M. Havard, Deibler et ses deux aides.

Par les couloirs de la prison, le groupe monta jusqu'au premier étage, vers les cellules réservées aux condamnés à mort.

Le gardien Nibet s'avança, son trousseau de clefs à la main...

Deibler, sans nulle émotion, regardait le Procureur de la République :

— Vous êtes prêt, monsieur ? demanda-t-il...

Et comme celui-ci, très pâle, avait fait un signe de tête affirmatif, le directeur de la Santé avisa le gardien :

— Ouvrez la cellule ! ordonna-t-il.

Sans bruit Nibet fit jouer les gonds de la serrure, poussa la porte...

Le Procureur s'avança. Il espérait trouver le condamné endormi, avoir une minute de répit, avant de lui annoncer la fatale nouvelle...

Il recula... L'homme était éveillé, tout habillé, prêt, assis sur le bord de son lit, les yeux fous, hagards, hébétés !...

— Gurn ! déclara le Procureur, ayez du courage ! Votre pourvoi est rejeté !...

Le condamné pourtant n'avait point bougé, semblait n'avoir point compris ! Son attitude était celle d'un homme dormant debout...

Le Procureur, surpris de cette impassibilité, répétait :

— Ayez du courage !... du courage !...

Un rictus crispa la face du condamné, ses lèvres remuèrent, il parut faire un violent effort pour parler :

— Je ne suis pas... dit-il.

Mais déjà Deibler s'était approché et lui posant les mains sur l'épaule, brusquait l'horrible minute :

— Allons ! venez !

L'aumônier de la prison s'avavançait à son tour :

— Priez, mon frère ! dit-il ; recueillez-vous ! Désirez-vous entendre la messe ?...

Au contact de la main du bourreau, le prisonnier avait tressailli, puis s'était levé d'un geste d'automate, les yeux dilatés, la face ricanante... Il entendit la question de l'aumônier, fit deux pas vers lui :

— Je ne...

M. Havard s'interposa :

— Non ! monsieur l'aumônier, ça n'est pas la peine ! Il est l'heure !...

Deibler approuva :

— Faisons vite ! Nous pouvons procéder, le jour est levé !...

Le Procureur de la République bégayait encore :

— Du courage !... du courage !...

Déjà Deibler avait pris l'homme sous un bras. Un gardien le soutenait d'autre part : ils l'entraînèrent vers le greffe pour la dernière toilette...

Dans la petite pièce éclairée d'une lampe vacillante, où l'on se voyait à peine, une chaise avait été préparée, près d'une table. Le bourreau et son aide firent asseoir le condamné.

— Pressons-nous ! répétait Deibler.

Il venait de prendre de longs ciseaux... Le Procureur Général cependant demandait au condamné :

— Voulez-vous un verre de rhum ? Voulez-vous des cigarettes ? Avez-vous une commission à faire ?

Maître Barberoux qui n'était point monté réveiller le malheureux, livide d'émotion s'approchait à son tour :

— Gurn... dit-il, puis-je encore quelque chose pour vous ? Avez-vous une volonté dernière ?

Le condamné tenta presque de se lever de sa chaise, un gémissement rauque s'échappa de sa gorge...

— Je... je... dit-il...

Et il se renversait en arrière, défaillant, prostré... Le médecin de la prison, qui s'était joint au cortège, attirait à part le substitut du Procureur :

— C'est abominable ! dit-il ; voyez donc ? Cet homme n'a pas même articulé un seul mot depuis la minute de son réveil !... Il est en quelque sorte plongé dans un engourdissement, dans un sommeil stupéfié !... Il y a d'ailleurs un mot technique pour qualifier cet état... cet individu est en inhibition !... il vit... et pourtant c'est déjà un cadavre !... C'est en tout cas un être complètement inconscient, incapable d'avoir une pensée précise, de prononcer une phrase à sens voulu !... J'ai rarement vu un hébètement semblable...

Deibler, d'un geste, écartait ceux qui se pressaient autour de lui :

— Signez la levée d'écrou, monsieur Havard ! dit-il.

Et tandis que le chef de la Sûreté déposait un paraphe vacillant au bas de l'acte qui portait livraison de Gurn à l'exécuteur des hautes œuvres, le bourreau Deibler, d'un large coup de ciseaux, échancrait la chemise du prisonnier, coupait une mèche de ses cheveux plantés très bas sur la nuque...

Un aide, pendant ce temps, ligotait d'une cordelette les poignets de celui qui allait mourir.

Le bourreau qui s'était reculé pour consulter sa montre... faisait signe du regard au Procureur de la République :

— Allons ! allons !... c'est l'heure légale !...

Deux aides prirent sous les épaules le misérable et le dressèrent...

Il eut un râle profond, inintelligible, abominable :

— Je ne...

Nul ne l'écoutait. On l'entraîna.

Dehors, les premières lueurs rosées de l'aurore éveillaient les oiseaux, jouant délicatement sur le couperet, en tiraient des étincelles..

Il était cinq heures dix.

La foule, de plus en plus nombreuse, s'écrasait derrière le cordon de troupes qui la maintenait, non sans peine, à grande distance de la tragique machine.

L'équipe du « Cochon de Saint-Antoine » était particulièrement agressive, tapageuse.

Bouzille, juché sur les épaules de Geoffroy la Barrique haranguait les voisins. Quant au père François Bonbonne il suggérait aux troupiers :

— Laissez-nous donc passer, les gars ! Faites pas les crâneurs... et ce soir vous viendrez prendre un verre à la tôle...

Mais les soldats, impassibles, exécutaient leurs consignes, ne laissant stationner aux abords de la guillotine que les rares privilégiés, porteurs du coupe-file spécial...

Soudain une rumeur monta :

Les gendarmes à cheval qui stationnaient face à la guillotine venaient, sur un commandement de mettre sabre au clair. D'un mouvement nerveux Fandor avait pris le bras de Juve...

Le policier était très pâle :

— Mettons-nous là ! dit-il, et il conduisait Fandor juste derrière la guillotine, du côté où la tête tranchée devait rouler dans le panier... Nous verrons ce misérable descendre de voiture, nous le verrons ligoté sur la bascule, tiré sur la lunette...

Et Juve, comme s'il avait eu besoin de parler pour s'étourdir, ajoutait encore :

— C'est le meilleur endroit pour tout apercevoir ; c'est là que j'étais quand on guillotina Peugeot, il y a déjà longtemps, là que j'étais encore quand on exécuta le parricide Duchemin, le 5 août 1909...

Mais le policier se taisait. De la grande porte de la prison de la Santé, une voiture, la voiture sinistre, débouchait.

Les têtes se découvrirent. Les yeux se fixèrent... Un grand silence soudain envahit le boulevard...

Au galop du cheval, la voiture venait de dépasser le journaliste et le policier. Un coup de frein l'immobilisait, juste en face d'eux, de l'autre côté de la guillotine, au pied même de l'échafaud...

Rapide, M. Deibler sauta à bas du siège. Il ouvrit le panneau

postérieur du fourgon qui, en s'abattant, formait escalier. Blême, décomposé, l'aumônier sortait à reculons, cachant la vision de l'échafaud au condamné que les aides descendaient de la voiture...

Fandor, tremblant, s'exclama sourdement :

— Mon Dieu !... mon Dieu !...

Mais cela se fit si rapidement...

Des aides avaient saisi le condamné et le poussaient sur la bascule !

Juve, apercevant le misérable :

— Cet homme est brave ! il n'a même pas pâli ! Habituellement les condamnés sont livides...

D'un tour de main, les valets du bourreau avaient ligoté l'homme sur la planche... puis celle-ci bascula... À pleines mains Deibler saisit la tête par les oreilles et de force la tira dans la lunette...

Le déclenchement d'un déclic...

La lueur du couperet qui tombe.

Un jet de sang...

Une sourde rumeur échappée de mille poitrines... La tête du condamné venait de rouler dans le panier de son.

Mais Juve, soudain, ayant repoussé Fandor, s'était élancé vers l'échafaud... il bousculait les aides, plongeait ses bras dans le son tout dégouttant de sang, saisissait la tête tranchée par les cheveux... et la considérait une seconde...

Effrayés de ce scandale, les aides se précipitaient vers le policier...

Deibler le repoussait :

— Vous êtes fou !...

— Allez-vous-en !...

Fandor voyait que Juve titubait, semblait prêt à défaillir...

Il courut à lui :

— Mon Dieu ! dit-il, avec une angoisse dans la voix... Juve, à mots entrecoupés, haletant, expliquait :

— Ce n'est pas Gurn qui vient de mourir... La tête du condamné n'a point pâli parce qu'elle était peinte !... maquillée !... comme celle d'un acteur !... Ah ! malédiction !... Fantômas s'est échappé !

Fantômas est libre ! Il a fait guillotiner un innocent à sa place !
Fantômas ! Je te dis que Fantômas est vivant !...

Table of Contents

- 1 – LE GÉNIE DU CRIME
- 2 – AUBE TRAGIQUE
- 3 – CHASSE À L'HOMME
- 4 – NON, JE NE SUIS PAS FOU !
- 5 – ARRÊTEZ-MOI
- 6 – FANTÔMAS, C'EST LA MORT !
- 7 – SERVICE DE LA SÛRETÉ !
- 8 – TERRIBLE AVEU
- 9 – TOUT POUR L'HONNEUR
- 10 – LE BAIN DE LA PRINCESSE SONIA
- 11 – MAGISTRAT ET POLICIER
- 12 – COUP DE POING
- 13 – L'AVENIR DE THÉRÈSE
- 14 – MADEMOISELLE JEANNE
- 15 – COMLOT DE FOLLE
- 16 – CHEZ LES FORTS DE LA HALLE
- 17 – AU COCHON DE SAINT-ANTOINE
- 18 – UN PRISONNIER ET UN TÉMOIN
- 19 – JÉRÔME FANDOR
- 20 – UNE TASSE DE THÉ
- 21 – L'ASSASSIN DE LORD BELTHAM
- 22 – LE DOCUMENT
- 23 – L'EXPLOSION DU « LANCASTER »
- 24 – SOUS LES VERROUS
- 25 – COMPLICE INESPÉRÉ
- 26 – UN CRIME ÉTRANGE
- 27 – TROIS ACCIDENTS SURPRENANTS
- 28 – LA COUR D'ASSISES
- 29 – LE VERDICT
- 30 – DANS LA LOGE DE L'ACTEUR
- 31 – RENDEZ-VOUS D'AMOUR
- 32 – L'HORRIBLE TRAHISON
- 33 – SUR L'ÉCHAFAUD